

 人間佛教 懷本陀佛

Le bouddhisme humaniste

L'intention première de Bouddha

Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny



Edité par Fo Guang Shan International Translation Center
Los Angeles

Table des matières

© 2017 Fo Guang Shan International Translation Center

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : Xiaoyang Zhang
Mise en page : Yin Chiu

Fo Guang Shan International Translation Center
3456 S. Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel: (626) 330-8361
Fax: (626) 330-8363
E-mail: info@fgsitc.org
Website: www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Avant-propos	5
Préface	
Comment je comprends le bouddhisme humaniste	16
Chapitre 1	
Introduction générale	26
Chapitre 2	
Comment vivait Bouddha, dans le monde des hommes?	62
1. La renonciation	
2. Création de la communauté monastique	
3. La vie au quotidien	
4. Convertir les disciples par l'enseignement de la Loi	
5. Bénéficier et rendre service à tous les êtres	
Chapitre 3	
Les doctrines fondamentales du bouddhisme humaniste	108
1. Souffrance, Vacuité, Impermanence et Impersonnalité	
2. La pratique de la perfection du Mahayana	
3. Les vérités sacrées du bouddhisme humaniste	
4. L'omniprésent bouddhisme humaniste	



Chapitre 4

Le développement du bouddhisme en Chine 162

1. Le bouddhisme humaniste dans la vie quotidienne
2. Les œuvres sociales de charité et d'intérêt public, du bouddhisme humaniste
3. Les succès du bouddhisme humaniste dans le domaine de l'art
4. Le bouddhisme humaniste et les lettrés
5. Le bouddhisme humaniste et la politique
6. Langage et écriture du bouddhisme humaniste
7. Les causes de la décadence du bouddhisme, en Chine

Chapitre 5

Le développement du bouddhisme humaniste contemporain 265

1. Les publications culturelles
2. Découvrir les talents par l'éducation
3. Les actions de propagation du Dharma
4. Les œuvres caritatives
5. La mondialisation de la propagation dharmique

Chapitre 6

Conclusion 349

Annexe

Chronologie de la vie de Bouddha 390

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, et le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Madame Yin Chiu pour la mise en page ; et Mademoiselle Xiaoyang Zhang pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

A propos de l'auteur

Vénérable Maître Hsing Yun

Né en 1927 dans la Province de Jiangsu, en Chine, le Vénérable Hsing Yun était âgé de douze ans quand il reçut la tonsure des mains du Vénérable Maître Zhikai. Il suivit des études bouddhistes, successivement aux collèges bouddhistes de Jinshan, Jiaoshan et Qixia Vinaya etc.

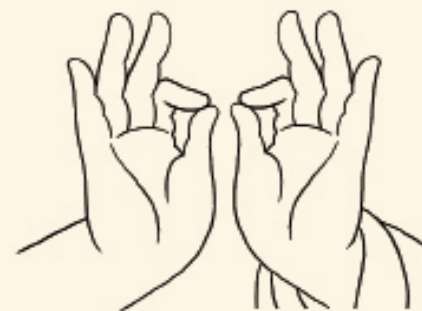


Arrivé à Taiwan en 1949, il y a assumé les fonctions de rédacteur en chef des revues bouddhistes comme le « Magazine de la Vie », par exemple. En 1953, il crée à Yilan l'Association de récitation du nom de Bouddha, débutant ainsi les travaux de propagation du bouddhisme.

En 1967, il crée à Kaohsiung le monastère Fo Guang Shan, pour promouvoir les concepts du bouddhisme humaniste et se consacrer aux activités sociales, éducatives, culturelles et caritatives. Il a, en outre, fondé à travers le monde, plus de trois cents centres de culte, et de nombreuses galeries d'art, bibliothèques, maisons d'édition, librairies, cliniques mobiles, collèges bouddhistes, et universités comme University of the West, Fo Guang, Nan Hua, Nan Tian et Guang Ming. Après 1970, il crée tour à tour l'« Orphelinat Da Ci » et le « Home Ren Ai » pour accueillir les enfants et les personnes âgées pauvres et délaissés, et se consacrer au bien-être de la société. En 1977, il crée le « Comité d'arrangement des canons bouddhiques », pour compiler le « Fo Guang Tripitaka », l'« Encyclopédie Fo Guang », et publier les collections comme « Trésor des sūtras bouddhistes chinois en langues vernaculaires », « Manuels scolaires Fo Guang », « Collection des livres bouddhistes », « Prières Fo Guang », « Collection de livres du bouddhisme humaniste », et « Cent ans d'affinités bouddhiques » etc. Depuis 1978, il a reçu le titre de « Docteur honoris causa » des établissements comme : l'Université Saint-Thomas du Chili, l'Université de Griffith en Australie, le Whittier Collège aux Etats-Unis, et l'Université de Hong-Kong etc. Ces dernières années, il a encore obtenu successivement le titre de Professeur honoraire de nombreuses Universités de la Chine continentale.

Maître Hsing Yun a contribué toute sa vie à propager le bouddhisme humaniste, il se nomme « Citoyen de la Terre ». Depuis des années, il a successivement donné des discours à thème, tels : La joie et l'Harmonie, l'Unité et la Coexistence, le Respect mutuel et la Tolérance, l'Egalité et la Paix etc. En 1991, il crée la Buddha's Light International Association (B.L.I.A.) et assume les fonctions de Président du quartier général mondial, pour mettre en pratique son idéal : « Que la lumière de Bouddha éclaire les trois mille mondes ; que l'eau du Dharma ruisselle sur les cinq continents ».

Avant-propos



Le bouddhisme humaniste

L'intention première de Bouddha

« *Quelle est votre croyance ?* »

- Le bouddhisme humaniste.

« *Vous pourriez vous contenter de dire que vous croyez au bouddhisme ! Pourquoi y ajouter 'humaniste' ?* »

- Parce que le fondateur du bouddhisme – le Bouddha Sakyamuni – est un « homme » et non un Dieu. Le bouddhisme est différent des autres religions : il a été fondé par un homme... il est normal qu'on le nomme « bouddhisme humaniste ».

« *Quels sont les avantages qu'apporte la foi dans le bouddhisme humaniste ?* »

- Il permet de purifier son corps et son esprit, d'accroître sa vertu, d'avoir le cœur bienveillant et compatissant, de se connaître soi-même, de mettre sa confiance en soi-même, de rendre service à autrui et d'être indulgent envers lui, de comprendre la loi de la coproduction conditionnelle, de faire croître sa sagesse, de transcender les usages du monde, d'atteindre l'état de l'Illumination, d'obtenir une vie libre de tout souci, etc.

« *Tous ces avantages n'existent-ils pas si l'on ne croit qu'au bouddhisme tout court ?* »

- Ils existent bien sûr. Prenons par exemple, le bouddhisme

traditionnel : il y a en Chine huit écoles de Mahayana... Peu importe celle que vous avez choisie : leur essence est identique.

« *Alors, pourquoi insistez-vous sur la croyance au bouddhisme humaniste ?* »

- Parce que, depuis plus de deux mille ans, les hérétiques et les soi-disant bouddhistes, ont affublé le bouddhisme traditionnel d'apparitions divines ou démoniaques et même de pratiques de pure superstition : consultation du moment propice et de Feng-shui, tirage des sorts, pratique de la divination, etc. Le bouddhisme est devenu pour ainsi dire une religion de superstition, une religion fondée sur les esprits et les démons.

Il est dit : « Tout Dharma se corrompt avec le temps ». Aujourd'hui, combien sont les gens qui ont mal compris le bouddhisme, parce que, avec le temps, ce dernier a imbibé de nombreuses opinions contraires à l'intention première de Bouddha, et a perdu ses caractères humains d'origine. Et le pauvre Bouddha est ainsi traité sans ménagement par le monde. A vrai dire, sans le bouddhisme humaniste, comment peut-on subjuguier tous ces hérétiques ?

C'est pourquoi, nous devons suivre à présent les instructions des patriarches du passé, comme « le Dharma se trouve dans le monde, ne cherche pas l'éveil en dehors du monde » du sixième patriarche Huineng, et « Bouddha est le seul être que l'on admire, mais la réussite dépend de notre personnalité ; en réussissant l'homme, on réussit à devenir Bouddha, telle est la stricte vérité » du Grand maître Taixu, et encourager les disciples bouddhistes à revenir sur l'intention première de Bouddha.

L'ex-président de l'Association Bouddhiste Chinoise, M. Zhao Puchu, et le président actuel, le vénérable Xuecheng, ne sont-ils pas en train de promouvoir le bouddhisme humaniste ? Le vénérable Xuecheng a même déclaré que l'opération consistant à « promouvoir

les affaires bouddhistes et mettre à exécution la pensée du bouddhisme humaniste » était inscrite au programme de l'Association Bouddhiste de Chine.

« Le bouddhisme traditionnel est effectivement une lourde charge à porter. Il aurait besoin de gens compétents pour ordonner ses racines, purifier la source et redonner au bouddhisme le caractère humain de Bouddha. Ce serait une bonne chose... Pensez-vous que c'est réalisable ? »

- S'il en était ainsi, tous les bouddhistes comprendraient l'intention première de Bouddha et ils uniraient leurs efforts pour développer le bouddhisme humaniste. On devrait pouvoir y arriver.

« Il existe déjà le bouddhisme de la tradition du nord, le bouddhisme de la tradition du sud, le bouddhisme tibétain, le bouddhisme japonais, le bouddhisme theravada, le bouddhisme primitif et bien d'autres encore. Pourquoi, ajouter encore un « bouddhisme humaniste » ? »

- C'est parce que, dans le passé trop de branches bouddhistes, aux dénominations compliquées, ont fait perdre au bouddhisme son visage d'origine. Aujourd'hui, nous reconsidérons les faits historiques sur la naissance, l'accès à l'éveil, le prêche, et même le parinirvāna de Bouddha. C'est pourquoi, nous devons revenir à l'intention première de Bouddha, et avoir foi dans le bouddhisme humaniste.

« J'ai entendu dire que de nombreuses personnalités bouddhistes, des érudits et des professeurs, veulent séparer le bouddhisme des autres religions populaires traditionnelles chinoises et promouvoir le bouddhisme humaniste. »

- Vous avez raison. Le bouddhisme humaniste rejette les pensées perverses, retourne les idées préconçues et recherche la

compréhension juste et la vision juste. Il est incontestablement la lumière de l'époque actuelle et l'espoir de la société future. Il est aussi la source du bonheur du peuple et surtout, la base de la libération totale.

« Que faire si les gens n'approuvent pas le bouddhisme humaniste ? »

- S'ils le font, c'est parce qu'ils sont ignorants et ne connaissent pas le bouddhisme. Ils sont obstinés, et ne comprennent pas l'intention première de Bouddha, ni ne connaissent l'Histoire du bouddhisme. Depuis plus de deux mille ans, le bouddhisme subit les outrages des hérétiques, les persécutions des politiciens et des monarques et les idées préconçues et erronées du peuple. C'est ainsi que le bouddhisme a été chassé de la ville vers les montagnes et que le sangha doit vivre dans les monastères, loin de la foule. De sorte que le bouddhisme traditionnel ne s'intéresse plus à la croyance des familles, ni aux services à rendre au peuple, ni à la purification de la société, mais uniquement aux discours abstrus et mystérieux des théoriciens. Certains s'obstinent même à instruire des pensées dharmiques passives ; ils ne pensent qu'à régler les problèmes de vie et de mort, au lieu de chercher à rendre service à autrui.

« Une fois que le problème de la vie et de la mort sera réglé, vers où ira-t-on ? »

- Où pensez-vous que l'on va aller ? Dans le monde des hommes, bien sûr. Même les sages et les saints, ainsi que les bouddhas, ne quittent pas le monde des hommes, ils deviennent seulement des hommes bons et insoucians. Les dix dharmadhatu se trouvent tous dans notre Cœur. Le Cœur est comme le Néant, qui embrasse tous les dharmadhatu. Sinon, où croyez-vous que l'on pourrait encore aller ?

« Ne dit-on pas qu'on peut aller dans le Monde de la Joie suprême de l'Ouest ?

- Le Monde de la Joie suprême de l'Ouest est effectivement un des aboutissements de la vie. Mais selon la vraie interprétation du bouddhisme, il est dit : « La Terre pure se trouve uniquement dans le Cœur et Amitabha est dans notre Nature propre ». Par conséquent, il se trouve aussi dans le monde des hommes !

« Si l'on ne pense qu'à pratiquer ou s'entraîner aveuglément en solitaire, sans attacher d'importance à la croyance et à la libération d'autrui, quel rôle peut encore jouer une telle religion qui s'est éloignée du succès commun à chacun ?

- Vous devez savoir qu'à son époque, Bouddha a préconisé le Dharma des cinq véhicules en se basant uniquement sur les hommes. Il suffit d'avoir la bienveillante compassion, le prajñā et la bodhi pour obtenir la libération. Réaliser les activités mondaines avec les pensées transcendantes, tel est le bouddhisme de la bodhicitta.

« Quelle est l'essence du bouddhisme humaniste dont vous parlez ?

- Le bouddhisme humaniste est en effet le bouddhisme tel qu'en lui-même. Ce que dit Bouddha, ce que veut l'homme, ce qui est pur, bon et beau : tout est du bouddhisme humaniste. Le bouddhisme humaniste considère les trois études – Discipline, Concentration et Sagesse – comme essence ; la loi de la coproduction conditionnelle et de la voie du milieu comme bases et les méthodes dont les hommes actuels ont besoin pour apaiser l'esprit, comme aboutissement.

« Peut-on l'appeler par un autre nom que « bouddhisme humaniste » ?

- Non, car le fondateur du bouddhisme – le Bouddha Sakyamuni

– est venu dans le monde des hommes pour prêcher le Dharma aux hommes et à eux seuls. Il ne l'a fait ni pour les animaux, ni pour les esprits, les démons ou les êtres pervers et superstitieux. On ne peut donc l'appeler bouddhisme animal, spirituel, démoniaque, pervers ou superstitieux... Le bouddhisme humaniste demeure dans le monde des hommes pour éduquer les hommes, c'est pourquoi, on le nomme « bouddhisme humaniste ».

« Le fait de croire au bouddhisme humaniste ne donne-t-il pas l'impression d'un manque de caractère sacré ?

Bouddha a dit : « Tous les hommes possèdent la nature de bouddha » et nous devons courageusement admettre que « je suis bouddha ». Ainsi, il nous a relevés au même niveau que les bouddhas. N'est-ce pas là le caractère sacré du bouddhisme humaniste ?

Vous vous conformez aux enseignements de Bouddha : les triples sceaux dharmiques, les quatre nobles vérités, les douze nidānas de la coproduction conditionnelle, les six paramitas ... Vous prononcez la bodhicitta, et pratiquez la voie du bodhisattva. N'est-ce pas là, un caractère sacré ?

En croyant au bouddhisme humaniste, on obtient l'harmonie entre les autres et moi, le bonheur familial, le progrès incessant, la libération, l'aisance N'est-ce pas là, un caractère sacré ?

Le bouddhisme humaniste est basé sur l'homme et non sur le droit divin. Le véritable Dharma est celui qui est capable de créer le parfait bonheur de la vie. « S'appuyer sur soi-même et sur le Dharma », n'est-ce pas là, un caractère sacré ?

Le bouddhisme humaniste pénètre dans la société pour rendre service aux hommes, en suivant l'idée d'« enseigner le Dharma au profit des êtres, tout en cherchant la voie de Bouddha », ce genre d'esprit et idéal, n'est-il pas un caractère sacré ?

« Si, comme vous le dites, il est le Bouddha du monde des hommes, où se trouve-t-il actuellement ? »

- « Les murmures des ruisseaux ne sont que les mots du Dharma, les paysages des montagnes ne sont que les formes de la pureté ». Le dharmakāya de Bouddha étant fusionné avec le grand univers, y a-t-il une place où l'on ne le trouverait pas ? De plus, il demeure dans la foi. Si tu crois à Bouddha et si tu te conformes à ses enseignements, alors, il demeure dans ton cœur, dans ta personne et dans tes actes quotidiens.

« Quels sont les avantages de croire au bouddhisme humaniste ? »

- Après avoir admiré et vénéré le bouddhisme humaniste, tes corps et cœur se purifient et ta pensée se transcende. Tu n'es plus attaché aux comportements d'autrui à ton égard, tu les traites avec impartialité, sans opposition, sans obstination, sans illusion, et sans affliction. Ton cœur est libre de tout souci et tu jouis de la gaieté de Chan et de la joie dharmique. Ne voilà-t-il pas les avantages du bouddhisme humaniste que l'on peut réellement obtenir ?

« Le bouddhisme humaniste est l'intention première de Bouddha, y a-t-il d'autres interprétations ? »

- Le grand penseur chinois Zhang Taiyan, a dit un jour : « Les théories du bouddhisme, les hommes de grande sagesse ne peuvent pas ne pas les approuver. La loi sur la causalité et la rétribution karmique du bouddhisme sont applicables universellement, la foule entière ne peut pas ne pas approuver. Tel est son côté appréciable ! »

Le grand érudit chinois Liang Qichao, disait aussi : « La foi envers le bouddhisme est une sagesse et non une superstition, une bienfaisance universelle et non individuelle, une participation active

à la vie et non un rejet pessimiste. »

Quant au Docteur Sun-Yat-Sen, il disait : « Le bouddhisme est la bienveillance capable de sauver le monde. Sa théorie est la mère de toutes les philosophies. Approfondir sa doctrine peut aider à redresser les dérives des sciences. Le Dharma peut compléter l'insuffisance de la loi. La loi prémunit contre les malheurs survenus et le Dharma, contre les malheurs éventuels. »

Et même Mao, (dont la mère était une fervente adepte bouddhiste) disait lui aussi, qu'il faut répandre les bonnes traditions du bouddhisme et le considérer comme une culture et non une religion ordinaire.

Le grand physicien théoricien Albert Einstein, disait aussi que, s'il y a dans ce monde une religion qui, non seulement, ne s'oppose pas à la science et qui, à chaque nouvelle découverte, voit ses points de vue prouvés, c'est bien le bouddhisme.

Ainsi, les hommes conscients actuels ont conclu ensemble à la nécessité de promouvoir le bouddhisme humaniste, afin d'apporter le bonheur au monde et de résoudre les problèmes de l'homme. Quand les problèmes de l'homme seront résolus, que restera-t-il comme autres problèmes ?

« Où pouvons-nous trouver les exégèses sur le bouddhisme humaniste ? »

- Quand vous aurez lu ce livre, vous aurez compris ce qu'est le bouddhisme. Dès lors, en pratiquant conformément à ses instructions, vous vous transcenderez progressivement, passant de « se conduire en homme digne de ce nom » à « devenir bouddha ». Grâce à la foi dans le bouddhisme humaniste, vous pourrez accomplir la perfection de la vie.

« *Est-ce un livre difficile à lire ?* »

- Non, il n'est pas difficile à lire. Il comporte six chapitres au total :

Le premier chapitre est une introduction générale, racontant les influences du bouddhisme sur les différents pays, peuples et sociétés durant plus de deux mille ans.

Le deuxième chapitre retrace le comportement de Bouddha durant toute sa vie : de la routine journalière à la manière d'instruire les disciples, les adeptes et la société.

Le troisième chapitre expose les doctrines fondamentales du bouddhisme.

Le quatrième chapitre décrit la propagation du bouddhisme en Chine. Ce qui est extraordinaire, c'est que le bouddhisme est devenu une partie importante de la culture chinoise. Ainsi, sans les expressions bouddhistes, nous aurions du mal à nous exprimer clairement et il est aussi probable que nous ne pourrions pas savourer tous ces délicieux plats végétariens d'aujourd'hui. De même, toutes nos nécessités de la vie – habillement, nourriture, logement et déplacements, le langage, la culture et les différents arts – sont fortement liées à la culture bouddhiste. Le bouddhisme n'est plus uniquement la religion bouddhiste : fondamentalement, il est une sorte de culture.

Le cinquième chapitre relate la mise en mouvement du bouddhisme humaniste durant ces cent dernières années.

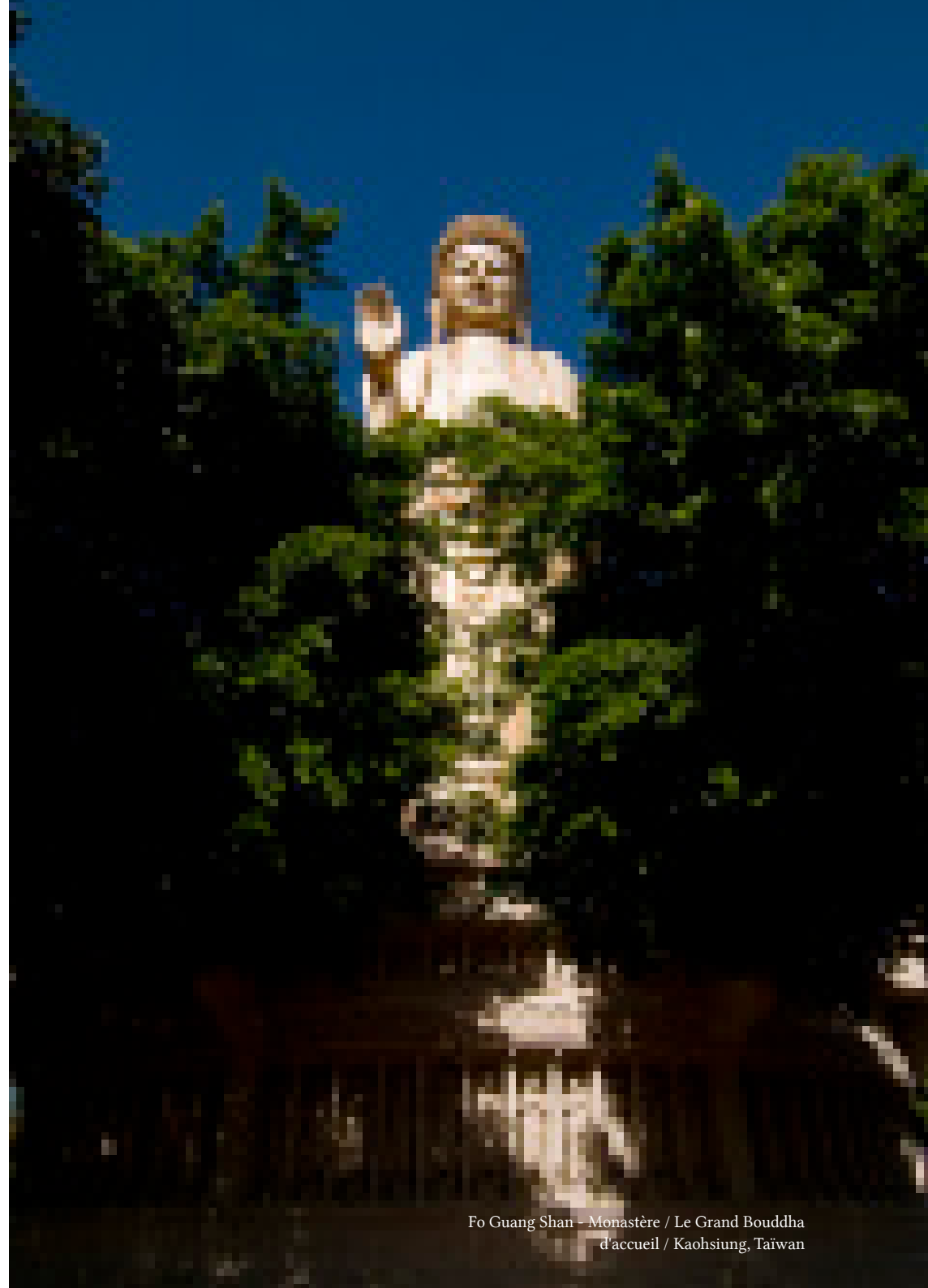
Le sixième chapitre est la conclusion, analysant les périodes de prospérité et de décadence du bouddhisme.

星云

Hsing Yun

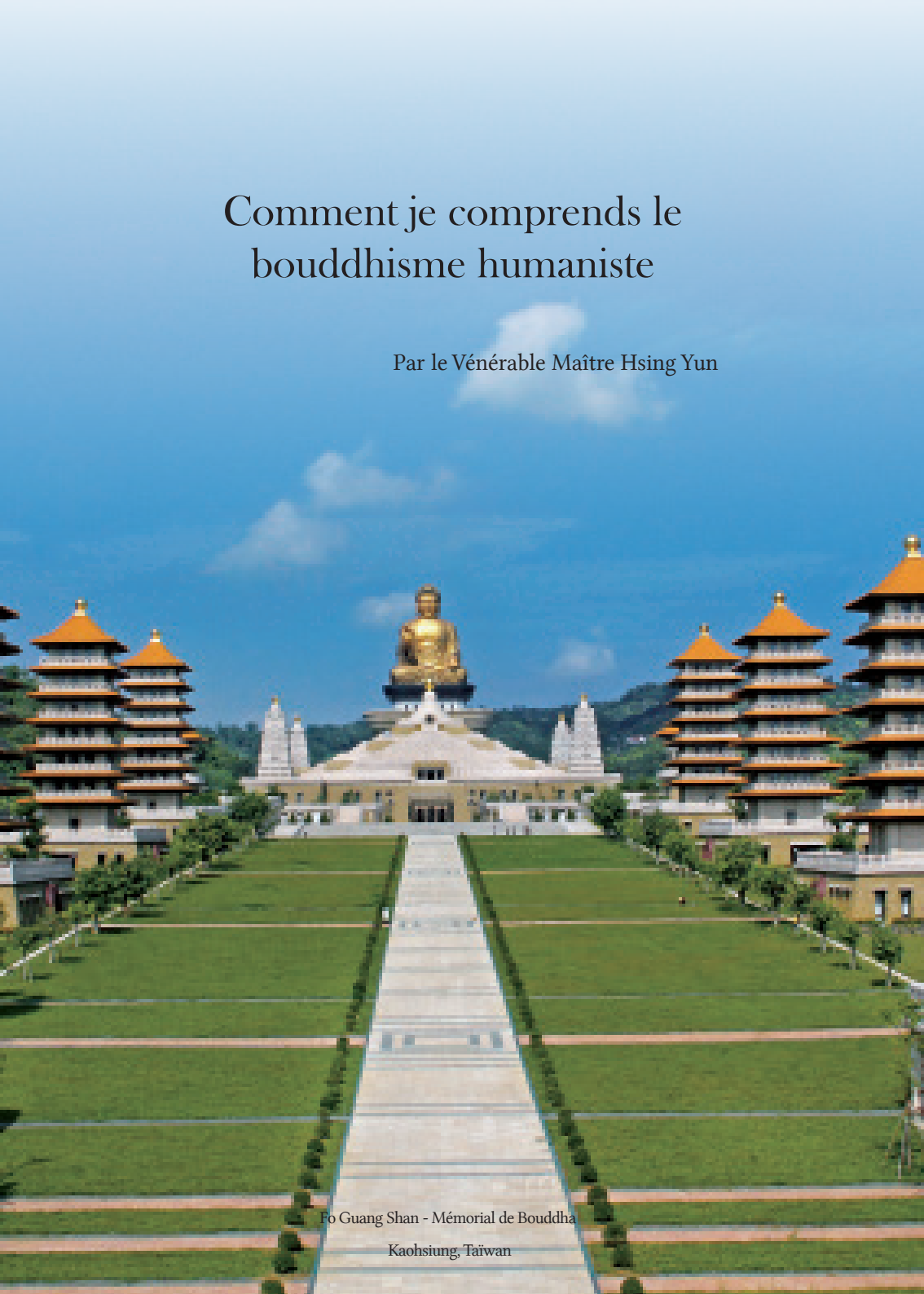
Avril 2016

Fo Guang Shan – Résidence du Maître fondateur



Comment je comprends le bouddhisme humaniste

Par le Vénérable Maître Hsing Yun



Fo Guang Shan - Mémorial de Bouddha
Kaohsiung, Taïwan

Depuis sa naissance et jusqu'à présent, le bouddhisme humaniste, a suscité de nombreux commentaires qui demandent des éclaircissements. Je liste ici quelques-uns d'entre eux :

1. Le bouddhisme humaniste est banal et futile, destiné uniquement au Véhicule des hommes et ne donnant pas accès au niveau de la suprême bouddhéité.
2. Le bouddhisme humaniste attache de l'importance uniquement aux activités mondaines, qui n'ont aucun lien avec la pratique du Dharma.
3. Le bouddhisme humaniste n'est pas une pratique de la perfection : il est tout au plus une pratique personnelle de savoir-vivre, qui n'a aucun lien avec la pratique bouddhiste de la transcendance, le perfectionnement spirituel et l'accès à l'Eveil.
4. Le bouddhisme humaniste est destiné aux laïcs et ne présente aucun des caractères sacrés de la vie moniale, de l'austérité ou de l'illumination des monastiques.
5. Quel est l'héritage du bouddhisme humaniste ? Qui, dans cette tradition, a atteint le niveau spirituel ? Comme il n'y a pas de réponse claire, la propagation du bouddhisme humaniste est devenue un défi.
6. Il n'y a pas encore suffisamment de propagande faite et personne n'a encore mis en ordre un système clair et complet. Ce qui existe, ce ne sont que des slogans, des fragments, des paroles unilatérales et il n'existe aucune organisation. Aussi, les gens ne peuvent-ils comprendre ce qu'est exactement le bouddhisme humaniste.
7. Tant que le bouddhisme humaniste n'est pas vulgarisé et reconnu comme un concept de base du bouddhisme, il n'est pas facile de le faire accepter par le public, grâce aux seuls efforts d'une seule tradition ou organisation.

8. Le bouddhisme humaniste n'invoque pas de voie de libération, ni de chemin d'accès à la bouddhéité ; aussi, n'est-il pas facile de le faire accepter par les bouddhistes traditionnels.

A part les propos mentionnés ci-dessus, il existe encore bien d'autres aspects que les gens n'ont pas réellement compris : les relations entre le bouddhisme traditionnel et le bouddhisme contemporain, les laïcs et les monastiques, l'ermitage et la société, le primitif et l'actuel, la pratique et l'action... C'est pourquoi, il faut redoubler d'efforts si l'on veut universaliser le bouddhisme humaniste.

En se retirant du monde pour la pratique pure, le bouddhisme a perdu son esprit mondain ; la vie en ermite dans les montagnes et les forêts l'a empêché de rendre service à la foule. Le pur verbiage des doctrines abstruses et mystérieuses l'a empêché d'accomplir les affaires bouddhiques et les discours creux et passifs ont fait oublier le vrai sens de l'ardent combat du bouddhisme. Aujourd'hui, je voudrais retrouver, pour le bouddhisme humaniste, ses véritables intentions premières. Les vingt points présentés ci-dessous exposent mon opinion personnelle sur sa signification et son contenu. A leur sujet j'espère que vous accepterez de me donner vos avis et vos conseils :

1. Le bouddhisme humaniste nous appelle à nous transcender et à avoir confiance en nous-mêmes en nous disant : « Je possède la sagesse et la vertu du Tathāgata, je suis Bouddha. » Cette transcendance de soi-même, c'est l'esprit du bouddhisme humaniste. Nous ne devons pas nous abandonner au droit divin pour qu'il nous manipule : nous devons prendre en charge tout ce qui nous appartient. Comme il est dit dans l'*Agama-sūtra* : « Faire confiance à soi-même, au Dharma et à rien d'autre ». Telle est notre foi dans le bouddhisme humaniste.
2. L'esprit du bouddhisme humaniste est de fusionner autrui avec

soi-même et de ne pas s'opposer mutuellement. L'un et l'autre ne sont pas deux : tous les êtres sont d'essence unique et l'on doit être persuadé que tous les phénomènes de ce monde sont en relation avec moi. Pour nous, la coproduction conditionnelle et la voie du milieu que Bouddha a réalisées à son Eveil, sont les Vérités du bouddhisme humaniste. Nous devons les perpétuer : telle doit être la foi dans le bouddhisme humaniste.

3. La foi est de nature complexe et pluraliste, mais le bouddhisme humaniste peut unifier toute cette complexité. Grâce à la source d'énergie de notre nature de bouddha, nous pouvons tout accomplir. Les niveaux de la foi sont différents et les catégories, pluralistes... mais le bouddhisme humaniste peut parfaire toutes les interprétations religieuses. Telle est la tolérance du bouddhisme humaniste : il peut être la croyance de l'humanité entière.
 4. Le bouddhisme humaniste pense que la vie est éternelle et indestructible. La Bible dit : « Celui qui croit en moi, vivra ». Pour le bouddhisme, l'incroyant ne meurt pas non plus. La vie est comme une horloge : elle est cyclique. Quand les aiguilles marquent douze heures, elles continuent à tourner. Il en va de même pour les quatre saisons de l'année, les étapes – création, installation, détérioration, et destruction – d'un objet, les phases – apparition, pause, changement, et disparition – d'une pensée... De même, notre corps subit aussi le vieillissement, la maladie, la mort et la renaissance. Comme on renaît après la mort, il y a donc avenir, il y a donc espoir.
- Par conséquent, je pense que, pour le bouddhisme humaniste, le samsāra représente une infinité d'avenirs. Dès lors, on ne doit plus parler de « la réincarnation dans les six destinées ». On ne doit pas tracer de limite aussi marquée entre les saints et le commun, puisque tout le monde peut devenir bouddha. Nous parlerons plutôt de « défilé dans les dix dharmadhatu ». Telle est

la recommandation du bouddhisme humaniste.

5. Il est vrai que tous les hommes possèdent la nature de Bouddha (la graine d'Eveil). Comme une semence qui peut germer dans de bonnes conditions, le développement de la nature de Bouddha permet aussi d'accéder à l'éveil. Néanmoins, si elle ne possède pas suffisamment d'énergie pour se développer, elle deviendra une « graine défectueuse » et l'on ne peut que l'admettre, car il n'y a rien d'autre à faire et il est dit dans le sūtra que l'*icchantika* ne peut devenir bouddha. Le monde évolue naturellement, les mieux adaptés à leur environnement peuvent mieux survivre dans leur milieu ; il faut donc admettre l'existence d'êtres qui périssent par manque de capacité de survie. La graine défectueuse ne possède plus de gènes ni de force karmique ; elle disparaît et là encore, il n'y a rien à faire. En général, la vie est éternelle, mais il peut y avoir des exceptions. Sur la notion de temps, la vie est infinie et immortelle ; mais dans la théorie de l'évolution, la survivance du plus apte est un phénomène tout à fait naturel.
6. Tous les hommes possèdent la nature de bouddha, mais la foi de chaque individu est différente, par sa profondeur, sa transcendance, sa hauteur, et son étendue. En effet, bien que la foi soit sacrée, elle reste différente pour chacun et ce, en fonction de son niveau de dévotion, de transcendance et de potentiel. C'est comme un microphone : sa valeur dépend de la qualité du son émis. Si ta dévotion et ton énergie sont insuffisantes, tu ne pourras pas te transcender : c'est un phénomène normal.
7. Nous pensons que l'humanité peut être meilleure, plus imposante, capable de transcender toutes les situations. Ceux que l'on nomme arhat, bodhisattva et bouddha ne sont pas définis éternellement : ce ne sont que des noms d'emprunt. Mais la nature humaine est vaste, la vie est illimitée, aussi existe-t-il de nombreux niveaux de foi. Pour le bouddhisme humaniste, la

foi peut déterminer nos futures destinations et elle peut nous conduire vers un état éternel, dans lequel nous serons libérés de la vie et de la mort.

8. La société humaine est complexe. Chaque homme est une individualité, mais son existence reste conditionnelle. Aucun objet ou être ne peut exister seul, sans facteur conditionnant, et tous les éléments de l'univers dépendent les uns des autres pour leur survie. Néanmoins, les saints et le commun sont de niveaux différents, dans la mesure où les hommes ordinaires gardent encore l'esprit de discrimination.
Il ne peut y avoir de paix universelle dans le monde des hommes : la paix mondiale n'est qu'un idéal. Comme pour les bouddhas et les démons : le monde des bouddhas est toujours séparé du monde des démons. C'est pourquoi, pour être libre, on ne peut s'adresser qu'à soi-même. Le monde extérieur ne pourra jamais être en paix mais notre intérieur, lui, peut l'être. Le bodhisattva Ksitigarbha a émis le vœu : « Je ne deviens pas Bouddha tant que l'enfer n'est pas vide ». L'enfer ne peut être vide, mais la force de vœu de Ksitigarbha est immense : l'enfer dans son cœur pourra être vide et lui pourra devenir Bouddha.
9. Pour nous, la vie est attribuée à chaque être individuellement, mais tous ces êtres individuels sont interconnectés et forment une unité. C'est pourquoi, dans la foi du bouddhisme humaniste, il n'y a pas d'obstacles pour le temps et l'espace, ni d'inquiétude de la vie et de la mort. De manière passive, ce que nous obtenons est la sans-frayeur, la sans-méprise et la sans-illusion, et ne peut sombrer ni se briser. De manière active, nous pouvons avoir une vie plus heureuse, plus paisible, plus aisée et plus libre. Finalement, grâce au bouddhisme humaniste, notre vie baigne dans la joie, dans l'immensité du temps et de l'espace et dans les innombrables relations et aboutissements. Mais tout ceci ne peut

s'accomplir sans la foi du bouddhisme humaniste.

10. Le but ultime du bouddhisme humaniste n'est pas nécessairement l'accès à la bouddhéité. Bouddha l'a dit : chacun possède la nature de bouddha donc, tout ce que nous avons à faire maintenant, c'est d'« être conscients ». Être conscients que nous pouvons par nous-mêmes, nous mettre en harmonie avec le reste du monde, être conscients que nous sommes capables de prendre soin de nous-mêmes et du monde. Il est dit : « Le dharmadhatu est harmonieux », le bouddhisme humaniste dit que tout ce qui est dans le monde m'appartient et qu'en même temps, rien ne m'appartient. Le dharmadhatu et moi sommes en concordance, c'est-à-dire que les êtres des dix dharmadhatu et moi, sommes de même essence et équivalents.
11. La foi du bouddhisme humaniste est simple et unique, dans un état libéré de la vie et de la mort et une existence de sans apparition ni disparition. Elle nous invite à chercher, dans la vie et dans la pensée, l'harmonisation, l'éternité, l'illumination, la libération et la purification, afin que nous puissions, au milieu de la foule, suivre la devise olympique « *Citius, Altius, Fortius* », (« Plus vite, plus haut, plus fort »).
12. Le bouddhisme humaniste doit s'efforcer d'atteindre le niveau du « Cœur dépourvu de soucis, de frayeur et d'illusions ». Nous pensons que, grâce aux vertus, à la bienveillante compassion et aux bonnes actions, nous pouvons atteindre un niveau plus haut encore, qui est celui de la « sans afflictions, sans crainte de vie et de mort et sans tristesse », quand tout se développe naturellement en suivant la foi. Et ce niveau suprême nous appartient depuis et pour toujours ; c'est à nous de le réaliser et nous n'avons pas besoin des dieux pour nous l'offrir.
Que ce soit dans le présent ou le futur et même après la perte de mémoire consécutive à la réincarnation, l'égarement face

à la mort ou le manque de confiance concernant la libération, rien ne pourra nous advenir. Après l'Illumination, tout devient clair et compréhensible. Nous sommes certains qu'après l'illumination, nous retrouverons notre visage d'origine (notre nature intrinsèque de l'Ultime-vérité). Tel est le caractère sacré du bouddhisme humaniste. Quant aux Trois grands āsaṅkha-kalpa, au Monde de l'Est, au Monde de l'Ouest... si nous avons assimilé le prajñā et la coproduction conditionnelle, nous comprendrions que ce ne sont que des enseignements subtils. La force bouddhique peut bénir mon monde, ma liberté et ma délivrance, mais je dois tout résoudre moi-même.

13. Le bouddhisme humaniste, c'est dire: « les autres et moi pouvons nous réunir ensemble », le Cœur, Bouddha et les êtres n'ont pas de différence, le temps et moi sommes illimités, l'espace et moi sommes sans bornes, les innombrables êtres et moi sommes coexistants.
14. La libération de la vie s'obtient dans le cycle du samsara. En fait, il n'y a pas vraiment de question de samsara : le cycle de samsara existe, mais cela ne veut pas dire qu'à l'intérieur, règne la souffrance et à l'extérieur, la joie. Car, nous restons dans l'univers et pouvons donc le transcender ou le quitter. Mais, où se trouve exactement ce monde ? Toujours dans le samsara. Où se trouve le samsara ? Dans le Néant. Comme il est dit : « Le Dharmadhatu est harmonieux », il est partout. Un représente le tout et le tout est un. A la rigueur, on peut dire que « la sagesse ne demeure pas dans le samsara, ni la tristesse dans le nirvana ». On peut dire aussi que c'est le monde du bouddhisme humaniste.
15. Après l'Illumination, la vie est pourvue de la sagesse prajñā et capable de prendre soin d'elle-même. Pour l'homme, son énergie s'accroît infiniment et sa vie ressemble alors à un voyage. Le bien et le mal, le juste et le faux, le bon et le mauvais... toutes les

oppositions ne représentent plus grand-chose dans le cœur, de même que les cinq désirs et les six objets de perception. N'est-ce pas là, la libération annoncée par le bouddhisme humaniste ?

16. Ce qui fait la valeur de la croyance, c'est l'accroissement de la confiance en soi, la transcendance personnelle, la libération totale et l'harmonisation parfaite. Telle est la finalité du bouddhisme humaniste : « être son propre bienfaiteur », comme dit Bouddha.
17. Tout comme le bouddhisme humaniste, aucune religion en ce monde ne peut résoudre les problèmes d'autrui. La moitié du monde des hommes est celui des bouddhas, l'autre, celui des démons. Il est dit : « la vie a besoin des massacres pour survivre ». C'est pourquoi, depuis l'antiquité, les guerres et les calamités se répètent sans cesse. Les fauves comme les lions et les tigres, s'ils n'ont pas de proie comme nourriture, ne peuvent pas survivre. Et nous ne possédons pas les capacités pour résoudre ces problèmes. La vie de chacun dépend de ses karmas, et c'est à lui de les résoudre. Bouddha peut t'apprendre les moyens, mais il ne peut pas tout résoudre pour toi. Ainsi, quand on parle de « Jugement de Dieu », cela demande réflexion : Comment juge-t-il ? Où juge-t-il ?... Pour le bouddhisme, les êtres sont jugés par eux-mêmes et non par une force extérieure. C'est l'effet de la force karmique, qui fait que l'on peut ne dépendre de personne.
18. Dans la foule, il faut savoir se purifier, se gérer et s'instruire. La pratique en commun signifie : « Sur le comportement, il faut se respecter mutuellement ; en pensée, il faut s'entendre ; dans le domaine économique, il faut partager équitablement ; en société, il faut vivre en paix avec les autres ; dans le domaine du langage, il faut se féliciter et non se disputer et dans le domaine mental, il faut apprécier la joie de Chan et du Dharma. » A l'époque, Bouddha se servait des « six harmonies » comme base pour créer la communauté monastique et aujourd'hui, le bouddhisme

humaniste adopte la même conception.

19. Pour le bouddhisme humaniste, la foi est une affirmation. Peu importe ce que disent les autres : ce que je crois est suprême et parfait. Il existe des niveaux différents pour la foi, tout comme pour l'école : le jardin d'enfants, primaire, secondaire, universitaire, etc. Mais, nous sommes tous des étudiants, chacun suit ses études et il n'y a aucune comparaison à faire. Dans le domaine de la croyance, chacun a sa valeur.
20. La vie est éternelle et ne s'éteint jamais. Voilà la nature de Bouddha, son caractère sacré : le bouddhisme humaniste. La détermination de l'homme est de se surpasser et de s'étendre. La purification et la transcendance de la foi et la capacité de dépassement de soi, sont les caractères sacrés du bouddhisme humaniste.

Chapitre 1

Introduction générale



[Sommaire]

« Le bouddhisme », c'est l'enseignement de Bouddha dans « le monde des hommes ».

Toutes les instructions de Bouddha visent à accroître le bonheur et la joie dans le monde des hommes ; c'est pourquoi le « bouddhisme », c'est aussi le « bouddhisme humaniste ». Mais, puisque c'est la même chose, pourquoi mettre l'accent sur le mot « humaniste » ?

Durant cette longue période de plus de deux mille ans, tous les disciples n'ont pas cultivé la même compréhension des doctrines et des préceptes et, en raison de la personnalité de Bouddha, les adeptes des générations postérieures en ont fait de nombreuses interprétations mystérieuses et miraculeuses. C'est ainsi que Bouddha serait sorti du flanc de sa mère, se serait immédiatement mis debout et aurait fait sept pas vers le nord. De plus, réagissant aux circonstances politiques et culturelles régnant dans les différentes régions, le bouddhisme s'est progressivement détaché de la foule et éloigné de la société. L'enseignement de Bouddha et le monde des hommes ont divergé de plus en plus et le Dharma n'a pas pu se développer.

C'est pourquoi ce chapitre de présentation nous révèle quelle importance le bouddhisme attache aux principes moraux de la famille, comment il établit l'harmonie au sein de la société et assure la paix à l'extérieur et à l'intérieur du pays. Il nous révèle aussi le souhait du bodhisattva, de convertir le monde par la bienveillante compassion et la sagesse.

Introduction générale

Le fondateur du bouddhisme, Sakyamuni Bouddha, est né, il y a plus de deux mille six cents ans à Kapilavastu, en Inde. Il était prince héritier du roi Śuddhodana et portait le nom de Gautama Siddhārthā.

Avant sa renonciation, il était prince, jouissant des honneurs et des richesses du monde des hommes, au palais du roi. Cependant, il prenait progressivement conscience de la misérable condition des gens du peuple, qui devaient lutter sans trêve pour survivre. De plus, dans la société indienne de cette époque, en fonction de leur origine, de leur condition sociale et de leur profession, les gens étaient répartis en quatre castes : celle des brahmanes (le clergé), celle des kṣatriyas (la noblesse), celle des vaiśyas, (paysans, commerçants et artisans), et celle des śūdras, (serviteurs et esclaves). Ce système de classification faisait en sorte que les gens du peuple, dès leur naissance, subissaient la discrimination entre « noble et humble », créant ainsi toutes sortes de phénomènes d'inégalité dans la société et accentuant toujours davantage les souffrances de la classe inférieure.

A l'époque, bien que n'ayant pas encore renoncé à la vie mondaine et étant encore le prince Siddhārthā vivant au palais, il s'intéressait déjà beaucoup aux moyens d'existence du peuple. C'est surtout, après avoir « parcouru les quatre portes de la ville » (*Buddhacarita*), qu'il prit profondément conscience des souffrances du peuple et se sentit impuissant face aux problèmes de vie, de mort et d'impermanence. Pour pouvoir briser ce système rigide des castes, réaliser la vérité fondamentale de l'« égalité des êtres », résoudre les



Naissance du Prince Siddhartha / 12^e siècle / Pierre / H: 74,6 cm
Angkor, Siem Reap, Cambodja / Musée national de Bangkok, Inde

querelles et les différends des hommes et des affaires dans la société, aider les êtres à se libérer de leurs afflictions et de là, comprendre les vérités de la vie et les égarements face à la mort, Bouddha prit alors la résolution de renoncer à la vie mondaine. Après de longues années de pratique acharnée, il parvint finalement à la compréhension de « la loi de la coproduction conditionnelle » et au concept de « l'égalité de tous les êtres ».

Et ainsi, il accéda à l'Eveil.

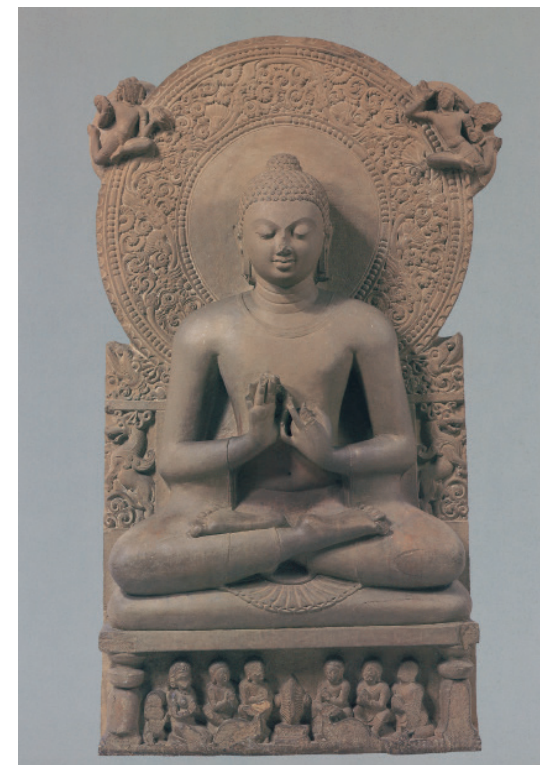
**Vivre selon la voie du milieu,
est le seul moyen de résoudre
les problèmes du monde des hommes**

Après son éveil, il annonça aux hommes du monde que seule la vie selon « la voie du milieu », (en quittant les extrêmes : peine/joie et existence/inexistence), pouvait résoudre les problèmes du monde des hommes tels que « la vie, les sentiments, le savoir-vivre, etc. ». Bouddha prêcha le Dharma durant quarante-neuf ans, tenant ainsi plus de trois cents séances. Son objectif ? : « informer, expliquer, susciter l'intérêt et apporter la joie » aux hommes de la société (*Sūtra du Lotus*). Et c'est aussi, grâce à l'enseignement bienveillant et compatissant de Bouddha, que le « bouddhisme » put entrer dans le monde des hommes.

« Le bouddhisme » est à l'origine, l'enseignement de Bouddha aux hommes du monde ; c'est pour résoudre les problèmes des hommes que Bouddha a pris la résolution de renoncer à la vie mondaine. Tous les enseignements de Bouddha ont pour but d'accroître le bonheur et la joie des hommes. C'est pourquoi, « le bouddhisme » est en réalité « le bouddhisme du monde des hommes ». Le bouddhisme humaniste est en effet l'intention première de Bouddha : tous ses enseignements relèvent du bouddhisme humaniste et le bouddhisme humaniste représente l'intégralité du bouddhisme.

Etant donné que « le bouddhisme » c'est « le bouddhisme humaniste », pourquoi devons-nous encore dévoiler spécialement « le bouddhisme humaniste » ? Pourquoi faut-il invoquer spécialement le mot « humaniste » ?

L'explication en est que Bouddha nous a quittés il y a déjà plus de deux mille six cents ans. Durant cette longue étape de propagation du bouddhisme et à cause de nombreux facteurs humains, (notam-



Statue de Bouddha assis / 5^e siècle / Grès / H: 160 cm
Varanasi, Uttar Pradesh, Inde / Musée archéologique de
Sarnath, Uttar Pradesh, Inde

ment les divergences d'opinion des disciples sur les « doctrines » et les « préceptes » instaurés par Bouddha), différentes écoles et courants de pensée virent le jour. Toutes ces divisions interdirent l'union et la coopération au sein du bouddhisme et entraînèrent de nombreuses difficultés, contrariant son développement.

En outre, après que le bouddhisme soit arrivé en Chine et à cause de facteurs politiques et sociaux, le bouddhisme se retira graduellement vers les endroits isolés, devenant ainsi un bouddhisme de retraite. S'y ajoutèrent les prêches de certains maîtres, qui ensei-

gnaient le Dharma d'un point de vue strictement monastique, insistant exagérément sur des « pensées transcendantes » et niant souvent les besoins matériels et sentimentaux de la vie réelle. C'est ainsi qu'ils qualifiaient l'argent de « serpent venimeux » quand ils parlaient de la richesse ; pour eux, « c'est parce qu'ils sont ennemis que les époux se rencontrent » et les enfants n'étaient que « des sources d'endettement ».

Parce qu'il n'attachait aucune importance à la vie quotidienne, le bouddhisme traditionnel fut progressivement marginalisé par la société des hommes.

Aujourd'hui, nous voulons « Ramener le bouddhisme humaniste aux intentions premières de Bouddha », dans l'espoir de remettre en ordre les enseignements du Tathāgata et d'étudier de nouveau les intentions premières de Bouddha quand il prêchait le Dharma. En préconisant le « bouddhisme humaniste », nous espérons réellement prendre en main l'enseignement fondamental et l'esprit libérateur de Bouddha et, par la même occasion, unifier toutes les opinions pour permettre au bouddhisme de revenir dans le monde des hommes. Car, c'est l'unique moyen pour pouvoir introduire radicalement les instructions de Bouddha, dans la vie quotidienne, afin que tout un chacun puisse acquérir bonheur et perfection grâce à la compréhension et à l'application du Dharma.

Telle est l'intention première de Bouddha : « Venir au monde pour prêcher le Dharma ».

Les cinq préceptes et les dix bonnes actions sont les principes fondamentaux du savoir-vivre

Le bouddhisme humaniste, c'est l'enseignement de toute une vie : celle de Bouddha !

Le bouddhisme humaniste deviendra, à coup sûr, une lumière de

l'humanité dans l'avenir. Voyez ! : Déjà à l'heure actuelle, le monde entier recherche « la paix » et promet « la liberté, la démocratie, et l'égalité »...

En fait, à l'heure de son accès à l'Eveil, Bouddha avait déjà émis une importante déclaration : « *Comme c'est extraordinaire ! Comme c'est extraordinaire ! : Tous les êtres de la Terre sont munis de la sagesse et de la vertu du Tathāgata !* » (*Sūtra de l'Ornementation fleurie*, §51)

Cette phrase montre que tous les hommes sont, comme Bouddha, dotés de la graine d'Eveil : la nature de Bouddha. Il nous suffit d'exploiter cette nature de Bouddha, enclose en nous, pour que chacun de nous puisse être libéré, être maître de lui-même, ne pas être dirigé par quiconque, ni par une quelconque divinité. C'est pourquoi le bouddhisme parle de « prendre refuge auprès des Trois Joyaux », l'idée fondamentale étant de prendre refuge auprès de soi-même. C'est aussi ce que disait Bouddha à ses disciples : « *Baser sa confiance sur soi, sur le Dharma et sur rien d'autre* » (*Samyuktāgama-sūtra* §24). Ainsi, le sens primordial de « prendre refuge » c'est de retrouver sa propre nature de Bouddha.

« L'égalité de la nature de Bouddha » est cette pensée fondamentale, qui fait l'originalité du bouddhisme par rapport aux autres religions et c'est aussi une extraordinaire théorie chargée de l'esprit de « démocratie et (d') égalité ». Il est dit : « *Arrivés à la mer, les quatre fleuves ne portent plus des noms différents ; devenus monastiques, les membres des quatre castes s'appellent tous Sakya* » (*Ekottarāgama-sūtra* §21). Bouddha attachait beaucoup d'importance à l'égalité homme/femme et monastique/laïque. Hélas !, de nos jours, certains disciples vaniteux qui n'ont pas compris les intentions premières de Bouddha, se croient supérieurs à autrui, ce qui est vraiment la pire vision perverse qui soit.

Car, « l'égalité de la nature de Bouddha » signifie que tous les « êtres » doivent, par principe, être traités à « égalité ». Combien respectable, sacrée et noble, est cette déclaration ! Et même encore, ultérieurement, Bouddha a instauré la communauté monastique des « Six harmonies » et établi les différentes disciplines pour protéger la concorde au sein du Sangha. Il a encore incité les adeptes laïques à observer les cinq préceptes et à exercer les dix bonnes actions...

« Les cinq préceptes et les dix bonnes actions » sont les fondations de l'harmonie familiale du monde des hommes et aussi la garantie de la liberté de l'individu. Dans le passé et par ignorance, la plupart des gens pensaient que le fait de recevoir les préceptes allait restreindre leur liberté et ils se disaient : « A quoi bon recevoir les préceptes pour se faire enchaîner ! ».

En réalité, c'est en observant les préceptes que l'on obtient la vraie liberté, car c'est en les enfreignant que l'on subit les sanctions de la loi et endure les vicissitudes de la prison.

L'esprit de la discipline : ne pas porter atteinte à autrui et le respecter

L'esprit de la discipline du bouddhisme humaniste, c'est « ne pas porter atteinte à autrui » mais bien « le respecter ».

1. Ne pas porter atteinte à la vie d'autrui et respecter son droit à la vie (ne pas tuer).
2. Ne pas porter atteinte aux biens d'autrui et respecter son droit de possession de biens (ne pas voler).
3. Ne pas porter atteinte à la personne physique d'autrui et respecter sa réputation (ne pas se mal conduire sexuellement).
4. Ne pas porter atteinte à l'honneur d'autrui, ne pas se vanter pour gagner la confiance d'autrui, ne pas blâmer autrui, ne pas

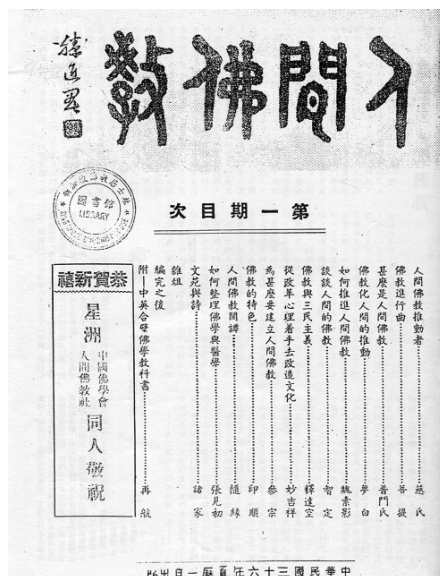
lancer de faux bruits pour créer des troubles et respecter la liberté de croyance d'autrui (ne pas mentir).

5. Ne pas consommer de drogues et d'aliments pouvant nuire à l'esprit ou pousser les gens à s'entretuer, ce qui est aussi une manière de respecter sa propre santé et celle d'autrui (ne pas boire de boissons alcoolisées, ni consommer de drogues).

La discipline, c'est la base fondamentale pour toutes les pratiques ; tous les mérites et les bonnes racines se créent à partir de l'observation des préceptes. C'est pourquoi, il est dit dans le *Sutra de l'Ornementation fleurie* : « La discipline est la base du suprême Bodhi, elle nourrit toutes les bonnes racines. » De même, il est dit dans le *Mahā-parinirvāṇa-sūtra* : « Tous les êtres possèdent la nature de Bouddha, mais il faut observer les préceptes pour la faire apparaître. »

Les cinq préceptes sont les bases du savoir-vivre. Celui qui observe les préceptes ne porte pas atteinte à autrui et, tout naturellement, il n'a pas à subir les sanctions de la causalité ni les rigueurs de la loi. Ainsi, les autres et lui-même seront « libres » ; c'est donc une importante force invisible pour que règne la paix dans la société. A partir des enseignements sur les cinq préceptes, on peut les étendre aux « dix bonnes actions » : le corps ne commet pas de « tuerie, vol, et méconduite sexuelle », la bouche ne prononce pas de propos « mensongers, égrillards, hypocrites et méchants » et le cœur ne nourrit aucune « avidité, colère et ignorance ».

Les cinq préceptes et les dix bonnes actions sont les premières instructions que Bouddha a adressées aux hommes. Ce faisant, non seulement, il a établi pour tout le monde une norme de conduite mais il a, en plus, donné à la vie des points d'appui et des directives exactes et c'est ainsi que « le bouddhisme humaniste » s'est développé. C'est pourquoi on peut dire que le bouddhisme humaniste est



Le magazine "Le Bouddhisme humaniste"

réellement l'enseignement originel de Bouddha. Comme le disait le Grand maître Taixu : « Celui que l'on considère avec respect est uniquement Bouddha ; la réussite dépend de la personnalité de l'individu ; réussir la perfection de l'homme, c'est réussir celle de Bouddha. Telle est la véritable réalité. »

L'esprit de bodhisattva, c'est la racine du bouddhisme humaniste

Par la suite, en raison de l'évolution du bouddhisme, le mahayana promu davantage l'esprit de bodhisattva, en accordant l'intention première de Bouddha à l'esprit du monde des hommes. C'est parce qu'il a prononcé la bodhicitta, que le bodhisattva est venu pour faire la voie de bodhisattva et c'est pourquoi la bodhicitta est aussi devenue la racine du bouddhisme humaniste.

Malheureusement, comme les disciples étaient de natures différentes, leur compréhension des doctrines bouddhistes et leur manière de les pratiquer étaient différentes. Ils acquirent des opinions différentes et chacun s'obstina dans son propre concept et ses propres points de vue, créant ainsi ce que l'on appelle « l'attachement du moi et l'attachement du Dharma ». C'est ainsi que la foi envers le Dharma ne put rester unifiée, ce qui exerça une influence négative sur le développement du bouddhisme.

Ainsi, peu après le parinirvāna de Bouddha, comme les disciples avaient des points de vue différents sur les doctrines et les pratiques

de discipline, des écoles apparurent par scissions successives et furent nommées « Ecoles bouddhistes anciennes ». Plus tard, avec l'écoulement du temps, on distingua le bouddhisme pré-sectaire et le bouddhisme mahayana. De plus, et en raison des positions géographiques, le bouddhisme se divisa encore en bouddhisme du nord, bouddhisme du sud, bouddhisme chinois (Han) et bouddhisme tibétain. Puis, la propagation du bouddhisme s'étendit, dura de plus en plus longtemps et se fit de plus en plus ample... Ainsi, se développèrent les branches du bouddhisme : coréen, japonais, thaïlandais, occidental, etc. A elle seule, la Chine compte huit grandes écoles et parmi elles, l'école Chan se subdivise en cinq lignées et sept branches...

S'agissant du développement du bouddhisme, il est dit : « *Bouddha prêche le Dharma sur un ton unique, et les êtres le comprennent en fonction de leur catégorie* » (*Vimalakirti-sūtra*). En réalité, « les manières subtiles sont nombreuses, la finalité est unique ». Pourvu qu'il ne s'agisse pas de querelles personnelles, mais uniquement de différents doctrinaux et disciplinaires, les écoles peuvent développer leur propre manière de faire progresser le bouddhisme et ce n'est pas une mauvaise chose. Les huit écoles mahayana du bouddhisme chinois ne possèdent-elles pas chacune leurs propres normes de « classification dharmique » ? : Non seulement, elles n'ont pas créé de scission mais elles ont rendu le bouddhisme, plus florissant, plus riche et pluraliste, le mettant ainsi en mesure de répondre aux besoins des êtres nantis de capacités de compréhension différentes. Car, finalement, tous croient au même Bouddha et ce que l'on promeut, c'est aussi l'enseignement que Bouddha a adressé au monde des hommes, en le basant sur « les trois dharma-sceaux ».

Toutefois, ces derniers temps, avec l'arrivée de la culture occidentale, beaucoup d'érudits ne font plus de recherches sur le bouddhisme : Ils le considèrent comme une matière de croyance, mais se contentent de le juger avec des idées préconçues, accroissant

ainsi inutilement les différends doctrinaux et les scissions internes du bouddhisme. Devant un tel péril, les personnes conscientes ont voulu, depuis la fin du siècle dernier, trouver un entendement commun pour se mettre tous ensemble à développer et faire prospérer le bouddhisme. C'est ainsi que « le bouddhisme humaniste » tel que nous l'entendons actuellement, est né pour répondre aux besoins du monde.

Ce fut d'abord en Chine continentale, que le Grand maître Taixu préconisa « le bouddhisme de la vie » et, en 1932, il proposa : [Comment bâtir le bouddhisme humaniste]. Au même moment, en Malaisie et à Singapour, le vénérable Cihang créait le magazine « Le bouddhisme humaniste » (voir photo) pour en propager la foi. De même, et pour répandre cette culture, de nombreux érudits et adeptes d'esprit ouvert, comme Yang Renshan et Ouyang Jing, (fondateurs à Nanjing du « Centre de gravure de sūtras Jinling »), bientôt rejoints par le président de l'Association Bouddhiste Chinoise (M. Zhao Puchu), prônaient, eux aussi, le bouddhisme humaniste. Tous pensaient qu'il fallait promouvoir « le bouddhisme humaniste » pour retrouver l'intention première de Bouddha, afin que le bouddhisme puisse retrouver cet esprit de « montrer, instruire, bénéficier et égayer » du Bouddha de l'époque. Cette pratique allait permettre de s'éveiller et d'éveiller autrui, de se libérer et de libérer autrui. Et, grâce aux doctrines et pensées bouddhistes telles « la coproduction conditionnelle et la voie du milieu », « l'équivalence des dharmadhatu », « l'unité et la coexistence », « l'égalité des êtres », etc., il deviendrait possible de favoriser la paix dans le monde et de rechercher le bonheur de l'humanité. Très vite, comme un nuage qui s'élève avec le vent, « le bouddhisme humaniste » devint le principal courant religieux actif dans le monde.



Lumbini / Népal

Pourquoi l'appelle-on « bouddhisme humaniste » ? Comme nous l'avons mentionné plus haut, le bouddhisme humaniste est l'intention première de Bouddha : Bouddha est né dans le monde des hommes, a pratiqué dans le monde des hommes et accédé à l'Eveil dans le monde des hommes. Tous les enseignements de Bouddha sont adressés aux hommes et, si on ne l'appelle pas bouddhisme humaniste, devra-t-on l'appeler bouddhisme des animaux ? Des enfers ? Des asuras ou des pretas ?

Le bouddhisme est en effet l'enseignement que Bouddha a offert au « monde des hommes ». C'est pourquoi, aujourd'hui, quand nous parlons du bouddhisme humaniste, nous devons commencer par parler du « Bouddha du monde des hommes ». Nous savons, à travers les livres d'histoire du bouddhisme, que Bouddha était un homme et non un dieu ! Il dit dans le *Parinirvāṇa-sūtra* : « Je fais aussi partie de la communauté des bhiksus. » La vie de Bouddha peut être étudiée et vérifiée grâce à de nombreux documents historiques précis. Bouddha est un sage éveillé, il n'est pas comme les maîtres

fondateurs des autres religions qui sont pour la plupart, des divinités imaginaires.

N'étant pas un génie capable d'aller et venir sans laisser de traces, (comme certains êtres que l'on a déifiés), Bouddha a réellement effectué sa pratique au prix de mille fatigues et il a réellement compris et prouvé toutes les questions touchant à l'homme : son Cœur, sa nature, sa personnalité, etc. C'est pourquoi, après son accès à l'Eveil, sa vertu, sa nature, sa bienveillante compassion et sa sagesse, ont atteint la perfection. Les dharmas qu'il enseigne : la coproduction conditionnelle, la voie du milieu, les douze nidānas, les trois sceaux du Dharma, les quatre nobles vérités, de même que la causalité, la rétribution karmique, les cinq préceptes, les dix bonnes actions, les six paramitas, les quatre samgrahas, etc. sont tous capables d'apaiser le corps et le cœur des hommes, et de là, de résoudre les questions sur la vie et la mort de l'homme.

Les trois bontés et les quatre dons : Eliminer les mauvais karmas est bien plus important que demander la bénédiction

Le bouddhisme parle de « rétribution karmique » : « Karma » est un mot sanskrit qui signifie « action ». Les bonheurs ou les malheurs que nous subissons dans cette vie sont les résultats de nos actes menés dans le passé et le bouddhisme l'appelle « la force karmique ». Ainsi, m'adressant aux adeptes qui sollicitent le bonheur devant Bouddha, je leur dis qu'« éliminer les mauvais karmas » est bien plus important que « solliciter le bonheur ». Il nous suffit d'exercer les trois bontés : le corps effectue les bons actes (bienveillance), la bouche prononce les bonnes paroles (vérité) et le cœur nourrit les bonnes intentions (beauté). Si l'on possède la force de la bienveillance, il est naturel que

les malheurs disparaissent et que les bonheurs s'accroissent. C'est pourquoi, tout le monde doit observer « les trois bontés » et accomplir « les quatre dons ».

« Les quatre dons » sont les quatre incommensurables : la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité, c'est-à-dire : « apporter aux autres la confiance, la joie, l'espérance et l'aisance ». Naturellement, pour « Apporter aux autres la confiance », on ne leur dit pas de mots blessants ; pour « apporter aux autres la joie », on leur fait des éloges quand ils les méritent, ce qui revient à « dire les bonnes paroles » (purification des karmas oraux). Pour « apporter aux autres l'espérance », on les encourage quand ils subissent des revers, on est de cœur avec eux et l'on prie pour eux, ce qui revient à « nourrir les bonnes intentions » (purification des karmas mentaux). Pour « apporter aux autres l'aisance », on rejette naturellement toute attitude bureaucratique, et l'on prend l'initiative de les assister ; ceci est pareil à « faire les bonnes actions » (purification des karmas corporels). C'est pourquoi, « les trois bontés » et « les quatre dons » concordent avec les quatre incommensurables de la voie du bodhisattva. Ce sont les principes fondamentaux de la pensée du bouddhisme humaniste.

Malheureusement, la nature de l'homme se base trop souvent sur les biens qu'il possède et c'est pourquoi la plupart des hommes ont peur de donner aux autres. De plus, ils ont peur de subir des dommages et des injustices s'ils sont trop bons, aussi, pour eux, les bonnes actions sont difficiles à effectuer. En fait, distribuer des aumônes est comme semer : sans les graines, d'où viendraient les pousses et les épis ?

Telles sont les notions de causalité et de rétribution karmique du bouddhisme. Il y a plus de deux mille six cents ans, Bouddha répandait déjà dans le monde des hommes, cette Vérité impérissable qui faisait partie du bouddhisme humaniste.

Comprendre la vie, ouvrir l'intelligence, enseigner le juste raisonnement

Ainsi, le bouddhisme humaniste ne demande pas que l'on y croie superstitieusement, ni que l'on s'y donne aveuglément : c'est une religion de sagesse et de foi qui ouvre l'intelligence et enseigne le juste raisonnement aux hommes. Il nous suffit de nous y conformer : nous pourrions posséder la sagesse du Dharma et comprendre le va et le vient de la vie. De cette manière, non seulement, notre « vie quotidienne » actuelle sera paisible et insouciant, mais nous pourrions, de surcroît, oublier la tristesse et la frayeur de la « mort » et parfaire finalement le sens et la valeur de la « vie ».

Non seulement nous y sommes intéressés pour nous-mêmes, mais de plus, le bouddhisme peut favoriser nos descendants car, grâce à la foi pour le Dharma, nous pouvons « transmettre la lumière » aux générations futures, comprendre notre cœur et notre nature intrinsèques, approuver le bouddhisme avec les trois sceaux du Dharma, gagner la confiance avec les quatre nobles vérités, pénétrer le dharmadhatu avec le Dharma des cinq véhicules, accéder à la Terre bouddhique avec les six paramitas, développer la sagesse avec les saptabodhyaṅgāni et parfaire la pratique avec le noble sentier octuple.

Autrement dit, le bouddhisme humaniste est une religion qui correspond réellement à la foi en « la vérité, la vertu et la capacité ». Il permet à chacun de nous de jouir d'une vie paisible, de nous libérer de nos afflictions mondaines, de comprendre que tous les phénomènes de ce monde sont des produits « conditionnés » et que leur nature propre n'est que « vacuité » et de là, retrouver notre nature de Bouddha. Et puis, de l'homme à Bouddha, nous pouvons transcender notre personnalité et parfaire notre nature humaine et ensuite, nous éloigner des querelles de ce monde, pour obtenir la joie et l'aisance. C'est pourquoi,



Portrait du VI^e patriarche / 12^e siècle / Lavis / 83,7 x 34,7 cm
Masaki Art Museum, Tadaoka,
Osaka, Japon

le bouddhisme humaniste est le bouddhisme dont l'homme a réellement besoin : il peut aider les êtres à mener une vie heureuse et paisible.

Telle était l'intention première de Bouddha, quand il vint prêcher le Dharma dans le monde des hommes.

Aider les êtres à se libérer de leurs afflictions et jouir d'une vie paisible

Le bouddhisme humaniste n'appartient pas à une quelconque personne : c'est « Le Bouddhisme » tout simplement. C'est le bouddhisme dont tout le monde a besoin et son but est d'« Aider les êtres à découvrir, apprendre, réaliser et accéder à la sagesse de Bouddha (*Sūtra du Lotus*) ». C'est pourquoi, quand nous promouvons le bouddhisme humaniste, nous devons dès le début, nous attacher à promulguer les Vérités réalisées par Bouddha, telles les doctrines sur la coproduction conditionnelle, la voie du milieu, la causalité, la rétribution karmique, de même que l'impermanence, la souffrance et la vacuité, etc.

Il faut tout particulièrement savoir apprécier l'esprit et les caractéristiques de l'enseignement de Bouddha, comme étant conformes au monde des hommes, à la vie quotidienne, à l'altruisme, à la joie, à la bienfaisance universelle, à l'époque, etc. Et je l'ai dit et répété : « Le bouddhisme humaniste, c'est ce que dit Bouddha et ce que veulent les hommes : Ce qui est purifié, bon et beau ». Nous devons suivre ces principes et ces orientations pour nous développer et non pas nous chamailler sur des usages rituels collatéraux, dont le seul résultat est

de pousser les adeptes bouddhistes à se critiquer, se réprimander et même s'évincer ou se diffamer.

En 1963, quand nous représentons le bouddhisme chinois pour rendre visite au bouddhisme mondial, je me rappelle les paroles que nous adressa le recteur de l'Université Taisho du Japon, Ishibashi Tanzan :

« Aujourd'hui, vous êtes venus nous rendre visite en tant que représentants du bouddhisme chinois, mais dans le fond de vous-mêmes, vous méprisez le bouddhisme japonais, sous prétexte que les monastiques japonais ont, de nos jours, femme et enfants. Vous en concluez que le bouddhisme japonais est donc sans discipline. De même, vous dédaignez aussi le bouddhisme thaïlandais : à vos yeux, il ne possède que la foi et l'offrande et peu de principes et de doctrines. Réciproquement, les Thaïlandais vous méprisent eux aussi : ils pensent que vous vous éloignez déjà de la vie disciplinée de l'époque de Bouddha...

Vous brandissez la bannière du bouddhisme mahayana, alors que vous n'avez pas réellement compris le Dharma qu'enseignait Bouddha. Et le bouddhisme japonais dédaigne lui aussi le bouddhisme chinois, car, bien que les sectes bouddhistes japonaises soient nombreuses, elles ne sont pas divisées en pensée. Par contre, le bouddhisme chinois est divisé, et en sectes et en pensée. »

Comme il a été dit ci-dessus, tout le monde se traite avec partialité et personne n'approuve l'autre. En procédant ainsi, comment pourrait-on se rapprocher, communiquer, se rendre visite et entretenir de bonnes relations ? Et comment pourrait-on acquérir l'objectif de la coexistence et de la gloire commune du bouddhisme ? C'est pourquoi, nous étudions à fond le bouddhisme humaniste, en partant des caractères de l'homme, afin que tous les hommes de ce monde



La tête de rouleau du Sutra du Diamant / Dynastie Tang (868) /

Peinture sur papier / 23,7 x 28,5 cm

Grotte 17 de Mogao, Dunhuang, Gansu / British Library, Londres, La Grande Bretagne

puissent se rallier, s'unifier, coopérer et se comprendre... et c'est un objectif difficile à atteindre !

Ainsi, sur la pratique, il ne faut pas prendre trop à la lettre les doctrines telles que les Triple-sceaux dharmiques, les Quatre nobles vérités, les Six paramitas, le Noble chemin octuple, les douze chaînons de la coproduction conditionnelle, la causalité et la rétribution karmique, etc. Il faut les simplifier et peut-être alors, le bouddhisme arrivera-t-il à se développer universellement dans l'avenir. Trop de discours abstrus et mystérieux ne peuvent qu'anticiper la disparition du bouddhisme, car les hommes de nos jours demandent avant tout la simplicité. Si l'Ecole Chan a pu se distinguer dans l'histoire de la Chine, c'est grâce au retour à l'intention première de Bouddha : la simplification de la croyance et de la pratique.

A cause des différences de culture, de langages, de coutumes, de climat et de situation géographique, le bouddhisme des différentes régions se développe tout naturellement sous différents aspects au

quotidien. Prenons par exemple la communauté monastique du temps de Bouddha : les monastiques menaient une vie pure et simple : épaule droite dénudée, se nourrissant en demandant l'aumône et couchant sous les arbres. C'était possible sous le climat brûlant de l'Inde mais s'ils avaient vécu en Sibérie ou dans le Nord-est de la Chine, auraient-ils pu sortir, l'épaule dénudée pour demander l'aumône ? S'ajoute à cela que, dans la société chinoise, la demande d'aumône est un acte méprisable... Alors, dans ces conditions, dites-moi comment les bhiksus et bhiksunis auraient pu se conformer à la règle qui ordonne de « prendre le bol à aumônes et de mendier sa nourriture en suivant systématiquement l'ordre des maisons » ?

Ainsi, en ce qui concerne les formes, on doit y réfléchir à nouveau : il faut chercher l'idée fondamentale de la croyance dans l'esprit, dans les doctrines, et dans la vie quotidienne ; il ne faut pas être formaliste, mais vivre avec son époque et chercher à propager le Dharma en employant des méthodes adaptées aux hommes d'aujourd'hui. De cette manière, le bouddhisme humaniste pourra à coup sûr entrer en concordance avec les courants de la pensée contemporaine.

En Chine, nous pouvons retrouver les spécificités du bouddhisme humaniste grâce aux témoignages et à la pratique des anciens patriarches et moines éminents : « Le Dharma est dans le monde, on n'accède pas à l'Eveil en s'éloignant du monde » du sixième patriarche Huineng. Ou encore le Chan de la vie agraire de Maître Baizang : « Un jour sans travail : un jour sans repas », etc. Cette vie monastique de l'école Chan est, en fait, conforme aux exemples que donnait Bouddha à l'époque où il a créé le Sangha. Simplement, les bouddhistes chinois de cette époque savaient que les modes de vie en Chine étaient différents de ceux pratiqués en Inde et qu'il ne fallait pas se laisser obnubiler par le passé. C'est pourquoi, ils créèrent ce que l'on

appelle « le monastère de Mazu et les règles pures de Baizang ». Le bouddhisme chinois s'est ainsi développé grâce aux règles pures des monastères, avec ses propres caractéristiques, jusqu'à donner naissance à la « Prospérité simultanée des huit écoles » de l'époque Sui-Tang.

Les huit écoles du Mahayana ne se sont pas éloignées de la foule

Certaines écoles ont attaché de l'importance à la compréhension, comme les « Tiantai, Huayan, Les trois traités et Yogacara », d'autres



Le Roi Sibi Jataka / Grotte 254 de Mogao / Dynastie Wei du Nord (386-534) / Dunhuang, Gansu, Chine

ont privilégié la pratique, comme les « Jingtū, Chan, Vinaya et Tantrique ». Elles possédaient toutes un point commun : aucune ne s'est éloignée de la vie mondaine, ni de la foule. Elles se consacraient aux œuvres caritatives pour aider la société, ou encore, elles prêchaient le Dharma pour instruire le peuple ; aussi étaient-elles appréciées par tout le monde. C'est pourquoi, de nombreux moines éminents de cette époque entretenaient des relations amicales avec des érudits et des célébrités. Certains furent même invités au palais impérial pour prêcher le Dharma, comme Bouddha le faisait à son époque avec les différents souverains de l'Inde. Tel est le caractère profondément humain de ce bouddhisme, qualifié, à juste titre, d'humaniste.

Le bouddhisme humaniste, c'est « ce que dit Bouddha », mais aussi « ce que veut l'homme ». Vivant dans le monde, l'homme a besoin de la protection du gouvernement et surtout des apports des autres membres de la société. On peut dire que, dès sa naissance, il a besoin de toutes



Ruru Jataka - Grotte 257 de Mogao / Dynastie Wei du Nord (386-534) / Dunhuang, Gansu, Chine

les nécessités de la vie matérielle : nourriture, habillement, logement et déplacement. Du côté spirituel, il a aussi besoin de l'amour, de l'amitié et des bienfaits de la vie sentimentale et aussi d'une vie artistique pour embellir son caractère et sa nature. Mais le plus important reste la question de la vie et de la mort et il ne peut vivre sans croyance. C'est pourquoi, je préconise que « l'honneur doit revenir à Bouddha, le succès à tout le monde, le profit à la société, les mérites aux bienfaiteurs ». J'ai aussi proposé quatre idées fondamentales : « Respecter la famille et la nation, mener une vie raisonnable, créer des affinités dans le monde, avoir le cœur et l'esprit paisibles ». Pour moi, seul le bouddhisme accepté de tous, mérite le nom de « Bouddhisme humaniste ».

La guidance du Dharma peut enrichir le sens de la vie

La vie dans le monde des hommes a besoin du magister du Dharma. Comme il est dit : « C'est toujours la même lune devant la fenêtre, mais elle devient différente grâce à la floraison des pruniers ». Grâce au Dharma, la vie n'a plus le même sens.

Dans le célèbre *Sūtra du Diamant*, le premier chapitre nous révèle déjà : « A l'heure du repas, le Bhagavat enfila son kesa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, où il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence, pour manger son repas. Après avoir rangé son kesa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit. »

A première vue, ce paragraphe ne décrit que le déroulement d'un petit-déjeuner de la vie quotidienne... mais en réalité, le contenu de ce petit-déjeuner a un sens exceptionnel, qui englobe la pratique, la bienveillante compassion et la sagesse du pratiquant.

Ainsi : « A l'heure du repas, le Bhagavat enfila son kesa, prit son bol à aumônes... » montre qu'il faut être correctement vêtu et muni de son bol à aumônes comme le veut le règlement : C'est l'esprit d'observation des préceptes. « Il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons » veut dire ne pas faire de différence entre noble ou humble, bon ou mauvais, riche ou pauvre : C'est l'esprit de l'endurance, de l'égalité, de l'adaptation aux circonstances. De plus, durant la demande d'aumône, les adeptes offrent la nourriture au sangha qui leur prêche le Dharma en retour. C'est ce que l'on appelle « les deux dons – matériel et dharmique – qui n'ont pas de différence » : Telle est la réalisation du dana. « Après avoir rangé son kesa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit » : le pratiquant emploie la méditation pour apaiser son corps et son cœur : tel est le paramita de la diligence (*virya-paramita*).

Le déroulement de cette demande d'aumône illustre pleinement la sagesse et la clarté

La qualité des aliments, le comportement de la société envers le bouddhisme et le sangha... : le monastique a besoin du paramita de l'endurance (*ksanti-paramita*) pour y faire face. Pour se doter au complet des *dana*, *śīla*, *ksanti*, *virya* et *dhyāna*, il a besoin du *prajñā*. Ainsi, dans le Mahayana, les six paramitas sont les normes de la vie du bouddhisme humaniste.

On peut dire que ce simple déroulement de la demande d'aumône est la révélation de la lumière et de la sagesse *prajñā* : c'est la vie rayonnante du Tathāgata. *Enfiler le kesa et prendre le bol d'aumône* : ce sont les mains qui rayonnent ; *s'en aller mendier dans la cité* : ce sont les pieds qui rayonnent ; *demandeur l'aumône en suivant l'ordre des maisons* : ce sont les yeux qui rayonnent ; *manger, puis ranger le*



Statue de Bouddha - Grotte 140 de Longmen / Luoyang, Henan, Chine

késa et le bol : c'est la bouche qui rayonne ; *se laver les pieds, préparer le siège et s'asseoir* : c'est tout le corps qui rayonne.

Ceci n'est qu'une simple tranche de vie ordinaire, pourtant elle représente parfaitement l'esprit du bouddhisme humaniste et du bouddhisme de la vie quotidienne de Bouddha. Non seulement, elle exprime la réalisation des six paramitas de Bouddha, mais aussi le sens profond du bouddhisme humaniste. Ainsi, il ne faut pas regarder uniquement les apparences : nous devons en plus chercher à comprendre en profondeur l'esprit compatissant et l'immense vœu de Bouddha dans ses actes, pour pouvoir saisir réellement le Dharma.

Malheureusement, dans le passé, à cause de la faiblesse de la nature humaine et aussi du manque de confiance, l'adepte a toujours considéré Bouddha comme une couverture de protection ou un protecteur. Quand il est malade, il demande à Bouddha de lui rendre la santé ; quand les membres de la famille sont en désaccord, il demande à Bouddha de rétablir l'harmonie familiale ; quand il devient pauvre, il demande à Bouddha de l'aider à s'enrichir

S'appuyer sur la puissance bienveillante de Bouddha pour trouver sa confiance et pouvoir progresser, est une chose acceptable. Pour autant, notre croyance envers Bouddha ne doit pas se limiter à la convoitise, la requête ou la sollicitation, comme un enfant qui demanderait ceci ou cela à ses parents. Ce ne serait alors qu'une manière d'accroître son avidité, bien éloignée du sens réel de la croyance. Au contraire, nous devons consacrer notre vie à notre foi, en rendant service aux autres. Le vrai sens de la croyance, c'est de sacrifier son intérêt personnel pour autrui.

Ainsi, le bouddhisme humaniste se conforme à l'esprit de Bouddha et préconise que le vrai sens de la croyance est de « donner et ne rien demander en retour ». Durant ses vies de pratique, Bouddha « a coupé dans sa chair, pour nourrir le jeune aigle » ou « donné sa vie pour nourrir les tigres ». Cet esprit de sacrifice au profit des êtres est un comportement aussi difficile que noble. Aujourd'hui, si nous voulons « humaniser » réellement le bouddhisme, il faut tout d'abord orienter la pensée du bouddhisme humaniste comme le dit le sūtra : « *Bouddha manifeste la grande compassion, pour faire bénéficier tous les mondes* » (*Samyuktāgama*, §1). A partir de la pensée du bouddhisme humaniste, viennent nécessairement les paroles et actions du bouddhisme humaniste, pour chanter la bonté et la beauté du monde des hommes, louer son harmonie et sa joie et même, déclencher les actions altruistes et les services favorisant autrui.

Prenons par exemple le laïc Vimalakirti dans le *Vimalakīrti-sūtra* : il est le pratiquant modèle du bouddhisme humaniste. De même, les chapitres des « Paraboles » du *Sūtra de Lotus* et la pensée « Le dharma-dhatu où tous les phénomènes s'interpénètrent et s'imbriquent partiellement l'un dans l'autre sans entraves » du *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, tous sont des ouvrages capables de diffuser les idées fondamentales du bouddhisme humaniste.

Altruiste et bienfaisant, il faut pouvoir donner sans rien demander en retour

Autrement dit, le bouddhisme humaniste doit posséder les caractères d'altruisme et de bienfaisance. « Le bouddhisme humaniste » est basé sur la bodhicitta et pratique la voie du bodhisattva, c'est-à-dire : « chercher à accéder à la voie bouddhique tout en aidant les êtres à se libérer de leurs afflictions », mettant ainsi en pratique les instructions de Bouddha et prenant en exemple sa conduite. Comme le roi des cerfs qui se sacrifie pour ses semblables ou le perroquet qui prend l'eau avec son bec pour éteindre le feu. Que le feu ait pu être éteint ou non est sans importance, car ce qui est important est la force de vœu, la bodhicitta de l'oiseau. Cet esprit et cet acte réunis, c'est la voie du bodhisattva, qui n'est autre que le bouddhisme humaniste. C'est pourquoi, le pratiquant du bouddhisme humaniste doit émettre la bodhicitta, sinon, il n'est qu'une « canaille ». Il est dit dans le Sūtra de l'Ornementation fleurie : « Pratiquer les bons dharmas en oubliant la bodhicitta est appelé karma démoniaque. »

La bodhicitta, c'est avoir en même temps « l'esprit mondain » et « la pensée transcendante », c'est-à-dire : vivre dans le monde sans s'y attacher. Le Général Yue Fei de la dynastie Song disait : « Pour qu'un pays soit prospère, il faut que les fonctionnaires civils ne convoitent pas la richesse et que les militaires ne craignent pas la mort ». Il en va de même pour le bouddhisme : sans l'harmonisation entre le mondain et l'extra-mondain, le développement sera difficile. Aussi, pour le bouddhisme humaniste, « la bodhicitta » est-elle la base fondamentale de la croyance et de la pratique.

Le bouddhisme humaniste pense que « le mondain est plus important que l'extra-mondain, la vie est plus importante que la mort, l'altruisme est plus important que l'égoïsme, la bienfaisance

généralisée est plus importante que la pratique solitaire ». Sans la bodhicitta, il est impossible de pratiquer la voie du bodhisattva. Aussi, seuls ceux qui sont munis de la bodhicitta, peuvent assumer la responsabilité de propager le bouddhisme humaniste.

Les adeptes bouddhistes d'aujourd'hui voudraient tous devenir bouddhas... Il est dit, dans le sūtra, qu'il faut trois grands āsaṅkha-kalpa pour devenir bouddha et un āsaṅkha-kalpa pour acquérir la foi... Combien de temps faudra-t-il donc ?

C'est pourquoi, le plus important actuellement, n'est pas uniquement réciter le nom de Bouddha, prier Bouddha, vénérer Bouddha... mais bien de pratiquer la voie de Bouddha. Le pratiquant de la voie de Bouddha doit traverser des milliers de vies et de morts et subir des milliers d'épreuves, pour pouvoir, progressivement, correspondre avec Bouddha et accéder à la Voie. Ceci-dit, si l'on parvient à l'étape de l'illumination, pourquoi craindre ne pas pouvoir parfaire la voie de Bouddha ?

Le bouddhisme humaniste met l'accent sur la nécessité de « pratiquer comme Bouddha », ce qui revient en fait, à « exercer la voie du bodhisattva ». Certes, l'objectif final est de devenir Bouddha, cependant, « la bouddhité » se trouve dès l'origine, dans « les êtres ». Seule la bodhicitta permet d'« acquérir la voie bouddhique tout en aidant les êtres à se libérer de leurs afflictions » et seule, la pratique de la voie de bodhisattva, permettra de « faire bénéficier soi-même et les autres et d'éveiller soi-même et les autres », acquérant ainsi la bouddhité du « parfait éveil ». Ainsi, pour passer de « la voie de l'homme » à « la voie de Bouddha », on ne peut manquer la réalisation de « la voie du bodhisattva ».

La bodhicitta est aussi cette importante force motrice qui permet aux bouddhas et bodhisattvas de libérer les êtres. Prenons par exemple les quatre grands bodhisattvas des quatre grands monts

bouddhistes du bouddhisme chinois : La grande bienfaisante compassion d'Avalokiteśvara, la grande sagesse de Manjusri, la grande pratique de Samantabhadra et la grande force de vœu de Kṣitigarbha, représentent l'esprit permettant au bouddhisme de s'étendre à toutes les sociétés et d'être accepté par tout le monde. Aujourd'hui, si nous ne pouvons pas développer les « compassion, sagesse, vœu, et pratique » des quatre bodhisattvas et nous contentons de faire porter nos efforts sur les prières et les offrandes, nous ne pourrions rien apporter de positif au développement du bouddhisme humaniste.

Pour promouvoir l'esprit des quatre grands bodhisattvas et mettre en mouvement le bouddhisme humaniste, j'avais choisi comme thème : « Des Quatre nobles vérités, aux Quatre vœux universels » pour relier ensemble les « Quatre nobles vérités » du bouddhisme primitif et les « Quatre vœux universels » du bouddhisme mahayana. Pour résoudre les problèmes des tristesses et des peines du monde des hommes (la souffrance), il faut se dire : « Les êtres sont innombrables, j'émets le vœu de les libérer tous ». Pour éliminer les entraves karmiques des êtres (l'origine de la souffrance), il faut se dire : « Les afflictions sont innombrables, j'émets le vœu de les éliminer toutes ». Pour que les êtres comprennent l'importance de l'étude (le chemin menant à l'élimination de la souffrance), il faut penser : « Les doctrines dharmiques sont infinies, j'émets le vœu de les étudier toutes ». Enfin, l'objectif de la croyance étant que tous les êtres puissent acquérir la parfaite libération (l'élimination de la souffrance), il faut se dire : « La voie de Bouddha est suprême, j'émets le vœu de l'accomplir entièrement ».

Ce dont le bouddhisme d'aujourd'hui a besoin, c'est ce que le Grand maître Taixu et le Vénérable maître Cihang ont préconisé en disant : « Dorénavant, on doit confier le développement du bouddhisme à l'Education, à la Culture et à la Charité. » J'ai, moi aussi,

résumé le développement à venir du bouddhisme humaniste, en quatre points :

1. Propager le Dharma par la culture
2. Découvrir le talent par l'éducation
3. Améliorer la vie en société par la charité
4. Purifier le cœur de l'homme par la pratique en commun

Dans les domaines culturel, éducatif et caritatif, le monde parvient lui aussi, à former des talents et à maintenir la paix dans la société. Mais la culture, l'éducation, la charité et la pratique en commun du bouddhisme, sont bien supérieures aux actions mondaines menées par la société. Car le bouddhisme met l'accent sur la sans-apparence, le non-moi, la sans-attache et le désintéressement, bâtissant ainsi un monde incommensurable et inépuisable. C'est ce qui le différencie de l'action sociale en général.

En plus de la pratique personnelle, il faut hisser la vie à un niveau plus élevé

Ainsi, à partir des « Quatre nobles vérités », le bouddhisme humaniste s'étend activement vers les « Quatre vœux universels » et les six paramitas. En plus de la pratique personnelle, il offre l'opportunité de la libération de la vie, afin qu'elle puisse atteindre un niveau plus élevé et, en même temps, il devient lui-même le bouddhisme, dont « la pratique et la théorie sont considérées comme ayant la même importance et où le passé et le présent forment un ensemble cohérent. »

Si j'associe les Quatre vœux universels du mahayana aux Quatre nobles vérités du bouddhisme originel, apparaît encore un autre aspect important : Pour moi, le bouddhisme n'est pas fait pour en débattre passivement : il doit, en plus, aider le monde à résoudre ses problèmes. Ainsi, il ne suffit pas de se servir de « la souffrance, ses

causes, son élimination et les moyens utilisés », pour expliquer les vérités de la vie et de l'univers : il faut, en plus, cultiver la force de vœu, la pratique et la réalisation pour résoudre ces problèmes. Le contenu des Quatre nobles vérités c'est : chasser la souffrance, empêcher les causes de surgir, pratiquer la voie et cultiver la perfection, afin de parvenir à l'état de libération. Et partir de la compréhension des « Quatre nobles vérités » pour arriver à accomplir les « Quatre vœux universels », devient donc une importante compréhension spirituelle et une manière de réalisation du bouddhisme humaniste. Se servir de la puissance des Quatre vœux universels pour sauver les êtres, peut faire que le bouddhisme humaniste soit accepté par tout le monde et devienne la lumière du monde futur.

L'étude et la recherche sur le bouddhisme ne peuvent se limiter à la simple comparaison

En outre, je veux encore insister sur un point : On voit souvent des chercheurs sur le bouddhisme qui, se basant sur leurs simples idées et concepts, font des comparaisons entre cette école et une autre, l'indien et le chinois, l'ancien et le moderne, un sūtra et un autre, ce professeur et cet autre, etc. et finalement, en arrivent à se disputer. En fait, ils ne font que profaner le bouddhisme, le démultiplier et l'éparpiller en mille morceaux. Était-ce là l'intention première de Bouddha ?

Pour moi, ils ont violé la dignité du bouddhisme. Y a-t-il des gens dans le monde qui osent faire ce genre de comparaisons et de recherches sur la « Bible » ou le « Coran » ? A vrai dire, vous les érudits, il ne convient pas que vous délibériez sur les paroles sacrées de cette manière. Vous dites que vous faites des recherches, mais vous causez d'énormes dommages au bouddhisme. Le bouddhisme demande la foi et l'illumination et non pas des recherches et des comparaisons.

Une religion est appuyée sur ses textes sacrés et elle ne peut accepter l'existence d'opinions aussi multiples qu'extravagantes.

Des jugements insensés ne peuvent apporter que des nuisances

Le professeur Tian Qing du Graduate Institute of Art Studies, National Central University a dit : « Les érudits qui font les recherches sur le bouddhisme ne peuvent accéder à la voie ; seuls les pratiquants qui se conforment au Dharma le peuvent. ». Et c'est parfaitement vrai ! Si l'on ne sait pas faire l'éloge au Dharma et si l'on n'en use pas, il ne faut pas en discuter. On peut débattre sur les manières d'agir du bouddhisme, on peut approfondir les doctrines fondamentales du bouddhisme... mais on ne doit pas le critiquer à tort et à travers. Si, au lieu de nous respecter, nous tolérer et nous comprendre mutuellement, nous ne faisons que nous critiquer et nous blâmer l'un l'autre, en nous basant sur notre point de vue personnel et si nous ne partons pas de la foi envers le bouddhisme, alors, notre opinion ne peut que lui nuire : elle ne peut accroître la puissance de la foi pour l'avenir du bouddhisme... et c'est une chose bien regrettable !

Car le Dharma ne se trouve pas dans les mots et les paroles : il est dans le cœur des hommes, dans l'espace de l'univers, dans la foi. Si l'on ne peut pas comprendre le suprême Bouddha et le pur Dharma dans la foi, on n'est pas en condition de juger le bouddhisme.

En somme, si nous voulons relier le bouddhisme humaniste à l'époque de Bouddha, c'est parce que nous savons que l'évolution du bouddhisme a entraîné des différends dus au temps, aux lieux, aux usages et aux cultures. Aussi, nous devons nous respecter, nous tolérer mutuellement, coopérer... et non pas nous rejeter l'un l'autre. Nous devons laisser le bouddhisme humaniste nous embrasser tous et nous rapprocher.

Nous respecter et nous tolérer, car tous les hommes possèdent la nature de Bouddha

C'est aussi pour cette raison que nous pouvons affirmer que le bouddhisme humanisme est basé avant tout sur l'homme. Chaque homme possède sa propre croyance et, bien sûr, il existe des différences de ferveur et de classification. Il est donc inutile d'exiger une quelconque ressemblance unitaire. Nous savons qu'il existe sept à huit milliards d'habitants sur la terre et, en fait, chacun voit la religion de manière différente. Il doit donc exister sept à huit milliards de religions différentes.

Ainsi, celui qui tient le « Génie du lieu » en haute estime, porte dans son cœur la religion du Génie du lieu ; de même que celui qui vénère le Génie protecteur de la ville, Mazu ou Jésus, etc. En fait, comme le cursus des étudiants, la vraie religion comporte des phases différentes : par exemple, il existe cinquante-et-un niveaux de bodhisattva, quatre rangs d'arhat, etc. Les niveaux sont différents et nous pouvons les comprendre un à un, cependant nous devons respecter leur objectif suprême.

Bouddha a dit que tous les hommes possédaient la nature de Bouddha. Cependant, à cause des différences individuelles de nature de chacun, les patriarches des générations précédentes et les différentes écoles ont divisé le bouddhisme en différents véhicules : celui de hommes, celui des devas, celui des sravakas, celui des pratyekabuddhas et celui des bodhisattvas. Pour nous, le véhicule des hommes et des devas est le bouddhisme de la pensée mondaine, celui des sravakas et pratyekabuddhas est le bouddhisme de la pensée transcendante et celui des bodhisattvas, c'est le bouddhisme humaniste, fusionnant les pensées : mondaine et transcendante.

Un code précieux de la vie, pour la mener à bonne fin

Ainsi, aujourd'hui, de notre point de vue, les pratiquants ascétiques qui se retirent dans les montagnes, sont pour nous des pratiquants du bouddhisme humaniste, de même que ceux qui cherchent avec ferveur, à propager le bouddhisme, ou ceux qui observent constamment les cinq préceptes, les dix bonnes actions, les six paramitas et les quatre samgrahas, etc. S'y ajoutent ceux qui possèdent la foi et ceux qui contribuent à la société et qui, eux aussi, sont pour nous des croyants et des pratiquants du bouddhisme humaniste.

Le bouddhisme humaniste est l'enseignement transmis directement par Bouddha. C'est pourquoi, après cette vue d'ensemble, nous allons le développer en quelques chapitres, afin de présenter successivement la vie de Bouddha dans le monde des hommes, le contenu des premiers prêches dharmiques de Bouddha, les circonstances du développement du bouddhisme dans les différents lieux, en essayant, à notre époque, de toujours ramener le bouddhisme à l'intention première de Bouddha.. Nous espérons aussi que le bouddhisme humaniste pourra présenter un code précieux, afin que la vie de l'homme, de sa naissance, en passant par son entrée dans les études, son arrivée à la majorité, puis son mariage et la fondation de son patrimoine, jusqu'à ses vieux jours et à sa mort, puisse être guidée par le Dharma et menée à bonne fin dans la joie et dans la perfection.

Regarder le passé, prévoir l'avenir et revenir à l'intention première de Bouddha

La raison principale qui nous pousse à jeter un regard en arrière, tout en nourrissant des perspectives d'avenir pour le bouddhisme

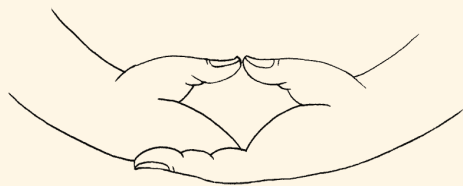
humaniste, c'est de vouloir offrir aux hommes du monde bouddhiste la compréhension de la pensée du bouddhisme humaniste, ses caractéristiques spirituelles, son système de développement et ses méthodes de prêcher, afin qu'ils puissent mieux le connaître et revenir vers l'époque de Bouddha. Ne pas vouloir retrouver le bouddhisme du temps de Bouddha, ne serait-ce pas souhaiter qu'il ne soit que le bouddhisme des êtres des trois mauvaises destinées ? Ou le bouddhisme des hérétiques ? Ou le bouddhisme de droit divin ?... Si nous voulons ramener le bouddhisme humaniste à l'intention première de Bouddha, c'est parce que nous voulons que les hommes du monde bouddhiste puissent avoir une croyance commune, se transcender ensemble et, ensemble, vivre avec le Bouddha du monde des hommes.

Que tous gardent dans leur cœur le bouddhisme humaniste et se regroupent pour propager l'enseignement du Bouddha du monde des hommes, afin que le bouddhisme humaniste puisse retrouver l'intention première de Bouddha et que la bienveillante compassion et la lumière de la sagesse de Bouddha puissent de nouveau éclairer le monde entier, pour réellement apporter la clarté et l'espoir dans le monde des hommes.

Tels sont le sens primordial et le but principal de notre recommandation : Ramener le bouddhisme humaniste à l'intention première de Bouddha.

Chapitre 2

Comment vivait Bouddha, dans le monde des hommes ?



[Sommaire]

Quand on parle de « Bouddha », à qui pensez-vous ? Un dieu qui va et vient sans laisser de traces ? Un éducateur ou un penseur qui parcourt l'Inde pour prêcher le Dharma ? Une déité qui possède des pouvoirs surnaturels lui permettant de monter au ciel et de descendre sous la terre ? Ou encore un sage qui, tous les jours, se sert de sa bienveillante compassion et de sa sagesse pour se libérer et libérer autrui, consciencieusement ?

Bouddha est né, il y a plus de deux mille cinq cents ans à Kapilavastu (dans l'actuel Népal), sous le nom de Siddhārthā Gautama. A dix-neuf ans, il rejette titre et palais, part à la recherche de la Vérité, accède à l'éveil et émet le vœu de propager le Dharma dans les dix directions.

Bouddha a voyagé toute sa vie dans le monde des hommes, en pensant sans cesse au bonheur et au bien-être des êtres. Durant ses quarante-neuf années de prêche, il s'est acquis l'estime des hommes de toutes les catégories, comme les rois Bimbisāra et Prasenajit, le ministre Varsakara, le notable Anathapindika (Sudatta), Madame Śrīmālādevī... et aussi l'affection et le respect des intellectuels, comme Mahā Kāśyapa, Sāriputra, Maudgalyayana et bien d'autres. Ce chapitre intitulé « Comment vivait Bouddha, dans le monde des hommes » révèle le visage d'origine de Bouddha, afin de montrer à tous l'aspect initial d'un bouddhisme correct et irréfutable.

Comment vivait Bouddha, dans le monde des hommes ?

1. La renonciation

La vie de Bouddha peut être définie comme ayant été multicolore et fascinante. Prince héritier, Siddhārthā était doté de nombreux dons naturels et d'une remarquable intelligence. Depuis tout petit, il possédait déjà à fond les connaissances scientifiques (« *Pañcavidyā* ») et philosophiques (« Les quatre *Vedas* »). La vie au sein du palais royal lui permettait d'avoir tout ce qu'il voulait et même d'accéder au trône sous peu et de se servir de l'autorité politique pour gouverner le pays et la société.

Et pourtant, il observait et percevait toutes sortes de phénomènes inquiétants : l'impermanence dans la vie et la société, les contraintes de naissance, vieillesse, maladie et mort ; l'inégalité dans le système de castes ; la sévérité de la différence entre les classes sociales et aussi la disproportion entre le riche et le pauvre, le noble et l'humble ; l'oppression générée par le pouvoir et la position sociale, la loi du plus fort entre les êtres, etc. Tous ces phénomènes le remplissaient de trouble et d'incompréhension quant à la nature réelle de la vie.

Surtout, il découvrait que la politique ne pouvait résoudre les affections touchant à la vie et à la mort régnant dans la société des hommes, ni éliminer les soucis et l'ignorance dans le cœur des hommes. C'est pourquoi l'idée de renoncer à la vie mondaine lui vint à l'esprit : il voulait utiliser des Vérités bien supérieures à la politique,

pour se sauver et sauver radicalement les êtres, améliorer la société et éliminer terreurs, entraves, obstinations, affections et peines... pour découvrir enfin la finalité de la vie.

C'est à son père, qu'il annonça d'abord sa résolution de renoncer à la vie mondaine.

Bien sûr, en tant que souverain, le roi Śuddhodana ne pouvait accepter sa requête ; au contraire, il persista à lui dire qu'il devait se soumettre à la loi mondaine, lui succéder sur le trône et prendre en charge la responsabilité et les devoirs attachés au gouvernement du pays. Le prince Siddhārthā présenta alors ses exigences : « Père, je peux encore ne pas renoncer à la vie mondaine, mais je voudrais alors que vous puissiez satisfaire mes quatre souhaits :

1. Il ne peut pas y avoir de phénomènes de naissance, vieillesse, maladie et mort dans la vie ;
2. Le cœur ne doit pas subir de contraintes, de tristesse ni de souffrance ;
3. Le monde ne doit connaître ni peines, ni joies, ni séparations, ni réunions ;
4. Toutes les choses de ce monde ne doivent ni croître ni décroître. » (*Lalitavistara-sūtra*)

A ces mots, le roi s'exclama : « Comment peux-tu présenter ce genre de requête ? Qui serait capable de t'aider à résoudre ces problèmes ? »

Le prince l'implora alors et dit : « Etant donné que vous ne pouvez pas me satisfaire, laissez-moi chercher les réponses moi-même ! »

Bravant le refus de son père, le prince Siddhārthā, après mûre réflexion, décida d'abandonner trône, honneurs et richesses. Une nuit, à l'heure où tout le monde dormait d'un profond sommeil, il quitta la ville sur son cheval blanc, accompagné de son palefrenier : Chandaka.

Pour ne pas être anxieux et paralysé par les souvenirs de la famille et du pays, et aussi pour distancer les troupes envoyées à sa



Statue de Sakyamuni ascétique /
2^e au 3^e siècle / Schiste / H: 84 cm
Balochistan, Sikri, Pakistan / Lahore Museum, Punjab, Pakistan

recherche par le roi Śuddhodana, il pensa qu'il valait mieux s'éloigner le plus possible. Après des jours de marche, il arriva enfin à Magādhā et se joignit aux pratiquants ascétiques (*Tapas*) qui vivaient dans une forêt (la plupart d'entre eux étaient des pratiquants hérétiques de l'Inde de cette époque). Non seulement, le prince Siddhārthā leur demanda conseil, mais il alla même jusqu'à prendre le saint ermite Ārāḷa Kālāma comme maître, pour apprendre le moyen de se libérer.

Mais ce qu'il apprenait ne lui semblait pas suffisant et finalement, il décida de trouver une autre voie par lui-même.

Selon la *Généalogie du Clan Sakya*, durant sa vie d'ascèse, le prince se nourrissait tous les jours uniquement de brisures de blé. Pendant la méditation, il laissait les oiseaux bâtir leur nid sur sa tête, sans les chasser. On peut ainsi se rendre compte de ses conditions d'existence à cette époque.

Entretemps, la troupe envoyée par le roi avait fini par le rattraper et essayé de le persuader de rentrer au palais. Mais la résolution du prince était irrévocable : il refusa fermement de se conformer au décret du roi et de plus, il convainquit les cinq ministres émissaires de le suivre !

Le temps passa... Après plusieurs années d'ascèse, il constata que cette pratique ne l'avait pas mené à une plus grande compréhension de la vérité de la vie, ni sur la voie permettant de libérer les êtres de leurs afflictions. Non seulement la vie formée des cinq désirs et six objets de perception du passé ne pouvait le rendre heureux, mais la pratique ascétique du présent ne pouvait lui apporter la paix et la tranquillité.

Il décida alors de délaisser l'austérité extrême et de se concentrer sur la méditation.

Le jour où il alla au bord de la rivière Nairanjananadi pour prendre un bain, il était tellement affaibli par l'abstinence qu'il faillit

se noyer. C'est là qu'il mit fin à ses mortifications et accepta un bol de riz au lait, des mains de la bergère Sujāta. Ses compagnons pensèrent alors qu'il avait trahi la pratique et l'abandonnèrent.

Alors, il s'en alla méditer sous un banyan à Uruvilvā près de Bodh-Gayā, et prononça le serment suivant : « Tant que je ne pourrai pas me détacher du cycle du samsara et atteindre le nirvana de l'éveil, je ne quitterai pas ce siège ! » (*Abhiniskramaṇa-sūtra* - Chapitre 27)

Pour pouvoir rechercher la Voie de l'Illumination, le prince dut vaincre toutes sortes d'obstacles démoniaques : Les tentations de mérite et de gloire à l'extérieur et les passions et objets de désir à l'intérieur, qui ne cessaient de le troubler. Mais, le prince affronta tous ces obstacles avec sérénité et courage, jusqu'au moment où il les domina un à un. Et finalement, il y a de cela plus de deux mille six-cent ans, au huitième jour du douzième mois du calendrier lunaire, sous la lumière de la lune et des étoiles, il accéda à l'Eveil.

Selon le chapitre 30 de l'*Abhiniskramaṇa-sūtra*, à cet instant, comme le ciel qui s'écroule et la terre qui se crevasse, le monde de l'illusion s'anéantit et ce qui se présenta devant ses yeux fut le Monde étincelant de l'Ultime-vérité. Dans ce monde de l'Ultime-vérité, il perçut l'égalité dans le dharmadhatu et toutes les oppositions du monde des hommes (la vie et la mort, la vacuité et l'existence, le principe et le phénomène, la création et la destruction, l'amour et la haine) furent totalement anéanties en une simple pensée. Il réalisa « la loi de la coproduction conditionnelle » et « la vacuité de la nature intrinsèque » : tout apparaît avec les causes et conditions et tout disparaît avec les causes et conditions ; la coproduction conditionnelle est la Vérité de la vie dans l'univers. De plus, bien que le corps physique de l'homme subisse les phénomènes de naissance, vieillesse, maladie et mort, la nature de Bouddha demeure partout dans le Néant et le Dharmadhatu.



Temple Mahabodhi / Bihar, Bodhgaya, Inde

A ce même moment, son Cœur ressemblait à un lac d'eau calme, sans une ride. Les situations des êtres des dix royaumes apparaissaient clairement devant ses yeux et les manières de résoudre les problèmes s'agençaient aussi dans sa tête. Il comprit qu'il avait réalisé l'égalité dans l'inégalité et l'unité dans la complexité, qu'il avait complètement transformé sa vie et qu'il pouvait désormais exposer aux hommes du monde, les vérités qu'il avait déchiffrées.

Il murmura : « Comme c'est étrange ! Comme c'est étrange ! Tous les êtres de la terre possèdent la sagesse et la vertu du Tathāgata, mais à cause des pensées illusoire et des attachements, ils ne peuvent

les comprendre » (*Sūtra de l'Ornementation fleurie* – Chapitre 51).

Désormais, il ne faut plus l'appeler « Prince » : nous devons l'honorer en le nommant « Bouddha » !

Cependant, Bouddha ne se hâta pas de présenter au monde la doctrine de cette parfaite vérité ultime : Il continua à réfléchir profondément pour parfaire les théories destinées à soigner le Cœur, les étapes de la compréhension, la conception de l'univers, l'observation de la vie... Il réfléchit aussi à la manière de propager l'Ultime-vérité dans l'avenir, à l'établissement de la communauté monastique des six harmonies et à l'instauration de l'égalité des quatre catégories d'êtres.

Car, il savait que, si les hommes de ce monde pouvaient observer constamment ces principes, ils pourraient vivre la même expérience que lui : comprendre l'Ultime-vérité et obtenir une vie parfaite et libre.

2. Création de la communauté monastique

Quelque temps plus tard, après avoir mûrement réfléchi aux principes qu'il avait prouvés lors de son éveil, son cœur était calme et épanoui comme le disque de la lune éclairant le monde. Il pensa aux cinq autres ascètes méditant, avec qui il avait pratiqué l'austérité dans le passé et voulut partager avec eux les principes prouvés. Il les retrouva sur une colline voisine et leur exposa les « Quatre nobles vérités ». On connaît ce sermon sous le nom de « Mise en mouvement de la roue du Dharma ».

Le *Sūtra de la mise en mouvement de la roue du Dharma (Dharma-cakra Pravartana Sūtra)* rapporte les épisodes suivants :

Première roue du Dharma : Notification

Bouddha donne aux cinq bhiksus la définition des quatre vérités, afin qu'ils puissent mieux comprendre :

Chaukhandi Stupa / Uttar Pradesh,
Sarnath, Inde



Ceci est la Vérité Noble, dite : dukkha... elle est contraignante.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cause du dukkha... elle est incitative.

Ceci est la Vérité Noble, dite : cessation du dukkha... elle est réalisable.

Ceci est la Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha... elle est accessible.

Deuxième roue du Dharma : Exhortation

Bouddha persuade les cinq bhiksus de pratiquer les quatre nobles vérités pour éliminer les afflictions et obtenir la Libération :

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, vous devez la comprendre.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, vous devez la rompre.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, vous devez la réaliser.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, vous devez la pratiquer.

Troisième roue du Dharma : Confirmation

Bouddha annonce aux cinq bhiksus qu'il a réalisé lui-même les quatre nobles vérités, il les encourage à les pratiquer avec diligence, pour devenir comme lui :

Cette Vérité Noble, dite : dukkha, je l'ai comprise.

Cette Vérité Noble, dite : cause du dukkha, je l'ai rompue.

Cette Vérité Noble, dite : cessation du dukkha, je l'ai réalisée.

Cette Vérité Noble, dite : sentier conduisant à la cessation du dukkha, je l'ai pratiquée.

Ces trois étapes où il leur a montré la merveilleuse doctrine des quatre nobles vérités, sont appelées « Les trois roues du Dharma ».

En entendant Bouddha prêcher le Dharma, les cinq bhiksus eurent le cœur dilaté et épanoui comme s'ils avaient dissipé les nuages et vu le ciel... et ils acquirent instantanément le rang d'arhat.

Pourtant, au début, quand ils avaient vu arriver Bouddha, ils ne voulaient pas lui adresser la parole, mais la puissance bienfaisante de Bouddha les impressionna : ils s'agenouillèrent spontanément et le sollicitèrent instamment : « Siddhārtha, nous découvrons finalement votre grandeur, veuillez nous accepter comme disciples. »

Bouddha les instruisit en leur répondant : « Je ne suis plus votre prince Siddhārtha, appelez-moi « Bouddha » ! Je vous accepte comme disciples et, ensemble, nous allons libérer les êtres de leurs afflications. » Et c'est ainsi qu'ils devinrent les cinq premiers disciples bhiksus de Bouddha (*Chapitre 3 du Sūtra des causes et effets du passé et du présent*).

L'ébauche d'un bouddhisme munis des trois joyaux (Bouddha, Dharma et Sangha) au complet, pouvait ainsi être déclarée accomplie.

Pour ceux qui voyagent aujourd'hui en Inde et qui veulent vénérer les traces sacrées de Bouddha, qu'ils sachent qu'à Sārnāth, le lieu du premier sermon de Bouddha, on trouve encore de nombreux vestiges du patrimoine bouddhiste indien.

Ensuite, Bouddha conduisit les cinq bhiksus et mena avec eux, une vie de prêche à travers l'Inde. Progressivement, les auditeurs se multiplièrent et, parmi eux, se trouvaient des pratiquants expérimentés et des sages illuminés. Ainsi, les trois frères Kāśyapa, qui

Monastère de Jetavana / Uttar Pradesh, Sarnath, Inde



dirigeaient le plus grand groupe d'hérétiques de l'époque, vinrent avec leurs mille disciples, pour demander refuge auprès de Bouddha. Ce ralliement a, par la suite, grandement favorisé la propagation du Dharma du Bouddha.

Au même moment, le groupe mené par les très célèbres Sāriputra et Maudgalyayana (environ deux-cents personnes), prit aussi refuge auprès de Bouddha. En outre, le fils du grand notable de la cité Kāśī : Yasa, ayant éprouvé de l'aversion pour la vie mondaine, devint, lui aussi disciple de Bouddha. Une cinquantaine de ses amis, séduits par la bienveillance, la compassion, la sagesse et les vertus de Bouddha, prirent tous refuge auprès de lui. Par la suite, les parents et l'épouse de Yasa prirent aussi refuge auprès des Trois Joyaux, devenant ainsi les premiers disciples laïques bouddhistes (*Upāsaka et Upāsikā*). C'est au chapitre 4 du *Sūtra des causes et effets du passé et du présent*, que sont mentionnés les événements relatifs à leur prise de refuge. C'est ainsi que la communauté de mille-deux-cent-cinquante monastiques se développa dans le monde des hommes.

Dès lors, la réputation de Bouddha se répandit à travers l'Inde. Bien sûr, Bouddha comprit très vite que, vu la situation réelle de l'Inde de l'époque, le climat et les besoins de la société et de la culture, tous ces nombreux disciples avaient besoin de règles de discipline pour le bien de leur communauté, mais le plus urgent était de trouver un lieu d'hébergement. Et rapidement, Bouddha reçut l'aide et la protection du Roi Bimbisāra qui, dans le passé, lui avait même proposé de lui offrir son royaume.

Pas très loin de Bodh-Gayā (là où Bouddha avait accédé à l'éveil), le Roi Bimbisāra choisit un immense terrain pour y bâtir un monastère et l'offrir à Bouddha en guise de logement et de lieu de pratique à long terme. C'était un ensemble de seize bâtisses de soixante pièces chacune, plus de cinq-cents pavillons et soixante-douze auditorioires,

baptisé Veṇuvāna (« Monastère du Bois des bambous »). Et c'était aussi le premier lieu de prêche de Bouddha. Dans le chapitre 4 du *Sūtra des causes et effets du passé et du présent*, on peut deviner les scènes de la mise en mouvement de la roue du Dharma à cette époque.

Bouddha prêchait dans le sud de L'Inde, mais il rencontrait aussi, parfois, des gens qui venaient du nord, soit en visite, soit pour faire du commerce. Un jour, un notable de la cité septentrionale de Śrāvastī, ayant entendu un prêche de Bouddha, émit le vœu de bâtir un autre monastère « Jetavana » au Nord de l'Inde, afin que Bouddha puisse aussi aller y prêcher le Dharma. (*Damamūka-nidāna-sūtra*)

Ce notable : Sudatta, acheta le jardin du prince Jeta, fils du roi Prasenajit et commença les travaux de construction du monastère. Durant cette période, Bouddha envoya même Sāriputra à Śrāvastī, afin d'étudier le projet de construction et de contrôler la marche des travaux. Finalement, le monastère fut construit et devint le centre de prêche de Bouddha dans le nord de l'Inde. Nous pouvons encore aujourd'hui voir les ruines des fondations. Et c'est aussi le « Jetavana Vihara » que nous lisons souvent dans les sūtras.

Selon le chapitre 25 du *Mahīśāsakavinaya* (*Vinaya en cinq divisions*), c'était une bâtisse majestueuse et imposante, qui comportait des centaines de logements, des salles de cérémonie, des auditoriums, des salles de réunion, des salles de classe, des salles de repos, des toilettes, des réserves, des salles de sport, etc.

Ainsi donc, le Nord et le Sud de l'Inde possédaient tous les deux leur monastère. Régulièrement, Bouddha emmenait ses mille deux cent cinquante disciples, prêcher le Dharma à travers le pays où ils recevaient un accueil chaleureux et le soutien des communautés locales. Le Roi Prasenajit de Kośala, lui-même, rejoignit les rangs des adeptes. Habituellement, prêcher le Dharma en partant de la classe inférieure vers la classe supérieure est une tâche difficile ; mais main-

tenant, avec l'aide et le soutien de deux rois, un au Nord et un au Sud, la propagation du Dharma de Bouddha se déroulait de manière favorable et le nombre d'adeptes s'accroissait de jour en jour. On peut dire que Bouddha a créé la première communauté monastique complète au monde.

Ce qui est remarquable chez Bouddha est qu'il n'instruisait pas les disciples avec les mêmes méthodes que les autres religions. Il ne prétendait pas incarner l'être suprême : au contraire, il ne cessait d'affirmer qu'il était « un parmi les autres ». Il disait à ses disciples qu'il fallait « compter sur soi-même, sur le Dharma, et rien d'autre. » (*Samyuktāgama-sūtra*). Pour lui, le trait majeur de la foi envers la Vérité, est de croire en soi-même : de développer la bienveillante compassion et la sagesse de sa nature propre. La communauté monastique était entièrement basée sur le Dharma et Bouddha disait : « Pour accéder à la voie, il faut *suivre le Dharma et non l'homme, le sens et non la parole, le sens réel et non le sens conventionnel, le prajñā et non les connaissances* ». Comment cette méthode d'enseignement si ouverte n'aurait-elle pas séduit le peuple entier ? Ainsi, si le bouddhisme a pu se distinguer des autres religions en Inde, ce n'est pas sans raison !

Bien sûr, constituer une communauté monastique n'est pas chose facile. Qu'il s'agisse de propager la Vérité capable de sauver le monde (autrement dit, de diffuser le Dharma), ou de libérer le peuple de ses souffrances et de ses malheurs... la tâche n'est pas simple. S'y ajoutent les problèmes tels que l'organisation et les conditions de vie de la communauté du sangha, qui demandent des projets précis et complets.

Tenant compte des besoins de la vie réelle, Bouddha a établi des règles de vie commune pour le Sangha, en se basant sur les « règles des six harmonies ». Se tenir tranquille, se ranger suivant l'ordre d'ancienneté, ne pas porter atteinte à autrui, vivre dans la

bonne entente : c'est « l'harmonie en comportement permettant la cohabitation ». Ne pas crier, rester affable et ne pas s'offenser : c'est « l'harmonie en paroles permettant la non dispute ». Nourrir tous la même résolution, avec un for intérieur aimable et paisible : c'est « l'harmonie en pensée apportant la joie commune ». Respecter l'égalité devant la loi : c'est « l'harmonie en discipline permettant la pratique d'ensemble ». Dans le domaine économique, partager équitablement, c'est « l'harmonie en intérêts permettant le partage égal ». Ecouter prêcher Bouddha pour obtenir l'harmonisation des pensées, c'est « l'harmonie en vision permettant la même compréhension ».

Dès lors, la communauté devient plus solide et tous ses membres peuvent encore mieux pratiquer, de manière pure et tranquille.

Mais, comme il est dit : « Plus le pratiquant devient fort, plus le démon devient puissant » : comme le bouddhisme commence à prospérer, la jalousie et les attaques des hérétiques ne tardent pas à se manifester. Dans « *Les huit étapes de la vie de Bouddha* », on peut voir comment Bouddha a pu subjuguer les tentations venues de l'extérieur, grâce aux pratiques de mille peines et dix mille souffrances. Aussi, face aux persécutions des hérétiques, il put rester parfaitement serein.

Un jour, se manifesta un brahmane hérétique qui voulait absolument discuter avec Bouddha. Il choisit la stratégie de « faire d'abord appel à des procédés courtois et ensuite à la force » et se rendit chez Bouddha en apportant deux pots de fleurs. Dès son arrivée, Bouddha lui dit : « Dépose-les ! » Le brahmane déposa le pot qu'il tenait de la main gauche. Puis Bouddha répéta : « Dépose-les ! » Le brahmane déposa le pot qu'il tenait de la main droite. Cependant, Bouddha répéta encore : « Dépose-les ! » Sans comprendre, le brahmane lui demanda : « j'ai déposé les deux pots de fleurs... Que dois-je encore déposer ? » Alors, Bouddha lui dit : « Ce ne sont pas les pots de fleurs

que je te demande de déposer, mais l'avidité, la colère, l'ignorance et les afflictions qui tapissent le fond de ton cœur. » (Chapitre 3 des *Grandes lignes des bouddhas et patriarches*). Le brahmane sursauta : Lui qui se croyait puissant et efficace n'avait pas vu la stupidité et l'égarement de son cœur ! Finalement, il demanda refuge auprès de Bouddha.

Un jour, Bouddha se retrouva au *Migāramātupāsāda* pour prêcher le Dharma. Comme d'habitude, à l'heure du repas, il enfila son késa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti. Sur le chemin, un brahmane arriva en face et commença à l'insulter. Bouddha continua sa route, sans le prendre en considération.

Le brahmane devint encore plus rageur : il ramassa une poignée de terre et la lança vers Bouddha mais un coup de vent lui renvoya la terre en plein visage. Bouddha le regarda aimablement et lui récita une gāthā : « Un homme veut en outrager un autre sans raison, [il ne sait pas que] l'homme pur et loyal ne peut être sali. La méchanceté revient sur celui qui l'exerce et celui qui soulève la poussière contre le vent, finit par se salir lui-même. » (*Samyuktāgama-sūtra*)

Certains hérétiques contestaient et s'exprimaient obstinément :

- Nous allons divulguer les doctrines inconvenantes de la communauté monastique, afin que le monde sache que ce que vous dites n'est pas conforme pas à la culture et aux lois de l'Inde.
- Votre opinion perverse ne m'importe pas, répondit Bouddha.
- Nous nous grouperons pour anéantir votre communauté.
- Ma communauté ne craint pas vos bâtons.
- Alors, nous nous déguiserons en disciples, porterons votre habit, mangerons comme vous, mais ruinerons votre pratique et votre discipline.

A ces mots, Bouddha répondit tristement : « Contre cela, je ne peux rien faire. »

C'est une célèbre anecdote tirée d'un texte canonique bouddhiste.

En outre, il y eut encore des disciples rebelles, comme Angulimāla ou Devadatta, ce dernier surtout qui, mainte fois créa des difficultés à Bouddha en lui lançant des cailloux du haut de la montagne ou en incitant l'éléphant enivré à attaquer Bouddha.

De plus, les hérétiques se servaient souvent de l'argent et de la force, pour nuire aux disciples bouddhistes, allant jusqu'à payer des



Soumettre l'éléphant ivre / 2^e siècle / Calcaire / Diamètre: 89,5 cm
Andhra Pradesh, Amaravati, Inde / Government Museum, Chennai, Tamil
Nadu, Inde

femmes pour ruiner la communauté (Matangī pour séduire Ananda ou Utpalavarnnā pour importuner Maudgalyayana, etc.) Heureusement, les disciples de Bouddha restaient imperturbables et la sécurité de la communauté était solidement préservée.

Ce genre de pressions se répétait sans cesse mais, grâce à sa grande sagesse et à son grand courage, Bouddha finit par rompre la sphère d'influence des quatre-vingt-seize écoles hérétiques indiennes de l'époque et fit du bouddhisme, la plus grande culture et le plus remarquable mouvement bouddhiste humaniste de l'Inde antique.

3. La vie au quotidien

Nous sommes bien loin de son époque, mais nous aimerions sûrement connaître mieux la vie que mena Bouddha après son accès à l'éveil. En fait, à partir des ouvrages canoniques tels les quatre Agama-sūtra, on peut comprendre sommairement le mode de vie que menèrent Bouddha et ses disciples. Pour décrire la vie quotidienne de Bouddha, le résumé le plus approprié est sans doute : « Prendre les choses comme elles viennent et s'en contenter, vivre en accord avec les facteurs qui conditionnent chaque situation, travailler avec joie et disposer de tout à sa guise. »

Dans le *Sūtra des dernières recommandations*, Bouddha dit : « Dans la journée, il faut pratiquer les bons dharma avec diligence, sans gaspiller le temps. Faire de même, pour la première et la dernière partie de la nuit¹ et réciter les sūtras au milieu de la nuit en guise de repos. » Il encourage ses disciples à s'appliquer avec persévérance, méditer, réfléchir, étudier la Vérité et travailler activement. Pour comprendre le quotidien de Bouddha, nous allons commencer par

1. Dans l'Inde antique, la durée d'un jour est divisée en six périodes (kala) : trois de jour (6h-10h ; 10h-14h ; 14h-18h) et trois de nuit (18h-20h ; 20h-2h ; 2h-6h).



Monastère de Venuvana / Bihar, Rajgir, Inde

examiner ses activités matinales et voir comment il pratique pour libérer les êtres.

Chaque jour, Bouddha se lève avant le point du jour, se brosse les dents et se lave le visage. Dans la société indienne d'autrefois, les gens avaient l'habitude de mâcher une tige de saule pour purifier la cavité buccale : une action équivalant au brossage des dents de nos jours. Selon le *Mahīśāsakavinaya*, Bouddha dit que mâcher la branche de saule a cinq avantages : améliorer la digestion, éliminer les salives froides et chaudes, mieux distinguer les goûts, éliminer la mauvaise haleine, améliorer la vue, etc.

Durant la toilette, Bouddha émet aussi des vœux. Par exemple, en se lavant, il dit : « [Pendant que je] *lave mon visage avec de l'eau, que tous les êtres acquièrent la voie de la pureté et ne soient jamais souillés* » ; en se brossant les dents, il dit : « [Pendant que je] *mâche la branche de saule, que tous les êtres aient le cœur purifié et chassent toutes les afflictions* » (*Sūtra de l'Ornementation fleurie*). Ces *gāthā* ne sont autres que des rappels aux pratiquants pour qu'ils prononcent des vœux et restent vigilants.

Chapitre 2 Comment vivait Bouddha, dans le monde des hommes ?

Après une nuit de sommeil propice et une simple toilette, l'esprit est rafraîchi, clair, et libre de tout souci. Ainsi, on se sent toujours en excellente forme pendant les heures matinales. A cette heure-là, le ciel s'éclaire progressivement, alors, Bouddha conduit ses disciples à travers les rues de Magādha et Kośala pour demander l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Suivre systématiquement l'ordre des maisons, c'est ne pas faire de différence, ni d'exception ; suivre l'ordre des maisons peu importe qu'elles soient riches ou pauvres, ne pas trier, et considérer la nourriture comme un médicament servant à préserver et traiter le corps physique. On peut voir ainsi le concept de l'égalité pratiquée par Bouddha.

L'offrande des adeptes n'est pas toujours prête à la même heure tous les jours. A cette époque, selon les coutumes de l'Inde, si la famille est en fête ou en deuil, elle installe une petite table devant la maison, sur laquelle sont disposés les objets destinés aux bhiksus. Quand ceux-ci se présentent, l'adepte les reçoit à genoux en joignant les paumes et leur présente respectueusement un bol de riz, un bol de légumes ou une fleur, ou un fruit... Si les nourritures reçues ne sont pas suffisantes pour une journée entière, on peut passer à la deuxième maison, puis à la troisième, etc. Si la quantité est suffisante, il convient de rentrer immédiatement au monastère pour y prendre le repas.

Au temps de Bouddha, l'Inde est un vaste pays, dont la population est clairsemée. Les bhiksus doivent marcher en rang, en respectant la distance et l'ordre, car seul le maintien calme, posé et digne peut inciter les adeptes à adopter une attitude de foi respectueuse. A l'époque, c'est en voyant l'attitude irréprochable d'Āśvajit, que Sāriputra voulut savoir qui serait son maître et quelle doctrine religieuse il pratiquerait. Finalement, il décida de prendre refuge auprès de Bouddha.

La pratique de la quête d'aumônes permet au bouddhisme de garder des contacts étroits avec ses adeptes et aussi de maintenir

les relations avec la société. Le peuple pratique l'offrande matérielle tandis que Bouddha et ses disciples offrent des prêches dharmiques, afin que le peuple puisse avoir le cœur ouvert et la pensée libérée. Il est dit : « Le dana matériel et le dana dharmique sont équivalents » et qu'il faut « manger dans un état d'esprit d'égalité », ce qui résume l'idée principale de Bouddha quand il établit les règles de la quête d'aumônes. Cette action a, elle aussi, beaucoup contribué au développement du bouddhisme humaniste.

Avec notre notion du temps, la demande d'aumônes prend approximativement une heure. Ensuite, les bhiksus rentrent chacun dans son quartier, pour se laver les mains et les pieds, s'asseoir en croisant les jambes et prendre son repas. Comme pour la procédure de la quête d'aumône, le repas doit lui aussi se prendre en observant les Cinq Contemplations.

Ceci se pratique encore dans le réfectoire des monastères actuels et les bhiksus du temps de Bouddha suivaient déjà ce même règlement.

Après le repas, ils doivent nettoyer leur bol, se laver les pieds et arranger leur robe. Ceci nous montre également l'importance qu'attache Bouddha à la nécessité de s'occuper soi-même de ses affaires. On peut dire que Bouddha prend son propre exemple pour établir les règles de pratique destinées aux adeptes bouddhistes.

Selon les sūtras, après le repas, il y a souvent un moment de *Kinhin* (marche méditative), pendant lequel les pratiquants cheminent autour du monastère. Selon le *Dharmagupta-vinaya* (Vinaya en quatre divisions), la marche méditative apporte cinq avantages : elle aide à être capable de marcher longtemps, à réfléchir, à rester en bonne santé, à faciliter la digestion et à être capable de rester plus longtemps concentré. Ensuite, Bouddha aide ses disciples à méditer, chacun sur son siège, puis il commence à leur prêcher le Dharma.

Le prêche n'est pas toujours initié par Bouddha : tous les disciples peuvent lui poser des questions sur la vie, la pensée, la vie intérieure et émettre certaines opinions sur la pratique. A la fin de la séance, les bhiksus retournent chacun à sa place pour méditer, réfléchir ou se remémorer les instructions que Bouddha vient de donner.

Après avoir écouté prêcher Bouddha, les disciples rentrent chacun chez soi pour se perfectionner et c'est déjà l'heure où commencent les activités quotidiennes des hommes venus de la société. Vers dix heures, les adeptes arrivent successivement au monastère, de même que les visiteurs issus des différents domaines. Bouddha les reçoit et, de nouveau, il les instruit des bonnes règles de vie : Parfois il leur parle des Quatre nobles vérités et des Douze nidānas de la coproduction conditionnelle, parfois de la manière de développer la foi et d'éliminer les afflictions. En outre, il les encourage à observer constamment les cinq préceptes, les dix bonnes actions et les quatre incommensurables. Tous ces principes et doctrines, récités par cœur par les disciples ont été transcrits lors de différents conciles bouddhiques, créant ainsi le Tripitaka (l'ensemble des textes du canon bouddhique) sur lequel s'appuient tous les courants bouddhistes.

Parfois, Bouddha les instruit individuellement, parfois par petits groupes. Il y a aussi de grandes assemblées : ainsi, la lecture du *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* a été donnée dans quatre lieux en seize séances, celle du Sūtra de l'Ornementation fleurie dans sept lieux en huit séances et celle du *Sūtra du Lotus* a rassemblé des millions de devas et d'humains, tous les lieux étant de tailles et de styles différents. Les activités organisées actuellement, par notre Buddha's Light International Association à travers le monde, prennent exemple sur les scènes de prêche telles que les pratiquait Bouddha, à l'époque.

Après le déjeuner, certains pratiquent la révérence, d'autres la méditation assise, le kinhin, la concentration ou, tout simplement,

se reposent. Au sein de la communauté monastique, tous les bhiksus n'ont pas les mêmes habitudes : il suffit de ne pas porter atteinte à autrui et la vie de pratique reste libre.

Le climat de l'Inde est de type subtropical avec des étés torrides. Généralement, on ne sort pas à midi. A part au monastère, les bhiksus se réfugient aussi dans des grottes aux alentours, sous les arbres ou au bord de l'eau, soit pour réciter les sūtras ou méditer, soit en se réunissant par petits groupes pour discuter et échanger leurs différents points de vue, un peu comme les étudiants dans les universités d'aujourd'hui. La seule différence est que les bhiksus ont peu de désirs et de passions : ils mènent une vie simple, disciplinée et ne pensent qu'à pratiquer avec diligence, préserver la pensée juste, se conformer aux préceptes instaurés par Bouddha, afin de purifier leur corps et leur esprit et améliorer leur caractère.

L'après-midi, Bouddha les rassemble pour discuter et approfondir avec eux les fruits que l'esprit retire de l'étude. Ainsi, dans les textes canoniques que nous lisons aujourd'hui, on trouve de nombreuses notes sur les questions et réponses échangées entre maître et disciples au sein de la communauté. Ensuite, Bouddha reprend contact avec les gens de la société, pour consolider la propagation du Dharma dans les différentes régions de l'Inde. On peut voir ainsi quelle importance Bouddha attache à l'amélioration de la vie dans le monde des hommes.

Compte tenu du climat en Inde et à cause de la chaleur, les bhiksus ont seulement besoin de trois robes et d'un bol d'aumônes pour vivre, ce qui réduit au strict minimum les objets d'usage courant. Pour se rendre aux dharma-services, ils portent la *saṃghātī*, appelée aussi « robe à neuf bandes » ; dans la vie quotidienne, c'est l'*uttarāsaṅga*, appelée aussi « robe à sept bandes » et l'*antarvāsaka*, appelée aussi « robe à cinq bandes » : un habit de base pouvant servir de tenue de travail et de nuit. De nos jours, quand la BLIA organise

une activité quelconque, les membres de l'association portent aussi des uniformes. Les modèles et les couleurs ne sont pas les mêmes pour tout le monde, mais ils sont bien soignés et ordonnés. Par rapport à l'esprit de l'époque de Bouddha, on peut parler de correspondance.

Le soir, chacun pratique à sa manière, mais en général, ils se perfectionnent dans la concentration (*dhyāna*) pour se transcender, afin de pouvoir accéder à la voie sacrée de l'idéal de Bouddha.

4. Convertir les disciples par l'enseignement de la Loi

Bien sûr, la vie quotidienne de Bouddha et sa manière d'enseigner ne sont pas aussi strictes. Comme ses disciples ont chacun son caractère, certains préfèrent méditer dans les grottes ou sous les arbres, tandis que d'autres se consacrent à la propagation du bouddhisme à travers le pays. Bouddha les complimente et les encourage individuellement et les enseignements qu'il leur octroie sont adaptés à chaque personnalité. Ainsi, si l'on veut étudier la manière d'enseigner de Bouddha, on peut commencer par examiner son attention, son affection et sa volonté d'éducation à l'égard de ses disciples.

Par exemple, parmi les dix principaux disciples de Bouddha, l'honorable Sāriputra est déjà un grand arhat et aussi l'un des leaders

Stupa d'Ananda et Pillier d'Asoka / Bihar, Inde



de la communauté monastique. Un soir, après l'extinction des feux, en faisant sa tournée d'inspection, Bouddha l'aperçoit, se promenant dans le jardin. Il lui demande pourquoi il n'est pas encore couché à cette heure si tardive et Sāriputra lui répond qu'il n'y a pas assez de lits ce jour-là pour tout le monde. Aussi, a-t-il laissé la place aux jeunes bhiksus. Le lendemain matin, Bouddha les rassemblera tous pour leur parler du respect dû aux aînés.

L'honorable Maudgalyayana ayant appris le mauvais sort de sa mère (dû à ses karmas malsains de son vivant), manifeste à Bouddha son envie de demander les bénédictions du ciel pour sa mère. Bouddha lui dit d'attendre le dernier jour de la retraite de la saison des pluies (*varṣa*) pour faire offrande de nourritures au Sangha et que, grâce à ce mérite, sa mère sera libérée de la destinée malsaine. Telle est l'origine du service de repentance Ullambana du bouddhisme mahayana. Par la suite, l'empereur Wudi de la dynastie Liang (465-549), le maître Chan Baozhi (418-514) et d'autres ont instauré la cérémonie du service d'Ullambana qui s'est transmise jusqu'à nos jours.

L'honorable Pūrṇa, premier en prêcher dharmique, manifeste à Bouddha sa volonté d'aller prêcher le Dharma à Sunāparanta. Bouddha lui rappelle que le peuple de Sunāparanta est de nature farouche et qu'il n'est pas facile de l'instruire. Pūrṇa répond : « Ce n'est pas grave, s'ils m'insultent, me frappent ou même me tuent, cela me permettra justement de faire offrande de cette vie à Bouddha. » Bouddha l'approuve en disant : « Puisque tu possèdes cet esprit de sacrifice pour les Vérités, je me réjouis de ton départ. »

L'honorable Ananda est le premier pour avoir été le plus assidu aux prêches de Bouddha ; il est aussi le plus fidèle membre de la communauté. Sa beauté physique lui vaut de nombreuses mésaventures impliquant des femmes et c'est ainsi qu'il se fait blâmer par les autres à cause de son succès auprès des femmes ou encore à propos

de l'affaire embrouillée avec la prostituée Matangi etc. Chaque fois, Bouddha l'aide à les résoudre et profite de l'occasion pour l'instruire.

L'honorable Mahākāshyapa préfère la pratique d'ascèse. Chaque fois qu'il revient dans la communauté avec son vieux kesa usé, Bouddha lui offre la moitié de son siège pour montrer aux autres disciples qu'ils doivent lui accorder le respect. Bouddha ne s'est jamais montré hautain au motif qu'il était devenu l'Etre éveillé.

Mahākāshyapa ne demande jamais l'aumône aux riches, il pense que leur richesse est due au champ de félicités qu'ils ont semé durant leurs vies antérieures. Etant donné qu'ils sont déjà riches dans cette vie, il est inutile de leur en offrir plus. Aussi, ne visite-t-il que les gens pauvres afin de leur permettre de cultiver leur champ de félicités.

Par contre, l'honorable Subhuti, premier en compréhension de la vacuité, pense le contraire : Pour lui, les pauvres gens ont déjà du mal à se nourrir eux-mêmes, pourquoi aggraver leur situation, déjà si difficile ? C'est pourquoi il ne demande l'aumône que chez les riches.

Dans ce domaine, Bouddha a tout spécialement instruit ses disciples en leur disant : « Se poser la question de demander l'aumône chez les pauvres ou chez les riches, est un signe d'inégalité dans l'esprit. Bien que le monde soit rempli de différences et d'inégalités, notre cœur doit se maintenir sur un principe d'égalité, afin de pouvoir faire bénéficier, et soi-même et autrui. »

En somme, Bouddha a toujours pris soin de ses disciples : il a rendu visite aux vieux bhiksus malades, les a aidés à se laver, leur a porté de l'eau et lavé leur linge, etc. Un jour, en écoutant prêcher Bouddha, l'honorable Aniruddha, trop fatigué, se mit à somnoler et fut réprimandé par le maître. Depuis, du matin jusqu'au soir, de la nuit à l'aurore, il pratiqua avec diligence et sans dormir. Et finalement, sa vue en souffrit : un jour, il voulut rapiécer son linge, mais comme il ne voyait plus, il ne parvint pas à enfiler son aiguille. Aussi, Bouddha

l'aïda à enfiler l'aiguille et à recoudre son késa. (*Ekottaragama-sūtra*)

A Śronakotīvijā qui pratique la vie ascétique avec acharnement, Bouddha dit : « Pratiquer la perfection ressemble à jouer du luth, les cordes ne peuvent être trop tendues ou trop lâches. Car l'un ou l'autre peut être source de problèmes. Il y a une juste mesure pour tout. » Śronakotīvijā pratiqua conformément aux instructions de Bouddha et son cœur s'apaisa. Peu de temps plus tard, il atteignit le niveau d'arhat. C'est avec cette bienveillante compassion que Bouddha instruit et affermit la foi de ses disciples.

A l'égard des disciples qui savent se conformer à ses instructions, Bouddha les instruit avec patience ; ceux qui ne s'y conforment pas, il les assiste aussi avec subtilité ; ceux qui sont paresseux et relâchés, il les encourage et soulève leur enthousiasme ; ceux qui sont trop obtus et entêtés, il leur dit de ralentir le rythme... Qu'ils soient intelligents ou ignorants, Bouddha parvient toujours à leur enseigner le Dharma en fonction de leurs capacités personnelles. Et la communauté monastique devient ainsi, plus saine et plus solide.

Cudapanthaka est un peu attardé et il ne parvient pas à mémoriser les leçons apprises, aussi, Bouddha lui apprend à répéter sans cesse la gāthā : « j'époussète et j'enlève la saleté ». Cudapanthaka fait ce que lui a dit Bouddha et finalement, avec le temps, il réalise progressivement la signification de cette gāthā ; il accède à la Voie et gagne le respect de tous.

Il est mentionné dans le chapitre 6 du *Damamūka-nidāna-sūtra* que Nidhi, un esclave porteur d'excréments, est si complexé qu'il n'ose s'approcher de Bouddha. Mais Bouddha a compris et il fait un détour afin de croiser Nidhi. Ne sachant plus que faire, ce dernier s'agenouille au bord de la route et s'excuse auprès de Bouddha. Bouddha lui dit gentiment : « Nidhi ! Veux-tu me suivre pour devenir moine ? » Stupéfait, Nidhi s'exclame : « Bouddha ! Je ne suis qu'un esclave sale

et méprisable et vous me dites de vous rejoindre ? » Alors, Bouddha lui explique que le Dharma est sans discrimination : Riche, pauvre, noble, humble... ne sont que des appellations fictives.

C'est ainsi que Nidhi rejoignit le Sangha et accéda finalement au rang d'arhat.

Le Grand Bouddha ne délaisse aucun être : pour lui, tout homme que tu respectes, dont tu prends soin et que tu traites avec une bienveillante compassion, finit toujours, grâce à tes encouragements, par aller de l'avant et s'épanouir.

Pour établir les règles de discipline, Bouddha examine toujours minutieusement toutes les causes et conditions afin d'instaurer des préceptes justes et raisonnables.

Ainsi, un soir, le bhikṣu Kalodayin alla demander l'aumône de son repas à Raja-grāha. Comme il faisait sombre, une femme enceinte fut effrayée en le voyant et fit une fausse couche. En apprenant cela, Bouddha pensa qu'il n'était pas bon que les disciples ordonnés viennent demander l'aumône dans la ville, le soir et c'est ainsi que le précepte de « ne plus manger après l'heure de midi » fut édicté.

De même, un autre jour, un jeune couple venait de se fiancer et la jeune fille avait préparé des galettes pour les porter à sa future belle-mère. Or, justement à cet instant, les bhikṣus vinrent demander l'aumône et la jeune fille leur offrit les galettes. Comme elles étaient tout à fait délicieuses, les bhikṣus revinrent chez elle les jours suivants, retardant ainsi le voyage de la fiancée. La famille du garçon, fort mécontente, fit savoir qu'elle allait rompre les fiançailles ; la famille de la jeune fille en informa Bouddha qui, immédiatement, rassembla les disciples et établit les règles de conduite concernant la demande d'aumône.

En étudiant les préceptes établis par Bouddha, on remarque que son enseignement est transcendant mais ne s'éloigne jamais

du monde des hommes. Dans la vie de la communauté monastique primitive, la procédure de l'Upavasatha², la repentance et la triple délibération ressemblent fortement à un article de loi voté dans une Assemblée nationale d'un pays démocratique actuel et toute décision doit être répétée trois fois avant qu'elle soit conclue. On peut dire que la cérémonie de la triple délibération a été la première assemblée législative délibérant démocratiquement.

Les méthodes d'enseignement de Bouddha sont innombrables, ses disciples sont tous traités sur un pied d'égalité et peu importe leurs rang social, niveau de vie, genre, profession, caste ou croyance. Il est dit : « Les quatre fleuves, quand ils arrivent à la mer, perdent leur appellation originelle ; de même pour le système de castes, que l'impétrant soit ksatriya, brahmane, notable ou laïc, une fois rasé, ayant reçu les trois robes et suivi la voie monastique dans la maison du Tathāgata, il perd son titre d'origine. » (*Ekottaragama-sutra*). Tel est l'enseignement de la véritable égalité que préconise Bouddha, pour combattre le système des castes.

Ainsi, l'honorable Upali, issu de la caste śūdra, est entré dans la communauté du Sangha créée par Bouddha : il a renoncé à la vie mondaine, acquis l'illumination et, parmi les dix principaux disciples de Bouddha, il est devenu le « premier pour l'observation des préceptes ». A l'époque, les princes furent inspirés par les vertus et la sagesse de Bouddha et décidèrent de renoncer aux illusoires honneurs princiers, pour devenir disciples du grand Bouddha. Leur serviteur Upali pensait à ses humbles origines et, après le départ des princes, il ne faisait que pleurer tristement. Juste à ce moment, l'honorable Sāriputra passait par là et il l'aperçut. En apprenant les raisons de sa peine, Sāriputra lui dit : « L'enseignement de Bouddha prône la

2. Confession et récitation des règles monastiques

liberté, l'égalité, la bienveillance et la parfaite compassion. Quels que soient son niveau de sagesse et sa condition, chacun peut être disciple de Bouddha : il suffit qu'il suive les instructions et respecte la pure discipline, pour pouvoir accéder à l'Eveil. »

Upali fut ordonné par Bouddha qui, sept jours plus tard, le présenta au prince Bhadra et à ses amis. Ces derniers furent tout étonnés de le revoir et, sur le moment, ne surent comment le nommer. Bouddha leur dit : « Pour apprendre la Voie, il faut d'abord vaincre sa vanité. Upali a été mon disciple avant vous. Vous devez donc le vénérer ! » A ces mots, les princes saluèrent Upali d'un cœur libre de tout préjugé. (*Abhiniṣkramaṇa-sūtra*)

A cette époque, au sein du Sangha, certaines minorités vivant dans des régions éloignées n'acceptaient pas encore les règles de vie édictées. Bouddha envoya alors ses principaux disciples pour les guider et, parmi eux, l'honorable Upali fut le meilleur. Parfois, aussi éclatèrent des querelles à Kauśāmbī ou à Sāketa. Bouddha y envoya encore Upali pour régler les différends.

Un jour, Bouddha voulut envoyer Upali à Sāketa, mais ce dernier refusa de s'y rendre. Bouddha lui demanda la raison de son refus et Upali lui répondit que c'était la saison des pluies et que le port du kesa mouillé le mettait très mal à l'aise. Très touché par sa franchise, Bouddha modifia le règlement et autorisa les bhiksus à pouvoir emporter une robe supplémentaire quand ils voyageaient.

Pour son autodiscipline rigoureuse et le sérieux de sa conduite, Upali était très respecté de tous. Bouddha lui enseigna en outre l'art de rendre visite aux malades et aussi comment doser la nourriture et les médicaments des bhiksus souffrants. (*Dharma-gupta-vinaya*)

Bouddha enseignait et guidait impartialement tous ses disciples et il leur offrait toujours toutes les chances de réussite. C'est ainsi qu'il



Prince Sudana Jataka - Borobudur
8è-9è siècle / Andésite / Magelang, Central Java, Indonésie

accepta même le renoncement à la vie mondaine d'un brahmane ivre. En sortant de l'ivresse, le brahmane fut pris de panique en se voyant sous les apparences d'un bonze et s'enfuit à toutes jambes. Etonnés, les disciples demandèrent à Bouddha pourquoi il avait accepté de le raser, tout en sachant pertinemment qu'il ne fallait pas croire à son discours. Bouddha répondit que ce n'était pas facile qu'une bonne pensée pût sortir de son esprit et qu'il devait donc lui offrir les causes et conditions de sa future libération.

Le novice Rahula était très espiègle et souvent, il aimait plaisanter et jouer des tours aux visiteurs de Bouddha. Un jour, Bouddha se rendit spécialement chez lui et lui demanda d'aller chercher de l'eau pour se laver les pieds. Rahula apporta une bassine d'eau à Bouddha qui, après s'être lavé les pieds, lui dit :

« Rahula ! Cette eau est-elle potable ? »

« Bouddha ! L'eau dans laquelle on a lavé ses pieds est souillée ! On ne peut pas la boire. »

« Tu es comme cette eau : Pur à l'origine, tu ne pratiques pas avec diligence, tu ne purifies pas ton corps et ton cœur et tu ne surveilles pas tes paroles ! Les souillures des trois poisons remplissent ton cœur, comme la salissure pollue cette eau ! »



Prophétie de Rahula - Grotte 133 de Maijishan / Dynastie Song (960-1279)
Argile / H: 3,1 m (Bouddha), 1,44 m (Rahula) / Tianshui, Gansu, Chine

Rahula baissa la tête en silence, sans oser regarder Bouddha. Celui-ci lui ordonna d'aller jeter l'eau et quand Rahula revint, il lui demanda :

« Maintenant qu'elle est vide, peux-tu utiliser cette bassine pour y mettre de la nourriture ? »

« Non, Bouddha ! Le bassin dans lequel on a lavé ses pieds, reste souillé : on ne peut pas y mettre de nourriture ! »

« Tu es comme ce bassin : Certes, tu es un *śrāmaṇera*, mais si tu ne cultives pas les trois études et ne purifies pas les trois karmas. Comment les provisions de la grande Voie pourraient-elles s'accumuler dans ton cœur ? »

Puis Bouddha donna un léger coup de pied dans le bassin qui se mit à rouler. Rahula sursauta et Bouddha lui demanda :

« Aurais-tu peur qu'il s'abîme ? »

« Non, Bouddha ! Ce n'est qu'un objet banal ! Ce n'est pas grave s'il est abîmé. »

« Rahula ! Le sort de ce bassin t'est indifférent, n'est-ce pas ? Hé bien, il en va de même quand les autres ne veulent plus prendre soin de toi ! Tu ne surveilles pas ton comportement et tu ridiculises autrui avec tes mensonges. La conséquence de ces actes est que plus personne ne t'aime, ni ne t'apprécie. »

Inondé de sueur, Rahula s'efforça de réfléchir à ce qu'il devait faire pour se corriger...

Par la suite, Rahula renonça à ses mauvaises habitudes : il observa rigoureusement la discipline, pratiqua avec diligence et finalement, il devint le « premier en pratique ésotérique ». L'éducation de Bouddha envers Rahula n'était pas uniquement sévère : c'était de la sévérité dans la bienveillance, et de la bienveillance dans la sévérité.

A part Rahula, Bouddha était aussi très attentionné envers les autres novices. Un jour, l'honorable Kātyāyana envoya son disciple à Jetavana pour rendre visite à Bouddha. Voyant qu'il était venu de loin, Bouddha dit à Ananda : « Ajoute un lit dans ma chambre, je veux que le jeune disciple de Kātyāyana dorme sous mon toit. » Comment un jeune novice n'aurait-il pas été ému par de telles attentions ? Bouddha était non seulement un grand sage, mais aussi un humain !

Parfois certains monastiques ne parvenaient pas à s'adapter à la vie en communauté. Bouddha les renvoyait alors dans leurs familles et à la société, pour qu'ils redeviennent de simples adeptes bouddhistes tout en continuant à les respecter comme avant.

Non seulement, Bouddha donnait l'exemple par sa conduite dans la vie présente, mais parfois, pour encourager les pratiquants, il citait, comme preuves à l'appui, les affinités de ses vies antérieures :

Dans le *Sūtra du cerf aux neuf couleurs*, comment le cerf a été trahi après avoir sauvé les gens. Dans le *Sūtra de la collection des six paramitas*, comment le roi cerf s'est sacrifié en prenant la place de la biche en gestation.

Dans l'*Ancien sūtra des paraboles*, comment le perroquet a voulu éteindre le feu de forêt avec des becquetées d'eau.

Dans le *Sūtra du Prince Sudana*, comment le prince a émis le vœu de pratiquer le dana pour aider et libérer les êtres de leurs afflictions. Bien qu'ayant enduré d'énormes peines, il resta sans haine et sans regret. Le « Chapitre du Roi Dighiti » du *Madhyama-āgama-sūtra* mentionne comment Dighavu, fils du Roi Dighiti, rendit le bien pour le mal : Il eut plusieurs occasions de tuer le roi Brahmadatta pour venger son père. Chaque fois, il se souvint de l'enseignement de celui-ci, qui lui avait appris à « ne pas contracter d'inimitiés » et avait fait la preuve de son endurance envers ses ennemis... et trois fois, il redéposa son épée. Cette magnanimité toucha le cœur du Roi Brahmadatta et dès lors, la haine entre leurs deux peuples s'éteignit.

Ces exemples ne sont-ils pas les manifestations de la sagesse et de la compassion de Bouddha, offertes au monde des hommes ?

5. Bénéficier et rendre service à tous les êtres

Après son éveil, Bouddha parcourut les cinq Indes, de Magādha (Rāja-gr̥ha) au sud, à Kośala (Śrāvastī) au nord, de Vārāṇasī à Vaiśālī, en suivant le cours du Gange et en franchissant les montagnes hautes et escarpées, sans jamais interrompre sa tâche : faire bénéficier les êtres. Durant ses quarante-neuf années de prêche, il commença par exposer à cœur ouvert le Sūtra de l'*Ornementation fleurie* pendant vingt-et-un jours, puis, pour se conformer à la capacité de compréhension de ses adeptes, il enseigna douze années d'*Agama-sūtra*,

huit années de *Vaipulya-sūtra*, vingt-deux années de *Prajñā-sūtra* et huit années de *Sūtra du Lotus* et *Sūtra du Nirvana*, ces lectures étant données devant de grandes assemblées. De plus, il a encore donné d'innombrables instructions individuelles et converti d'innombrables personnes.

A part les dirigeants des écoles hérétiques et les princes, déjà cités, Bouddha a encore converti de nombreux riches notables, des chefs d'état comme le roi Bimbisāra, le roi Prasenajit, la reine Kośala-devi, la reine Malika, etc. L'enseignement de Bouddha ressemble à un océan, accueillant tous les cours d'eau, un domaine où la lumière du soleil et de la lune, éclairent la terre entière. Aux hommes d'affaires, il parle de gestion économique, aux paysans, d'agriculture et aux politiques, de l'art de gouverner... Ses disciples, il les traite tous sur un pied d'égalité, tout en s'intéressant à la personnalité de chacun. Bien sûr, Bouddha ne pratique pas uniquement dans les monastères : avec ses disciples, ils sont souvent en contact avec le peuple, lui prêchant le Dharma, l'instruisant et l'aidant à résoudre les difficultés et à régler les différends. Ainsi, dans l'*Attadanta-sūtra* du *Samyuktāgama*, un passage raconte comment Bouddha règle le conflit entre les deux clans Sakya et Koliya à propos de l'utilisation de l'eau.

Le bouddhisme s'est rapidement développé à travers l'Inde de cette époque. De nombreux souverains se rendirent personnellement ou envoyèrent leurs ministres chez Bouddha pour lui demander conseil. Aux abords du Pic de l'Aigle, existe encore à nos jours les vestiges du site où se parquaient les carrosses du roi Bimbisāra.

A l'époque où celui qui n'était encore que le prince Siddhārtha passa par Magādha, le roi Bimbisāra, impressionné par sa prestance distinguée et sa détermination, voulut lui offrir la moitié de son royaume. Siddhārtha déclina l'offre mais lui promit de revenir le libérer dès après son Eveil.



Bodhisattva Manjusri - Grotte 136 de Dazu
Dynastie Song du Sud (1143) / H: 90 cm / Dazu, Chongqing, Chine

C'est ainsi qu'après son éveil, il emmena ses disciples vers la cité Rāja-grha, capitale de Magādha, pour tenir la promesse qu'il avait jadis faite au roi Bimbisāra. Le roi fit bâtir un monastère dans la calme et charmante forêt Kalaṇḍaka-veṇuvāna et l'offrit à Bouddha, pour qu'il puisse y loger et prêcher à long terme. L'ensemble fut baptisé veṇuvāna (« Monastère du Bois des bambous »). Chaque fois que Bouddha s'y trouvait, le roi venait souvent lui demander conseil.

Par la suite, poussé par Devadatta à s'emparer du trône, le fils du roi (Ajātaśatru), jeta son père en prison et lui interdit toute visite et toute nourriture. Cependant, bien qu'ayant conquis le pouvoir, Ajātaśatru n'en fut pas plus heureux : Bien au contraire, il se remémorait l'amour bienveillant de son père et regrettait grandement son abominable conduite à lui, tant et si bien qu'il tomba malade. Jiva, le grand médecin, lui rendit visite et lui dit : « Sire ! Je suis médecin, mais un médecin ne peut guérir que les maux du corps, et non ceux du cœur. Bouddha est le médecin suprême : si vous acceptez de vous rendre chez lui, il vous guérira. Votre souffrance vient du cœur : il faut d'abord guérir la maladie du cœur avant de soigner celle du corps. » Aussi, Ajātaśatru se rendit-il chez Bouddha.

Bouddha lui dit : « Il existe dans le monde deux sortes de gens qui peuvent obtenir joie et bonheur : ceux qui font les bonnes actions et évitent les mauvaises, et ceux qui ont commis des péchés mais qui voudraient se repentir : comme vous, aujourd'hui.

Celui qui reconnaît ses fautes et les corrige, est un homme bon. Dorénavant, vous devrez gouverner conformément à la Loi, sans commettre aucun acte illégal. Dirigez le peuple avec vertu et ne versez jamais dans la tyrannie. En exerçant une politique bienfaisante, votre réputation s'étendra dans les quatre directions et vous gagnerez le respect de tous. »

Après avoir entendu Bouddha, le roi Ajātaśatru ressentit espérance et confiance envers sa nouvelle vie. C'est avec gratitude, qu'il versa des larmes de reconnaissance et s'agenouilla devant Bouddha. (*Maha-parinirvāna-sūtra*)

Dans le Varsakara-sūtra du Madhyama-āgama, il est mentionné que, suite à des tensions avec le royaume Vṛji, le roi Ajātaśatru envisagea de lui déclarer la guerre. Il envoya son ministre, Varsakara, rendre visite à Bouddha pour l'informer de son intention et aussi pour lui soutirer des renseignements sur Vṛji.

Bien sûr, Bouddha avait deviné la véritable raison de sa visite, aussi, en présence de Varsakara, il s'adressa ostensiblement à Ananda et lui dit : Vṛji possède « sept qualités » le protégeant de tout envahisseur : son modèle politique préconise la liberté et l'égalité, le peuple de Vṛji est très uni, etc. » Varsakara comprit les intentions de Bouddha : Il le vénéra et lui demanda l'autorisation de prendre congé.

C'est ainsi que Bouddha, par sa subtile sagesse, évita une guerre sanglante.

Une autre personne qui entretenait d'étroites relations avec Bouddha était le roi Prasenajit de Kośala. Obèse, le roi avait du mal de respirer, c'est pourquoi Bouddha lui offrit une gāthā :



Visite du Roi Prasenajit à Bouddha/ 1er siècle av. JC
grès / H: 79,5 cm / Bharhut, Madhya Pradesh, Inde / Indian Museum, Kolkata, Inde

*L'homme doit sans cesse penser,
A réduire la quantité de nourriture consommée à chaque repas ;
Ainsi, ce qu'il absorbe sera léger,
Digestif et assurera sa longévité.
(Saṃyuktāgama – Fascicule 42)*

Plus tard, alors que le roi Prasenajit se sentait très affligé par le décès de sa mère, Bouddha lui dit :

Depuis toujours, il existe quatre choses affreuses dans la vie :

- 1. Dès qu'il y a naissance, il y a vieillissement et mort.*
- 2. Dès que l'on est malade, on devient décharné et déplaisant.*
- 3. Après la mort, la conscience quitte le corps.*
- 4. Après la mort, on est séparé à jamais de ses proches.*

Personne ne peut échapper à cette loi de vie, de mort et d'impermanence. Même les gens les plus proches ne peuvent demeurer éternellement ensemble. Personne ne peut éviter la mort, aussi, au lieu de s'affliger pour le défunt, il est préférable de créer, comme il l'aurait voulu, le bonheur et la vertu. C'est la meilleure manière de lui procurer de réels avantages.

Après avoir entendu ces mots, le roi Prasenajit eut le cœur épanoui et l'esprit libéré ; la tristesse accumulée durant de longues journées se dissipa instantanément.

Ce passage, relaté dans le *Sūtra du roi Prasenajit affligé après la mort de la reine-mère*, nous enseigne que la vieillesse, la maladie, la mort et la renaissance, sont des événements auxquels chaque homme doit faire face et que personne ne peut éviter. Telle est la règle des causes et conditions du déroulement de la vie et de la mort. Cependant, selon le point de vue du bouddhisme, la vie n'est pas un commencement, ni la mort une fin : La vie et la mort se succèdent sans arrêt et seul, savoir acquérir une vie indestructible à partir de la loi de la vie et de la mort : voilà la véritable sagesse.

Le grand bienveillant et compatissant Bouddha n'abandonne aucun être. Si déraisonnable que soit celui-ci, il suffit que l'occasion se présente et Bouddha l'instruit à coup sûr, en lui montrant la voie dharmaïque, afin qu'il retrouve un but et l'espoir, dans sa vie. Par exemple, Bouddha a utilisé la parabole de la « Plante de bon augure » pour aider la dame à sortir de la peine causée par la perte de ses enfants. (*Collection des sūtras de paraboles*)

En plus de répondre aux demandes des disciples pour les éclairer sur divers points, Bouddha se rend aussi chez eux pour aplanir des querelles familiales. L'instruction délivrée à la belle-fille du notable Sudatta - Sujāta – en est un des meilleurs exemples : Bouddha lui dit : « Sujāta ! Une femme qui ne possède qu'un joli visage et un corps attirant, ne peut être dite belle et il n'y a là rien dont elle puisse être fière. Seule, celle qui possède la droiture du cœur et un esprit vertueux, celle qui est respectée par tous, est digne d'être appelée belle. » et il eut recours aux « Cinq vertus » pour lui expliquer comment traiter avec respect ses beaux-parents. Finalement, Sujāta supplia Bouddha de lui conférer les six majeurs et vingt-huit mineurs bodhisattvas-préceptes. Elle émit le vœu de devenir upāsikā d'une famille bouddhiste, de génération en génération. Tous les membres de la famille se réjouirent de sa conversion. (*Sujāta-sūtra*)

Dans une famille, on doit parvenir à être « père bienveillant et fils pieux », « frères et sœurs entretenant des relations affectueuses et courtoises », « époux vivant en harmonie conjugale »... On doit faire en sorte que tout le monde se respecte, se tolère et se comprend, afin de construire une famille harmonieuse.

On peut dire que Bouddha se sert presque toujours des paraboles pour éduquer ses disciples et instruire ses adeptes : il les encourage, leur montre le juste chemin et n'a jamais recours aux coups, aux cris

ou aux reproches. Ainsi, non seulement il préserve leur dignité, mais de plus, il les aide à se prémunir contre les mauvaises actions éventuelles.

Parmi les êtres que Bouddha a convertis, les femmes et les enfants occupent une place non négligeable. Il en va ainsi de Madame Malika, qui prend refuge auprès des trois Joyaux et qui observe constamment les purs préceptes. Avec son époux, le roi Prasenajit, ils gouvernent le pays selon les principes dharmiques. Leur fille, Madame Śrīmālādevī, émet dix grands vœux et prêche le Dharma du mahayana et, sous son influence, son époux rejoint le bouddhisme. Surtout, elle attache une grande importance à l'éducation des enfants : tous les enfants de plus de sept ans sont rassemblés périodiquement dans le palais, pour recevoir une bonne éducation (*Śrīmālādevī Siṃhanāda Sūtra*). De même, Madame Viśākha forme l'intention de faire, à Bouddha, aux bhiksus et aux bhiksunis, l'offrande des nécessités de la vie quotidienne. De plus, elle fait don de sa robe de perles pour construire le monastère Viśākhā-Migāra-mātā... Si la communauté monastique est si débordante de vie, c'est aussi grâce à elles et à leurs mérites.

Dans le *Sūtra du Lotus*, il est dit que la petite Nāgākanyā, âgée de huit ans, est devenue bouddha. Dans le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, nous apprenons que la petite Sumati, également âgée de huit ans, est devenue « le maître » du bodhisattva Manjusri, premier en sagesse et qu'elle a aussi posé à Bouddha, une série de questions concernant la pratique de la voie du bodhisattva et qu'elle a stimulé les pratiquants du petit véhicule, en les incitant à avoir la foi envers le grand véhicule. La pertinence de ses questions a impressionné l'assemblée entière.

Et Bouddha qui passe toute sa vie à instruire les hommes attache aussi énormément d'importance aux enfants. Un jour, sur son chemin de prêche, il voit une bande d'enfants qui jouaient au bord de l'eau avec des poissons. Affablement, il leur dit que les animaux peuvent

avoir peur et avoir mal, comme les hommes... Ceci pour les exhorter à protéger les animaux et respecter la vie.

Le monde est impermanent, être né homme est une chance et le temps passé ne revient jamais. Souvent Bouddha raconte aussi des contes bénéfiques pour encourager les êtres paresseux à persévérer et les prémunir de la juste compréhension et de la juste vision.

Par exemple, dans le *Sūtra des paraboles*, une histoire raconte l'histoire d'un voyageur qui chemine dans un lieu désert : Tout à coup, surgit un éléphant qui le prend en chasse. Il se met à courir aussi vite qu'il peut, mais ne trouve pas d'abri. Finalement, il aperçoit un grand puits et pense : « Je peux me cacher dans le puits » et il saute dedans. Malédiction ! Quatre serpents venimeux rampent au fond du puits ! Alors, justement, il voit une liane pendant depuis la margelle. Il s'y accroche mais hélas ! Deux souris, une blanche et une noire, sont en train de ronger la liane. Il ne peut ni monter, ni descendre et il s'affole... A ce moment, arrivent cinq abeilles qui laissent tomber cinq gouttes de miel dans sa bouche. Immédiatement, la douce saveur du miel lui fait oublier ses souffrances.

Que nous révèle cette histoire ? :

Chacun de nous est comme ce voyageur et notre vie est comme ce désert. L'éléphant représente l'« *impermanence* » qui cherche à envahir notre vie. Le puits symbolise la « *mort* », les quatre serpents sont les « *quatre maha-bhuta* (éléments) », la liane est le fil qui nous rattache à la vie et les cinq gouttes de miel représentent les « cinq désirs ». Notre vie ressemble à ce voyageur suspendu dans le puits, cramponné à sa liane, jouissant de la suavité des cinq gouttes de miel et oubliant momentanément le danger qui le guette. Cette histoire est fine et profonde, elle nous donne matière à réflexion.

Bouddha évoque aussi les « quatre sortes d'amis » : la fleur, le balance, la montagne et la terre, pour expliquer la manière de se faire

des amis (*Commentaire du Foshuo Bei Sūtra*). Il conte la parabole des « aveugles tâtant un éléphant », pour montrer l'ignorance des hommes qui s'entêtent dans une vision extrême et ne comprennent pas le vrai visage des affaires mondaines (*Dirghama Sūtra*). Ainsi, la chose la plus redoutable dans la vie n'est ni la pauvreté, ni la soif, la faim ou la terreur : c'est l'ignorance. Ici, l'ignorance signifie l'incapacité à raisonner. Un homme irraisonnable a des visions démentes et perverses qui, non seulement nuisent à lui-même en cette vie, mais aussi à autrui et aux générations futures.

Le jeune Malunkyaputta était constamment tracassé par des questions telles que « Le monde est-il permanent ou impermanent ? », « Y a-t-il une autre vie après la mort ? », etc. Aussi, alla-t-il demander conseil à Bouddha. Bouddha lui répondit par une parabole : Un homme a reçu une flèche empoisonnée mais il ne se presse pas d'aller consulter le médecin. Au contraire, il passe son temps à chercher avec quel matériau la flèche a été fabriquée ? A quoi ressemble la pointe de la flèche ? Qui l'a fabriquée ? Est-elle grande ou petite, grosse ou mince ? ... (*Sūtra de la parabole de la flèche*).

D'autres paraboles comme : « Emporter la porte sur son dos pour aller assister à une pièce de théâtre », « Tuer son enfant pour équilibrer le fardeau », « L'assoiffé qui voit l'eau », « L'immeuble à trois étages », « Le sot qui mange le sel », « Stocker le lait dans le ventre de la vache », « Se fouetter soi-même »... sont toutes des exemples montrant l'absurdité et l'extravagance, engendrées par l'ignorance.

Rester ignorant est bien plus redoutable que commettre une faute : Commettre une faute, c'est comme tomber en marchant, on peut encore se relever. Rester ignorant, c'est comme marcher dans le noir, alors que l'homme a besoin de la lumière de la sagesse pour éclairer son esprit égaré. Il est dit : « Une pièce restée sombre durant mille ans, une



Sakyamuni Bouddha portant le cercueil de son père - Niche 17 des grottes Baodingshan de Dazu / Dynastie Song du Sud (1127-1279) / Dazu, Chongqing, Chine

seule lampe l'éclaire ; un homme resté ignorant durant de nombreux kalpas, une seule sagesse l'illumine. »

Arrive-t-il à Bouddha de se mettre en colère ? de proférer des injures ? : Dans les sūtras, on voit que Bouddha est le plus souvent très bienveillant et compatissant, cependant, il lui arrive parfois de se mettre en colère et même de proférer des injures, lesquelles, néanmoins, ne sont jamais vulgaires.

Il dit par exemple : « Tu ne connais pas la honte », « tu ne sais pas ce qu'est la peine », « tu ne sais pas respecter les autres », « tu ne connais pas la bonté », « tu n'es pas bienveillant et compatissant », « tu n'es pas un homme »... « Tu n'es pas un homme », est une injure très sévère. Dans le sūtra, elle est définie par : un homme qui « ne rit pas quand il faut rire, ne se réjouit pas quand il faut se réjouir, n'est pas bienveillant quand il faut être bienveillant, ne corrige pas ses erreurs de conduite et ne se montre pas joyeux devant les bonnes actions ». Un homme qui ne pense qu'à lui-même et qui n'aime pas la compagnie, n'est pas digne d'être appelé un homme.

La piété filiale dans le bouddhisme dépasse largement celle de la vie mondaine. En général, les gens pensent que : « le corps, les cheveux et la peau, on les reçoit des parents, aussi, on n'ose pas les endommager », c'est pourquoi, ils critiquent les monastiques (et a *fortiori* le premier d'entre eux) en disant que le fait de se faire raser

et de renoncer à ses parents et à ses proches, est un acte dépourvu de piété filiale. La réalité est tout autre : Selon les sūtras, dès après son Eveil, Bouddha est retourné au palais royal pour prêcher le Dharma à ses proches et leur inculquer la vraie foi. (*Abhiniṣkramaṇa-sūtra*)

Le « Chapitre sur le parinirvāna de Mahaprajapati Gautami » de l'*Ekottaragama-sūtra* mentionne que Bouddha a porté le cercueil de son père lors de ses funérailles et qu'il est allé aux Trente-trois-cieux pour prêcher la Dharma à sa mère. De même, après le parinirvāna de sa tante Mahaprajapati Gautami, il a conduit Nanda, Rahula et Ananda, pour allumer le bûcher. Ces actes sont des exemples du respect et de l'affection que Bouddha nourrissait envers sa famille.

L'*Ekottaragama-sūtra* signale aussi que, bien qu'il ait renoncé au trône et à la vie mondaine, l'amour de Bouddha envers son peuple ne diminue pas pour autant : quand le roi Virudhaka de Kośala lance une expédition militaire contre Kapilavastu, Bouddha s'en va seul à la frontière des deux territoires et se met en méditation sous un arbre mort, pour y attendre Virudhaka et son armée. En toute sincérité, il lui rappelle que « l'ombrage de la famille prime tous les autres », Virudhaka est touché par cette voix bienveillante et compatissante, aussi, ordonne-t-il à son armée de se retirer. Et la scène se répète trois fois. On voit donc que, malgré sa renonciation au siècle, Bouddha n'a abandonné ni ses parents, ni son peuple : il est resté loyal à sa patrie et a continué à la protéger.

Selon le *Sūtra Xingqixing*, durant sa vie dans le monde des hommes, Bouddha subit, lui aussi, dix calamités. C'est pour cette raison que le roi Prasenajit lui pose cette question : « Bouddha ! Votre conduite et votre vertu dépassent toutes celles des cieux et des hommes... Comment se fait-il que vous deviez encore subir tous ces malheurs ? » Bouddha lui répondit avec bienveillance et compassion : « Sire ! Le dharmakāya des tathāgatas est éternel. C'est

pour libérer les êtres qu'il apporte ces malheurs. Ce ne sont là que des méthodes subtiles, afin que les êtres comprennent que la rétribution karmique est inévitable et que, par crainte, ils évitent toutes les mauvaises actions et cultivent les bonnes, pour acquérir l'éternel dharma-makāya, l'infinie durée de vie et atteindre la terre pure ... ». Après avoir entendu ces mots, le roi Prasenajit n'eut plus aucun doute et il comprit encore mieux l'immense compassion de Bouddha.

Tous les passages racontés ci-dessus révèlent la façon de vivre de Bouddha dans le monde des hommes. Cependant, par la suite, sombrant dans une sorte d'idolâtrie, certains ont déifié Bouddha pour accentuer encore ses côtés exceptionnels : « il est né dans le jardin Lumbinī sous le flanc droit de sa mère, ses plantes de pieds portent la marque d'une roue à mille rayons, il marche à trois centimètres du sol, etc. ». Il est vrai que Bouddha est un être qui a acquis l'éveil et la libération. Il a fusionné avec l'univers et le néant, mais lui attribuer des capacités extravagantes ne va pas nécessairement accroître son côté sacré et remarquable.

Le Bouddha du monde des hommes préconise toujours la simplicité, l'accessibilité, l'impartialité, l'opportunité et l'humanisation. C'est pourquoi, nous devons lui restituer son vrai visage, pour pouvoir appliquer le bouddhisme humaniste à travers le monde. Faire connaître Bouddha et son style de vie, en partant de sa renonciation à la vie mondaine, de la création de la communauté monastique, de sa manière de mener sa vie quotidienne, instruire ses disciples, aider et servir les êtres, etc. peut sûrement être mieux accepté parmi les hommes d'aujourd'hui. C'était aussi mon intention en disant au Mémorial de Bouddha que « Bouddha est un homme et non un dieu ». Tout bien considéré, le bouddhisme humaniste de Bouddha est un enseignement vrai, sans tricherie et sans mensonge.

Les doctrines fondamentales du bouddhisme humaniste



[Sommaire]

Les trois dharma-sceaux (*tri-drsti-namitta-mudrā*), les quatre nobles vérités (*catvāri āryasatyāni*), les douze nidānas de la coproduction conditionnelle (*pratītyasamutpāda*), sont les doctrines fondamentales du bouddhisme. Cependant, ce dont la plupart des gens ont souvent entendu parler et qu'ils peuvent expliquer en détail, c'est plutôt : « la souffrance, la vacuité, l'impermanence et l'impersonnalité ». Toutes ces doctrines fondamentales sont des Vérités que Bouddha a proclamées dans le but de guider les êtres sensibles vers une vie heureuse, illuminée, libre et insouciant. Malheureusement, à cause des facteurs artificiels, (comme par exemple : les prêches dharmiques trop routiniers ou trop sévères), les gens ont été rebutés et ont cessé de reconnaître les vraies valeurs de la vie réelle. C'est ainsi que le bouddhisme s'est peu à peu détaché de la société.

Le bouddhisme est une religion de sagesse et de foi, justement parce que les doctrines qu'il prône sont des valeurs universelles, et c'est pour cette raison qu'il reste perpétuellement d'actualité et indestructible. Mais, c'est aussi à cause des discoureurs qui utilisent des termes trop compliqués et trop abstraits, que la plupart des auditeurs ne peuvent les comprendre, ni en bénéficier. Finalement, ils se contentent de les respecter, mais s'en tiennent à distance. Pourtant, c'est parce qu'il prend à cœur les problèmes des hommes, que Bouddha est venu dans ce monde, et l'idée essentielle de l'esprit du bouddhisme humaniste, c'est d'accorder les lois et les circonstances et d'harmoniser les théories et les faits. Toutefois, comme il est dit

dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Si personne n'explique le Dharma, même un sage ne peut le comprendre. » C'est pourquoi, dans ce chapitre, j'utilise des paraboles et j'expose un contenu facile à comprendre, pour dévoiler le sens réel du Dharma, issu directement de l'intention première de Bouddha.

Les doctrines fondamentales du bouddhisme humaniste

En fonction de la capacité de compréhension de ses disciples, Bouddha leur dispensait des instructions différentes. Cependant, Bouddha possédait aussi de nombreuses pensées et doctrines fondamentales. Par exemple, durant la période que le monde entier appelle l'époque du bouddhisme primitif (bouddhisme pré-sectaire), Bouddha parlait souvent de souffrance, de vacuité, d'impermanence et d'impersonnalité. C'est seulement par la suite qu'il encouragea les adeptes à pratiquer les six paramitas et à prononcer les quatre incommensurables et les quatre vœux universels.

A l'époque du bouddhisme primitif, les points de vue de Bouddha envers le monde et les hommes, ainsi que les doctrines de souffrance, vacuité, impermanence et impersonnalité qu'il a proclamés, étaient parfaits. Malheureusement, les disciples des générations suivantes n'avaient pas une compréhension approfondie de l'enseignement de Bouddha et ils ont souvent interprété la souffrance, la vacuité, l'impermanence et l'impersonnalité du monde des hommes de manière négative... de sorte que les adeptes sont devenus pessimistes et ont pensé que la vie dans le bouddhisme était sans charme et sans éclat.

Le Bouddha du monde des hommes vivait, demandait l'aumône, prêchait le Dharma et convertissait les êtres au sein de la société. Par contre, les adeptes bouddhistes des générations suivantes prétendirent qu'il fallait se retirer dans les montagnes pour s'exercer à la pratique de la perfection, et couper les liens avec la société. Ils ont ainsi transformé le bouddhisme actif délivrant le monde, en bouddhisme passif fuyant le monde. Voilà qui est bien regrettable !

Ci-après, je vais développer et commenter ces doctrines fondamentales du bouddhisme et vous expliquer les relations qu'elles ont avec le bouddhisme humanisme.

1. Souffrance, Vacuité, Impermanence et Impersonnalité

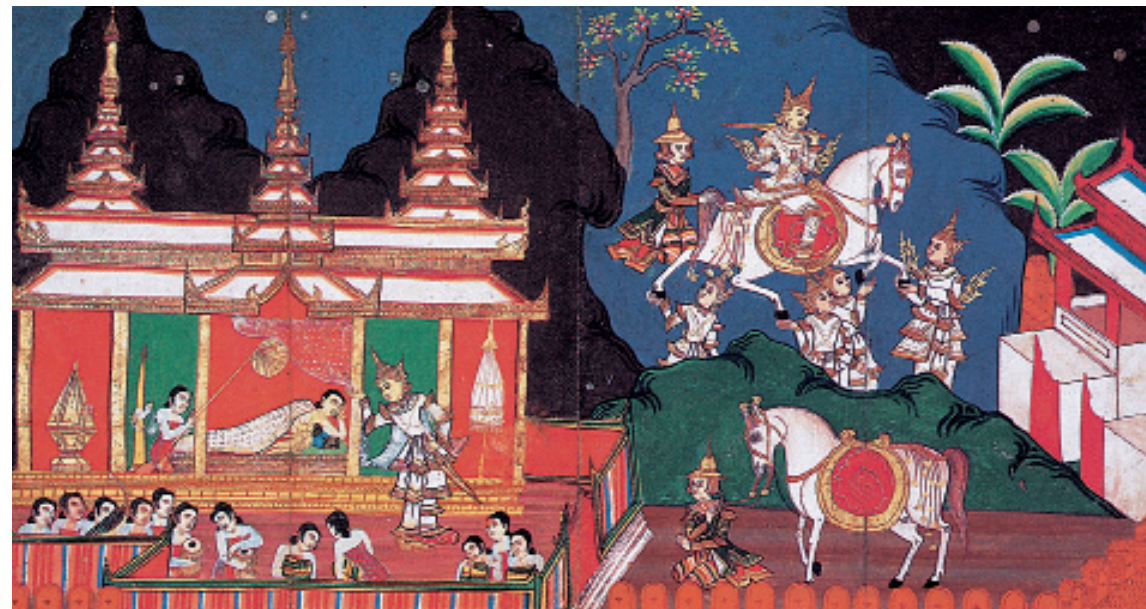
Nombreux sont les adeptes bouddhistes qui parlent de la vie comme si elle était chargée de souffrances indescriptibles : la souffrance de vie et de mort, les trois souffrances, les quatre souffrances, les huit souffrances ... les infinies souffrances... En réalité, si Bouddha évoque la vraie image de la souffrance, c'est pour nous faire regarder ce problème en face, nous inciter à cultiver les vertus et ménager nos karmas, pour éliminer les causes de la souffrance et obtenir la paix et la joie parfaites. Il ne veut en aucun cas nous dégoûter de la vie, nous donner l'impression que le monde *saha* ressemble à une mer de souffrances, que les trois mondes sont comme une maison enflammée et que la vie est dépourvue de sens et d'objectifs.

Ce n'est pas ainsi que l'on doit aborder la souffrance, car elle n'est pas intrinsèquement mauvaise, bien au contraire : Positivement parlant, elle offre à la vie d'énormes contributions : elle est notre condition améliorante, nos vitamines, qui nous incitent à apprendre, lutter, progresser et surpasser. Ceux qui possèdent de l'énergie peuvent se donner de la peine pour s'approuver. Elle offre donc à la vie des aides positives.

Il est dit : « la joie vient toujours après la peine ». Sans avoir enduré dix années de rudes études, comment le lettré pourrait-il goûter la joie de voir son nom sur la liste des impétrants ? Sans avoir labouré et sarclé son champ, comment le paysan pourrait-il obtenir une belle récolte ? Sans savoir supporter la dure discipline

militaire, comment le soldat pourrait-il monter de grade ? Sans faire de recherches, comment un scientifique deviendrait-il spécialiste ? Comment réussir si l'on ne se donne pas de la peine ? Comment peut-on avoir de bons enfants si on ne les éduque pas et ne les élève pas comme il faut ? Comment peut-on se dire enfant digne si l'on ne sert pas ses parents avec piété et respect ? Sans avoir traversé les gelées et les neiges de l'hiver, comment les plantes et les fleurs seraient-elles si parfumées au printemps ? Si les animaux ne savaient pas s'adapter et endurer les dures conditions climatiques, comment pourraient-ils survivre ?

La souffrance est notre maître et c'est aussi notre force. Elle nous aide à réussir et à recevoir les éloges d'autrui. Le pot de terre ne devient dur qu'après le passage dans le four ; le bitume doit être soigneusement compacté par le rouleau pour devenir une voie asphaltée



La vie de Bouddha - Le grand départ / Début 19^e siècle
Dessin à l'encre et en couleur sur papier / H: 48 cm / British Library, Londres, La Grande Bretagne

de qualité ; l'or a besoin d'être chauffé pour pouvoir être travaillé et le jade doit être taillé pour devenir un objet d'art.

La souffrance nous entraîne, nous donne la force et le courage d'aller de l'avant. Comment développer les succès de l'avenir sans avoir connu la souffrance ? Il est dit : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » et les grands maîtres éminents du bouddhisme ont tous connu mille peines et dix-mille souffrances, avant d'accéder à l'illumination. Bouddha lui-même, sans ses six années de pratique ascétique, n'aurait pas accédé si facilement à l'éveil !

A coups redoublés de pics et de pelles, la vie devient plus transcendante, plus épanouie

Le poète Yu Qian de la Dynastie Ming a écrit un poème sur la chaux :

*A coups redoublés de pics et de pelles, on l'extrait de la montagne,
La calcination par le feu ardent, n'est pas rien !
Corps brisé et os pulvérisés, elle n'en veut à personne,
Elle veut seulement offrir la pureté au monde des hommes.*

Si elle n'avait pas été extraite, brisée, chauffée et concassée jusqu'à devenir une poudre blanche, comment la chaux que nous utilisons pour blanchir nos murs, pourrait-elle embellir les demeures des hommes ?

La souffrance est un composant bien réel du monde : c'est une vérité. Le bouddhisme énumère huit souffrances : la naissance, le vieillissement, la maladie, la mort, le côtoiement imposé avec des êtres détestés, la séparation d'avec les êtres aimés, l'impossibilité d'avoir ce que l'on désire et le feu ardent causé par les cinq agrégats (c'est-à-dire de l'ensemble formé par notre corps et notre esprit) ;



Bouddha rendant visite au bhiksu malade

toutes ces souffrances nous rendent profondément malheureux. Et même, durant la journée, les affinités bonnes ou mauvaises rencontrées au fil des heures, le corps et le cœur subissant les variations de température, la fatigue et les afflictions... tous ces soucis, on ne peut l'ignorer, rendent pénible, la vie dans le monde des hommes.

Cependant, ces malheurs ne sont pas impossibles à maîtriser. Par exemple, la mise au monde et l'éducation des enfants sont pénibles, mais la joie que l'on ressent en les serrant dans ses bras n'apporte-t-elle pas aussi bonheur et espoir ? Et quand certains enfants, profondément attachés, se montrent affectueux et attentionnés, les parents n'ont-ils pas doublement chaud au cœur ?

Vieillir est une souffrance ; cependant, certains durant leur vieillesse, jouissent de la joie des relations familiales. En passant leur temps avec leurs petits-enfants, n'est-ce pas là aussi une autre sorte d'agrément de la vie ? Si les gens te respectent, te rendent service et prennent soin de toi, la vieillesse a aussi ses joies et ses réussites. Et même si l'on n'a pas de descendants, on peut aussi développer son deuxième printemps, après sa retraite, afin de transcender sa vie et

de la rendre plus épanouie. La vieillesse est-elle absolument une souffrance ?

De même quand on est malade, on peut aller à l'hôpital, où les médecins des diverses spécialités peuvent nous aider à nous guérir de toutes sortes de maladies. Cependant, on doit connaître sa maladie, savoir comment se nourrir, se soigner et faire du sport, pour pouvoir recouvrer sa santé. Et même sur son lit de malade et en plus des soins du personnel médical, on peut aussi rencontrer parfois de bonnes affinités. On ne peut donc pas dire que la maladie est une souffrance absolue. Beaucoup, quand ils sont malades, se retirent dans des endroits tranquilles pour se reposer et vivre en compagnie de la grande nature. Ils profitent des promenades et du bon air pour admirer les paysages et les plantations et attendre que corps et cœur soient complètement apaisés et relaxés avant de reprendre leur vie en main. Pour ceux-là, il n'est pas impossible qu'être malade soit une source de bonheur.

Il est dit : tous les biens se paient. Être malade n'est pas totalement une mauvaise chose, certains pensent qu'une petite maladie peut endurcir un homme. Les moines bouddhistes éminents disent que les pratiquants doivent souffrir pour comprendre qu'ils doivent prendre des résolutions. Sachez que la maladie peut nous aider à progresser et à nous surpasser sur le chemin de la vie. Les textes canoniques nous disent que le corps subit les souffrances : vieillesse, maladie, mort, et renaissance et que le cœur souffre de l'avidité, de la colère et de l'ignorance. Il nous suffit de posséder le Dharma pour nous entraîner à vaincre les souffrances du cœur, et de là, vaincre celles du corps.

Ceux qui mènent une vie trépidante, voudraient parfois contracter une maladie bénigne pour pouvoir prendre quelques jours de repos. Ceux qui sont toujours bien portants le veulent aussi pour pouvoir

comprendre ce que c'est que d'être malade. Être malade nous fait réaliser que la vie du monde des hommes ne peut être parfaite et qu'il est inutile de chercher l'immortalité. Les souffrances dues à la maladie nous montrent l'autre face réelle du monde, afin que nous ne convoitions plus rien, afin que ne restions pas trop attachés à ce monde.

Souvent, à cause des maladies, l'homme ne convoite plus les honneurs ni les richesses illusoires, et il se met à la recherche du vrai sens de la vie. Ne connaissons-nous pas des gens qui prennent conscience du caractère fatal et inévitable des choses, à cause de leur maladie incurable ? Pouvoir comprendre la vie à fond, n'est absolument pas une mauvaise chose !

Quant à la mort, la plupart des gens pensent que c'est la pire des souffrances. En réalité, non seulement la mort n'est pas une souffrance, mais on peut même dire que c'est une joie. Car le corps vieilli et usé ressemble à une maison délabrée qu'il faut détruire et reconstruire pour pouvoir y loger, ou à un moteur trop usagé qu'il faut remplacer pour pouvoir s'en servir. Il en va de même pour les fleurs et les plantes : si l'on ne taille pas les branches mortes et laisse pourrir les feuilles sur la plante, celle-ci ne repoussera pas. Ne pas comprendre cela, voilà la véritable ignorance. Le passage de la vie à la mort évoque le déroulement des quatre saisons : quand l'hiver est passé, ne va-t-on pas voir éclore les fleurs du printemps ?

Mourir ne veut pas dire disparaître totalement. C'est comme une plante qui fleurit, puis donne des fruits : Les fruits sont si délicieux, la récolte est si bonne ! Après cette saison, les semences vont germer et la plante va se multiplier pour donner des fruits à la prochaine récolte. Il en va de même pour la vie : après le vieillissement, la maladie et la mort, le corps physique est détruit, mais notre nature de bouddha ne disparaît pas ; c'est ce que l'on appelle l'immortalité de la vie. C'est comme les bûches que l'on utilise pour faire du feu : dès



Statue de Bouddha couché au Temple Mahaparinirvana / Kushinagar, Uttar Pradesh, Inde

que la bûche est consumée, on en ajoute une deuxième. Les bûches sont différentes les unes des autres, les étapes de la vie sont aussi différentes les unes des autres et pourtant, la flamme de la vie continue à brûler et ne s'éteint jamais. C'est comme les perles d'un chapelet : chaque perle ressemble à une période de vie qui est liée à celle d'avant et celle d'après par le fil du karma et ce, sans interruption. Néanmoins, l'être humain subit la perte de sa mémoire après la mort : dès que l'on change de corps, on oublie tout souvenir de la vie d'avant. Mais les karmas - sains et malsains - existent toujours et continuent à tourner avec les causes et conditions.

La mort ressemble à une émigration : les riches peuvent aller dans des pays accueillants et les pauvres doivent se contenter des régions arides, car les lieux de renaissance dépendent impartialement de la rétribution karmique de la causalité.

Voilà pourquoi on peut dire que la naissance, le vieillissement, la maladie et la mort sont des phénomènes naturels, dont nous n'avons pas à trop nous soucier.

Dans le passé, le bouddhisme parlait de « naissance, vieillissement, maladie et mort » pour expliquer les étapes de la vie ; aussi,

avait-on l'impression que la mort était le point final de la vie, ce qui n'engendrait pas l'optimisme. En modifiant un peu l'ordre, on obtient « vieillissement, maladie, mort et renaissance ». Le contenu reste inchangé, mais on perçoit quelque chose de plus actif et de plus entreprenant. Car « renaissance » signifie avenir et espoir : l'hiver est passé, le printemps va venir... il n'y a là, rien de mal, n'est-ce pas ? La flamme de la vie brûle toujours et, dans la vie, il suffit de faire de bonnes actions et de créer de bonnes causes et conditions. Alors, à quoi bon envisager la vie comme étant chargée de tant de mélancolie et de misère ?

Pour moi, ce que veut Bouddha c'est nous faire prendre conscience du cycle « naissance, vieillissement, maladie et mort » et de là, cultiver les bonnes racines, chercher l'illumination et développer la vie et le florissant avenir. C'est pourquoi, nous devons créer de bonnes affinités et effectuer de bonnes actions, afin que nos prochaines vies soient riches et heureuses.

Les adeptes bouddhistes savent tous que la vie est mi joie, mi tristesse. Pour ceux qui connaissent les pratiques bouddhistes, il existe de nombreuses méthodes pour soigner nos souffrances : Utiliser la contemplation de la vilénie pour soigner l'avidité, la contemplation de la bienveillante compassion pour soigner la colère, la contemplation de la causalité pour soigner l'ignorance, etc. La persévérance peut soigner la paresse, le respect peut soigner l'orgueil, etc.

Ainsi, les quatre autres souffrances : côtoiement imposé avec des êtres détestés ou avec ses ennemis, séparation d'avec les êtres aimés, impossibilité d'avoir ce que l'on désire et excès des cinq agrégats (de même que les innombrables autres souffrances), ne sont pas du tout insurpassables. Dans la croyance, il y a tant de bonnes méthodes pour subjuguer les souffrances et les ressentiments démoniaques et

qui nous aident à progresser sans cesse ! Est-il possible que nous ne percevions pas la merveilleuse valeur de la vie ?

Dans le monde des hommes, c'est parce que l'on a peur de la souffrance qu'elle nous conquiert. Si l'on ne craint pas les malheurs et ne ressent pas les difficultés, on pourra relever le défi transcender la misère et accomplir toutes les tâches. Dans le passé, la civilisation chinoise a toujours préconisé le courage et l'endurance. C'est en étant capable d'accepter les injustices et en s'endurcissant, que l'on devient plus fort et plus résistant, que l'on peut grandir, progresser et obtenir un avenir plus radieux.

Regardons ceux qui, dans la société, ont peur de mener une vie dure et ceux qui sont paresseux et négligents : combien parmi eux peuvent réussir ? C'est seulement en faisant face aux malheurs, en surmontant les difficultés et en déployant toute son énergie, que l'on parvient au but. C'est pourquoi, si Bouddha parle de la « souffrance », c'est pour nous encourager à nous engager dans la voie bouddhique sans craindre les difficultés. Tel est le véritable enseignement de Bouddha.

En somme, quand on dit : « la vie est une souffrance », la phrase est exacte, mais le mot souffrance a un sens positif, puisque cette même souffrance nous incite à aller de l'avant. Il faut éviter de parler de manière si négative et si insupportable, car, de toute façon, un adepte bouddhiste doit, en principe, commencer par exercer la pratique ascétique. Bien sûr, ce n'est pas une étape absolument obligatoire mais, si l'on est capable de mener une vie dure, l'avenir sera rempli de bonnes conduites et de grands succès. Ainsi, concernant la souffrance, on doit lui donner une nouvelle compréhension : elle est pour nous une condition améliorante et non un ennemi. Si l'on peut s'entraîner à prendre la souffrance pour une joie, une possession et un gain, ce sera aussi une grande jouissance dans la vie.

Il n'y a pas de dualité entre la vacuité et l'existence, le Néant englobe tous les êtres

Le plus grand malentendu entre les hommes et le bouddhisme, fut l'interprétation du mot « vacuité ». Au début de la traduction des textes canoniques, on a utilisé le terme « vacuité » pour exposer la Loi de la coproduction conditionnelle, ce qui concorde parfaitement avec la vérité. Cependant, le mot « vacuité » est aussi traduit par « rien » et « vide », de sorte que les gens font toujours l'erreur de penser que, pour le bouddhisme, tout est vide et inexistant. C'est pourquoi, depuis toujours et à cause de ce mot « vacuité », le bouddhisme a subi tant de reproches injustes... Les gens ont l'impression que croire au bouddhisme, c'est croire à une sorte de vie purement imaginaire, dans une sorte de monde inexistant. Ils n'ont pas foi dans le bouddhisme ni ne cherchent à le comprendre, parce qu'ils n'ont pas compris le vrai sens de la « vacuité ». C'est vraiment là, la plus regrettable erreur de notre vie.

En réalité, la « vacuité » n'est pas du tout redoutable : c'est même l'espoir que nous poursuivons dans la vie. Sans un terrain vide, comment puis-je bâtir une maison ? Si le champ n'est pas libre, comment le cultiver ? A ne pas cultiver, d'où viendrait la récolte ? Si mes poches sont pleines, où vais-je mettre mon argent ? Si le bol n'est pas vide, où vais-je déposer la nourriture ?

Le vide est indispensable pour nous permettre de posséder ; c'est aussi ce qui est traduit par « la vraie vacuité entraîne la merveilleuse existence ».

Le bouddhisme parle de « vacuité », mais c'est pour construire l'« existence ». Elle peut fonder l'avenir de notre vie, les richesses et les dignités de notre vie. Prenons l'expression bouddhiste « les quatre éléments (*bhūta*) sont inexistants » que les hommes ont souvent mal comprise : En fait, les « quatre éléments » sont : terre, eau, feu, vent.

Tous les objets de l'univers sont constitués par ces quatre éléments, leur nature intrinsèque est inexistante. Si les quatre éléments ne s'harmonisent pas, rien ne peut s'édifier, rien ne peut exister.

C'est comme ce monde dans l'univers, il est aussi formé par les quatre éléments. Sans la terre, où les êtres pourraient-ils vivre ? Sans la terre, où déposer toutes les choses ? Sans la terre, où habiterions-nous ?

L'eau est aussi très importante. Sans eau, on est assoiffé ; sans eau, on ne peut se laver. Dans la vie quotidienne, s'il n'y avait pas d'eau pour boire, arroser, et nettoyer, croyez-vous que nous serions heureux ? Croyez-vous que nous pourrions survivre ?

Le feu nous permet de cuire nos aliments, de nous réchauffer... et quoi de plus appréciable que la douce chaleur des rayons solaires ? Sans la lumière du soleil, sans le feu, sans la chaleur et sans la nourriture cuite, quelle vitalité y aurait-il dans le monde ?

Le vent qui souffle légèrement dilate le cœur de l'homme et lui fait l'âme joyeuse. Le vent, c'est l'air en mouvement, c'est la respiration. Sans air et sans respiration, les êtres pourraient-ils survivre ?

Ainsi, les quatre éléments – terre, eau, feu, et vent – sont en fait les facteurs déterminants de notre existence. En fait, « les quatre éléments sont inexistantes » veut aussi dire « les quatre éléments sont existants », car la vacuité et l'existence sont de la même essence. Si tes poches ne sont pas vides, comment transportes-tu ton argent et tes affaires ? Si ton estomac, ta bouche, et tes narines ne sont pas vides, peux-tu encore continuer à vivre ? L'espace vide est si précieux ! Une nation ou une ville saine préserve toujours une quantité suffisante d'espaces libres pour permettre à ses habitants de mieux se mettre l'âme en joie. Dans les grands centres urbains actuels, un mètre carré de terrain libre peut coûter des millions. Alors, dis-moi, le vide n'a-t-il aucune valeur ? Parfois, pour une place libre, les gens se disputent ; pour un

petit bout de terrain, ils portent plainte ou font des procès. Sans l'espace libre, comment bâtir ? L'espace libre n'est-il pas important pour toi ? Et pourtant, tu as peur du vide... Voilà qui est bien contradictoire !

La vacuité, c'est notre meilleure condition d'existence ; la vacuité, c'est notre monde le plus riche. Nous ne devons pas craindre la vacuité, car elle nous donne l'existence, elle nous apporte la prospérité. C'est pourquoi, il y a peu, j'ai écrit ces deux sentences parallèles :

*La vacuité des quatre bhūta manifeste l'existence
L'union des cinq skandha ne révèle pas la vérité*

La vacuité des quatre *bhūta* est en réalité la non-vacuité des quatre éléments. Dans la vie, on espère toujours plus d'espaces vides. Le Néant n'embrasse-t-il pas tous les êtres ? Plus la patience et la longanimité sont grandes, plus le succès est assuré. Ainsi, on doit dire que la « vacuité » a parfait l'« existence » : nous devons comprendre que l'« existence » a besoin de la « vacuité » pour s'implanter.

Les cinq *skandha* sont : la forme corporelle (*rūpa*), la sensation (*vedanā*), la perception (*saṃjñā*), la formation mentale (*saṃskāra*) et la conscience (*viññāna*). Ensemble, ils forment nos corps et cœur. Les quatre *bhūta* constituent nos 'peau, chair, os, moelle, cinq viscères et six réceptacles, mucus nasal, salive, larmes, urine, température, souffle' ; le bouddhisme utilise la forme corporelle (*rūpa*) pour exprimer l'existence de ce corps (phénomène physique). Les quatre autres *skandha* sont les phénomènes mentaux de l'existence. Bien sûr, la conscience est le maître de l'homme, c'est elle qui dirige les actions et la conduite des organes de perception et c'est encore elle qui fait la distinction entre le bien et le mal, le bon et le mauvais.

En fait, d'une manière subtile, on doit dire que , « *la forme, c'est la vacuité, la vacuité, c'est la forme* », car la forme et la vacuité ne

sont pas différentes. Cette interprétation de la vérité de la vie éveille notre sagesse, pour nous faire connaître le véritable sens de cette même vie. Dès qu'on la comprend, on perçoit immédiatement la joie dharmique. Pourquoi ne pas approuver le merveilleux sens de la vacuité ? Et sinon, pourquoi se disputer pour l'espace vide ?

La doctrine que Bouddha a révélée dans *Mahā-prajñāpāramitā-sāstra*, *Mahā-prajñāpāramitā-sūtra*, *Sūtra du Diamant*, et *Sūtra du Cœur* est, pour parler simplement, la non-différence entre la vacuité et l'existence. C'est à cause de la vacuité qu'existent tous les phénomènes et tous les êtres. C'est pourquoi, Bouddha dit que « la forme, c'est la vacuité, la vacuité, c'est la forme »¹. Quelle merveilleuse Vérité ! Malheureusement, l'homme ordinaire ne peut comprendre ce genre de merveilleux dharma et nombreux sont ceux qui font même l'erreur de confondre le mot forme « 色 », avec ses homonymes : couleur (顔色) et débauche (色情) ... On ne peut s'empêcher de soupirer profondément quand on voit une si éternelle vérité subir une telle injustice !

La vacuité signifie aussi « causes et conditions », l'image réelle de tous les phénomènes dans l'univers. Souvent, nous distinguons les phénomènes de l'univers par leur apparence, sans faire de recherches sur leur contenu et leur sens réel. C'est pourquoi, nous ne comprenons pas le sens du mot « vacuité ».

Prenons par exemple une table : on dit que c'est une « table », mais ce n'est qu'une image d'emprunt car son apparence réelle devrait être « bois ». Si l'on dit que c'est du bois, là aussi, c'est une image d'emprunt, car sa vraie image est « arbre ». Mais la vraie image de l'arbre est « semence ». Cependant, la semence a besoin de l'union des causes et conditions telles la terre, l'eau, la lumière, l'air et la main d'œuvre, etc. pour devenir un grand arbre, puis le bois et enfin, la table.

¹ Sūtra du Cœur



Armoire pour sutras / 18^e siècle / Bois laqué et dorures /
Chao Sam Phraya National Museum, Thaïlande

C'est pourquoi, le Dharma dit souvent que dans une poussière, on peut voir l'univers. Et à regarder un morceau de bois, je peux percevoir la force de tous les éléments de l'univers réunis, qui sont en fait des causes et conditions. C'est pour expliquer ce principe, pour le présenter, que le bouddhisme utilise simplement le mot « vacuité ».

On peut dire que la vacuité est la fondatrice de toute forme d'existence, elle possède les conditions pour accepter l'existence de tous les êtres et elle permet aux hommes de vivre et de prospérer. La vacuité, nous devons la louer et non pas croire faussement qu'elle est quelque chose de mauvais pour nous : au contraire, il faut être persuadé qu'elle nous est bénéfique. Pourquoi vouloir rejeter le trésor de la vacuité ?

L'univers est cyclique et éternellement fécond

La plus grande différence entre le bouddhisme et les autres religions du monde tient au fait que ces autres religions présentent l'univers sous une forme linéaire, limitée aux deux extrémités. Pour le bouddhisme, l'univers est circulaire et cyclique, le temps est infini et l'espace est incommensurable. Cette notion de vie, éternellement merveilleuse, productrice et prospère, a apporté au monde des hommes tant d'espoirs et tant de perspectives d'avenir ! Pourquoi n'acceptons-nous pas cet enseignement et enlaidissons-nous, au contraire, la Vérité ?

Comme pour les saisons, quand le printemps, l'été, l'automne et l'hiver se succèdent. L'hiver n'est pas la fin : quand il est passé, le printemps arrive. Pour tous les objets, il y a le déroulement de : création, installation, détérioration et disparition. La disparition ne signifie pas non plus la fin, car, si cet immeuble s'écroule, l'espace devient libre et on peut y bâtir un autre édifice. La vie aussi suit le cycle de : vieillissement, maladie, mort et renaissance et la mort n'est pas non plus une fin. De même pour une horloge, dont l'aiguille arrive au chiffre douze : elle continue et entame un autre tour. Etant donné que les causes et conditions sont cycliques, la vacuité, le Néant, eux aussi, doivent être infinis et illimités. Tel est le principe de la vacuité, et de l'affinité.

Bien sûr, la « vacuité », c'est l'affinité, ce principe n'est pas non plus si facile à comprendre : Bouddha lui-même ne l'a réalisé qu'au prix de mille fatigues et il est impossible de le décrire par des mots. Aussi, l'espace libre est-il devenu le concept subtil pour comprendre le sens de la vacuité. Nous disons souvent : « Plus tu disposes de sources d'énergie, plus tu possèdes d'espace. Les gens d'aujourd'hui

se croient riches s'ils possèdent un grand immeuble ou des hectares de terre...En réalité, il est dit : « Si le cœur est sans souci, la surface d'un lit semble vaste ; si le cœur est chargé de soucis, les trois mondes réunis semblent étroits ». Si ton cœur peut contenir tous les êtres, tu peux « élaborer des plans dans ta tente pour remporter des victoires à mille kilomètres de là ». Il en va de même pour les monastiques qui, en apparence, semblent dépourvus de tout et qui sont, en réalité, riches de trichiliocosme. Au contraire, si tu es d'esprit étroit, tu peux posséder une montagne d'or, tu n'es qu'un esclave de ta richesse, hanté par la soif de gagner et la peur de perdre ; ta vie n'a plus aucun sens, tu es pauvre en étant riche et l'on t'appelle « le pauvre riche ». La pauvreté est aussi une vacuité, mais son espace est restreint.

Ainsi, la vacuité a un sens positif, puisqu'elle a la capacité de parfaire tous les êtres. Elle est pour nous une source d'eau vive et elle nous permet de voyager librement dans le Néant. Cette vie n'est-elle pas merveilleuse ? Si l'on arrive à faire comprendre aux gens le côté positif de la « vacuité », pourront-ils encore se méprendre ?

La signification de la « vacuité » que donnent les spécialistes de l'étude du bouddhisme, est sans aucun doute, l'accomplissement des causes et conditions. Mais il y a encore bien d'autres significations : ainsi toute chose est accomplie grâce au principe, tout effet a ses causes, la vacuité est la base de l'existence, tout phénomène est formé par les causes et conditions, les conditions peuvent former la vacuité et l'univers n'est que vacuité. Sans la vacuité, où l'univers peut-il demeurer ? Sans toutes les formes d'existence, comment la vacuité peut-elle se manifester ?

Notre bouddhisme humaniste d'aujourd'hui doit évoquer les contributions que la « vacuité » nous offre. Ces contributions nous ont été enseignées par Bouddha : la « Vacuité » engendre l'« Existence ». Plus l'espace est grand, plus nous sommes riches. Pourquoi

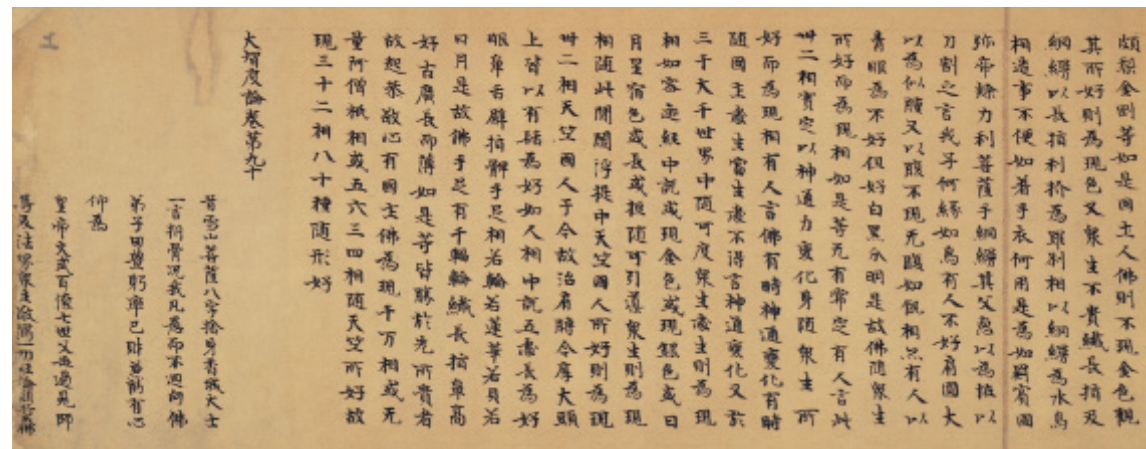
ne pas l'expliquer correctement, au lieu de traduire « vacuité » par « vide », entraînant de ce fait chez les gens, une compréhension erronée de Bouddha et du Dharma ? Et ce n'est pas uniquement une injustice envers le bouddhisme, mais c'est encore une énorme perte pour tous les êtres, car non seulement ils ne comprennent pas exactement la Vérité, mais dans leur égarement, ils se croient vertueux et comme des aveugles, ils guident d'autres aveugles...

Comment ne pas se sentir désolé et affligé ?

Montrer de la reconnaissance envers l'Impermanence et priser toutes les causes et conditions

Dans le passé, ce qui, dans le bouddhisme faisait peur aux gens, c'était ce discours, sans cesse répété : « Le monde est impermanent et la vie est pénible et courte. ». En réalité, l'Impermanence entretient de merveilleuses relations avec notre vie et recèle une valeur infinie, par les contributions qu'elle offre au monde des hommes. Comme le monde est impermanent, j'ai le temps et l'espace pour me corriger. Notre vie quotidienne et même notre avenir et notre idéal, peuvent être améliorés grâce à l'Impermanence. D'un autre point de vue, l'Impermanence incite à déployer activement toute son énergie.

Par exemple : Je suis pauvre, mais comme tout est impermanent, je peux, grâce à mes efforts et à mon courage, devenir riche. Nous avons vu de nombreux étudiants dans le monde qui, grâce à leur application, obtiennent d'excellents résultats dans leurs études et avancent dans la carrière en brûlant les étapes. Nous avons vu aussi des jeunes qui, grâce à leur diligence, gagnent l'appréciation de leurs supérieurs et obtiennent sans cesse des promotions, jusqu'à même devenir plus tard de grands hommes d'affaires.



Maha-prajna-paramita-sastra - Fascicule 90 / Dynastie du Nord (386-581) /

Calligraphie sur papier de chanvre

23,4 x 1005 cm / Grotte 17 de Mogao, Dunhuang, Gansu / Musée provincial de Zhejiang

Le monde est impermanent et il est dit : « L'hirondelle est partie, mais elle va revenir ; la fleur est fanée, mais d'autres s'ouvrent ». L'hiver est dur, mais ce n'est que temporaire, il sera remplacé par le frais printemps et le doux été et nous pourrions jouir de la beauté des fleurs printanières et du murmure des cours d'eau de l'été. S'il fait trop froid ici, je peux aller dans un endroit plus chaud, et vice versa. A cause de l'Impermanence, aucun phénomène n'est inchangeable. Nous pouvons bénéficier de tant d'avantages dus à ces changements ! Comment pourrions-nous rester insatisfaits ?

Le monde est rempli de phénomènes incessants d'apparition et de disparition : la floraison et le flétrissement des fleurs, le lever et le coucher du soleil, la lune pleine ou gibbeuse, les changements de température au fil des quatre saisons, la rotation du jour et de la nuit, etc. Ce sont tous des paysages que l'Impermanence offre au monde des hommes. Grâce à l'Impermanence, la nature paraît colorée et séduisante et le monde est aussi chargé d'énergie positive. C'est pourquoi, il ne faut pas craindre l'Impermanence mais au contraire, la remercier de nous donner tant de belles visions dans notre vie et tant d'espaces de développement pour nos affaires.

En ce qui concerne l'Impermanence, on peut penser (faussement) qu'elle est mauvaise. Cependant, elle peut aussi nous aider à nous améliorer : Si je suis pauvre, il suffit que je fasse des efforts et noue de bonnes relations, pour pouvoir réussir. Si j'ai beaucoup d'argent, mais que je ne sais pas l'apprécier, tout finira par disparaître. Je ne suis pas intelligent, mais il suffit que j'étudie laborieusement, car la diligence peut compenser la sottise. Si la pauvreté et la sottise sont inchangeables, alors les pauvres doivent rester éternellement pauvres et il n'y aura plus aucun objectif valant la peine de lutter, dans la vie.

Parce que la vie est impermanente et qu'aucune règle n'est définitivement établie, nous pouvons, si nous le voulons vraiment, nous corriger, améliorer notre conduite et faire tous nos efforts. Il est naturel que nous puissions changer notre avenir et notre sort. Ainsi, l'Impermanence nous fait apprécier ce que nous possédons, elle nous fait apprécier les affinités et les relations.

Remercions l'Impermanence qui nous fait comprendre qu'aucun événement de ce monde n'est éternel et qu'il faut s'activer avec courage et persévérance ; que le temps est précieux et qu'il faut apprécier chaque minute et chaque seconde ; que l'espace est compté et que nous devons protéger l'environnement et prendre soin de notre Terre. Comme il est beau, le monde des hommes ! Même si la vie doit suivre le cycle de « vieillissement, maladie, mort et renaissance », nous pouvons, grâce à l'Impermanence, obtenir des tournures favorables et des renouvellements. Bouddha nous a appris toutes les merveilleuses vérités qu'il a acquises à son Eveil. Si nous les recevons avec foi et nous y conformons respectueusement, leur profit sera pour nous, bien plus important que tout autre trésor.

Oublier « le moi » pour développer « le vrai moi »

Dans le passé, les gens avaient très peur quand ils entendaient parler du « non-moi (*anātman*) » car, pour eux, si le moi n'existait pas, que restait-il dans la vie ?

En réalité, notre corps physique n'est qu'un assemblage des quatre *bhūta* alors, à quoi bon le convoiter ? Les doctrines bouddhistes ne nous demandent pas de nier notre personne, elles nous enseignent seulement à ne pas nous attacher à un moi empirique, un « moi » ignorant... mais à développer un « vrai moi », en purifiant le « moi », en l'embellissant, l'agrandissant et le transcendant. C'est pourquoi, le bouddhisme parle de l'ultime-vérité, de la nature propre, du tathagatagarbha, de l'image réelle, du prajñā, du dharmakāya ... toutes ces appellations, dans le but de bâtir les futurs espoirs et les futurs succès de la vie. Pourquoi interpréter le « non-moi » comme une sorte d'annihilation ?

On appelle « dharmakāya », le corps d'essence, purifié de toute forme de souffrance ; il est partout dans le Néant et remplit le dharma-dhatu. La vie est partout et l'univers est dans notre cœur. Je suis infiniment grand, la vie éternelle est mienne, bien qu'elle soit périodique et qu'elle subisse le cycle de « vieillissement, maladie, mort et renaissance ». C'est comme changer de vêtement : celui-ci est usé, alors j'en enfile un autre ; ce corps n'est plus habitable, il sera remplacé par un nouveau ; le soleil est maintenant couché mais demain matin, il va se lever de nouveau. Le lever du jour est beau, mais le crépuscule est également magnifique.

La vie et la mort ne sont-elles pas semblables ?

Dans le chapitre 12 du *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra*, figure une histoire très subtile et digne d'être racontée. Elle s'intitule « Deux fantômes se disputant un cadavre » :

Un voyageur n'avait pas trouvé d'auberge. Ne pouvant faire autrement, il entre dans un petit temple abandonné et se pelotonne sous la niche de la statue pour y passer la nuit.

A minuit, il voit entrer un petit fantôme, portant sur son dos un cadavre. Il pense : quel malheur ! Je suis tombé sur un fantôme ! Au même moment, en arrive un plus grand, qui pointe son doigt sur le premier en lui disant :

- Qu'est-ce que tu fais avec mon cadavre ?
- Il est à moi ce cadavre, répond le petit fantôme.
- Non, il est à moi !

Les deux fantômes se disputent, chacun persistant à dire que c'est le sien.

Sous la niche, le voyageur tremble de peur. Le petit l'entend et s'écrie : Oh ! Il y a un homme ici ! Et il lui dit : « Sors, n'aie pas peur et dis-nous qui a amené le cadavre dans le temple, tu seras notre témoin. »

Le voyageur pense : Quel malheur ! Si je dis que c'est le petit qui l'a amené, le grand fantôme ne me le pardonnera jamais. Et si je dis que c'est le grand, ce sera un mensonge ! Je crois que c'est mon jour fatal aujourd'hui. Voyant qu'il va mourir, il décide de ne pas mentir. Alors, courageusement, il dit : « C'est le petit fantôme qui a apporté ce cadavre. »

De colère, le grand fantôme lui arrache le bras droit et le dévore. Voyant cela, le petit se dit : « Cet homme a perdu son bras droit pour me défendre ! Que faire ? Alors, il arrache le bras droit du cadavre pour le greffer sur le voyageur. Le grand fantôme est encore plus en colère, il arrache le bras gauche et le mange. Le petit prend le bras gauche du cadavre pour le greffer dessus. Et ainsi de suite, le corps du voyageur est mangé par le grand fantôme morceau par morceau, et le petit les remplace tous par ceux du cadavre, afin que le voyageur conserve un corps entier.

Les deux fantômes se sont ainsi disputés un bon moment, et finalement, ils sont repartis tous les deux, en laissant le voyageur avec une grave question : Il se regarde et se demande : « Qui suis-je ? » Le grand fantôme a mangé mon corps et celui-ci, à qui appartient-il ? Soudain, il trouve l'illumination : « Ce corps ne m'appartient pas, ce n'est qu'une apparence fictive, ma véritable nature propre est indestructible et irremplaçable... Et, à ce moment précis, il découvre un autre moi : le vrai moi.

La vie de sagesse spirituelle est éternellement nouvelle

« Qui suis-je ? » Nous pouvons réfléchir ensemble sur cette question. Est-ce moi, ce corps formé des quatre bhūta ? Les quelques dizaines d'années passées dans ce monde représentent-elles la vie ? Si oui, ce serait trop dommage, trop insignifiant.

Qu'est-ce que l'homme ? C'est « passer par tous les temps sans changer et vivre des milliers de kalpas durant, tout en restant nouveau ». C'est « disposer des dix directions en horizontal et des trois temps en vertical ». Être un grand homme, c'est là la raison pour laquelle nous nous efforçons de suivre la voie bouddhique ! En plus du corps physique, notre vie de sagesse spirituelle est éternelle et immortelle. Une telle vie est si heureuse, si significative !

Ainsi, le « moi » dans « qui suis-je ? » n'est pas ce corps physique, mais un véritable moi. Nous devons le connaître et le perfectionner. Dès que l'on a compris que le vrai moi a une vie infinie et indestructible, il n'y a plus ni frayeur, ni méprise ou illusion.

Les enseignements primitifs de Bouddha – souffrance, vacuité, impermanence, impersonnalité – paraissent redoutables si on les regarde de manière négative ; par contre, si on les regarde de manière

positive, ils sont tout à fait rassurants. Pour le bouddhisme humaniste, l'intention première de Bouddha et son explication des vérités, ont pour objectif de donner aux hommes l'espoir et non la crainte, car tous les dharmas sont d'origine naturelle. La souffrance, la vacuité, l'impermanence et l'impersonnalité nous sont toutes bénéfiques.

De nombreuses explications sur la vie et l'univers, données par Bouddha, ont été progressivement prouvées par les innombrables recherches scientifiques ultérieures. Malgré cela, deux mille six cents ans après son parinirvāna, il existe encore de nombreux propos énoncés par Bouddha qui n'ont pas été totalement éclairés par la science la plus avancée de l'époque contemporaine.

Par exemple : A l'époque, par sa sagesse, Bouddha révèle que la Terre a la forme d'un fruit nommé *āmalaka* et la Terre d'aujourd'hui n'est-elle pas réputée être de forme sphérique ? Plus de mille huit cents ans après Bouddha, Nicolas Copernic (1473-1543) révèle lui aussi le système héliocentrique incluant la Terre. Cette théorie fut ensuite soutenue énergiquement par Galilée (1564-1642), ce qui lui vaudra l'opposition et les attaques de certains membres de l'Eglise catholique, qui le firent arrêter et condamner. Ce n'est que près d'un siècle plus tard que Newton (1643-1727) confirma la véracité de cette doctrine.

Grâce aux recherches des scientifiques, la sagesse de Bouddha a pu être graduellement confirmée et il faudra encore un certain temps pour que les connaissances mondaines en général, puissent arriver au niveau de l'Eveil de Bouddha.

C'est encore Bouddha qui a dit : « Bouddha contemple le verre d'eau et y voit quatre-vingt-quatre mille insectes ». Or, les scientifiques d'aujourd'hui ne voient-ils pas d'innombrables microbes dans une goutte d'eau avec leur microscope ? Avant que la science se soit développée, qui a pu énoncer ces sages paroles ?

Et dans le chapitre 65 du *Saddharma-smṛty-upaśthana-sūtra*,



Sutra du Diamant / Calligraphie
de Dong Qichang (1555-1636) /
Dynastie Ming (1625)
Musée National du Palais, Taipei,
Taïwan

Bouddha explique qu'il y a environ quatre-vingts types d'organismes vivant dans le corps humain, ces organismes que les recherches scientifiques contemporaines décrivent sous le terme de 'parasites'.

De même, dans le chapitre 2 du *Surangāma-sūtra*, il est dit : « Avec la pointe d'un poil, il peut englober les terres des dix directions ». Cette notion de l'univers, où l'unité et la pluralité concordent et où le grand et le petit s'assistent, est aussi approuvée par les physiciens de la mécanique quantique de l'époque actuelle.

Le bouddhisme utilise le terme « Trichiliocosme » pour désigner l'univers, qui est infiniment grand et en même temps infiniment petit et de plus, sans bornes et sans limites. Or, selon les recherches

des scientifiques actuels, la surface de la Terre où nous vivons ne représente qu'un million trois cent millièmes du système solaire ; une galaxie compte quelques centaines de milliards d'étoiles et le nombre de galaxies dans l'univers est probablement de plusieurs milliers de milliards...

On peut voir que l'immensité de l'univers est bien telle que l'a dit Bouddha.

Parlons du terme « micropoussière » utilisé par Bouddha : Nos physiciens modernes ont décomposé la matière en plus petites unités appelées atomes, électrons, neutrons... Or, celle que Bouddha appelle « micropoussière » est encore bien plus petite que le neutron : C'est comme si l'on mettait la pointe d'un poil sous le microscope : on pourrait découvrir encore bien plus de minuscules particules. Imaginons ces particules, un million de fois plus petites : on sera proche de ce que Bouddha appelle « micropoussière ». Les scientifiques ont aussi découvert que 99,9999999999...% de l'atome est vide, que les objets que nous percevons ne sont pas uniquement des objets en eux-mêmes, mais varient en fonction des apparences dues à notre méthode de recherche. Notre conscience a joué un rôle décisif, en comprenant que la véritable apparence réelle est comme un océan d'énergie, infiniment grand, incessamment fluctuant et que toutes les existences sont interdépendantes.... Toutes ces découvertes correspondent bien à ces propos du bouddhisme : « Les trois mondes viennent uniquement du Cœur et l'univers, lui, vient de la Conscience », « La vraie vacuité donne naissance aux merveilleuses existences », « L'unité et la coexistence » ...

Bouddha dit que tous les phénomènes du monde suivent le cycle de « formation, existence, dégradation et destruction » et que notre mental connaît la variation de « création, existence, changement et disparition » et la Science n'a pas encore réussi à obtenir une conclu-

sion parfaite sur ces détails, alors que Bouddha les a déjà énoncés clairement il y a deux-mille-six-cents ans. Rien d'étonnant que le grand physicien théoricien Albert Einstein ait dit : « Si dans l'avenir il existe une matière d'étude capable de remplacer la science, cette unique matière d'étude sera le bouddhisme. » Et la vérité a démontré aussi que, plus la science avance, plus elle peut confirmer l'exactitude du Dharma.

Ce que prêche Bouddha n'est pas uniquement conforme à la raison, mais aussi aux circonstances. Il s'adresse à tous les êtres : il montre aux politiciens que l'art de gouverner est de gérer avec diligence et de prendre soin de son peuple. Il dit aux hommes d'affaires que les techniques commerciales doivent s'exercer dans l'intérêt de tous. Et à tous les êtres de la société, si humbles soient-ils, Bouddha enseigne patiemment la manière de gérer la famille et le savoir-vivre.

A l'époque, la principale activité de Bouddha dans la société est, à part le développement du sangha, de prêcher le Dharma à travers l'Inde et ce, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. C'est pourquoi, même de nos jours, on trouve encore partout en Inde des vestiges, (Jetavana par exemple). Bien sûr, il ne reste que des ruines, mais nous pouvons encore percevoir, à travers chaque brique et chaque tuile, l'aspect solennel de ces prêches et le remarquable esprit d'altruisme et d'impartialité de Bouddha.

2. La pratique de la perfection du Mahayana

Selon le bouddhisme Mahayana, pour se libérer de ses afflictions, l'homme peut suivre six méthodes connues sous le nom de « six paramitas » qui sont : la générosité (*dāna*), l'observation des préceptes (*śīla*), l'endurance (*ksanti*), la diligence (*vīrya*), la concentration méditative (*dhyāna*), et la sagesse (*prajñā*). Apparemment, on

a l'impression que le Dharma du Mahayana n'a rien de particulier : les six paramitas ressemblent à de banales activités mondaines qui demandent à l'homme de savoir partager, respecter la loi, être diligent, patient, attentif et éveillé. On serait tenté de se demander si l'on a besoin de Bouddha pour nous instruire de ce genre de chose... et l'on serait complètement dans l'erreur ! Car ce que Bouddha enseigne est différent : Je vous en parle ci-après :

1) La générosité :

Au début de la création du bouddhisme, Bouddha voyage à travers l'Inde du Nord et l'Inde du Sud, et prêche le Dharma sur les deux rives du Gange. Pour que le peuple comprenne mieux le vrai sens du Dharma, il cite souvent le Gange en exemple. Ainsi dans le *Sūtra du Diamant*, quand Bouddha explique : « S'il y a des hommes et de femmes de bien, qui pratiquent le Dana avec les sept joyaux des trois-mille univers, en nombre équivalant à la quantité de grains de sable du Gange... », les mérites qu'ils engendrent sont très nombreux, cependant ce ne sont que des apparences, limitées et calculables. La vraie pratique de la perfection, c'est la générosité sans forme, c'est-à-dire en oubliant totalement l'existence du donneur, du receveur et de l'objet donné. Ceux qui récitent le *Sūtra du Diamant* connaissent les pensées et sentiments dans le cœur de Bouddha, assez vaste pour couvrir le monde. Il enseigne souvent à ses disciples que : « la pratique de la générosité doit être sans apparence, la libération des êtres de leurs souffrances doit être impersonnelle ». Tel est le Dharma du Mahayana, inconditionnel, altruiste, et sans dualité.

Ainsi, la générosité signifie-t-elle donner à l'autre ? Ou à soi-même ? Si c'est donner à l'autre, on a du mal de renoncer à sa fortune. Si c'est en même temps pour l'autre et pour soi, pour récolter

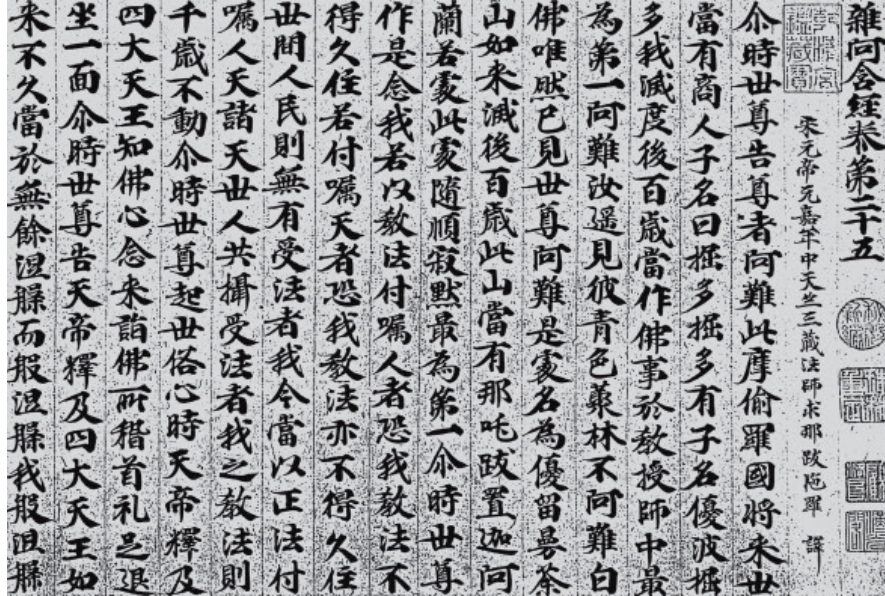
ensemble honneur et profit, est-on encore obstinément avare ? C'est comme le paysan qui cultive la terre : s'il ensemence, naturellement il récolte et en tire profit.

Le bouddhisme explique souvent la signification de la générosité. Simplement, les adeptes font des offrandes matérielles à la communauté monastique et, en retour, les bhiksus et bhiksunis leur offrent le Dharma. Bouddha insiste toujours sur le fait que « les deux *dana*, matériel et dharmique, ne sont pas différents ». Tel est là encore, le côté exceptionnel du bouddhisme.

Néanmoins, à part les *dana* matériel et dharmique, il y a encore le « *dana* sans-crainte ». C'est-à-dire : faire en sorte que l'autre ne soit pas embarrassé et effrayé, tout comme la mère qui protège son enfant ou le Pays qui prend soin de son peuple. Faire en sorte que l'humanité entière ne connaisse plus la frayeur et jouisse d'une vie de bonheur, de joie et de tranquillité... tel est le *dana* le plus difficile à réaliser.

Parmi toutes les sortes de *dana*, beaucoup sont non conformes : certains le pratiquent avec attachement, d'autres avec des idées préconçues, d'autres encore convoitent honneurs et profits, ou attendent des retours..., Tous ces cas sont mentionnés dans de différents sūtras. Cependant, dans le bouddhisme, le plus remarquable sens du *dana* s'exprime en disant : « le donneur et le receveur sont sans différence. »

Quand nous distribuons des aumônes, il ne faut pas penser aux mérites obtenus. En effet, ceux qui les reçoivent obtiennent les mêmes mérites. C'est comme quand nous invitons quelqu'un à dîner : après le repas, nous devons lui dire encore : « Merci de votre présence », « Merci de votre gentillesse », « Merci d'avoir bien voulu accepter notre invitation », etc. Nous l'invitons et, en même temps, nous devons encore le remercier. C'est pourquoi, concernant la merveilleuse relation entre donner et recevoir, on peut dire que le bouddhisme l'a poussée jusqu'à la perfection.



Samyukta Agama - Fascicule 25 / Dynastie Song du Nord (960-1127) / Encre sur papier / 24,4 x 662,3 cm / Metropolitan Museum of Art, New York, Etats-Unis

2) L'observation des préceptes :

A la pensée de devoir observer les préceptes, la plupart des gens sont effrayés : ils pensent que l'observation des préceptes est une entrave.

Nous allons nous poser la question : Est-ce une entrave ou une liberté ?

Il suffit de réfléchir un peu : L'observation des préceptes a pour objectif de prendre des mesures préventives et d'empêcher le mal. Si l'on peut le faire, alors, non seulement les préceptes ne sont pas des entraves ; bien au contraire, ils nous offrent la liberté. Ceux qui respectent la loi ne connaissent pas la douleur des châtiments ! Regardons ceux qui ont perdu leur liberté : s'ils sont enfermés dans les prisons, c'est parce qu'ils ont enfreint les cinq préceptes et transgressé la loi. S'ils ne tuent pas, ne volent pas, ne se méconduisent pas, ne mentent pas et ne se droguent pas, pourquoi devraient-ils subir une peine d'emprisonnement ? C'est comme le train qui doit rouler sur les rails et, même dans le ciel, l'avion qui doit suivre son plan de vol. A l'époque, Bouddha a déjà montré clairement le chemin de la vie à l'homme.

Chapitre 3 Les doctrines fondamentales du bouddhisme humaniste

Ainsi, quand la discipline (*Vinaya*) de Bouddha est transmise en Chine, il faut, pour devenir un monastique, recevoir l'ordination de la triple plate-forme. A la première plate-forme, les *śrāmaṇera* et *śrāmaṇeri* reçoivent « les préceptes pour un bon comportement » ; à la deuxième plate-forme, les *bhikṣu* et *bhikṣuni* reçoivent « les préceptes pour la culture du bon dharma » : c'est-à-dire faire de bonnes actions, aider les êtres et rendre service à la société. Si l'on veut recevoir les bodhisattva-préceptes, alors, que l'on soit laïque ou monastique, il faut recevoir « les préceptes visant à améliorer la situation des êtres doués de sentiments ». C'est seulement quand on arrive à réaliser ce qui est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « ne pas être obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps* » que l'on atteint la finalité de l'observation des préceptes.

3) L'endurance

Sur le chemin de la pratique, la discipline qui a un rapport étroit avec nous, est la pratique de l'endurance (*ksanti-paramita*). Ravalier sa colère, supporter la douleur et la peine, endurer les reproches et les critiques d'autrui, sont souvent des choses que l'on assimile mal. C'est pourquoi, en général, les gens peuvent encore supporter la faim, la soif ou la douleur physique, mais pour contenir la colère, ils le font à contrecœur, surtout quand ils sont victimes d'une injustice. En réalité, le *ksanti* dans le bouddhisme n'est pas une simple endurance envers la faim ou la soif, les reproches, vexations ou railleries, ou encore l'obligation de faire des concessions : le *ksanti* dont parle Bouddha est une force. Face aux circonstances extérieures – louanges, moqueries, diffamations, gratifications, gains, pertes, tristesses et joies – plus ta force d'endurance est grande, plus aisément tu peux endosser les charges.

L'endurance, c'est aussi une sorte de sagesse, une sorte de bienveillante compassion. Si tu peux endurer, c'est parce que tu as compris l'origine et l'aboutissement du problème, ses causes et ses effets, ce qui te rend capable de te détacher. Il est dit : « En ravalant sa colère, la tempête se calme ; en faisant un pas en arrière, la mer s'agrandit sous les espaces célestes. »

Pour ce qui est de l'endurance, on peut approfondir la question : Savoir endurer, est-ce finalement une perte ou un gain ?

La plupart des gens pense que « devoir endurer » signifie aussi « subir une perte ». En réalité, c'est tout le contraire. C'est la preuve que l'on est plus cultivé, que l'on possède la force et la sagesse. C'est pourquoi, dans les textes canoniques du bouddhisme mahayana, il est répété sans cesse que le *ksanti-paramita* est une étape importante sur le chemin de la pratique de la Voie du bodhisattva.

En effet, nous devons comprendre l'importance de la patience et de l'endurance. Dans une famille où parents, enfants, frères et sœurs s'opposent mutuellement, que reste-t-il de bonheur et de joie ? Dans la société, si tout le monde s'obstine, se chamaille et que personne ne sait supporter l'autre, peut-on encore y vivre et travailler ?

De nos jours, dans les journaux, on ne lit que des articles parlant de querelles, de guerres et de meurtres... Dans les tribunaux, les actes d'accusation s'entassent comme des montagnes et tout cela est dû au manque de patience et d'endurance des gens. Et finalement, ceux qui ont perdu le procès reviennent découragés et n'ont plus de cœur à l'ouvrage. Ceux qui ont gagné causent en fait le malheur des autres. Est-ce cette sorte de joie que nous cherchons ? Et une telle joie peut-elle durer longtemps ?

Les anciens disaient : « Seule la patience apporte le calme. » La paix dans le monde et la joie du peuple ont besoin que chacun cultive l'entente et la patience mutuelle. Si chacun essaie de supporter un

petit malentendu, un petit dommage ou une petite humiliation, le monde vivra en paix !

Dans les *Agama-sūtra*, on distingue la patience de la vie, la patience des dharmas et la patience des dharmas de non-vie. L'idée est de nous enseigner que le seul moyen de survivre dans ce monde est de posséder cette force de sagesse, que sont la patience et l'endurance.

Ce que l'on appelle patience de la vie, c'est avoir la sagesse pour connaître et distinguer le bien et le mal en ce monde. Ensuite, que ce soit moquerie, injure, honneur, richesse, gentillesse ou méchanceté... on doit pouvoir tout supporter, assumer ses responsabilités et dissiper les différends. Celui qui est patient trouvera le courage d'endurer toutes les souffrances pour rendre les autres heureux.

La patience de la vie est l'endurance et le courage tirés de la volonté de survivre. Elle englobe aussi la sagesse et la force, extraites des difficultés rencontrées dans la vie et dans les relations humaines. Ainsi, pouvoir ou non accepter les traitements injustes ou les adversités et progresser dans la vie, dépend de notre sagesse et de notre capacité d'endurance.

La patience des dharmas est en fait ce que l'on appelle « être imperturbable devant les huit vents² ». Non seulement, il faut pouvoir être imperturbable devant tous les phénomènes de la vie, mais il faut encore pouvoir les comprendre à fond pour pouvoir les confronter, les régler, les transformer et, éventuellement, les transcender. Par conséquent, dans le monde des hommes, seules la patience et l'endurance peuvent nous apprendre à comprendre, accepter, assumer et résoudre les problèmes.

La patience du dharma de non-vie est le niveau le plus élevé de la patience : celui de la « sans création ni extinction ». C'est comprendre parfaitement que tous les phénomènes sont à l'origine sans création ni extinction, égaux et semblables... que le concept de l'endurance

² Louange, moquerie, diffamation, gratification, gain, perte, tristesse et joie.

n'a même pas de raison d'exister et que tous les phénomènes sont simplement ainsi faits.

Savoir endurer est-il, en conclusion, une perte ou un gain ? Grâce à mes quatre-vingts ans de vie monastique, j'ai profondément compris la merveilleuse efficacité et la force de la patience : plus ta patience est grande, plus ta réussite est proche.

4) La diligence

Dans la Voie du bodhisattva, il faut non seulement pratiquer la générosité, l'observation des préceptes, et l'endurance, mais aussi la diligence qui est, elle aussi, une matière importante. Dans la vie mondaine, il est dit : « La diligence (et non la distraction), apporte des avantages. » Bouddha enseigne quatre sortes de pratique de la diligence, qui sont :

1. Empêcher l'apparition des mauvaises intentions qui ne sont pas encore nées.
2. Éliminer les mauvaises intentions qui existent déjà.
3. Faire germer les bonnes intentions qui ne sont pas encore nées.
4. Faire croître les bonnes intentions qui existent déjà.

En d'autres termes, Bouddha nous apprend qu'il faut nous hâter de faire les bonnes actions, arrêter les mauvaises actions entamées, nous maîtriser avec courage



Sudhana - Temple Fahai / 1443, Dynastie Ming (1368-1644) / Mont Shijing, Beijing, Chine

pour ne pas laisser naître les mauvaises intentions ou commettre les mauvaises actions (avidité, colère, jalousie, porter atteinte à autrui, etc.). Il faut cesser de faire le mal et exercer le bien avec diligence et persévérance, sans jamais se relâcher et se montrer négligent.

Dans le monde, vivent de nombreux millionnaires jouissant des honneurs et des richesses ; c'est sans doute grâce à leurs bonnes affinités prédestinées, cependant, la plupart d'entre eux les ont gagnés par un travail acharné. Jamais l'argent ne tombe du ciel, ni ne sort spontanément de la terre pour combler quelqu'un qui s'est contenté de s'asseoir tranquillement dans sa maison. Un proverbe dit : « Même si l'or arrive avec le cours de l'eau, tu dois te lever tôt pour le tirer hors de la rivière. » Un étudiant studieux voit naturellement son nom sur la liste des reçus à l'examen. Les paysans qui cultivent leur terre avec diligence ne craignent pas la disette. Alors, dis-moi, la diligence est-elle une peine ou une joie ?

Un linge non lavé reste toujours sale, et c'est si agréable d'avoir du linge propre à se mettre sur le dos ! Quelle joie peut-on ressentir à vivre dans une maison sale et en désordre ? Tous les parents et tous les enseignants le disent aux enfants : « Si vous voulez avoir de bons résultats et bien réussir dans la vie, il faut d'abord être diligent ».

Alors, la diligence est-elle une peine, ou une joie ?

Pour être heureux, il faut d'abord travailler dur. Comment peut-on récolter de belles grappes de raisin dans un vignoble, sans arracher les mauvaises herbes et sans apporter d'engrais ?

L'humanité est passée de l'ère agraire à l'ère industrielle et maintenant, à l'ère de la haute technologie. Certes, les robots travaillent pour nous maintenant mais le cerveau humain continue à jouer un rôle important dans la création et la manipulation des machines et des ordinateurs les plus performants. Les robots les plus perfectionnés dépendent toujours des hommes pour les mettre en marche.

Dans une famille, les parents et les enfants doivent coopérer diligemment pour créer ensemble une famille parfaite. Une collectivité ou une organisation a aussi besoin de l'effort commun de tous ses membres pour développer ses affaires. Si aujourd'hui, tous les hommes du monde donnent un peu de leur énergie pour apporter la joie à autrui, le monde ne deviendra-t-il pas plus heureux et plus merveilleux ?

5) La concentration méditative

Pour parfaire les six paramitas, il est normal qu'il faille connaître toutes ces méthodes du savoir-vivre. Et parmi les méthodes pour se libérer et libérer autrui dans la Voie du bodhisattva, la pratique de la concentration méditative est aussi très importante. Car, la plupart du temps, l'agitation de nos esprits est causée par nos afflictions : Quand le cœur est chargé d'avidité, de colère, d'ignorance, de haine et de jalousie, comment avoir envie de faire quelque chose pouvant apporter joie et profit à autrui ? Aussi longtemps que les pensées illusoire et l'avidité persistent, le cœur reste agité ; alors, comment peut-on aider les autres ou leur rendre service ? Par conséquent, si la concentration méditative est la pratique de l'apaisement de l'esprit, elle est aussi la force motrice de tous les paramitas.

A l'époque, sur le Pic de l'Aigle, la fleur d'udumbara tendue par Bouddha a fait sourire Mahākāshyapa. On peut dire que ce sourire a fait pétiller les étincelles du monde, les infinies vérités de la vie et les merveilleux propos et ouvrages de Chan, dans la culture chinoise.

On peut se demander si le Chan doit être actif ou passif... La réponse est nette : il doit être actif et non passif. La plupart des gens croient que méditer, c'est quand « les yeux contemplent le nez, et le nez le cœur » ; c'est rester imperturbable comme « le vieux bonze dans le recueillement de la contemplation », faute de quoi, il est diffi-

cile d'atteindre la bouddhéité.

En réalité, la méditation assise n'est qu'une phase et une méthode de la pratique, pour nous aider à acquérir la concentration et développer la sagesse. La vraie signification de Chan doit être le plein entraînement. Il est dit : « le Chan, c'est porter une charge de bois, des seaux d'eau, boire, manger, marcher, être debout, s'asseoir, s'étendre.... » Que l'on parle, qu'on garde le silence, qu'on soit actif ou immobile, qu'on ouvre de grands yeux ou plisse les paupières... tout est Chan.

Le Chan, c'est faire face avec aisance, à tous les phénomènes du monde. Tout comme pour les deux Chine : après soixante-dix à quatre-vingts ans de séparation, les deux Chefs d'état Xi Jinping et Ma Yingjiu, se sont rencontrés à Singapour, et la poignée de main qu'ils ont échangée a réactivé la paix entre les deux nations. On peut considérer que cet acte est la manifestation de l'esprit Chan du peuple chinois !

6) La sagesse prajñā

En général, les cinq pratiques – générosité, observation des préceptes, endurance, diligence et concentration méditative – sont des pratiques mondaines. Cependant, grâce au *prajñā-pāramitā*, elles deviennent supra-mondaines et atteignent un niveau tout à fait différent. Il est dit : « Les cinq paramitas ressemblent à des aveugles et le prajñā est leur guide ». En général, les gens pratiquent la générosité et l'observation des préceptes en s'attachant à leur apparence mais, grâce au prajñā, ces pratiques se détachent des apparences, de l'entêtement, des discriminations... et deviennent supra-mondaines. C'est une sorte de libération parfaite et encore plus élevée, de la vie.

On doit aussi se demander si le prajñā s'obtient par l'intérieur ou par l'extérieur : Les connaissances telles que la science ou la philosophie, obtenues par l'extérieur ne sont que des sagesse mondaines. Il



Statue de Bouddha couché - Grotte 158 de Mogao / Dunhuang, Gansu, Chine

n'en va pas de même pour le prajñā, acquis, lui, par l'intérieur : c'est une sagesse parfaite obtenue grâce à l'assimilation de « la compréhension juste, la loi de la coproduction conditionnelle et la vacuité de la nature propre des phénomènes ». Avec l'aide du prajñā, on peut mettre fin à l'opposition entre l'autre et moi, éliminer l'ignorance et les afflictions et atteindre l'état de parfaite aisance. Ainsi, les six paramitas qui semblent simples, recèlent, en fait, une très profonde signification.

Dans la pratique du bouddhisme humaniste, pour être un homme bien équilibré, chaque adepte doit chercher à se dépasser, mieux que les autres et mieux que par le passé. Les six paramitas du bouddhisme humaniste de la Voie du bodhisattva sont les règles de notre conduite. Par exemple, dans le *Vimalakīrti-sūtra*, figure un passage représentant une esquisse du bouddhisme humaniste sur notre manière de traiter les parents et amis, sur notre attitude face à la nourriture, l'habillement, le logement, les transports, l'éducation, les divertissements, la gestion des ressources et nos habitudes :

*La sagesse Prajñā est la mère de tous les bodhisattvas,
La subtilité est leur père,
Tous les guides et maîtres,
Sont tous nés de tels parents.
La joie dharmique est leur épouse,*

Chapitre 3 Les doctrines fondamentales du bouddhisme humaniste

*La bienveillante compassion est leur fille,
La bonté et la sincérité sont leurs fils,
L'ultime vacuité est leur demeure.
Tous les êtres sont leurs disciples,
Ils les convertissent à leur gré,
Les trente-sept éléments de l'éveil sont leurs kalyāṇamitra,
C'est grâce à eux qu'ils accèdent à la bouddhéité.*

Et en Chine, dans le sūtra de base de l'école Tiantai (*Sūtra du Lotus*), il est aussi mentionné que la Voie du bodhisattva est le meilleur ekayāna : « A l'intérieur, il a un cœur de bodhisattva ; à l'extérieur, il présente l'apparence du sravaka ». Ceci pour nous inciter à aider tous les êtres à se libérer de leurs afflictions et à porter de l'intérêt au monde des hommes. Les doctrines de la disposition intérieure propre et de la pratique de la perfection citées dans les sept paraboles, nous exhortent à ne pas dissimuler nos trésors pour mendier : notre nature propre de l'ultime-vérité mérite notre attention pour l'examiner à fond et la développer le plus souvent possible.

A part le *Sūtra du Lotus*, le Grand maître Chengguan (澄觀 738-839), connu aussi sous le nom de Maître impérial Qingliang, fut le maître de sept empereurs. Lui aussi encourage les bouddhistes à faire comme Sudhanakumāra qui, dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* rend visite à cinquante-trois sages de divers secteurs, (le philologue Megha-dramida, le mathématicien Indriyavara, le tyran Roi Anala, le navigateur Vairocana, le juge Jayottama, etc.), pour leur demander conseil.

Personnellement, je pense aussi que, tout jeune qui n'a pas eu dans sa vie des relations proches avec cinquante à cent kalyāṇamitra, ni entendu quelques phrases de leurs instructions, ne réussira pas facilement. Y a-t-il un vrai solitaire capable d'être roi à long terme ?

Plus tu veux être haut placé, plus tu as besoin d'assistants, de masse, et d'équipe.

Ainsi, dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, Bouddha présente les quatre aspects du *dharmadhatu*³ pour nous dire qu'il faut comprendre la vérité de la parfaite harmonie du dharmadhatu, pour pouvoir jouir d'une vie heureuse et libre de tout souci.

3. Les vérités sacrées du bouddhisme humaniste

Naturellement, il n'est pas possible d'atteindre instantanément la perfection. A la lumière des expériences que j'ai vécues, je pense que chacun récolte ce qu'il cultive et que chaque jour de pratique apporte son mérite quotidien. Ce que le bouddhisme appelle *Prajñā, Voie du milieu, Coproduction conditionnelle...* toutes ces vérités de « non-dualité entre l'autre et moi » du mahayana, sont en fait les caractères sacrés de notre foi. Elles sont aussi les vérités sacrées constituant l'âme du lien qui unit le bouddhisme humaniste et Bouddha.

Dans le bouddhisme humaniste, avoir un bol de riz à manger n'est-il pas une chose sacrée ? Avoir une vie heureuse avec de bonnes affinités n'est-il pas une chose sacrée ? Echanger un sourire, une poignée de main ou une salutation avec quelqu'un, n'est-ce pas une chose sacrée ? Faire des dons aux autres, leur offrir la confiance, la joie, l'espoir et l'aisance, n'est-ce pas une chose sacrée ?...

De même, la « campagne des trois bontés » : faire de bonnes actions, dire de bonnes paroles et avoir bon cœur, n'est-elle pas assez sacrée ? La croyance est sacrée, la pratique de la perfection est sacrée.

3 « 1. Le Dharmadhatu est un monde d'objets particuliers ; 2. Le Dharmadhatu est une manifestation d'un esprit unique ou d'une substance élémentaire unique ; 3. Le Dharmadhatu est un monde où toutes les existences particulières qu'il renferme peuvent s'identifier à un seul esprit sous-jacent ; 4. Le Dharmadhatu est un monde où chacun des objets particuliers qu'il renferme peut s'identifier avec chaque autre objet particulier, toute ligne de séparation entre eux étant supprimée. » Suzuki Daisetsu (鈴木大拙)

Si l'on parvient à purifier progressivement l'homme ordinaire, pour en faire un sage, un saint... tel sera le mérite de la croyance sacrée.

Ainsi, le bouddhisme humaniste, c'est le bouddhisme tel qu'en lui-même : c'est ce que Bouddha a dit aux hommes. A l'époque, en Inde, de nombreux hérétiques avaient des méthodes de pratique excentriques et irrationnelles, contraires à la voie normale. Par compassion et aussi pour subjuguier les quatre-vingt-seize types d'hérétiques, Bouddha déploya toute son énergie pour prêcher le Dharma et libérer les êtres. Les résultats furent excellents, mais à cause des différences de pensée et d'habitudes des êtres, il ne put les unifier.

Le bouddhisme ne recommande pas la pratique de la volupté, car les joies et passions excessives peuvent égarer l'homme. Cependant, il n'encourage pas non plus la pratique ascétique trop sévère. Même si l'ascèse peut gagner l'estime des gens, ce genre de vie glaciale n'apporte aucun intérêt à la société ni à la foule. Le véritable bouddhisme humaniste doit préconiser la doctrine de la Voie du milieu et de la coproduction conditionnelle et c'est ce que Bouddha a enseigné et pratiqué.

Désormais, le bouddhisme doit se conformer aux instructions du bouddhisme humaniste enseignées par Bouddha. Comme il est dit : « Réussir l'homme, c'est acquérir la bouddhité ». Ne devient-on pas bouddha quand on est illuminé ?

En outre, Bouddha nous dit qu'il faut guider les êtres avec les *catvari-samgraha-vastuni*⁴, prononcer les quatre vœux universels, attacher de l'importance aux nécessités de la vie et à la bonne conduite et surtout appliquer ces doctrines transcendantes et approfondies dans la vie quotidienne, afin de pouvoir obtenir la paix et l'aisance dans le monde des hommes.

L'enseignement de Bouddha de toute cette période de vie consiste

4. 四攝法 les quatre méthodes que les bodhisattvas utilisent pour guider les êtres vers la Voie de la libération.

à nous apprendre la loyauté envers le pays, la piété filiale envers les parents et l'égalité envers tous les hommes ... Le confucianisme et le taoïsme possèdent des principes similaires, mais ils sont superficiels et fragmentaires. Seul le bouddhisme va jusqu'au fond des choses et c'est pourquoi, il peut porter seul la bannière et rester impérissable au fil du temps, dans le long fleuve de la civilisation et de l'histoire de l'humanité.

Avec l'égalité et le respect mutuel, on peut transcender la vie et la mort

L'égalité est aussi une doctrine qui permet au bouddhisme de distancier sa vision du monde. Dans la chambre de Vimalakirti, Sāriputra a reçu une leçon de la jeune fille ; ceci prouve bien que la sagesse ne dépend pas de l'âge et que le grand arhat a aussi parfois besoin de l'enseignement d'une bodhisattva-féminine. Dans le Sūtra de l'Ornementation fleurie, Sudhanakumāra a pu accéder au royaume du Dharma sous la conduite de conseillers féminins comme Isana, Vasumitra, Prabhuta, Bhadrattama, Maitrayani, Srimati, Simba-vijrmbhita, Vasumitra et Vasanti.

Aussi, m'adressant à nos bhiksus d'aujourd'hui, je leur demande : « Le bodhisattva Avalokiteśvara que vous vénerez habituellement, ne se manifeste-t-il pas souvent sous une apparence féminine ? Pourtant, dans la vie quotidienne, vous persistez dans le concept de l'inégalité des sexes... N'est-ce pas contradictoire ?...

Ceci résulte de votre manque de compréhension de l'enseignement de Bouddha sur l'égalité.

Bien sûr, il n'y a pas que l'égalité des sexes : il y a aussi l'égalité entre monastiques et laïques, entre le passé et le présent... éventuellement, entre le phénomène et le principe. On peut dire que la Vérité

est en effet l'égalité. C'est pourquoi, j'ai composé la gāthā de la B.L.I.A. :

Que la bonté, la compassion, la joie et l'équanimité règnent dans le dharmadhatu,

Que nous sachions apprécier notre bonheur, nos relations et en fassions bénéficier autrui dans le Ciel et ici-bas ;

Que la méditation, la chasteté et la discipline nous mènent à la magnanimité universelle,

Que notre grand vœu soit exaucé en toute humilité et gratitude.

En fait, dans ces quatre vers, le terme le plus important est « magnanimité universelle » qui englobe « l'égalité » et « la patience », lesquelles représentent l'ultime enseignement du Dharma.

De nos jours, nombreux sont ceux qui ne font que répéter qu'ils apprennent le bouddhisme avec pour seul objectif, de transcender la vie et la mort. Mais, que signifie transcender la vie et la mort ? Avons-nous vu quelqu'un transcender la vie et la mort ?

La véritable transcendance de la vie, c'est ne pas s'y attacher, ne pas comparer, ne pas convoiter, ne pas craindre la mort et ne pas croire que mort signifie destruction. En effet, la mort est comme un déménagement, une émigration, un changement de voiture ou de linge et c'est aussi un heureux événement. De plus, et c'est une évidence : c'est parce qu'il est né que l'homme doit mourir : sans naissance, pas de mort. Pourquoi devrait-on se persuader que la naissance est un événement heureux et la mort, une chose triste ? Si l'on sait regarder la vie et la mort avec un cœur ordinaire, n'est-ce pas une manière de les transcender ?

Les bouddhistes d'aujourd'hui ne doivent pas se limiter à n'œuvrer qu'à leur propre perfection, ni toujours vénérer Bouddha pour solliciter ses faveurs, car ce ne sont là, que des actes de convoi-

tise. Ce que Bouddha nous enseigne est la simplicité et la pureté. La vraie croyance, c'est développer l'esprit de foi bouddhiste dans le monde des hommes et prononcer la bodhicitta. C'est pourquoi, il ne faut pas uniquement prier et vénérer Bouddha, mais agir comme le fit Bouddha. Le véritable esprit du bouddhisme humaniste, c'est la pratique de la Voie du bodhisattva.

4. L'omniprésent bouddhisme humaniste

Tout ce qui est dit ci-dessus démontre l'harmonisation du bouddhisme primitif et du bouddhisme mahayana, qui reflète fidèlement l'intention première de Bouddha. Les bouddhistes d'aujourd'hui ne doivent rejeter aucune pratique. Si tu choisis de te retirer dans la montagne, le bouddhisme humaniste ne t'exclut pas et si tu choisis de te cultiver et de fonder des œuvres pour le bénéfice de l'humanité, le bouddhisme humaniste ne te rejette pas non plus. L'intention première de Bouddha est d'embrasser, et l'immense vacuité et toutes les formes d'existence, d'encourager la coexistence et le respect mutuel. C'est pourquoi, dans mes calligraphies d'un seul tenant, j'écris souvent « posséder ensemble », « prospérer ensemble », « vivre ensemble »... L'idée est de décrire l'intention première de Bouddha de manière plus explicite et plus compréhensible, afin que les gens puissent s'y conformer dans la vie quotidienne.

J'ai vécu presque quatre-vingts années de vie monastique et j'ai réalisé progressivement l'importance de la « Vacuité ». Si ton cœur est aussi vaste que le Néant, ne pourras-tu pas embrasser l'univers entier et l'enseignement de Bouddha : « Le monde est le monde de notre Cœur, tous les êtres sont les êtres de notre Cœur et tous les phénomènes sont les phénomènes de notre Cœur » ? Si tout est dans mon Cœur, pourquoi devrais-je les repousser ? Par conséquent, la

Vacuité, c'est l'Existence et pourquoi ne pourrais-tu réaliser tous les phénomènes à partir de la Vacuité ? Mon Cœur étant aussi vaste que le Néant, qu'est-ce qui peut m'empêcher de devenir le maître du monde ?

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Si quelqu'un veut comprendre l'état de Bouddha, il devra d'abord purifier son esprit jusqu'au Néant. » Le Néant est sans naissance ni extinction et si tu comprends cette caractéristique du Néant, tu comprends aussi que la vie est sans naissance et sans mort. Quand Bouddha parle de la vie, il dit que l'homme pratique la perfection à partir de ce corps physique, pour acquérir le corps dharmique (*dharmakāya*). Et le dharmakāya est en effet notre visage d'origine, omniprésent dans le Néant et dans le dharmadhatu. Tel est l'objectif de la pratique de la perfection.

Si quelqu'un me demande aujourd'hui où se trouve Bouddha, je lui réponds en me basant sur ma propre expérience, que Bouddha se trouve dans notre Cœur, dans le vaste Néant où nous vivons, dans notre foi...

Bouddha est dans notre Cœur, c'est pour cette raison que, dans les textes canoniques bouddhistes, il est toujours mentionné : « Tous les êtres possèdent la nature de Bouddha », « Bouddha est dans mon Cœur », ou « Je suis Bouddha ». Néanmoins, est-il possible qu'il n'existe pas d'*icchantikas* dans ce monde ? Bouddha se trouve-t-il aussi dans le Cœur des *icchantikas* ? Ou dans le Cœur des terroristes ? Ou encore dans le Cœur des cardinaux du Vatican ? Dès lors, « Bouddha se trouve dans le Cœur de chaque être », cette phrase est une vérité, mais non une finalité.

Alors, où se trouve exactement, Bouddha ? En me basant sur mes nombreuses années de pratique bouddhiste, je pense que Bouddha doit probablement se trouver dans le Néant, dans le dharmadhatu. Le sūtra dit aussi : « Le dharmakāya du Tathāgata se répand dans le Néant et

il est omniprésent dans le dharmadhatu ». Dans le Néant, y a-t-il un endroit où n'est pas Bouddha ?

Par exemple : Quand tu vénères un portrait, pour toi, il est Bouddha et non pas une simple feuille de papier. Quand tu te prosternes devant toutes les statues en or, argent, bronze, fer, béton ou bois, tu ne demandes pas en quelle matière elles sont faites, car pour toi, c'est tout simplement Bouddha. Ainsi, tous les objets et phénomènes de ce monde, peuvent être considérés comme étant Bouddha.

*Les murmures des ruisseaux ne sont que les mots du Dharma,
Les paysages des montagnes ne sont que les formes de la pureté.*

Montagne, fleuve, soleil, lune ou étoile, lequel de ces phénomènes n'est-il pas une manifestation de Bouddha ? Par conséquent, le dharmadhatu devrait être le vrai corps de Bouddha.

Les contes Chan tels que « Le Vénérable Danxia faisant du feu avec la statue de Bouddha » et « La vieille dame incendiant la pagode » nous amènent à nous poser la question : qui est celui qui connaît vraiment Bouddha ?

Un jour, un vénérable prêcheur de Dharma donne une lecture dans laquelle il proclame que le dharmakāya de Bouddha est partout dans le Néant et dans le dharmadhatu, et les auditeurs de la salle ressentent aussi l'omniprésence du Grand Bouddha.

Soudain, un pratiquant Chan se met à tousser et crache en direction de la statue de Bouddha. Toute la salle sursaute, le maître orateur est particulièrement en colère, il le réprimande en disant : « Comment oses-tu commettre un tel sacrilège ? Tu peux cracher où tu veux, comment peux-tu le faire sur la statue de Bouddha ? » Le pratiquant Chan tousse encore une fois et lui demande : « Maître, je dois encore



Maître Danxia brûlant les statues de Bouddha en bois / Encre sur papier / 32 x 36,7 cm
Dynastie Yuan (1271-1368) / Ishibashi Museum of Art, Kurume, Japon

cracher maintenant. Dites-moi, dans quelle partie du Néant, Bouddha ne se trouve pas ! »

L'orateur explique le principe, le pratiquant l'exerce. Si l'on ne sait pas unir la théorie et la pratique, il sera difficile de pénétrer à fond le sens du Dharma. Naturellement, il n'est pas si facile de connaître et encore moins de réaliser le vrai et omniprésent corps de Bouddha.

En fait, si l'on pose la question la plus simple : « Où se trouve Bouddha ? », la réponse est : « Bouddha se trouve dans notre foi. »

La foi possède des niveaux différents : c'est comme lorsque le patriarche Bodhidharma dit à ses disciples : « Daofu (道副) a reçu ma peau, Zongchi (總持 Bhiksuni) ma chair, Daoyu (道育) mes os, et Huike (慧可) ma moelle. » Plus notre foi est grande, plus nous sommes proches de Bouddha. J'espère que nos adeptes bouddhistes ne laisseront pas s'étioier leur foi, au risque de voir leurs attachements et

préjugés, les éloigner de Bouddha. Car notre aperçu du Bouddha ne se trouve pas à travers un monde épistémologique fondé sur la discrimination, mais à travers les différentes profondeurs de notre foi. Quand notre compréhension et notre pratique atteindront leur niveau ultime, nous réaliserons que nous vivons dans le dharmakāya de Bouddha et que le dharmakāya se trouve aussi dans notre Cœur. Bouddha n'est pas une déité locale, ni le seigneur d'un des trente-trois-cieux : Bouddha est un être éveillé qui a réalisé la Vérité. On se doit de réaliser sa foi au stade ultime, pour comprendre où se trouve Bouddha.

Le bouddhisme humaniste : Rendre au bouddhisme son vrai visage

Ces nombreux concepts fondamentaux du bouddhisme basés sur les trois dharma-sceaux (Tous les phénomènes sont impermanents, tous les phénomènes sont impersonnels, le nirvana est paix), ne peuvent être cités que sommairement, car le degré de l'éveil de Bouddha ne peut être décrit par des mots et des paroles, ni atteint par des pensées. Et même les *Agama-sūtras* compilés lors des conciles et les textes canoniques bouddhistes de tout genre, ne peuvent décrire totalement l'état de la sans-apparence, sans-attachement, sans-pensée et sans-limite de Bouddha ! C'est quand tu peux atteindre cet état que tu peux réaliser la présence de Bouddha dans ton Cœur. Comme nous parlons du bouddhisme humaniste, nous devons nous conformer à cet ordre enseigné par Bouddha, pour nous grandir progressivement et passer de l'homme jusqu'au bouddha.

Pour moi, 'grandir' c'est comprendre que l'autre et moi sommes de la même essence. C'est oublier l'ego et les phénomènes, transcender le passé et le présent. Il est dit : « Les anciens n'ont pas vu la Lune d'aujourd'hui et pourtant la Lune d'aujourd'hui a éclairé les anciens. »

Ne veux-tu pas être comme le soleil, la lune et les étoiles ? Ne vois-tu pas que la vie leur ressemble ?

On dit parfois : « Les vagues du fleuve Yangzi poussent celles d'avant et les générations nouvelles chassent les anciennes. » D'où viennent-elles, ces nouvelles générations ? N'incarnent-elles pas l'essence de notre vie, qui se répète dans le cycle du samsara ? Pourquoi ne vois-tu pas le « toi-même » du passé, celui que l'on appelle ton « visage d'origine » ? « Toute une rivière d'eau printanière coule vers l'est »... où est-elle partie ? Elle reviendra encore, n'est-ce pas ? Cette pensée de l'immortalité de la vie et de la succession éternelle du dharmadhatu, est en effet ce qui apporte l'espérance au monde. Si notre foi dans le bouddhisme humaniste n'est pas établie sur ce genre de suprême et insurpassable point d'appui, où et comment pourrions-nous lui donner une encore meilleure place ?

C'est pourquoi, le bouddhisme humaniste n'est pas différent du bouddhisme traditionnel : Ce sont les hommes qui, se basant sur leur esprit discriminant et leur niveau personnel, fragmentent le bouddhisme. C'est comme ce concept de « la même eau vue de quatre manières différentes » de l'école Yogacara : l'eau est cristal aux yeux des êtres célestes. Elle est rivière, lac, fleuve et océan aux yeux des hommes. Elle devient palais pour les poissons et crevettes, et sang dans la bouche des pretas.

Pouvons-nous comprendre le vrai sens des Trois Joyaux – Bouddha, Dharma et Sangha – et ce qu'est le visage d'origine ?

Au prisme de la foi, (peu importe que ce soit celle du bouddhisme humaniste ou du bouddhisme traditionnel, ou encore d'un quelconque genre de bouddhisme), nous devons évidemment comprendre que, dans l'ultime-vérité, tout est semblable. Malheureusement, les gens s'obstinent et font aller leur langue...

Dans la société actuelle, tout le monde veut mener une vie active, riche de bonheur, d'espoir et d'avenir. Ainsi, le bouddhisme huma-

niste ne mérite-t-il pas que l'on se regroupe pour le répandre, le développer, et le ramener à l'intention première de Bouddha ? Promouvoir le bouddhisme humaniste, là réside l'avenir du bouddhisme, là est la lumière pour le monde des hommes. Ne vous plongez pas dans le bouddhisme traditionnel, passif et erroné : ce bouddhisme du passé... Si aujourd'hui, nous exhortons le bouddhisme humaniste, c'est pour rendre au bouddhisme son vrai visage d'origine : un bouddhisme actif, transcendant et parfait.

En somme, l'enseignement de Bouddha privilégie la simplicité, la paix, l'unité entre tous les hommes et son but est d'apporter la joie, le bonheur et la libération à leur monde. Les diverses doctrines peuvent être données à titre commun ou personnel, aux disciples monastiques ou laïques... Pour être du dharma, il suffit qu'elles puissent purifier le cœur des hommes et harmoniser la société. Comme l'a dit Bouddha à Kauśika : « Toutes les paroles véridiques, bienfaisantes et merveilleuses du monde, viennent de mon Dharma. » (*Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra*)

Que tous les hommes puissent se purifier de leurs afflictions, transcender le monde de vulgarité, du monde des formes, vers le dharmadhatu incommensurable, sans forme et sans borne : C'est la nature dharmique et l'ultime-vérité que possèdent Bouddha et chacun de nous tous, et c'est aussi l'essence du dharmakāya de la Sagesse du Miroir sublime (*ādarśa-jñāna* 大圓鏡智).

En conclusion, notre unique intention est d'offrir une approche globale du bouddhisme des temps modernes, où les gens seront capables de percevoir l'unité entre les principes et les phénomènes, l'indifférence entre soi-même et autrui, capables de traiter tous les êtres sur un pied de parfaite égalité. Que nous puissions tous suivre les pas du Bouddha du monde des hommes : Je suis un dans la foule et dans la foule, il y a moi. Et même quand nous serons illuminés comme Bouddha, nous ne pourrions quitter ni le monde ni le Néant.



Bodhisattva Avalokitesvara / Dessin sur soie de Seo Gubang en 1323, Corée, dynastie Goryeo (918-1392)
165,5 x 101, 5 cm / Sen-oku Hakuko Kan, Kyoto, Japan

Chapitre 4

Le développement du bouddhisme en Chine



[Sommaire]

Le bouddhisme naît en Inde et s'épanouit ensuite, en Chine. Depuis les monastiques chinois partant à la recherche des textes canoniques à l'Ouest, en passant par les monastiques des Territoires de l'Ouest venus prêcher le Dharma à l'Est et après plusieurs centaines d'années, le bouddhisme fusionne avec la culture, les coutumes et la vie quotidienne chinoise. Il devient alors une quintessence, un élément essentiel, indispensable à la civilisation chinoise. Parmi les trois systèmes linguistiques du bouddhisme – chinois, tibétain et pali, deux sont en Chine, ce qui montre bien l'influence du développement du bouddhisme dans ce pays.

Quelles sont les influences produites par le bouddhisme en Chine ? Dans la vie quotidienne, l'influence du Bouddhisme se fait sentir dans l'habillement, la nourriture, le logement et les déplacements. Dans le domaine de l'intérêt public, on note la création des écoles gratuites, la plantation d'arbres et le reboisement, la création des *Fotuhu* 佛圖戶¹ et des *Changshengku* 長生庫², etc. Dans le domaine artistique, que ce soit en architecture, sculpture, peinture et calligraphie, la culture chinoise est fortement influencée par le bouddhisme et, dans le domaine littéraire, grâce à la traduction des textes canoniques, la langue chinoise s'enrichit en vocabulaire et en style. Les grands lettrés et hommes distingués comme Tao Yuanming, Xie lingyun, Wang Wei, etc. ont tous entretenu de profondes relations avec le bouddhisme humaniste.

1. Famille de condamnés reconvertis en travailleurs dans les pagodes.

2. Etablissement de crédit géré par les monastères bouddhistes anciens.

Ce chapitre révèle aussi les dix raisons de la décadence ultérieure du bouddhisme en Chine : la réaction de rejet des religions locales, l'élimination des monarques absolus, la prospérité de l'école ésotérique, la décadence de la morale, de la vertu et de la foi..., tous ces problèmes qui méritent une étude approfondie.

Le développement du bouddhisme en Chine

Ce que l'on appelle « bouddhisme humaniste » n'est pas le bouddhisme d'une quelconque région ou d'un quelconque individu. Il est dit ci-dessus que le bouddhisme humaniste est l'enseignement du Bouddha : c'est la religion par laquelle Bouddha enseigne le Dharma aux hommes. Bouddha naît dans le monde des hommes, il y accède à l'Eveil et y enseigne le Dharma. Les textes canoniques du Tripitaka et des Douze sections sont tous destinés aux hommes.

Dans la perspective de la terre pure du mahayana, il est dit : le monde Saha, c'est la terre pure ; le kleśa, c'est le bodhi ; quand le Cœur est pur, la terre est pure...

En fait, Bouddha nous dit qu'il faut se centrer sur l'homme et sur le monde des hommes, car c'est là que l'on peut parfaire la bouddhéité. Le sixième patriarche Huineng a dit : « Le Dharma se trouve dans le monde, il est inutile de le chercher ailleurs », tous les phénomènes sont des vérités, tous les phénomènes représentent le bouddhisme humaniste.

Après le parinirvāna de Bouddha, les disciples ont transmis le Dharma partout en Asie et aujourd'hui, le bouddhisme est devenu une des plus grandes religions du monde.

En Chine, le bouddhisme s'installe d'abord à l'Est. En l'an 64, l'empereur Mingdi de la dynastie des Han orientaux, envoie Cai Yin et d'autres vers les Territoires de l'Ouest, pour inviter les śramaṇas Kāśyapa-mātāṅga et Dharmaratna de Yuezhi, au Temple du Cheval blanc de Luoyang. Dès lors, le bouddhisme fait son entrée officielle en Chine.



Statue d'arhat - Temple Lingyan / 1066 Sons du Nord / Argile / H: 155 cm / Jinan, Shandong, Chine

De la dynastie Han orientale jusqu'à nos jours, le bouddhisme a vécu plus de deux mille ans en Chine où il a profondément influencé les domaines politique, économique, littéraire, linguistique, artistique, musical et architectural. Ensuite, il s'est propagé en Corée, au Japon, au Viêt-Nam, etc. et il est devenu la base de la civilisation de l'Asie orientale.

Si un tel résultat a pu se produire, c'est parce que le bouddhisme chinois a adopté et prorogé le caractère humaniste et l'esprit positif du mahayana et de l'hinayana et les a glorieusement développés, à tel point que, de l'empereur au menu peuple, tout le monde vivait dans une profonde imprégnation culturelle bouddhiste.

Au fil des différentes dynasties, le bouddhisme a connu des périodes de prospérité et de décadence. Pourtant, les deux catégories de disciples – monastiques et laïques – ont toujours préservé l'intention première de Bouddha : s'intéresser aux activités favorables à la vie quotidienne du peuple, soutenir la cause des bons leaders politiques, avoir à cœur les hommes et les problèmes de la société, apporter le bien-être au peuple et enrichir la culture chinoise... En étudiant la conduite des moines éminents des générations passées, on peut percevoir partout la manifestation du Bouddha et le développement de l'esprit du bouddhisme humaniste. Certains d'entre eux assument la responsabilité de Maître impérial, pour aider l'empereur à gouverner le pays. D'autres partent à l'Ouest à la recherche des textes canoniques et effectuent des travaux de traduction et d'échanges culturels ; d'autres encore bâtissent des monastères, établissent les règles pures, ou aménagent des grottes, plantent des arbres, reboisent les forêts, construisent des moulins, fondent des établissements de crédit, réparent les ponts et les routes, offrent des services médicaux et éducatifs, transmettent les préceptes et le juste Dharma, etc.

Aujourd'hui, nous devons, nous aussi, suivre cet esprit pour continuer l'œuvre des prédécesseurs et ouvrir de nouvelles voies. C'est pourquoi, ce chapitre présente une vue générale et historique de ces efforts, en espérant pouvoir se servir du passé pour construire le présent.

1. Le bouddhisme humaniste dans la vie quotidienne

L'habillement, la nourriture, le logement, la marche... font partie des nécessités de la vie quotidienne et même Bouddha, l'être éveillé, ne peut échapper à ces besoins de la vie des hommes. Parmi les Cinq

Véhicules, les êtres célestes et les humains dépendent encore de ces besoins de la vie mondaine, tandis que les sravakas cultivent des pensées supra-mondaines. En fusionnant l'esprit des êtres humains et célestes, sravakas et pratyekabuddhas, on obtient la bodhicitta de la voie du bodhisattva, qui n'est autre que le bouddhisme humaniste.

Partons donc de ces nécessités de la vie quotidienne pour exposer la situation globale du développement du bouddhisme en Chine.

Nourriture

Il est dit : « La nourriture est le paradis pour le peuple » et il est vrai que manger est une affaire importante dans la vie. L'influence profonde du bouddhisme peut être perçue à travers la culture de l'alimentation chinoise. Parmi les légumes et fruits que nous consommons tous les jours, plus de la moitié d'entre eux sont arrivés en même temps que le bouddhisme, par la route de la soie. Par exemple : L'orge, le sarrasin, le lablab, le pois, l'aubergine, le melon, le raisin, la pastèque, la pomme grenade, la tomate, le concombre, la noix, la carotte, l'épinard et le jaquier ... sont devenus les principaux ingrédients de la cuisine chinoise. Sans ces fruits et légumes et avec une telle population, quelles difficultés les Chinois ne connaîtraient-ils pas dans leur vie quotidienne !

A part les légumes, l'habitude de manger de la bouillie de riz le matin, résulte aussi de l'influence bouddhiste. Les sūtras mentionnent que la consommation de bouillie de riz favorise la digestion, calme la faim et prolonge la durée de vie. Pour célébrer l'accès à l'éveil de Bouddha, chaque année, au huitième jour du douzième mois du calendrier lunaire (*Laba*), les pagodes chinoises préparent la bouillie *Laba* pour la distribuer gratuitement à tous les habitants. A ce jour, la fête *Laba* est devenue l'une des fêtes importantes de tous les Chinois



Maitre Jianzhen - Temple Toshodaiji / Période Nara (710-794) / H: 80,1 cm

du monde. Actuellement, les temples de Fo Guang Shan offrent chaque année plus d'un million de bols de bouillie *Laba*.

En outre, boire du thé vient aussi des anciennes traditions des monastères bouddhistes : le thé est servi aux visiteurs dans les salles de réception en guise de bienvenue, tandis que le rassemblement des monastiques pour prendre le thé est appelé *Pucha* 普茶. En particulier, le thé possède un effet stimulant et est utilisé pour combattre l'état de stupeur et la fatigue, résultant souvent d'une longue période de méditation. Par la suite, boire du thé est devenu une coutume pour les pratiquants de la méditation et il est d'un usage rituel dans les pratiques quotidiennes des monastères Chan. En lisant le célèbre Gong'an « Le thé de Zhaozhou » de l'école Chan, on peut voir l'influence du thé

dans la culture chinoise et comment une petite indication du maître Chan peut nous conduire vers un état différent.

Aujourd'hui, plusieurs thés mondialement renommés sont liés aux monastiques bouddhistes : le *Biluochun* du Mont Dongting à Jiangsu, le *Dahongpao* de Wuyi à Fujian, le *Longjing* du Temple Yuquan à Hangzhou et le *Pu-er* de Xishuangbanna... tous ont été cultivés à l'origine, dans les monastères.

Les habitants du Tibet sont pour la plupart, des consommateurs de viande de bœuf et du mouton et, sans le *Pu-er*, ils auraient du mal à la digérer. Les plantations de thé se situent, en général, dans les montagnes, aux alentours des monastères bouddhistes. Ainsi, « Chan et le thé ne font qu'un » devient-il une des clés de la culture chinoise.

Le Grand maître Jianzhen (688-763), de la dynastie Tang, a apporté le thé au Japon et il y devint le « Premier patriarche du thé ». Plus tard, le moine japonais Myoan Eisai (1141-1215) vint étudier en Chine et, à son retour, introduisit la « Cérémonie du thé » au Japon. On peut dire que la « Cérémonie du thé » japonaise est inspirée du bouddhisme et de la culture chinoise. Les monastiques bouddhistes ont vraiment exercé une très forte influence sur le développement de l'art du thé et la propagation de la culture chinoise.

Mais la plus grande contribution du bouddhisme au monde, est la réalisation et la propagation du végétarisme. Tout au début, à l'époque de Bouddha, lors des demandes d'aumône et pour se conformer aux us et coutumes de la société, les monastiques mangeaient tout ce que leur offraient les adeptes, sans faire de différence entre les mets gras et les mets maigres.

Quand le bouddhisme arriva en Chine et à cause des conditions géographiques et climatiques, il devint difficile de continuer ce rite de la demande d'aumône. Les monastiques prirent donc l'habitude de s'installer dans un endroit fixe pour prêcher le Dharma et ils

commencèrent à installer des dépôts et des cuisines pour se préparer les repas. Le bouddhisme chinois préconise le végétarisme à cause de l'esprit de bienveillante compassion et aussi en raison de l'influence du confucianisme qui dit, en parlant des animaux : « En les voyant en vie, on n'a pas le cœur de les voir mourir ; en ayant entendu leur voix, on n'a pas le cœur de manger leur chair ». Ainsi, le végétarisme devint une habitude entrée dans les mœurs et un trait distinctif de la pratique du bouddhisme chinois. L'union des deux cultures – bouddhiste et confucianiste – a fait en sorte que le végétarisme devint une bonne habitude de vie et aussi une importante théorie sur le respect de la vie, prôné par le bouddhisme humaniste.

Le bouddhisme ne s'oppose pas formellement à la consommation de viande, mais il encourage à ne pas ôter la vie quelle qu'elle soit. Cet esprit de bienveillante compassion et d'égalité correspond bien au concept de la protection de l'environnement et des animaux, très présent de nos jours et à l'échelle mondiale.

Habillement

Après la nourriture, parlons maintenant de la culture de l'habillement.

A la suite des dynasties Wei, Jin, du Sud et du Nord, les habits et parures chinois ont connu, sous l'influence du bouddhisme et de la culture d'Asie mineure, de grands changements et de nombreuses réformes, tant dans le style que dans le choix des couleurs. En examinant l'habillement et la toilette des femmes de la dynastie Tang, on peut percevoir le résultat très marqué de la fusion du bouddhisme et de la culture chinoise.

A cette époque, les femmes aiment spécialement porter des jupes de couleur rouge venues des Territoires de l'Ouest. Le chignon de



Temple du Cheval blanc - Porte d'entrée / Luoyang, Henan, Chine

style *feitianji* imitant celui des fées *feitian* sur les peintures bouddhistes et celui de l'*uṣṇīṣa* du Sakyamuni-bouddha, est l'une des coiffures préférées des femmes du palais impérial. En outre, les colliers de perles et de jade, qui sont au départ portés par les bouddhas et les bodhisattvas, sont aussi arrivés en Chine en même temps que le bouddhisme et sont devenus les accessoires préférés des dames et des musiciennes. Les motifs des tissus et broderies *jendong*, *fleur de lotus*, *huit bons augures*, etc. sont tous des modèles d'origine bouddhiste.

En particulier, les robes (*changshan* et *haiqing*) et le *kesa* dénudant l'épaule droite, que portent encore aujourd'hui les bonzes chinois, sont aussi venus de l'Inde et sont devenus les représentants de l'habit Han. On peut dire que les monastiques contemporains, grâce à leur habillement, préservent la culture chinoise traditionnelle.

Logement

Parlons du logement maintenant.

Le bouddhisme honore la nature ; la plupart des pratiquants aiment la simplicité et la compagnie de la nature. Au temps de Bouddha, le climat chaud de l'Inde permettait à ses disciples de prendre un seul repas par jour et de dormir sous les arbres. Certains bhiksus se rassemblaient dans les montagnes où ils menaient une vie communautaire. Mais en Chine, certaines régions connaissent un climat froid, interdisant de vivre dans la nature. C'est ainsi que pagodes et monastères ont vu le jour.

La première pagode chinoise fut *Honglu* 鴻臚 *Shi* 寺 (connue aussi sous le nom *Le cheval blanc*), construite durant la dynastie Han Orientale (58-75). À l'origine le bâtiment était une maison de réception impériale. L'arrivée des deux monastiques indiennes : Kasyapa-matanga et Dharmaratna, en a fait une pagode. Dès lors, les logements et les lieux de culte des monastiques chinois furent appelés *Shi* 寺 (pagode).

Plus tard, à part *Shi* 寺, d'autres appellations furent utilisées pour désigner les résidences des pratiquants bouddhistes : monastère, bonzerie, vihara, etc. Plus encore, l'aspect majestueux des édifices bouddhistes devint caractéristique de l'architecture chinoise et influença quelque peu le style des palais impériaux. Les maisons alignées et mitoyennes dans les campagnes chinoises reflètent également l'influence du style des communautés monastiques.

De plus, ce que l'on appelle « le monastère créé par Mazu, et les règles pures établies par Baizhang », instaura, pour le bouddhisme chinois, un système de règles et d'institutions qui a grandement influencé les empereurs des différentes dynasties, en les aidant à améliorer les règles d'édification de leurs royaumes.

Certains monastères furent construits grâce aux contributions du peuple, d'autres ont été créés par décret impérial, comme le monastère Chan Jiangtian à Jinshan, le monastère Qixia à Nanjing, etc. et

sont devenus des édifices nationaux. Ces monastères sont en général étendus et majestueux.

Enfin, à l'Est et au Nord de la Chine, plusieurs pagodes furent aménagées dans des grottes à flanc de montagne et devinrent des lieux de réconfort spirituel pour les habitants des régions frontalières. Elles font aussi partie des trésors de la culture chinoise.

De nos jours, l'architecture bouddhiste présente un visage pluraliste, adapté aux besoins de l'époque et offrant au monde des hommes, beaucoup plus de couleurs. Et chaque changement illustre le développement historique du bouddhisme humaniste.

La démarche

La démarche est une autre composante culturelle, prise en considération par le bouddhisme. A l'époque de Bouddha, lors des demandes d'aumône, les bhiksus marchent en regardant droit devant eux, l'esprit concentré, les bras balancés naturellement, d'une démarche posée et régulière.

Le bouddhisme chinois parle de « trois mille maintiens dignes et graves, quatre-vingts mille démarches subtiles », c'est-à-dire que toutes les manières de marcher, se tenir, s'asseoir et se coucher, doivent être dignes et graves. On parle de « Marcher comme le vent, s'asseoir comme la cloche, se tenir comme le pin et se coucher comme l'arc », pour exprimer la dignité et la droiture qu'un pratiquant manifeste par son allure, tant intérieure qu'extérieure.

En particulier, le bouddhisme attache de l'importance à la manière de se mettre en rang. Lors des services religieux du matin et du soir, les monastiques doivent se mettre en rang pour entrer et sortir de la salle de Bouddha. En plus de surveiller leur démarche, ils doivent aussi faire attention à l'ordre et à l'alignement du groupe.

Cet entraînement améliore la dextérité en matière de contrôle du temps et de l'espace, évite les chamailleries pour la première place et la crainte de rester en arrière. C'est là aussi, une pratique obligatoire du bouddhisme humaniste.

A vrai dire, nous devons restituer cette culture, surtout dans la société actuelle où les gens se bousculent, ne suivent pas la ligne, parlent fort en public et parfois même, font du tapage. Si l'on peut promouvoir cette manière de parler à voix basse, marcher lentement et respecter l'ordre, avec en plus la grâce et l'élégance d'un gentilhomme traditionnel, notre société sera bien plus harmonieuse et ordonnée.

Depuis que l'école Chan s'est développée en cinq lignées et sept branches, le bouddhisme chinois connaît davantage de règles, telles que le signal des rassemblements et l'annonce de l'heure des exercices par les cloches et les plaquettes de bois, la cloche du matin et le tambour du soir. Les bhiksus qui se rendent d'une pagode à l'autre, que ce soit pour étudier ou visiter, doivent se conformer aux règles et prescriptions des monastères respectifs. Les monastères suivent aussi les règles générales, pour entretenir des relations mutuelles sans manquer à la politesse.

L'attachement du bouddhisme humaniste à l'équivalence entre la vie et la pratique de la perfection, se manifeste par les cinq exercices quotidiens et les trois repas. L'élégance et la grâce des monastiques leur permettent de gagner le respect des adeptes. Comme il est dit :

Les sons qui dictent le nom de Bouddha ressemblent au ruissellement de l'eau,

La récitation des sutras en marchant évoque un vol de cigognes ;

Les mains se joignent devant la poitrine comme pour porter un bol d'eau,

Le corps se tient comme s'il portait un bol d'huile sur la tête.

Toutes ces bonnes habitudes ont été inspirées par la conduite personnelle de Bouddha. Quand le grand philosophe néo-confucianiste Cheng Yi (程頤 1033-1107) de la dynastie Song, vit les monastiques de la pagode Dinglin entrer dans le hall avec une telle élégance, il s'exclama : « Les rites des trois générations sont tous affichés ici ! », c'est le meilleur témoignage du respect des gens envers les rites du bouddhisme. On peut dire que les nécessités de la vie quotidienne des Chinois sont fortement influencées par le bouddhisme : la culture chinoise, le bouddhisme humaniste et Bouddha se répondent à distance. Le monde bouddhiste contemporain, surtout les monastiques



Le stupa de Sariputra - Nalanda / Bihar, Inde

bouddhistes, ne peuvent pas ignorer cette notion extrêmement importante du bouddhisme humaniste.

La raison d'être du bouddhisme humaniste, c'est d'apporter ce dont l'homme a besoin. L'habillement, la nourriture, le logement et la démarche sont les nécessités de la vie de l'homme. Le bouddhisme humaniste doit aussi penser aux besoins de l'homme quand il établit des règles et instaure des critères. Par conséquent, nous, bouddhistes, devons prendre en considération le développement du bouddhisme humaniste au sein de la culture chinoise, afin qu'il puisse retrouver l'intention première de Bouddha.

2. Les œuvres sociales de charité et d'intérêt public, du bouddhisme humaniste

Les facteurs fondamentaux qui ont permis au bouddhisme de se propager en Chine (et à travers le monde) et d'être accepté par tous les hommes de la société, sont son dévouement et son soutien pour aider les gens à résoudre les problèmes de la vie quotidienne.

L'objectif de la venue de Bouddha dans ce monde est de faire bénéficier tous les êtres. Il est le plus grand philanthrope du monde et aussi le premier bénévole de l'humanité, infatigable et désintéressé. Par la suite, les disciples ont suivi ses pas, pour prêcher le Dharma et apporter de l'intérêt à soi-même et à autrui. C'est ainsi que l'honorable Upali visitait les malades et leur apportait des médicaments ainsi que d'autres grands philanthropes, comme le notable Sudatta et madame Visakhā. Le roi Bimbisāra a encouragé ses sept mille sujets à prendre refuge auprès de Bouddha. Le roi Asoka a construit des pharmacies et des auberges pour aider les voyageurs et a fourni aux pauvres et aux malades, logement, médicaments et nourriture. Ce furent les précurseurs des œuvres caritatives du bouddhisme.



La salle de Bouddha - Temple Tiantong / Ningbo, Zhejiang, Chine

Quand le bouddhisme est arrivé en Chine, plusieurs moines éminents et adeptes bouddhistes ont suivi l'enseignement de Bouddha et exercé des activités caritatives : créer des écoles gratuites, planter des arbres et reboiser, défricher des terres incultes, creuser des puits, réparer des ponts et routes, réaliser des travaux d'aménagement et d'utilisation des eaux, distribuer de la bouillie de riz et offrir des cercueils, aménager des rizeries, des banques, des entrepôts, etc.

« Propager le Dharma est une tâche ménagère, procurer de l'intérêt aux êtres est une activité » : Toute activité pouvant présenter un intérêt pour les êtres, est le devoir des bouddhistes et la réalisation de la voie du bodhisattva, qui relie le bouddhisme humaniste à la société. Ces activités, je les cite ci-dessous pour vous les présenter :

Ecoles gratuites

La communauté monastique créée par Bouddha pour instruire ses disciples, fut la première école gratuite du bouddhisme. Quand il

voyageait à travers l'Inde, Bouddha instruisait le peuple en fonction des circonstances et c'est bien là, en effet, le début de l'éducation communautaire du bouddhisme. Les moines bouddhistes chinois du passé étaient riches de connaissances. Le peuple les considérait comme des maîtres de la société et de nombreux lettrés et étudiants venaient leur poser des questions ou demander conseil. Les pagodes et monastères dispensaient également un enseignement gratuit, servant d'écoles privées et de centres d'études, qui invitaient des maîtres éminents en guise d'instructeurs. Les salles de cultes servaient de salles de classe et la salle de dépôt des sūtras, de bibliothèque. Les pagodes et monastères devinrent ainsi des foyers de pensée et de sagesse.

Au fil des générations, de nombreux lauréats académiciens ont logé et étudié dans les pagodes : le ministre Di Renjie (狄仁傑 630-700) de la dynastie Tang, les mandarins Yan Zhen (楊禎 ? -528), Li Duan (李端 743-782), et Wang Bo (王播 759-830), les ministres Li Shen (李紳 772-846), Xu Shang (徐商 dates de naissance et de décès inconnues) et Wei Zhaodu (韋昭度 ?-895), etc. sans oublier le « Saint du thé » Lu Yu (陸羽 733-804) qui a grandi dans une pagode et écrit plus tard le célèbre « Classique du Thé ».

Les ministres de la dynastie Song, Wang Anshi (王安石 1021-1086), Fan Zhongyan (范仲淹 989-1052), Hu Yuan (胡瑗 933-1059) et Lü Mengzheng (呂蒙正 944-1011), ont, eux aussi, séjourné dans les pagodes pour étudier. Le Général Chiang-Kai-shek (蔣中正 1887-1975), lui-même, a également fait ses études dans la pagode Xuedou de Zhejiang. Quand Liang Shuming (梁漱溟 1893-1988) a échoué à l'examen d'entrée de l'Université de Pékin, il est allé dans une pagode pour approfondir ses études sur le bouddhisme et la philosophie indienne. Son travail fut remarqué par le président Cai Yuanpei (蔡元培 1868-1940) de l'Université de Pékin de l'époque qui le promut professeur honoraire de l'université.



Illustration du Sutra du Champ de félicité - Grotte 302 de Mogao
Peinture murale / Dynastie Sui (581-618) / Dunhuang, Gansu, Chine

La création des académies a aussi bénéficié de l'influence des monastères bouddhistes : la célèbre académie Yuelu fut créée par le vénérable Zhixuan (智璿) et le grand penseur néo-confucianiste Zhu Xi (朱熹 1130-1200) y donna cours. Après la dynastie Yuan, des collèges furent établis dans les régions rurales et ils formèrent de nombreux talents. Tout cela est dû à l'influence de l'enseignement gratuit du bouddhisme et a beaucoup aidé au développement de l'éducation.

Protection de l'environnement et reboisement

Depuis toujours, le bouddhisme attache de l'importance à la protection de l'environnement et à la préservation de la nature. Il est dit : « Les montagnes renommées sont en général occupées par des monastiques ». Les monastiques des générations du passé, débroussaillèrent les friches en arrachant ronces et épines, pour construire des monastères. Ensuite, ils se mirent à planter des arbres, reboiser les forêts et protéger les sources. Non seulement, ils ont embelli l'environnement, mais ils ont aidé à sa conservation en prenant des mesures préventives contre les calamités naturelles.

Parmi ces nombreux monastiques, citons le maître Chan Zaisong (栽松) de Linji qui non seulement a embelli son monastère, donnant

ainsi, du même coup, le bon exemple à ses successeurs et Maître Mingyuan (明遠) qui a planté dix-mille pins, cyprès et genévriers pour éviter l'inondation de Sizhou. A l'heure actuelle, les nombreuses pagodes millénaires comme Tantuo et Jietai de Beijing, sont peuplées d'arbres atteignant le ciel et apportant à l'homme le sentiment intime de communion avec le passé. Toutes ces pagodes sont devenues aujourd'hui, des sites précieux de notre patrimoine.

Défricher des terres incultes et les transformer en rizières

Après l'arrivée du bouddhisme en Chine, l'école Chan chinoise a dit : « Mazu crée des monastères et Baizhang établit les règles pures ». Les pagodes menaient une vie de Chan agraire en défrichant les terres incultes pour les transformer en rizières et ainsi, se suffire à elles-mêmes. C'est ainsi que le vénérable Yongjing (永淨) de Xiangshan a développé mille-huit-cents ares de champs dans les régions montagneuses. Le maître Chan Fori Puguang (佛日普光) a cultivé six-mille ares de terre fertile, augmentant ainsi la récolte annuelle de cinq-mille litres. Le maître Chan Daokai (道楷) a transformé un lac séché en rizière et la pagode Tiantong, à Zhejiang, a aménagé des polders et augmenté la récolte annuelle de quinze-mille litres. Non seulement ces pagodes ont ainsi pu suffire à leurs besoins, mais elles ont, de plus, contribué à la prospérité générale de la région.

Fabriques d'huile

La Chine était un pays essentiellement rural et la nourriture de base du peuple était toujours le riz. Dans le passé, les paysans pilaient et décortiquaient le riz manuellement, dépensant ainsi beaucoup de

temps et d'énergie. Durant les dynasties Tang et Song, les pagodes et monastères commencèrent à créer des moulins et des rizeries : la pagode Tiantong de Mingzhou, la pagode Shengxian du Mont Maiji, les établissements Chongguo, Taizhou Huian et Lengqie, etc. eurent tous leur moulin à eau. Non seulement, ils en firent bénéficier les résidents des monastères, mais aussi les populations locales. Certaines pagodes ont même créé des fabriques d'huile pour accroître les revenus, entraînant du même coup une importante valorisation de l'économie agraire locale.

Aide aux pauvres et aux sinistrés

Dans le passé, la survenue fréquente des fléaux naturels, des guerres et des désastres dus à l'homme, a causé la pauvreté du peuple. Non seulement le bouddhisme a joué le rôle de guide spirituel, mais il a encore offert son soutien et son assistance économique. Les pagodes et monastères ont en plus déployé toute leur énergie en faveur des pauvres et des sinistrés.

C'est ainsi que Maître Tanyan (曇延 516-588), de la dynastie Sui, offrait du riz aux pauvres rassemblés devant sa pagode. Il a même aidé l'empereur à résoudre le problème de la distribution de nourriture. Le bonze Zhicong (智聰) de la dynastie Tang, a organisé une collecte de riz pour aider le peuple. En outre, les vénérables Demei (德美 575-637), Huizhen (慧震 463-477), Fayun (法雲 467-529) et Lingrun (靈潤 590-682), ont créé une fondation *Champ de compassion* et un centre de distribution gratuite de nourriture.

Une autre activité caritative bouddhiste fut le *Sengqihu* (僧祇戶), créé par Maître Tanyao (曇曜 407-463) de la période Wei du Nord, qui mettait en réserve les graines versées, pour pouvoir résoudre les problèmes de famine en temps utile. De plus, la création des dépôts et

des établissements de prêt sur gage, fut aussi un système bienfaisant pour apporter de l'aide aux pauvres et aux sinistrés.

Sous la dynastie Sui, le maître Chan Xinxing (540-594) de l'école Sanjie, introduisit le système de *Wujinzangyuan* (無盡藏院 Entrepôt du trésor illimité) où l'on pouvait emprunter sans intérêt argent, céréales, nourriture, pétrole lampant, vêtements, etc. Les *moulins* (磨坊) bâtis durant les générations suivantes ont suivi le même principe. Ces établissements qui ressemblaient fortement aux associations agricoles, coopératives et quelque peu aux établissements de prêt sur gage actuels, reçurent l'approbation du peuple en général et incitèrent les différents niveaux de la société à faire des dons, permettant d'apporter des secours aux nécessiteux.

On peut aussi dire que les établissements de prêt *Changshengku*, créés par le bouddhisme, étaient des organes de la circulation monétaire, destinés à faciliter les choses auprès du peuple et de la nation. Simplement, ils étaient différents de ceux de nos jours, qui appliquent des taux d'intérêt élevés pour gagner de l'argent. L'objectif du bouddhisme est de rendre à la société ce qu'il a reçu de la société : rassembler les richesses pures de la société et utiliser la force de l'ensemble pour résoudre les problèmes de chacun. Tel est l'esprit fondamental du bouddhisme humaniste.

Assistance médicale

Bouddha est le plus grand médecin du monde des hommes et les monastiques sont les infirmiers et assistants du peuple. Dans le passé, de nombreux moines éminents, comme Buddhasingha (佛圖澄 232-348), Zhufadio (竺法調), Zhufakuang (竺法曠), Tanyan (曇衍 503-581) et Tanluan (曇鸞 476-542), s'intéressèrent aux études médicales et déployèrent leurs talents pour soigner les malades et sauver des vies.

Durant la période des dynasties du Sud et du Nord, les bouddhistes construisirent des centres médicaux tels que la « Maison de mérite et vertu », la « Maison des six maladies », le « Jardin solitaire »... Sous la dynastie Tang, on y adjoignit des infirmeries et des centres de soins. Sous la dynastie Song, s'y ajoutèrent les centres de soin *Futianyu*. Tous ces établissements étaient des œuvres de charité qui avaient pour but de venir en aide aux malades et aux pauvres.

Forage de puits

Les bouddhistes se mettaient souvent au bord des routes pour offrir spontanément du thé ou des lampes aux passants, afin qu'ils puissent se désaltérer et continuer leur route. Dans le passé, l'accès aux sources d'eau n'était pas très commode, aussi les pagodes et monastères réparaient ou construisaient souvent des puits pour procurer de l'eau aux habitants. Durant la période des Cinq dynasties, le maître Chan Deshao (德韶 891-972) creusa des puits à Wushan de Hangzhou, pour combattre la sécheresse. Le vénérable Huibin (慧斌), de la dynastie Tang, creusa des puits publics à Wenshui, pour revaloir les bienfaits de ses parents. Le vénérable Chengguan (澄觀 738-839) mit les puits de la pagode Puhui de Jiangning au service des habitants de la région ... Encore une fois, tous ces efforts furent consentis pour le plus grand bénéfice de la communauté.

Développement des travaux d'aménagement des cours d'eau.

A part le creusement des puits, les actions d'intérêt public relatives à l'eau, furent les travaux de capture et d'utilisation des eaux. Durant la dynastie Song, le vénérable Weixi (維溪) de Fuzhou passa neuf ans

au district de Changle, pour construire une digue de deux-mille-sept-cents mètres qui retenait douze cours d'eau et permettait d'irriguer quarante hectares de rizières. Le vénérable Shizhen (師振) lança un appel de fonds pour construire une digue de trois-mille mètres. Les travaux durèrent onze années et permirent d'irriguer vingt hectares de champs. Le vénérable maître Chuncui (純粹), de la pagode Hengyu, mobilisa toute la communauté monastique pour construire un canal destiné à irriguer les champs durant la sécheresse. Parmi ceux qui constituent le paysage culturel du Lac de l'Ouest de Hangzhou, les embarcadères construits sous la direction de Bai Juyi et de Su Dongpo, sont toujours aussi renommés. Toutes ces infrastructures sont en relation étroite avec le bouddhisme.

Aménagement des ponts et routes

Depuis toujours, la contribution la plus significative du bouddhisme aux infrastructures locales, fut l'aménagement des ponts et des routes. Durant la dynastie Song, rien que dans les régions Xiamen et Quanzhou de la province de Fujian, les ponts construits par les monastiques se chiffrent par centaines. Le vénérable Daoxun (道詢 1086-1142) a bâti plus de deux-cents ponts durant sa vie. Les vénérables Puzu (普足), Liaoxing (了性), et Shouxing (守性) en ont aussi érigé d'innombrables. Si l'on y ajoute ceux que les monastiques des autres régions ont construits, le total est de l'ordre de plusieurs milliers.

Les autres, comme les vénérables Mingqing (明慶), Juexian (覺先), Siqu (思齊) et Yunchang (蘊常), ont construit des chemins empierrés, tandis que les vénérables Daoshen (道琛 1087-1154) et Wenda (文達) ont dirigé les monastiques pour réparer les chaussées. Le vénérable Daoyu (道遇) a même projeté la construction de la pièce d'eau profonde Longmen, à Luoyang, pour faciliter le transport naval. Ce projet

a apporté de grandes commodités aux voyageurs et commerçants et a contribué à la prospérité de la région.

Construction des auberges

Dans le passé, les services publics n'étant pas performants et les communications peu développées, les bouddhistes installaient souvent le long des routes de campagne, soit des kiosques pour permettre aux voyageurs de se reposer et de s'abriter, soit des stands de rafraîchissements pour les désaltérer, soit des lampes pour éclairer leur route. Les monastères, comme la pagode Baoshou de la dynastie Tang et la pagode Putong du Mont Wutai, procuraient aussi des logements pour les marchands ambulants et les candidats aux examens impériaux, offrant ainsi de grandes facilités aux voyageurs.

De plus, pour rendre visite à des maîtres éminents et prendre conseil auprès d'eux, les monastiques voyageaient aussi à pied. En même temps que la propagation du Dharma, ils transmettaient les traditions et les cultures. Ainsi, de nombreux novices se rendirent successivement chez le maître Chan Mazu Daoyi (馬祖道一 709-788) de Jiangxi et le maître Chan Shitou Xiqian (石頭希遷 700-790) de Hunan, d'où nous est restée l'expression « Parcourir Jiang-Hu ». Sous la dynastie Ming, le maître Chan Yinyuan (*Ingen* en japonais) apporta au Japon le pois antaqué (*Lablab purpureus*) et la cérémonie chinoise du thé. Aujourd'hui, le pois antaqué porte le nom de « Pois yinyuan » et Maître Yinyuan est aussi considéré comme le premier patriarche dans « L'art de préparer le thé infusé ».

L'historien et professeur Tang Degang (唐德剛) me le dit un jour : Sous la dynastie Jin Oriental, un monastique du nom de Huishen (慧深 ?- 436) arriva au Mexique pour propager le bouddhisme, bien avant la découverte de l'Amérique par Colomb. On peut

trouver le récit y relatif dans le fascicule 54 de Livre de Liang et dans le fascicule 79 de l'Histoire des dynasties du Sud. Selon ses dires, actuellement, dans la ville d'Acapulco au Mexique, de nombreux habitants sont bouddhistes, ayant hérité cette foi de leurs ancêtres. Dans un musée de San Francisco, on peut voir une « ancre en pierre » que le vénérable Huishen a laissée derrière lui.

Le bouddhisme était une religion inconnue à l'origine, sur le continent américain mais, grâce à Huishen, on y trouve maintenant des monastiques, les sūtras, des statues bouddhistes et le Dharma. Séparés par l'immense Océan Pacifique, les deux pays de civilisation ancienne – la Chine et le Mexique – ont ainsi, grâce aux monastiques bouddhistes, échangé leurs cultures : l'orientale et l'occidentale.

Secours d'urgence

Chaque fois que le pays connaissait la guerre, les pagodes et monastères devenaient souvent le lieu de garnison de l'armée et l'asile des réfugiés. Durant la guerre sino-japonaise (1937-1945), pour attirer l'attention internationale sur l'invasion japonaise, le Grand maître Taixu (太虛 1890-1947) se rendit en Inde pour exposer la doctrine de paix du bouddhisme. Le vénérable Leguan (樂觀 1902-1987) organisa une équipe de secouristes monastiques pour aider les blessés de guerre. Les vénérables Jiran (寂然) et Zhikai (志開 1911-1979) du monastère Qixia de Nanjing, donnèrent asile à plus de deux-cents mille réfugiés. Le Général Liao Yaoliang (廖耀湘 1906-1968), commandant de l'armée



Maître Chan Yinyuan Longqi / Peinture sur soie de Kita Genki en 1671
138,4 x 60,2 cm / Manpukuji Temple, Kyoto, Japon,

nationale de l'époque, fut l'un deux, bénéficiant ainsi de l'aide et de la protection du bouddhisme humaniste.

Le bouddhisme humaniste a ainsi résolu les problèmes de vie quotidienne des soldats et des réfugiés et tranquilisé le cœur tourmenté du peuple. Sa bienveillante compassion et son indulgence ont permis aux victimes de guerre d'échapper à une vie d'errance.

De même, la création des *fotuhu* durant la dynastie Wei du Nord, permit aux criminels de travailler dans les pagodes et monastères et d'autres établissements d'intérêt public (bains publics, cabinets de consultation gratuits, homes pour personnes âgées, etc.), représentant tous, la compassion des bouddhistes, désireux de rendre service à la nation et d'offrir aux hommes le repos de l'esprit.

En dehors des humains, le bouddhisme a étendu sa bienveillante compassion à la faune et à la flore en créant des étangs et jardins, pour recueillir des animaux et des plantes. Telles sont les contributions du bouddhisme envers le pays et la société.

Avant la création des postes de police en Chine, les pagodes ont beaucoup aidé la société à aplanir les difficultés et régler les différends. C'était le cas de la salle de réception du Mont Putuo qui, tout comme un poste de police, servait à résoudre les disputes.

Si Mazu ne croyait pas fermement à Avalokiteśvara, comment pourrait-elle être toujours prête à porter secours aux êtres ?

Le maître Chan Puzu (connu sous le nom de Patriarche de l'eau pure 清水祖師) gagna le respect des taïwanais grâce à ses prières pour la pluie, qui sauvèrent de nombreuses vies.

En somme, devant les malheurs de chaque époque et les besoins de chaque société, outre de pourvoir par soi-même à sa subsistance, le bouddhisme humaniste a toujours offert aide et secours aux pauvres et aux sinistrés. Le monde doit en être conscient : Là où il y a le bouddhisme, il y a la bienveillante et compatissante eau de

dharma pour consoler et apaiser la douleur des gens. Nous espérons que, dorénavant, les hommes politiques, les érudits et les travailleurs sociaux pourront connaître l'histoire du bouddhisme humaniste, et comprendre son esprit bienfaisant et compatissant, soucieux de servir la société et ses habitants.

En allant au fond des choses, on peut dire que le développement du bouddhisme humaniste est en fait le résultat de l'enseignement de Bouddha. Pour cette raison, en tant que bouddhistes, nous devons être pleins de gratitude envers les bienfaits de Bouddha. Nous espérons que le peuple chinois, quand il promouvra sa culture, n'oubliera jamais les contributions du bouddhisme humaniste.

3. Les succès du bouddhisme humaniste dans le domaine de l'art.

L'endroit le plus représentatif de l'art bouddhiste, est sans aucun doute l'ensemble des grottes d'Ajanta, en Inde. En Chine, la plupart des œuvres d'art de grande valeur, que ce soit en architecture, sculpture, peinture ou calligraphie, est en relation avec le bouddhisme. C'est ainsi que les grottes de Dunhuang, Yungang et Longmen, classées au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO, sont en effet les plus grands musées naturels de l'art oriental.

Dans le passé, les pagodes et monastères exposaient rarement l'art bouddhiste et pourtant, dans ses exposés sur la vie en général, la vie quotidienne et le concept de l'univers, on perçoit inconsciemment chez le bouddhisme, un riche contenu artistique. La description des bouddhas et bodhisattvas dans le trichiliocosme du Sūtra de *l'Ornementation fleurie*, a influencé la création des magnifiques statues de l'ensemble des Grottes des mille bouddhas ; les merveilleux poèmes dans le *Buddhacarita* racontant l'histoire de la vie de Bouddha, ont



Grotte 2 d'Ajanta / Aurangabad, Maharashtra, Inde

donné naissance à l'hymne bouddhiste ; les conversations entre la fée et Sāriputra dans *Vimalakirti-sūtra* ont créé les pièces de théâtre ou de danse comme celle de « La fée qui éparpille les pétales de fleurs ». L'extraordinaire beauté et la pureté du monde de la joie suprême, décrites dans le *Sūtra d'Amitabha*, ont donné naissance à de magnifiques et majestueuses peintures. En effet, toutes les belles réalisations dans ce monde ne représentent-elles pas le monde de la joie suprême ? Les peintures murales dans les grottes de Dunhuang qui sont une combinaison des cultures de la Chine, de l'Inde et des Territoires de l'Ouest, ont inspiré la danse mondialement connue de Dunhuang... Tout cela résulte en fait, de la subtilité de l'enseignement des anciens moines éminents et aussi de la très grande valeur humanitaire du Dharma.

Ces œuvres d'art ont permis au monde de comprendre la relation entre la culture chinoise et le bouddhisme. Les sages d'antan ont dédié leur vie entière au bouddhisme, pour créer la quintessence de la culture chinoise. Comment pourrions-nous ne pas montrer notre gratitude et ne pas prendre à cœur le développement et la diffusion de l'art bouddhiste ?

La grandeur d'une nation ne dépend pas uniquement de la force de ses armes, mais surtout de sa valeur culturelle et artistique, de même que, pour l'homme, le caractère et la sagesse sont les éléments les plus importants. Aujourd'hui, nous voyageons dans le monde, nous visitons le Great British Museum, le Louvre, l'Art Institute of Chicago... Non seulement nous y voyons l'art occidental, mais aussi l'art chinois ; d'ailleurs, on estime parfois qu'il est regrettable que les trésors de la Chine aient pu ainsi s'envoler à l'étranger... Néanmoins, ce serait encore plus fâcheux s'ils avaient été endommagés par les canonnades durant les guerres. Ces pays qui les conservent pour nous et qui les exposent, permettent à la culture chinoise de briller d'un vif éclat dans le monde et c'est aussi une bonne chose.

Sculptures et peintures rupestres

Depuis le début, le bouddhisme a exercé une grande influence sur l'art et la culture chinois. Les statues, peintures, manuscrits et textes retrouvés dans les Grottes Dunhuang, ont surpris le monde, bien plus encore que l'« armée enterrée du mausolée de l'empereur Qin ». Certaines universités ont même listé « les études de Dunhuang » comme une matière de recherche spécialisée.

Depuis plus de mille ans, les souverains, ministres, bouddhistes et hommes du commun, ont fait de Dunhuang le plus grand trésor du monde et même les Grottes d'Ajanta paraissent inférieures. C'est un

miracle que ces statues vivides, ces peintures murales d'une beauté extraordinaire et ces gravures de sūtras bouddhistes, aient pu échapper aux flammes des guerres et être conservées jusqu'à nos jours dans la lointaine province de Gansu. Aujourd'hui, plusieurs centaines de personnels du Musée Dunhuang sont en charge de protéger, réparer et aménager ces trésors artistiques et culturels qui ne doivent plus rester exclusifs au bouddhisme, mais revenir au peuple chinois et même au monde entier.

Outre Dunhuang, les grottes de Datong Yungang, créées par Tanyao depuis la dynastie de Wei du Nord au cinquième siècle, sont elles aussi magnifiques et exceptionnelles. La majestueuse statue de Bouddha Sakyamuni est souvent présentée sur les magazines et publications ; elle est considérée par tous les artistes comme la plus grande œuvre d'art du monde. Hélas ! Comme Yungang est situé dans le désert, on perçoit les traces d'érosion due aux vents de sable.

J'espère que le gouvernement fera tous ses efforts pour sauvegarder ces grottes et ne pas les laisser s'abîmer et s'effriter.

Après les grottes de Datong Yungang, allons vers les grottes de Longmen, à Henan. La grâce séduisante des statues de bouddhas et bodhisattvas nous ramènent à l'époque de la dynastie de Tang. Les hommes de cette époque appréciaient les corps fermes et bien en chair, comme par exemple la grande beauté de la dynastie Tang : Yang Guifei (楊貴妃 719-756) et l'impératrice Wu Zetian (武則天 624-705). Durant cette période, les sculpteurs ont humanisé les statues bouddhiques, démontrant ainsi l'esprit de conformité à son époque du bouddhisme humaniste.

Les autres statues bouddhistes, comme celles des grottes du Mont Maiji, peuvent aussi être considérées comme le *nec plus ultra*, par la beauté des traits et l'élégance des allures. Parmi les sculptures rupestres de Dazu, la statue sereine et solennelle représentant, sur



Illustration d'Amitayurdhyana Sutra - Musique et danse de la Terre pure de l'Ouest
Grotte 25 de Yulin / Dynastie Tang (618-907) / Guazhou, Gansu, Chine

trente et un mètres de long sur le Mont Baoding, le parinirvāna de Bouddha, est elle aussi, une œuvre d'art exceptionnelle. Sur la route de la soie, dans la région de Xinjiang, on trouve aussi de nombreuses grottes abritant de merveilleuses sculptures rupestres. Elles nous permettent de comprendre le développement du bouddhisme, l'effort mental et la foi des hommes de cette époque. De nos jours, de nombreuses grottes et sculptures rupestres bouddhistes continuent peu à peu à être découvertes.

Grâce au climat sec des régions du Nord et à la dureté des roches, ces œuvres d'art ont pu être préservées plus ou moins intactes. A cause de la brume et de la pluie, les régions du Sud ne conviennent pas trop à ce genre d'art. Néanmoins, les statues du Col des mille bouddhas du Mont Qixia de Nanjing, sont également superbes et élégantes et autorisent le peuple chinois à en être fier.



Statue de Bouddha - Grotte 20 de Yungang / Dynastie Wei du Nord (386-534) / H: 13,7 m / Datong, Shanxi, Chine

Calligraphie et peinture

L'influence du bouddhisme sur la calligraphie chinoise est également très profonde, par exemple, la célèbre *Préface au recueil du pavillon des Orchidées* de Wang Xizhi (王羲之 303-361) et éventuellement, le *Sūtra du Diamant* en écriture cursive de Huaisu (懷素 737-799), sont devenus des trésors exceptionnels. Certains maîtres bouddhistes éminents des générations passées, ne vivaient pas de l'agriculture ou des services religieux à la demande, mais en faisant des peintures et calligraphies, très admirées par les hommes du monde et qui leur permettaient de subsister et de continuer à rechercher la perfection.

Il y a soixante-dix ans, j'étudiais encore au Collège bouddhiste Jiaoshan. Là, à part la salle principale connue sous le nom de Pagode Dinghui, se trouvaient aux alentours quelques dizaines de petites pagodes qui possédaient toutes, un atelier de peinture et calligraphie

et une salle d'exposition. A Jiaoshan, on pouvait toujours acheter à bon compte une peinture ou une calligraphie que l'on aimait pour apporter un peu d'art dans sa maison. Ainsi, il n'y a pas que le portrait d'Avalokiteśvara de Wu Daozi (吳道子 685-758) que les gens aiment : les œuvres des bonzes artistes, Bada Shanren (八大山人 1626-1705), Shitao (石濤 1642-1707), Shixi (石谿 1612-1692) et Hongren (弘仁 1610-1664), offrent toutes, la beauté de la peinture et l'élégance de la calligraphie. En dehors de la pratique religieuse, ces artistes profitaient de leur temps libre pour s'exercer à l'écriture et au dessin, permettant à la peinture et à la calligraphie bouddhistes de surpasser celles des peintres impériaux.

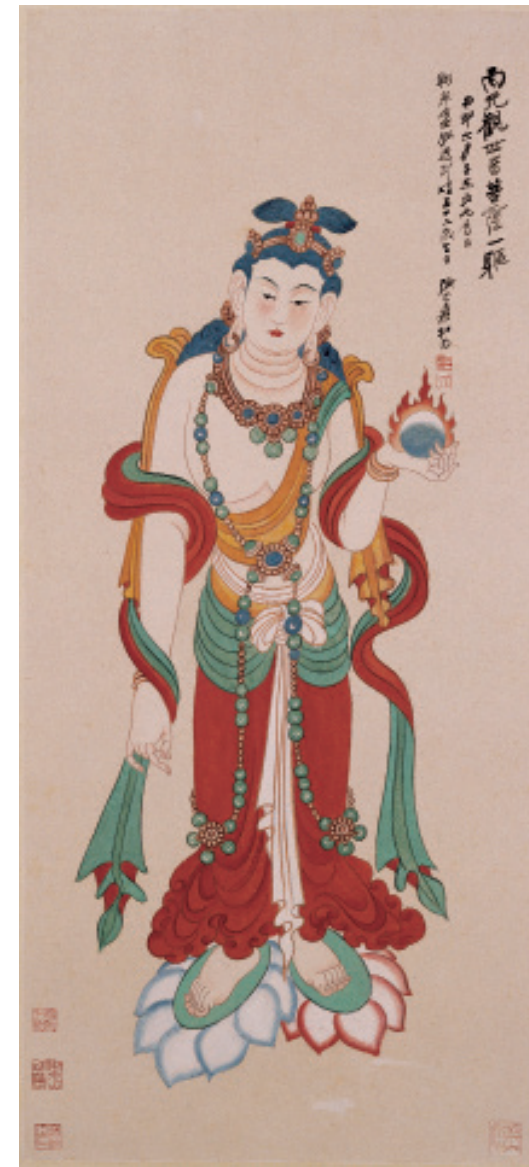
En outre, sur les peintures monumentales telles *Le Jour de Qingming au bord de la rivière*, et *Lotus à l'encre de Chine*, apparaissent des pagodes, monastiques, qui suggèrent que l'auteur était sûrement en relations avec le bouddhisme.

Bien que certaines de ces œuvres aient disparues progressivement au fil du temps, de nombreuses pièces restent exposées dans les musées à travers le monde. Le célèbre peintre contemporain Zhang Daqian (張大千 1899-1983), a passé presque trois années à Dunhuang pour copier certains détails de peinture, de même que M. Fu Xinyu (傅心畬 1896-1963). Leurs œuvres, qui sont en relation avec le bouddhisme, ont actuellement une valeur inestimable.

Parlons de Mr Zhang Daqian : Il a un jour, offert à Fo GuangShan une pièce intitulée *Lotus à l'encre de Chine* pour une vente publique au profit de l'Université Fo Guang et l'œuvre fut achetée par la famille Xu, du Far Eastern Group. Une autre pièce du nom de *Bodhi-sattva Avalokiteśvara* est exposée dans la Galerie d'art de Fo Guang Shan, parmi des dizaines d'autres chefs d'œuvre. On nous en a offert cinquante millions de dollars taïwanais (env. 1 500 000 €) mais nous ne pouvons nous résoudre à la laisser partir.



Avalokitesvara sur une pétale de lotus - Temple Shuanglin
Argile / H: 134 cm / Dynastie Ming (1368-1644) / Jinzhong, Shanxi, Chine



Hymne bouddhiste

L'art bouddhiste ne se manifeste pas uniquement sous des formes rigides : Les Hymnes bouddhistes de Yushan, ou les sermons chantés de la dynastie Tang, sont tous les deux des merveilles de la culture chinoise.

Selon la légende de la Période des Trois royaumes, Cao Zijian (曹子建 192-232) entendit un jour à Yushan, le bruit des vagues, comparable aux chants célestes. Etant un grand amateur de musique, il composa une mélodie en fusionnant ce bruissement des vagues et la musique céleste (l'hymne de Yushan). Il en résulta plus tard l'hymne bouddhiste que nous chantons aujourd'hui.

Bodhisattva Avalokitesvara / Zhang
Daqian / 111 x 49,5 cm / Monastère Fo
Guang Shan, Kaohsiung, Taïwan

Dans l'hymne bouddhiste, figurent ce que l'on appelle les Quatre grandes prières et les Huit grands éloges, qui comprennent de courts passages de six vers, comme l'« Eloge de l'offrande d'encens », et les hymnes chantés de huit vers, comme l'« Eloge aux Trois joyaux ». Les différentes tonalités de ces hymnes sont émouvantes jusqu'à la magie. Malheureusement, après la période du Royaume céleste de la Grande Paix (*Taiping Tianguo*), puis la Guerre sino-japonaise, la Guerre civile chinoise et enfin, la Révolution culturelle, ces partitions avaient pratiquement disparu. Par chance, quelques amateurs de chant ont pu les sauver et les ont apportées à Taiwan, où je les ai enregistrées pour les préserver. Aujourd'hui, ces hymnes sont de retour en Chine continentale et on peut les entendre partout à travers le pays.

Néanmoins, tous ces chants ne sont retransmis que verbalement, sans partition et, de plus, ils ne sont pas accompagnés d'instruments de musique, mais uniquement de sons uniques comme le « ding » de gong et le « doc » du poisson de bois. Avec beaucoup d'application on peut essayer de retenir ce que sont : « les trois tournants et les neuf rondes ; un coup fort et trois coups faibles ». Les gens qui, de nos jours, étudient ces hymnes bouddhistes traditionnels en font la louange en disant : « Ces notes n'existent que dans les Cieux ! Combien de fois peut-on avoir la chance de les entendre dans le monde des hommes ? » Toutes ces musiques tourbillonnent, tantôt montant, tantôt descendant, au son de cloche du matin et de celui du tambour, le soir.

Il y a quelques années, Fo Guang Shan a organisé le *Groupe de performance de la musique bouddhiste chinoise*, réunissant les quatre grandes écoles bouddhistes des deux Chine, pour une tournée mondiale qui fut unanimement acclamée par le public.

Dans les Grottes de Dunhuang, le prêche chanté a été préservé dans les ouvrages d'interprétation des sūtras comme *Les huit étapes*



de la vie de Bouddha, les fées éparpillent les pétales de fleurs, Maudgalyayana sauve sa mère, etc. Mais, avec les temps qui changent, ces prêches sont progressivement remplacés par des chants. Fo Guang Shan a toujours inclus les hymnes bouddhistes dans ses lectures dharmiques, durant trente années consécutives au Mémorial Sun-Yat-Sen de Taipei et aussi au Hongkong Coliseum durant vingt ans. Le bouddhisme humaniste a diffusé le Dharma à tous les niveaux de la société grâce aux chants et il a reçu de grands échos. Nous devons continuer à le développer.

Sculpture et architecture

De nombreux chefs d'œuvre de l'architecture et de la sculpture bouddhistes ont leur place parmi les plus belles œuvres d'art. Malheureusement, l'Administration nationale de l'héritage culturel de Chine continentale, a classé les pagodes et monastères bouddhistes comme lieux touristiques avec des droits d'entrée, faisant ainsi de ces lieux des entreprises commerciales. Si seulement ces magnifiques monastères de style « palais impérial », ces bonzeries, ces tours et ces pavillons pouvaient retrouver leur usage initial, ils paraîtraient

Les trois joyeux de Huxi / Lavis de Fu Baoshi en 1945 /
136,5 x 36,4 cm / Nanjing Museum, Jiangsu, Chine

encore plus transcendants et purifiés ! Si les jardins bouddhistes peuvent accroître la beauté des paysages chinois, les bâtiments étagés et superposés et les poutres sculptées et peintes des monastères représentent encore plus la splendeur de l'architecture groupée.

Récemment, Fo Guang Shan a acquis le nom de « Montagne des Trois joyaux » :

Le Mémorial de *Bouddha* qui symbolise le joyau Bouddha possède, à part la grande statue de Bouddha en bronze de cent-huit mètres de haut, les huit tours de style chinois, et le bâtiment originel avec ses dizaines de salles d'exposition. Assorti de toutes sortes de plantations, il attire plus de dix-millions de visiteurs chaque année.

Le monastère Fo Guang Shan, symbole du joyau *Sangha*, avec sa grande salle de Bouddha, ses collèges bouddhistes, pagodes et jardins, représente aussi un complexe exquis. Symbole du joyau *Dharma*, la Grande bibliothèque est pratiquement achevée et ceux qui l'ont vue la trouvent exceptionnelle.

Ces réalisations peuvent être considérées comme une grande contribution des deux communautés – monastique et laïque – de Fo Guang Shan, au bouddhisme humaniste.

Théâtre et danse

Le plus célèbre des opéras chinois est sans doute le *Kunqu*, originaire de Kunshan, à Suzhou, qui a donné naissance aux autres opéras tels l'Opéra de Pékin, l'Opéra de Yu, et l'Opéra cantonais. En réalité, le *Kunqu* est issu de l'œuvre théâtrale : *Le miroir de l'origine* (歸元鏡) écrit par le vénérable Zhida, de la dynastie Ming.

La plupart de toutes ces pièces de théâtre, reflètent l'idéal et la vie réelle et expriment l'esprit de loyauté et de piété filiale chinois. On peut dire que, hormis l'éducation des écoles ordinaires, le théâtre

est devenu la meilleure forme éducative pour la société et le peuple. Le bouddhisme humaniste suit aussi l'enseignement du Bouddha et utilise des méthodes différentes pour purifier le cœur de l'homme et la société. Par exemple, *La biographie de Bouddha* a été adaptée à l'opéra, au roman, à la radio et au théâtre et diffusée dans le monde entier. D'autres sujets concernant la loyauté, la piété filiale et les vertus se répandent aussi dans le théâtre, la danse et la musique du bouddhisme, pour éclairer l'esprit des hommes.

Pour Fo Guang Shan, outre les chorales réparties un peu partout dans le monde, a été récemment créé, à Vienne, l'Orchestre philharmonique des jeunes Fo Guang, qui compose, chante et joue des pièces de musique bouddhiste. De même, aux Philippines l'opéra *Siddharta* a été monté et présenté par les artistes de l'Académie des arts de l'Université Guangming. En Malaisie, huit-mille jeunes gens ont interprété en chœur des chants bouddhistes, comme « Le bouddhisme a besoin de moi » et bien d'autres et la voix de ces jeunes était si touchante ! En outre, à Taiwan, vingt-six troupes de Danse Dunhuang donnent régulièrement des représentations, montrant ainsi l'influence de cette danse à travers le monde. Dernièrement, la Troupe artistique des personnes handicapées a interprété *l'Avalokiteśvara aux mille bras* et fait sensation partout. Leur présentation élégante, captivante et ordonnée, leur a valu une ovation du public.

Art martial et chevalerie

Dès que l'on parle d'art martial, on pense naturellement au Temple Shaolin. Selon la légende, les techniques de combat de Shaolin furent inventées par le patriarche Chan Bodhidharma, offrant à l'art martial une place importante dans la culture chinoise et influençant fortement son développement. Ce n'est pas uniquement une mani-

festation de force et de puissance : c'est surtout son esprit, son allure et les nombreuses techniques de Kungfu (*le Chan d'un doigt, le palm prajñā*, etc.) qui révèlent la culture spirituelle et l'esprit chevaleresque de ses pratiquants. Dans le passé, les monastiques de Shaolin ont toujours mis leur force au service du droit et de la justice : ils défendaient les faibles et les opprimés et protégeaient le pays. Nous espérons qu'ils garderont la vertu des anciens sages éminents et nous aideront à protéger le peuple.

En somme, les contributions envers la nation et la société, le développement de la nature humaine et le rehaussement de l'éducation du bouddhisme humaniste, ont reçu l'approbation et le respect du monde entier. Ce que nous mentionnons ici n'est qu'une partie infime. Nous devons savoir que la beauté de l'art bouddhiste est un trésor inépuisable de la culture chinoise, il mérite d'être glorifié. Tel est notre plus grand souhait.

4. Le bouddhisme humaniste et les lettrés

Depuis toujours, en Chine, les lettrés et les savants jouissent d'une position sociale prestigieuse et d'un grand respect, dus à l'influence de leurs opinions et écrits. Il est dit : « Le pinceau à encre des lettrés est capable d'écraser une armée entière. » et, que ce soit maintenant ou dans le futur, il peut toujours, insensiblement, exercer une certaine influence.

Prenons par exemple le développement du bouddhisme en Chine : S'il a pu fusionner avec la pensée confucianiste et devenir un courant majeur de la culture chinoise, c'est parce qu'il y a un important élément que l'on ne peut négliger : De nombreux lettrés des générations passées, ont compris le sens profond de la philosophie du bouddhisme et la relation intime existant entre le bouddhisme

et la vie réelle. Pour eux, les merveilleuses doctrines expliquant la Vérité de la vie dans l'univers (la causalité, la rétribution karmique, l'impermanence, la souffrance, la vacuité, le cycle du samsara, etc.) peuvent non seulement dissiper les illusions qu'ils ont envers la vie et satisfaire leur recherche de la Vérité, mais aussi élargir leur pensée et leur espace créatif. Ainsi, durant des générations, de nombreux lettrés ont écrit, sous l'influence des doctrines bouddhistes, des chefs d'œuvre réputés et impérissables.

Les grands romans de la littérature classique chinoise comme : *A la recherche des esprits* de Ganbao (千寶 286-336), *Pérégrination vers l'Ouest* de Wu Cheng'en (吳承恩 1501-1582), *Rêve dans le pavillon rouge* de Cao Xueqin (曹雪芹 1715-1763), *Voyages d'un vieux décrépité* de Liu E (劉鶚 1857-1909)... sont tous imprégnés d'une intense pensée bouddhiste. Ces ouvrages au vu et au su de tous ont non seulement donné de l'éclat à la littérature chinoise, ils ont également aidé indirectement le bouddhisme humaniste à se développer au sein de la population. On peut même dire que le Dharma a enrichi la vie des lettrés et développé le nouveau visage de la littérature et que l'étude du bouddhisme par les lettrés a permis la propagation du Dharma.

Parmi les huit grands maîtres de la prose « à l'ancienne », Han Yu (韓愈 768-824) et Ouyang Xiu (歐陽修 1007-1072) avaient, dans leurs débuts sévèrement critiqué le bouddhisme. Cependant, après avoir approché les maîtres Chan Dadian (大顛 732-824) et Mingjiao (明教 1007-1072), ils se repentirent et trouvèrent appui dans le Dharma. Les autres, comme Tao Yuanming (陶淵明 365-427), Xie Lingyun (謝靈運 385-433), Wang Wei (王維 692-761), Liu Zongyuan (柳宗元 773-819), Bai Juyi (白居易 772-846), Wang Anshi (王安石 1021-1086), Su Shi (蘇軾 1037-1101) et Huang Tingjian (黃庭堅 1045-1105), ont tous lié de profondes affinités avec le bouddhisme humaniste. Parmi eux, Wang Wei, Bai Juyi, Su Shi et Huang Tingjian ont même pris refuge auprès

du bouddhisme. On peut dire que depuis toujours, le bouddhisme et les lettrés ont noué d'intimes relations.

J'en mentionne quelques-unes ci-dessous, en témoignage.

Utiliser les dogmes bouddhistes pour établir les formes littéraires

Le prince héritier le plus lettré de la Chine antique, Xiao Tong (蕭統 501-531), connu aussi sous le nom de Prince Zhaoming, était le fils aîné de l'empereur Liang Wudi, de la dynastie du Sud. Bienveillant et compatissant, il était, depuis son plus jeune âge, doté d'une intelligence exceptionnelle. Il grandit sous l'influence de la dévotion paternelle envers le bouddhisme. Non seulement il reçut les bodhisattva-préceptes et les observa rigoureusement, mais de plus, il lut et approfondit de nombreux sūtras et textes canoniques. Il rédigea le fameux *Comprendre les deux Vérités, et Les trente-deux divisions du Sūtra du Diamant* est aussi une de ses œuvres.

Malheureusement, il décéda à l'âge de trente-et-un ans, avant d'accéder au trône.

Le critique littéraire de la même époque, Liu Xie (劉勰 465-521), un ancien sujet du prince, se refugia auprès de Maître Sengyou (僧祐 445-518), qu'il aida, durant plus de dix ans, à compiler les quinze fascicules de la *Collection des records sur l'émanation de la Tripitaka chinoise*, ouvrage de classement des textes canoniques bouddhistes chinois. De plus, Le Cœur de la littérature et la sculpture des dragons en dix fascicules qu'il a rédigés et *Les œuvres poétiques* de Zhong Rong (467-519) sont considérés comme les deux plus prestigieuses critiques historiques de la littérature chinoise. Dans ces livres, il usa de nombreux dogmes bouddhistes pour établir ces formes littéraires, qui sont toujours appréciées dans le monde actuel des Lettres.

Le grand écrivain et poète Tao Yuanming, renonça à son poste de fonctionnaire pour retourner chez lui à la campagne en disant qu'« il ne ferait pas de courbettes pour cinq tou de riz ». Sa poésie est fraîche et naturelle, enrichie de la beauté littéraire et de la pensée bouddhiste :

*La lune au milieu des nuages est si claire,
La fleur au milieu des feuilles est si éclatante !
Elles possèdent effectivement une courte durée de beauté,
Mais dans peu de temps, que deviendront-elles ?*

Le poème est rempli d'émotion à propos de l'impermanence de la vie et l'influence du bouddhisme sur sa personne paraît évidente. A ce que l'on dit, il rendit souvent visite à Maître Huiyuan (慧遠 334-416) de la pagode Donglin du Mont Lu. Un jour, il avait pris rendez-vous avec le moine taoïste Lu Xiuqing (陸修靜 406-477) pour y aller ensemble. Au retour, Maître Huiyuan les reconduisit et, devisant gaiement, le Maître faillit franchir Huxi, limite qu'il s'était pourtant fixée, donnant ainsi naissance à la légende des « Trois joyeux de Huxi ».

Un autre poète des dynasties Sud et Nord, Xie Lingyun, entretenait lui aussi d'étroites relations avec Maître Huiyuan. Il nourrissait une foi profonde pour le bouddhisme et Maître Huiyuan l'admirait beaucoup. C'est pourquoi, il lui demanda de rédiger *l'Inscription de l'ombre de Bouddha*. Xie Lingyun était aussi un ami de Maître Daosheng (道生 355-434), et admirait profondément sa *Théorie sur les éveils, graduel et subit*. Aussi, composa-t-il une *Discussion sur les doctrines des différentes écoles* pour expliquer le sens de gradualisme et subitisme. Plus tard, ayant appris que le vénérable Huirui (慧叡 355-439) de la pagode Wuyi, était un spécialiste du sanskrit, il lui rendit visite pour apprendre la langue.

C'était l'époque où le *Mahā-parinirvāna-sūtra* venait d'arriver en Chine. Comme les textes en sont courts, concis et difficiles à comprendre pour les débutants, Xie Lingyun résolut de les réviser en compagnie des maîtres Huiyan (慧嚴 363-443) et Huiguan (慧觀 366-436). Ils composèrent ainsi les trente-six fascicules de l'*Edition du Sud* du *Mahā-parinirvāna-sūtra*, permettant à l'étude du nirvana et aux théories du subitisme et gradualisme, de se répandre largement. Comme poète, Xie Lingyun a grandement contribué à la propagation du bouddhisme.



L'empereur Wudi des Liang / Dessin sur soie / 76,8 x 56,4 cm / Musée national du palais, Taipei, Taïwan

Inspiré par la sagesse du maître Chan, le persécuteur se repent

Han Yü est l'initiateur du *Mouvement de prose à l'ancienne*, celui qui vient en tête des Huit grands prosateurs des dynasties Tang et Song. Selon lui, l'éthique confucéenne était la seule base de la stabilité politique et sociale, c'est pourquoi il préconisait de mettre fin aux agissements bouddhistes et taoïstes. Banni sous les Tang pour avoir fustigé dans des termes d'une rare violence le culte des reliques du Bouddha, il fut relégué dans la province de Chaozhou où il rendit visite au maître Chan Dadian. Etant en état de concentration méditative, ce dernier restait imperturbable. Son disciple, debout à côté de Han Yu, lui chuchota à l'oreille : « Perturbiez-le d'abord avec la concentration méditative, ensuite réveillez-le avec la sagesse. » A ces

mots, Han Yu répondit avec admiration : « J'ai bien reçu le message par la bouche de votre disciple. » Par la suite, il pratiqua la méditation et rendit souvent visite aux maîtres éminents. Il regretta ses actes passés et devint un pieux supporter du bouddhisme.

Un autre opposant au bouddhisme fut Ouyang Xiu. Son ouvrage « *Principes fondamentaux* » dénigrant le bouddhisme, reçut de nombreuses réponses favorables. Aussi, le maître Chan Mingjiao Qisong (明教契嵩 1007-1072) écrivit-il *Les enseignements auxiliaires* pour contester en préconisant l'intégration des trois pensées – bouddhisme, taoïsme et confucianisme. Cet ouvrage transforma l'opinion d'Ouyang Xiu qui s'exclama : « Je n'attendais pas un talent aussi éminent, parmi les monastiques ! » Sur ce, il se vêtit de son mieux pour lui rendre visite et lui demander conseil, en abandonnant totalement ses opinions obtuses. Par la suite, sous l'influence du maître Chan Zuying (祖印 1010-1071), il réalisa le côté merveilleux du bouddhisme et se tourna dès lors, vers le bouddhisme humaniste. Il se mit à écrire des textes encourageant les bonnes actions et entretenait de merveilleuses relations avec d'éminents maîtres bouddhistes.

Un autre leader du *Mouvement de prose à l'ancienne*, Liu Zongyuan, fut élevé dans une famille bouddhiste. En plus de ses poèmes et textes en prose louant le bouddhisme, il écrivit encore *Dieu de la Mer de Chine orientale* pour commenter la pratique de l'école Jingtu. La plupart des inscriptions lapidaires des moines éminents de l'époque lui sont attribuées, celle du sixième patriarche Huineng en fut un exemple.

Connus comme « Les trois érudits de la famille Su » – Su Xun (蘇洵 1009-1066) et ses deux fils Su Shi (蘇軾 1036-1101) et Su Che (蘇轍 1039-1112) sont tous les trois classés parmi les Huit grands maîtres de la prose, des dynasties Tang et Song et furent bouddhistes tous les trois. Certes, le père : Su Xun, était plus centré sur le confucia-

nisme, mais, non seulement il n'excluait pas le bouddhisme, mais il entretenait d'étroites relations avec les maîtres Chan Yuantong Juna (圓通居訥 1010-1071) et Baoyue Weijian (寶月惟簡 1011-1095). Extrêmement talentueux, Su Shi subit cependant toute sa vie, les aléas de la vie politique et connut de nombreux bannissements. Pour cette raison, ses poèmes et sa prose laissent paraître souvent des inspirations bouddhistes. Le fameux gong'an qu'il a eut avec le maître Chan Foyin (佛印 1032-1098) – *l'imperturbable qui s'est lancé à l'autre côté de la rivière à cause d'un vent* – se raconte encore de nos jours.

En rendant visite au maître Chan Changzong (常總 1025-1091) de la pagode Donglin au Mont Lu, Su Shi (alias Su Dongpo) ressentit une certaine illumination dans les conversations et il écrivit la gāthā suivante qui, plus tard, devint un poème très populaire :

*Les murmures des ruisseaux ne
sont que les mots du Dharma,*

*Les paysages des montagnes ne sont que les formes de la pureté ;
Les quatre-vingt quatre mille stances de la nuit sont enfin révélées,
Comment pourrions-nous un jour les transmettre aux autres ?*



Stupa de Kumarajiva au Temple Cao-tang / Huxian, Xiayi

Le *Texte d'invitation* du *Service Yogacara-La gorge enflammée* du bouddhisme est aussi une composition de Su Dongpo. Sa bienveillante compassion envers les êtres des six destinées et son esprit d'égalité et d'affection envers la vie, reflètent parfaitement les caractéristiques des bodhisattvas humanistes.

Composer de la prose et des poèmes pour exprimer l'état d'âme de l'apprenti bouddhiste

Un autre des Huit grands maîtres de la prose, des dynasties Tang et Song, fut Wang Anshi. A tel point qu'Ouyang Xiu lui fit éloge avec un poème :

*Tes poèmes sont aussi raffinés que ceux de l'académicien [Li Bai],
Ta prose est comparable à celle du ministre de la fonction
publique [Han Yu] ;*

*Malgré mon âge avancé, j'ai encore une volonté forte,
Mais parmi ceux qui viennent après, lequel sera capable de riva-
liser avec toi ?*

Wang Anshi avait pris refuge auprès des Trois joyaux depuis longtemps et il entretenait d'étroites relations avec le maître Chan Jiangshan Juehai (蔣山覺海 1069-1162). Etant Premier ministre à la cour, il exposait souvent le Dharma aux mandarins. Influencé par la pensée bouddhiste, il affirmait « Aucune autorité n'est absolue et aucune règle n'est éternelle. Ce qui est important c'est d'avoir une opinion juste sur la réalité ». C'est pourquoi, à l'époque de l'empereur Shenzong, il proposa des réformes de l'Etat susceptibles d'améliorer le sort du peuple et mettre fin à la corruption qui régnait dans l'administration et l'armée. Malheureusement, les abus invétérés étaient trop

ancrés et, bien qu'il possédât la pensée bienfaisante du bouddhisme humaniste, il se heurta aux mandarins traditionnels de l'époque. Il présenta alors sa démission et consacra les dernières années de sa vie à la poésie et à la lecture bouddhistes. Le *Surangāma-sūtra* lui apporta quelque illumination et il décida de faire de sa demeure, une pagode. Il passa le reste de sa vie dans la pratique de la perfection et de l'abstinence.

Les huit grands maîtres de la prose ayant vécu sous les dynasties Tang et Song ont, presque tous, connu le bannissement et subi de graves revers dans leur vie. En fait, la vie de fonctionnaire a toujours été instable, mais tant que l'on est dans une période propice, on ne pense pas au danger...

Le grand poète de la dynastie Tang, Bai Juyi rendit un jour, visite au Maître Chan Niaoke Daolin (鳥窠道林 741-824), qui vivait sur un arbre. En le voyant, Bai Juyi s'exclama :

- Maître ! C'est trop dangereux de vivre sur un arbre !
- Monsieur le gouverneur ! Votre situation est encore bien plus périlleuse !
- Je suis un haut fonctionnaire, quel danger pourrais-je courir ?
- Quand le bois et le feu se croisent, les frottements ne cessent pas ! Comment pouvez-vous croire qu'il n'y a pas de danger ?

A ces mots, Bai Juyi sembla avoir deviné l'intention du maître ; il changea de sujet et lui demanda :

- Qu'est-ce que l'essence du Dharma ?
- Tous les actes négatifs sont à éviter, tous les actes positifs sont à effectuer ; purifier ses pensées est l'enseignement de tous les bouddhas.
- C'est un principe que même un enfant de trois ans connaît, répondit Bai Juyi, d'un air déçu.
- Un enfant de trois ans le comprend, mais un vieux de quatre-vingts ans ne sait pas le faire.



Maître Chan Niaoke et Bai Juyi / Fo Guang Shan, Kaohsiung, Taïwan

La phrase réveilla Bai Juyi, l'homme égaré : il prit dès lors refuge auprès du Maître Chan, Daolin et il émit le vœu de consacrer son talent littéraire à louer le Buddhayāna et à tourner la roue du Dharma. A la fin de sa vie, il se passionna pour la récitation du nom de Bouddha et il composa la « Gāthā de la diction du nom de Bouddha » :

*J'ai soixante-et-onze ans,
Je ne peux plus réciter les poèmes en chantant ;
Lire les sūtras me fatigue les yeux ;
Faire des bonnes actions m'épuiserait ;
Comment faire pour estimer l'œil de l'esprit ?
Réciter le nom d'Amitabha.
Amitabha, en marche ;
Amitabha aussi, assis ;
Et, même occupé,
Je ne quitte pas Amitabha ;
L'homme distingué doit se moquer de moi,
D'avoir tant d'Amitabha.
Qu'a-t-il de plus, à être distingué ?
D'ailleurs, que se passe-t-il, si l'on ne l'est pas ?
Je conseille à tous les êtres du dharma,*



Maître Xuanzang / Période Kamakura
(1185-1333), Japon
Dessin sur soie / 135,1 x 59,9 cm / Tokyo
National Museum, Japan

*De réciter ensemble le nom d'Amitabha ;
Si l'on veut sortir du cycle du samsara,
Il faut réciter le nom d'Amitabha.*

La foi immuable est un trésor familial transmis de père en fils

Sous la dynastie Song du Nord, les grands écrivains Lü Mengzheng et Fan Zhongyan ont tous deux vécu dans une pagode à une époque de leur vie. Lü Mengzheng fut reçu Major à l'examen de l'Académie Hanlin et trois fois Premier-ministre durant le règne des empereurs Song Zhenzong et Song Taizong. Il y gagna d'ailleurs, le titre d' « Eminent ministre » mais, avant sa réussite, il avait résidé temporairement dans une pagode. Vingt ans plus tard et avec gratitude, il y retourna et chaque matin, il vénérât Bouddha et priait : « Que ceux qui ne croient pas aux Trois joyaux ne naissent pas dans ma famille. Que mes descendants, de génération en génération, puissent prospérer pour protéger le Dharma et défendre le bouddhisme ! » Cet esprit de gratitude et de foi immuable, c'est justement la vertu et le trésor familial les plus précieux du bouddhisme humaniste.

Fan Zhongyan a dit : « Si je ne suis pas un bon ministre, je serai un bon médecin, ». Et sa maxime : « Je m'afflige avant que le monde s'afflige et j'attends pour me réjouir, que le monde se soit réjoui ! » est restée célèbre jusqu'à nos jours. Il passa sa jeunesse à étudier dans une pagode et, après s'être retiré de la vie publique, il se rapprocha de maîtres Chan éminents, comme Chenggu (承古 ?-1045), Yuanwu (圓悟 1063-1135) et Huijue (慧覺) du Mont Langya. Toute sa vie, il honora les Trois joyaux et construisit des pagodes pour héberger le Sangha. Il transforma sa demeure en pagode (Tianping) et offrit des « champs gratuits » pour aider le peuple.

Connu sous le nom de « Bouddha de la poésie », le grand poète Wang Wei était un fervent adepte bouddhiste. Il observait le végétarisme et se nommait Vimalakirti, nom inspiré du Vimalakirti-sūtra. Il prit refuge auprès de Maître Heze Shenhui (荷澤神會 688-758), pour apprendre le Chan et il prit également pour maîtres, les maîtres Chan Daoguang (道光 682-760), Puji (普寂 651-739) et Yifu (義福 658-736). Sa poésie est raffinée et séduisante, imprégnée d'une intense saveur de Chan. Tel est, par exemple, le poème « L'enceinte des cerfs » :

*Dans la montagne déserte, on ne voit personne,
Mais on entend résonner des voix d'hommes ;
Les derniers rayons du soleil couchant pénètrent dans la forêt
profonde,
Et se reflètent sur les mousses et les lichens verts.*

Les mots « reflètent » et « déserte » utilisés dans le poème, montrent que le poète a voulu se servir des paysages de l'enceinte des cerfs, au crépuscule, pour manifester la quiétude de l'âme et aussi rappeler la notion d'impermanence, chère au bouddhisme.

Sa mère était, elle aussi, une fervente bouddhiste. Quand elle décéda, Wang Wei transforma sa demeure en pagode, en mémoire de sa mère. Il passa le reste de sa vie comme un monastique, accompagné tous les jours, par les chants bouddhistes et les textes canoniques. Vers la fin de sa vie, il avait même prévu sa mort et en avait informé ses amis et ses proches.



Bodhisattva Avalokitesvara / Zhou du Nord (557-581) - Sui (581-618) / Calcaire
Xi'an, Xiapi, Chine / Musée des beaux arts de Boston, Massachusetts, Etats-Unis

Se servir de la littérature pour ouvrir la Voie et libérer le Cœur de l'homme

Le grand calligraphe de la dynastie Song – Huang Dingjian (黃庭堅 1045-1105) – a aussi noué d'exceptionnelles affinités avec le bouddhisme. Il excellait dans la poésie galante et ses œuvres étaient très populaires à l'époque. Un jour, il se rendit chez le maître Chan, Yuanlong Faxiu (1027-1090), et ce dernier lui dit sérieusement : « Tes écrits fourmillent de splendides expressions et sont chargés d'une riche signification. Comment est-il possible que tu te cantonnes à n'écrire que ce genre de texte, qui peut égarer l'esprit des gens ? »

A l'époque, vivait aussi un peintre nommé Li Boshi (1049-1134), qui s'était spécialisé dans la peinture des chevaux. Le maître Chan l'avait mis en garde en lui disant que s'il ne pensait qu'à étudier les attitudes des chevaux, il finirait par renaître cheval plus tard. Li Boshi rangea alors ses pinces et ne peignit plus jamais les chevaux.

Connaissant cette histoire, Huang Tingjian dit en riant au maître Chan : « Est-ce que vous allez me dire que

moi aussi, je pourrais un jour me réincarner dans le corps d'un cheval ? »

« Tes écrits licencieux ont réveillé les désirs impurs des gens, Je crains que tu tombes plutôt dans l'enfer et non pas simplement dans le corps d'un cheval ! » Répondit Maître Faxiu.

A ces mots, Huang Tingjian reconnut ses torts et se repentit immédiatement. Plus tard, grâce aux encouragements de bonnes relations, comme le maître Chan Lingyuan Weiqing (靈源惟清 ?-1117), il abandonna ses mauvaises habitudes et se mit à pratiquer le bouddhisme. Il écrivit un poème où l'esprit de protection de la vie du bouddhisme est clairement ressenti :

*Ma chair et celle des êtres...
Les appellations diffèrent, mais la nature est identique.
Elles sont de la même essence à l'origine,
Simplement, elles appartiennent à d'autres corps,
Qui subissent peines et tortures,
Parce que moi, je demande saveur et graisse...
N'attendez pas le jugement du Yema,
Pensez par vous-même à ce qui arrivera...*

A la fin de sa vie, il fit construire une salle d'étude à Peibin et se focalisa sur la pratique de Jingtu. Ses poèmes et ses œuvres littéraires étaient très populaires au sein de la communauté monastique japonaise des Cinq montagnes, de la Période Muromachi, et ont beaucoup contribué à l'étude de la littérature chinoise au Japon. Quand on dit que la littérature transcende toute frontière, ce n'est point une vaine parole ! La littérature est un moyen pour les hommes, de manifester leurs sentiments et leurs pensées. Une bonne œuvre littéraire doit, outre le style élégant et les détails touchants,

être en plus, capable de convertir le cœur de l'homme, façonner son caractère et le guider vers la vérité, la bonté et la beauté. Il est dit qu'il faut : « Se servir de la littérature pour ouvrir la Voie », les lettrés ont donc pour mission de convertir le Cœur des hommes avec leurs écrits.

Si le dharma a pu se propager, transcender le temps et l'espace et éveiller le Cœur des hommes, la plume des lettrés y a sans doute été pour beaucoup.

5. Le bouddhisme humaniste et la politique

A son arrivée en Chine, le bouddhisme reçut le soutien et la protection des souverains des générations successives, ce qui lui permit d'y prendre racine et de se développer. De l'empereur Ming du Han Oriental (東漢明帝 28-75) à Sun Quan (孫權 182-252) du Royaume de Wu, l'empereur Liang Wudi de la Dynastie du Sud (梁武帝 464-549), l'empereur Xiaowen de Wei du Nord (孝文帝 467-499), l'empereur Wen de Sui (隋文帝 541-604), l'empereur Taizong de Tang (唐太宗 598-649), l'impératrice Wu Zetian (武則天 624-705), l'empereur Taizu de Song (宋太祖 927-976), et les empereurs Kangxi (康熙 1654-1722), Yongzheng (雍正 1678-1735), et Qianlong (乾隆 1711-1799), tous ont grandement contribué à la propagation du bouddhisme en Chine et le bouddhisme a connu son âge d'or durant les deux dynasties Sui et Tang.

Durant cette période, trois empereurs renoncèrent au trône pour devenir monastiques : l'empereur Wu de Liang, l'empereur Xuanzong de Tang (唐宣宗 810-859) et l'empereur Shunzi de Qing (順治 1638-1661). Au royaume Dali de Yunnan, depuis la période Nanzhao, le roi Longshun érigea le bouddhisme en « Religion nationale ». Parmi les vingt-deux souverains de Dali, dix se sont fait bonzes. Le royaume

entier nourrissait une foi profonde pour le bouddhisme et l'impératrice Cixi de Qing (慈禧 1835-1908) voulait même qu'on l'appelât « Vieille bouddha ». Tous ces empereurs et rois gouvernèrent leur royaume en s'appuyant sur les principes bouddhistes et pratiquèrent une politique humaniste.

Les monastiques éminents eux, n'intervenaient pas directement en politique mais leur patriotisme était tout à fait vivace. Ils s'intéressaient fortement à la prospérité et à la décadence du pays et se souciaient de la joie et de la peine du peuple. Certains assistaient l'empereur en tant que maîtres impériaux, d'autres donnaient des idées en tant que conseillers. C'est ainsi que le vénérable Huilin de la Dynastie du Sud (慧琳 385-485), connu aussi sous le nom de « Premier-ministre à robe noire », fut invité par l'empereur Wendi comme conseiller au palais impérial, Il fut le premier monastique à être officiellement nommé à un poste de ministre, en Chine. Le vénérable Faguo (法果) de la dynastie Wei du Nord, fut souvent sollicité par les empereurs Taizu et Taizong, pour traiter des affaires d'Etat. Le maître Chan Baozhi (寶誌 418-515) fut nommé Maître impérial de l'empereur Liang Wudi et le vénérable Huizhong (慧忠 675-775), fut celui de la dynastie Tang. Le nombre de maîtres impériaux durant les générations successives est très important. Ils mettaient leur esprit transcendant au service des tâches mondaines, ils assistaient les souverains vertueux dans leurs tâches de gouvernement, contribuant avec leur esprit et leurs forces.

Maître Dao'an disait : « Sans le patronage du Chef de l'état, la propagation du Dharma devient difficile ». Aussi, préconisait-il « l'union de la politique et de la religion », entendant par là que la politique avait besoin d'être guidée par le bouddhisme et que le bouddhisme dépendait du soutien de la politique. Le bouddhisme de descendance légitime ne s'est jamais opposé à la politique, car c'est

avec un pays riche et puissant et une politique intègre, que le bouddhisme pouvait prospérer. L'histoire nous montre qu'à toute époque où le bouddhisme était prospère, le pays était florissant.

J'expose ci-dessous les relations entre le bouddhisme et la politique du pays, selon l'ordre chronologique :

Conseillers impériaux et grands traducteurs

Le premier souverain qui exerça une grande influence sur le bouddhisme chinois, fut l'empereur Ming, de la dynastie Han Oriental. Non seulement il dépêcha des missionnaires à l'Ouest pour faire venir le bouddhisme en Chine, mais il ordonna de construire les pagodes en signe de respect envers le bouddhisme, donnant ainsi l'impulsion à la propagation du bouddhisme en Chine.

Durant la période des Seize Royaumes, le bouddhisme se développa amplement dans les régions du Nord. Sous le patronage et avec le respect des souverains barbares, les maîtres Fotucheng, Dao'an et Kumarajiva purent prêcher le Dharma et diffuser largement le bouddhisme. Fotucheng se servit de ses pouvoirs surnaturels, pour convertir les souverains belliqueux des Zhao postérieurs : Shi Le et Shi Hu, qui le nommèrent maître impérial chargé de leur donner des conseils administratifs et militaires. Il pu ainsi sauver d'innombrables vies. Shi Le envoya même de jeunes enfants du palais dans les pagodes, pour y apprendre le bouddhisme. Chaque année, à l'anniversaire de Bouddha, il se rendait à la pagode pour assister au bain de Bouddha et demander sa bénédiction. Durant ces deux règnes, le peuple entier épousa la foi bouddhiste.

Le maître éminent Dao'an ayant convaincu Fu Jian de mettre fin à la guerre, ce dernier l'invita et le fit escorter jusqu'à Chang'an (actuellement Xi'an), où l'érudit entreprit les traductions et les com-

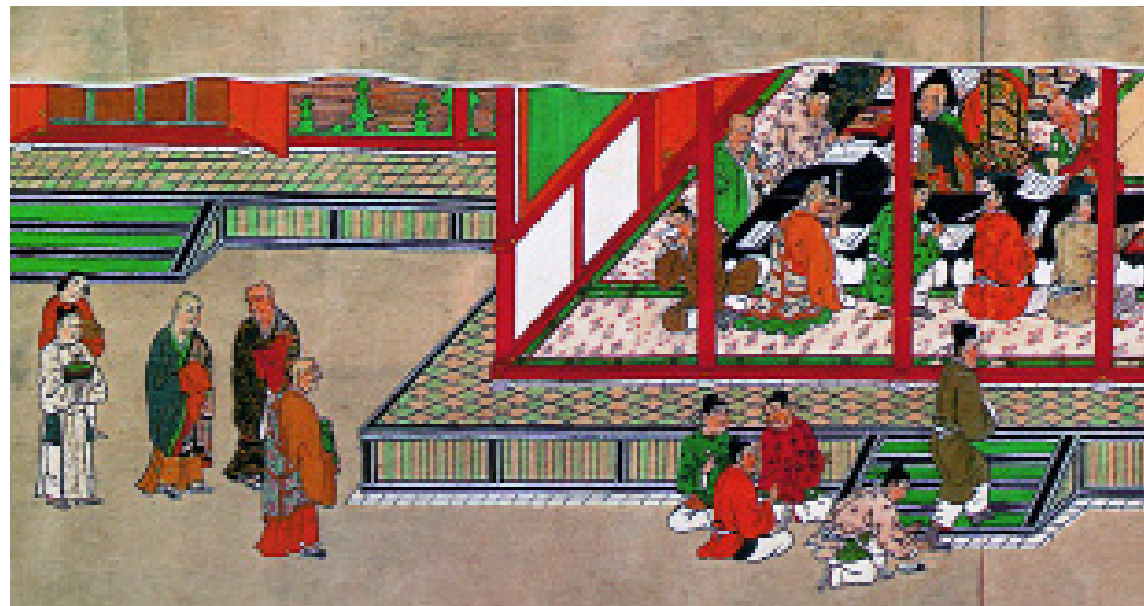
mentaires des textes canoniques et rédigea aussi les règles pour le Sangha. Le bouddhisme au Japon et en Corée naquit après que Fu Jian leur eût offert les statues et les sūtras bouddhistes.

L'empereur des Qin postérieurs, Yao Xing (姚興 366-416), nomma Kumarajiva, maître impérial et créa le premier établissement national de traduction en Chine. Les traductions, dans le style fluide et élégant de Kumarajiva, ont grandement contribué à la propagation des doctrines bouddhistes. Yao Xing invita également les disciples de Kumarajiva, à assumer les postes de monastiques-officiers (僧正) et monastiques-secrétaires (僧錄). Ce fut le début du système des « monastiques fonctionnaires » du bouddhisme chinois.

Parlons de ce système de monastiques fonctionnaires :

Pour se conformer à la politique de la nation et au développement de la société, le gouvernement chargeait les moines éminents du pays (en leur octroyant titre et salaire) de surveiller et corriger les monastiques qui enfreignaient les préceptes ou manquaient à leurs devoirs et d'aider le gouvernement à propager le bouddhisme humaniste. Le terme 僧正 (littéralement : moine irréprochable), a été choisi pour signifier qu'il faut d'abord se corriger avant de corriger autrui. Après la Période des Dynasties Sud et Nord, les générations successives ont hérité de ce même système, sous des titres différents. La position sociale de ces auxiliaires religieux était relativement élevée.

Durant cette période, l'empereur Wudi, des Liang de la Dynastie Sud, connu aussi sous le nom d'« Empereur bodhisattva » fut le premier souverain à appliquer le principe du monarque Cakravartin (NB :Celui qui tourne la roue du dharma). Son œuvre : « Renonciation à la consommation d'alcool et de viande », fut à l'origine de la pratique du végétarisme par les monastiques chinois. Lors de son acceptation des bodhisattva-préceptes, quarante-huit mille personnes se joignirent à la cérémonie. Il fut aussi le premier empereur qui



Maître Xuanzang et son centre de traduction / Période Kamakura (1185-1333), Japon
Dessin sur soie / Rouleau 10 / Fujita Art Museum, Osaka, Japan

renonça à la vie mondaine. Ayant une connaissance approfondie des doctrines bouddhistes, il expliquait souvent les sūtras à ses sujets. Il rédigea également une centaine de fascicules de commentaires des sūtras, comme le *Nirvana-sūtra*, le *Vimalakirti-sūtra*, etc. Les liturgies de la Cérémonie du « Service de repentance de l'Empereur Liang » et de celle du « Dharma service Eau et Terre » que nous récitons actuellement sont toutes en relation avec lui.

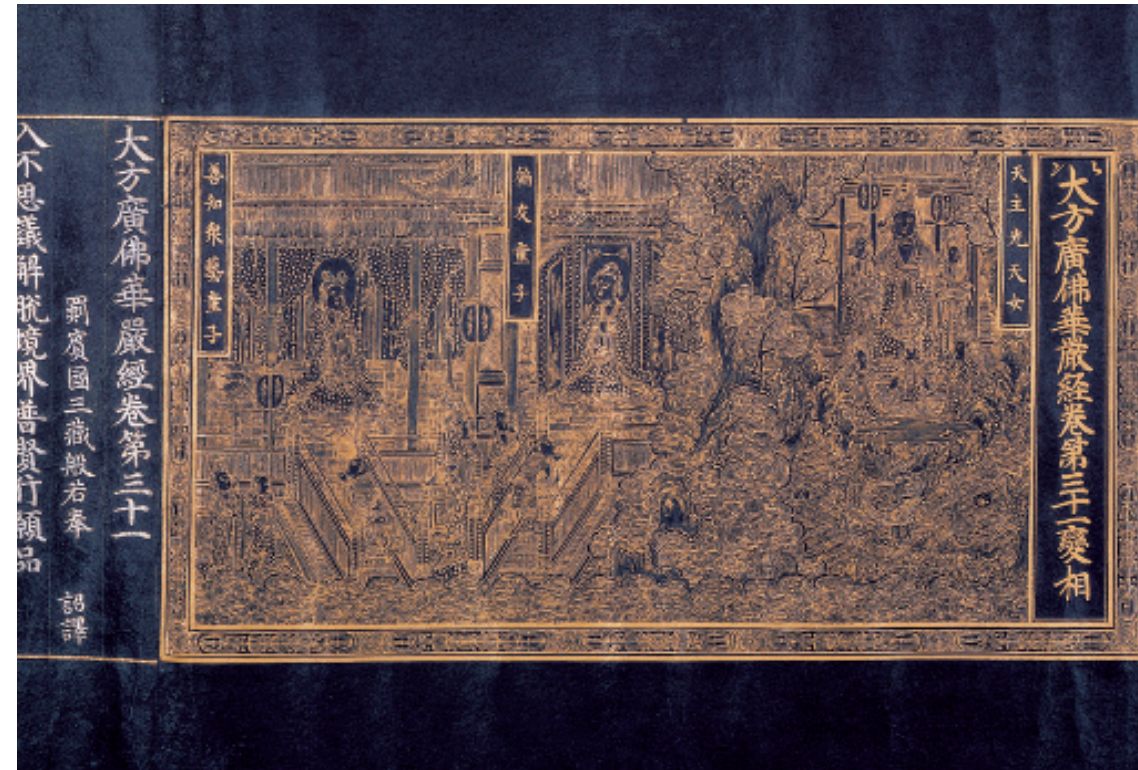
Regain de prospérité du bouddhisme grâce à l'aménagement des grottes Yungang

La période des dynasties Nord a connu deux persécutions qui ont causé d'énormes dommages au bouddhisme. Par la suite, les empereurs Wencheng (文成帝 440-452), Xianwen (獻文帝 454-476), Xiaowen (孝文帝 467-499) et Xuanwu (宣武帝 483-499) de la dynastie Wei du

Nord, se sont efforcés de revitaliser les activités bouddhistes. L'empereur Wencheng nomma Tanyao au poste de Monastique-commandant et le chargea des travaux d'aménagement des Grottes Yungang qui, en 2001, deviendront les premières grottes célèbres de l'art bouddhiste, inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. L'empereur Xianwen ne régna que durant cinq ans, cependant, il bâtit à Pingcheng de nombreuses pagodes et stupas, façonnant ainsi un paysage de cité bouddhiste.

L'empereur Xiaowen déplaça la capitale vers Luoyang et procéda, à grande échelle, à la création des Grottes Longmen. Ce fut l'apogée de l'art rupestre bouddhique en Chine. En y ajoutant les grottes Dunhuang, Dazu et Maijishan, on peut dire que le bouddhisme a occupé une place majeure dans la culture chinoise. Je me rappelle, il y a cinquante ans, quand j'ai rendu visite au Premier-ministre Nehru, en Inde, il me dit : « L'Inde et la Chine sont considérés comme deux grands pays de civilisation ancienne. Mais, sans le bouddhisme, comment l'Inde pourrait-elle être digne de cette appellation ? » Car c'est ainsi : Un pays qui veut prendre la tête dans le domaine culturel, doit absolument posséder un riche patrimoine.

Le bouddhisme connut son apogée durant les dynasties Sui et Tang. L'empereur Wen de Sui était même nommé « Empereur du bouddhisme » par le peuple. Durant son règne, il construisit de nombreuses pagodes et quatre-vingt-trois stupas, ce qui en fait un maître dans l'histoire du bouddhisme chinois. Il avait été élevé à la pagode Prajñā, par la bhiksuni Whixian et, après la mort de celle-ci, il fit construire à sa mémoire, un stupa, qui est toujours debout dans le monastère Qixia de Nanjing. Son fils, l'empereur Yang, était aussi un grand ami du bouddhisme, Il prit refuge auprès du Vénérable maître Zhiyi, de l'école Tiantai et reçut les bodhisattva-préceptes.



Sutra de l'Ornementation fleurie - Fascicule 31 / Dynastie Goryeo (918-1392) de Corée
20 x 36,5 cm / Ho Am Art Museum, Yongin, Corée du Sud

La prospérité des huit écoles sous le patronage de l'impératrice Wu Zetian

Les souverains de la dynastie Tang furent tous de grands protecteurs du bouddhisme, notamment l'empereur Taizong, qui était particulièrement dévot. Il installa, dans la pagode Hongfu, le premier centre national de traduction des textes canoniques pour le Grand maître Xuanzang (玄奘 602-664). Celui-ci y traduisit des chefs d'œuvre comme le *Yogacara-bhūmi-sāstra*, le *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, le

Sūtra du Cœur, etc., apportant ainsi une énorme contribution au bouddhisme chinois. Outre ses travaux de traduction, Maître Xuanzang accompagnait souvent l'empereur pour le conseiller.

L'empereur Taizong était d'esprit noble, généreux et tolérant. Durant son règne, il assista le Sangha et protégea le Dharma. Les monastiques éminents et vertueux foisonnaient et de nombreuses écoles prêchaient simultanément le Dharma... Ce fut l'âge d'or du bouddhisme chinois. L'empereur s'intéressait lui-même aux textes canoniques et s'efforçait de réaliser la voie du bodhisattva. Il écrivit personnellement la préface du *Yogacara-bhūmi-sāstra* et la fit graver sur une stèle (*Inscription de la Préface de l'enseignement sacré du Tripitaka de la Dynastie Tang*).

L'empereur Gaozong (高宗 628-683) reçut les bodhisattva-préceptes auprès du Vénérable Xuanwan (玄琬 562-636). Il fit construire la pagode Dacien et soutint de toutes ses forces les travaux de traduction de Maître Xuanzang. Il invita ce dernier à l'accompagner durant ses trois tournées d'inspection, en tant que conseiller national, montrant ainsi la manière dont la politique s'appuyait sur le bouddhisme. Quand Maître Xuanzang décéda, Gaozong s'abstint de paraître à la cour durant trois jours et déclara : « J'ai perdu un trésor national ».

Maître Xuanzang fut aussi le premier étudiant chinois à avoir fait ses études à l'étranger et aussi celui qui permit au peuple chinois de se manifester sur la scène internationale. Il fit un pèlerinage en Inde et consigna les mœurs et coutumes des habitants des régions qu'il avait traversées dans un recueil intitulé « *Rapport du voyage dans les Territoires de l'Ouest à l'époque des grands Tang* ». Ses ouvrages, avec « *Relations des royaumes bouddhistes* » de Faxian de Jin Oriental (法顯 337-422), « *Recueil de pratiques bouddhistes envoyé de la Mer du Sud* » et « *Biographies des moines éminents des grands Tang, ayant fait le pèlerinage dans les Territoires de l'Ouest* »



Vairocana Bouddha - Grotte 1280 de Longmen / Dynastie Tang (675) / Luoyang, Henan, Chine

de Yijing (義淨 635-713) de Tang, sont des documents extrêmement précieux pour les historiens. Ils nous renseignent sur les mœurs des pays d'Asie mineure et d'Asie du Sud, ainsi que sur l'histoire des communications et relations entre l'Orient et l'Occident.

La première impératrice chinoise, Wu Zetian, hérita du patronage des affaires bouddhistes de Taizong et Gaozong et releva le statut des bhiksus et bhiksunis. La *Gāthā de l'ouverture des sūtras* qu'elle a écrite, continue à être récitée par les bouddhistes contemporains. Elle fonda la première clinique impériale et chargea les monastiques d'en assumer la gestion ; elle paya de ses deniers pour faire sculpter la statue de Vairocana Bouddha, dans les Grottes Longmen. Grâce à son soutien, les Huit écoles bouddhistes chinoises prospérèrent à travers la Chine.

Avant de monter sur le trône, l'empereur Xuanzong avait été bonze. Après son accès au trône, il remit en état les pagodes qui avaient été détruites lors de la persécution Huichang et il installa des plates-formes pour la pleine ordination à travers tout le pays, afin que les bhiksus et bhiksunis, qui avaient été réduits à l'état laïque, pussent

à nouveau, recevoir les préceptes. Il conféra la robe pourpre au Maître impérial Wuda (悟達 811-883) et lui attribua le titre de « Maître des trois doctrines ». Son dévouement à la restauration du bouddhisme lui valut de précieux mérites.

Les quatre types d'éducation : Recettes de la bonne gestion politique

Parlons de ce titre de Maître impérial :

Le Grand maître Shenxiu (神秀 607-706) fut Maître impérial sous quatre règnes – Wu Zetian, Zhongzong, Ruizong et Xuanzong. Le quatrième patriarche de l'école Huayan, Qingliang Chengguan (清涼澄觀 737-838), fut honoré par les empereurs Daizong, Dezong, Shunzong, Xianzong, Muzong, Jingzong et Wenzong. Les générations postérieures le surnommèrent le « Maître des sept empereurs ». Le Vénérable maître Xuanwan fut choisi par le gouvernement, pour être le Précepteur impérial du Prince héritier afin lui enseigner les secrets de la bonne gestion politique : la pratique de la bienveillance, la modération dans les châtements, l'adaptation aux circonstances et la pratique de l'abstinence.

Vers la fin de la dynastie Tang, le peuple Khitan prit le pouvoir et fonda la dynastie Liao (907-1125), dans le Nord-est. Durant le règne de Shengzong, l'Impératrice Xiao soutint le bouddhisme au plus haut point. Elle construisit, dans sa ville natale de Jinzhou, la pagode impériale Fengguo dans laquelle sont installés les sept bouddhas du passé et du présent. Après plus de mille ans, ils sont encore intacts et, de nos jours, ils sont les plus anciennes sculptures de Bouddha existantes.

Les souverains de la dynastie Song soutenaient le bouddhisme. L'empereur Taizu donna l'ordre d'imprimer le premier Tripitaka chinois *Kaibaozang*, offrant ainsi un modèle pour les versions

suivantes de Tripitaka. L'empereur Taizong fit construire un établissement complet de traduction des textes canoniques, pour relancer les travaux interrompus. Sous la dynastie Song du Sud, l'empereur Gaozong demanda au maître Chan, Fadao, de venir au palais impérial pour organiser la politique nationale. Grâce à ses efforts incessants, on put récolter suffisamment de grain et de fourrage pour l'armée et ainsi, stabiliser la situation.

A cette époque, grâce à de nombreux moines éminents qui traduisaient et prêchaient les textes canoniques, le bouddhisme se propagea partout en Chine. La demande de livres entraîna le développement de l'industrie de l'imprimerie. A partir de la dynastie Song du Nord, l'imprimerie à Hangzhou précède toutes les autres régions du pays. La Corée charge les commerçants d'imprimer les textes bouddhistes à Hangzhou. Le Japon et la Corée viennent successivement en Chine, pour se procurer les différents types de Tripitaka. Ils apprennent la technique chinoise de la gravure des planches, pour pouvoir les reproduire chez eux. On peut dire que le bouddhisme a joué un rôle majeur pour la florissante industrie de l'imprimerie de la Chine de cette époque.

L'homme de grand mérite de la dynastie Yuan, Liu Bingzhong (Shi Zicong 1216-1274), fut le conseiller de Kubilai Khan, l'empereur Shizu des Yuan. Il lui suggéra la réforme du pays, l'adoption des lois chinoises et la création du Collège Zishan sur le Mont Wu'an, pour enseigner le confucianisme et les sciences naturelles. Il joua ainsi un rôle important dans la sinisation du pouvoir, adoptée par Kubilai.

Durant les dynasties Ming et Qing, le bouddhisme ne fut pas aussi florissant que lors de la période Sui et Tang ; néanmoins, il cessa d'être considéré comme une religion venue de l'étranger. A cette époque, le bouddhisme humaniste pénétrait déjà profondément dans le cœur des gens : Comme il était dit « Amitabha est dans

toutes les maisons, Avalokitesvara est sous tous les toits » et surtout, les concepts de causalité, rétribution, vie et mort, obstacles karmiques et coproduction conditionnelle, imprégnaient la société entière.

Les empereurs Shunzi, Kangxi, Yongzheng, et Qianlong des Qing manifestèrent, eux aussi, beaucoup de respect envers le bouddhisme. L'empereur Shunzi écrivit un poème intitulé « Eloge au Sangha », exprimant son admiration envers la pratique de la perfection. Il nomma le vénérable Yulin, Maître impérial et échangea souvent avec lui, au sujet des doctrines bouddhistes. Il installa également une plate-forme d'ordination, permettant à mille-cinq-cents monastiques de recevoir les bodhisattva-préceptes. L'empereur Yongzheng donna l'ordre d'imprimer le « Tripitaka Dragon », que l'empereur Qianlong avait repris et achevé : Ce fut le plus grand ouvrage de planches d'impression xylographique de l'histoire. L'empereur Qianlong chargea ses gens de traduire le Tripitaka en langue mandchoue. Ses contributions à l'impression et à la propagation du Tripitaka furent extraordinaires.

Propagation et inspirations du Dharma

Sous le patronage des souverains des dynasties successives, le bouddhisme chinois prit racine, fleurit, fructifia et se transmet vers la Corée, le Japon et le Vietnam, formant ainsi le système de bouddhisme mahayana du Nord et imprégnant la culture de l'Asie orientale.

Le Dr Sun-Yat-sen disait : « Le bouddhisme est la vertu d'humanité, l'étude du bouddhisme est la mère de la philosophie, le Dharma peut compléter l'insuffisance de la loi. La loi protège contre les malheurs définis, le Dharma, contre les malheurs éventuels. »

M. Liang Qichao disait aussi qu'il croyait au bouddhisme pour six raisons :

1. Le bouddhisme est une sagesse et non une superstition.
2. Le bouddhisme est une bonté universelle et non individuelle.
3. Le bouddhisme est mondain et non transcendant.
4. La foi du bouddhisme est incommensurable et non limitée.
5. La foi du bouddhisme est équanime et non discriminative.
6. La foi du bouddhisme s'obtient par soi-même et non par quelqu'un d'autre.

Non seulement le bouddhisme possède la capacité d'harmoniser la politique, mais sa foi juste et sa grande sagesse peuvent aider la politique à transformer la société et développer la bienveillante compassion des gens.

En résumé, on peut dire que le bouddhisme n'a jamais rejeté la politique. Bouddha lui-même est né dans une famille politique. Il était prince à l'origine et, après son accès à l'éveil, il a prêché le Dharma en Inde et donné de nombreux conseils pour résoudre les problèmes politiques de certains pays. En Chine, depuis des générations, les relations entre la politique et le bouddhisme, de même que les relations entre les monastiques et les hommes politiques, sont restées très harmonieuses. C'est pourquoi, ce qu'il faut concevoir, c'est le bouddhisme des rois bienveillants, le bouddhisme du monde des hommes...

En pensant et en agissant ainsi, comment croire qu'une nation, quelle qu'elle soit, ne connaîtra pas la prospérité ?

6. Langage et écriture du bouddhisme humaniste

Arrivé en Chine, le bouddhisme se régionalisa progressivement dans de différents domaines. Parmi eux, le plus caractéristique est la sinisation de son langage et de son écriture.

Le langage est un outil important permettant aux hommes de communiquer. Par la parole, on peut exprimer ses pensées et échanger

des idées, mais le langage ne peut transmettre intégralement la voix du Cœur et c'est pourquoi l'Ecole Chan est d'avis de n'utiliser, ni le mot ni la parole. Néanmoins, le langage et l'écriture sont aussi les ponts qui nous permettent de pénétrer dans le noyau du Dharma. C'est donc uniquement dans la dernière étape de la pratique, que l'on peut abandonner les mots et la parole.

Il est dit : « Une parole peut faire prospérer une nation et une parole peut la ruiner », de même qu'une parole peut apporter la joie ou la peine à un homme. Alors, dites-moi : comment peut-on prétendre que le langage et l'écriture ne sont pas importants ? Voilà pourquoi, on a quand même besoin d'eux pour propager le bouddhisme. Comme il est dit dans le *Sūtra du Diamant*, le don des sept joyaux du trichilocosme, ne peut équivaloir l'étude des quatre vers de la gāthā. Ainsi, le langage et l'écriture restent donc des moyens recommandés par le Dharma.

Maître Xuanzang est allé en pèlerinage en Inde et, s'il n'avait pas rapporté tant de textes canoniques, comment la culture chinoise aurait-elle pu s'enrichir de la sorte ? Sans toutes ces paroles de sagesse, comment le canon bouddhiste aurait-il pu exprimer ses vérités ?

Dépourvue du langage, la communication entre les hommes ne s'avérerait ni facile ni plaisante. Sans l'écriture, le contenu de tous ces ouvrages littéraires et philosophiques serait nul. Dans cette optique, on peut le dire : le développement du bouddhisme humaniste a, sans aucun doute, énormément contribué à la richesse de la culture chinoise.

Les expressions bouddhistes ont enrichi la culture chinoise

D'une façon générale, celui qui connaît mille locutions peut être considéré comme un lettré. Et la connaissance de quelques centaines de mots et expressions est suffisante pour qu'un Chinois lise et écrive.

Le nombre des expressions bouddhistes dépasse largement la dizaine de milliers, leur influence est donc énorme pour le langage et l'écriture chinoises.

Dans son livre « Recherches bouddhistes en dix-huit chapitres », M. Liang Qichao écrit : Depuis l'arrivée du bouddhisme en Chine et grâce à la traduction des sūtras, plus de trente-cinq mille termes se sont ajoutés au langage chinois. Non seulement, ces nouveaux mots ont amplifié la beauté de la littérature chinoise, mais ils en ont, de plus, approfondi le sens et l'idée initiale. Ainsi, quand on dit que la littérature chinoise est très belle et que même le langage quotidien est très élégant, c'est justement parce que ses éléments font souvent partie du vocabulaire bouddhiste. En effet, les mots et paroles du bouddhisme humaniste figurent souvent dans nos conversations ; simplement, la plupart des gens ne savent pas qu'ils viennent du bouddhisme ou que ce sont des expressions de l'Ecole Chan.

Sans tous ces mots et expressions du bouddhisme humanisme, je me demande si nous pourrions encore parler si élégamment. Sans eux, je pense que notre communication serait très difficile. Par exemple, les phrases que nous traduisons en français par « Que la lumière de Bouddha éclaire tout l'univers », « que l'eau du Dharma coule sans cesse », ou encore « les quatre éléments ne sont que vacuité », « les cinq agrégats n'ont pas d'existence réelle »... sont toutes des expressions formées de quatre caractères. Une fois traduites, elles perdent une partie de leur signification et de leur élégance. Il est vrai que, non seulement la langue chinoise est profonde en signification, mais de plus, sa beauté et son élégance sont telles, que peu d'autres langages peuvent prétendre l'égaliser.

Pour promouvoir le bouddhisme, on a besoin de paroles et d'écrits ; or les textes canoniques et les expressions de l'école Chan demandent beaucoup de commentaires, Il est donc très difficile de les

traduire, surtout quand ils sont écrits en langue chinoise classique, comme par exemple : « la porte de la non-dualité », « l'ultime-vérité et la nature propre », « le champ des huit consciences », « se libérer de tout attachement pour faire naître son Cœur pur » ...

Les quatre raisons qui ont permis à la langue chinoise d'être une des plus belles du monde, sont les suivantes :

1) *La traduction des sūtras et son adaptation au contexte local*

La propagation du Dharma ne peut se réaliser sans les disciples de Bouddha, qui ont organisé les conciles et compilé les enseignements de Bouddha après son parinirvāna. C'est grâce à ces conciles qu'existent le Tripitaka et les Douze divisions du Canon bouddhique et que le Dharma a pu être transmis continûment.

A l'arrivée du bouddhisme en Chine, y vivaient, par bonheur, les moines éminents venant des Territoires de l'Ouest, comme Kāśyapa-Matanga, Dharmaratna, An Shigao, Lokaksema, ZhiQian, et Kang Senghui, qui ont progressivement traduit les sūtras en Chinois. Plus tard, les Cinq grands traducteurs – Kumarajiva, Paramārtha, Xuanzang, Amoghavajra, et Yijing ont pris le relais. Grâce aux innombrables fascicules de sūtras qu'ils ont traduits, le système de pensée bouddhiste a été en se complétant. C'est ainsi que le bouddhisme connut l'époque florissante de Sui-Tang des « Huit écoles simultanées », développant ainsi les caractéristiques du bouddhisme mahayana chinois. La traduction des sūtras transmet d'une part les merveilleuses doctrines du Bouddha et d'autre part, amplifia le développement du bouddhisme chinois.

Ce qui mérite d'être signalé c'est qu'à l'époque, Kumarajiva et Xuanzang ont été soutenus respectivement par les souverains

Yaoxing et Taizong des Tang qui ont mis à leur disposition les centres de traduction *Xiaoyaoyuan* et *Yuhuasi* à Chang'an (Xi'an) dont les occupants se comptaient par milliers. Ces centres étaient bien plus importants que l'actuel *National Translation and Compilation Center* de Taïwan.

Les textes traduits par Kumarajiva sont appelés en général « Traduction ancienne ». A cause de son penchant pour la signification, ses traductions sont écrites dans une langue fluide et claire. De plus, ses assistants Daorong (道融 356-406), Sengrui (僧叡 373-439), Sengzao (僧肇 384-414) et Daosheng (道生 355-434) étaient tous des lettrés talentueux et c'est pourquoi les *Sūtra du Lotus*, *Sūtra du Diamant*, *Vimalakirti-sūtra*, et *Amitabha-sūtra* traduits par Kumarajiva font encore autorité de nos jours.

Maître Xuanzang, lui, était partisan de la traduction intégrale mais, en se conformant textuellement à l'ouvrage initial, l'écriture devient parfois difficile à lire. Il a aussi établi la règle des « cinq types d'expression volontairement non traduites » qui sont remplacés par la transcription phonétique :

1. Paroles confidentielles
2. Mots à significations multiples
3. Choses n'existant pas en Chine
4. Par respect des traditions
5. Termes nobles

Les traducteurs des générations postérieures suivirent eux aussi, ces règles. Ils appelèrent les ouvrages traduits auparavant : « Traductions anciennes », et ceux d'après : « Traductions nouvelles ». Ceci est dû à l'esprit exigeant des anciens maîtres concernant le langage et l'écriture.

Ainsi, nous ne devons pas rester obstinément attachés au passé pour ce qui est du langage et de l'écriture, utilisés par le bouddhisme humaniste : on peut user raisonnablement du langage parlé, et on peut aussi moderniser les textes, ce qui les rend fluides et clairs. Car chaque retransmission ou transformation a toujours sa raison, due à son époque. Ainsi, « les » bouddhisme(s) : chinois, japonais, coréen, theravada et tibétain, possèdent-ils tous leurs caractéristiques linguistiques particulières, selon leur situation géographique et leur trajectoire historique.

Aujourd'hui, nous rassemblons tous ces bouddhisme(s) en un unique « Bouddhisme humaniste », non seulement pour uniformiser le vocabulaire utilisé par le bouddhisme durant toute l'Histoire, mais aussi pour manifester l'intention première de Bouddha, Nous espérons que tous les bouddhistes du monde considéreront le « Bouddhisme humaniste » comme l'unique enseignement de Bouddha. Nous pouvons nous diriger dans cette merveilleuse direction, sans altérer le courant de l'Histoire. Le Bouddhisme humaniste est le bouddhisme dont tous les hommes ont besoin et, s'il nous plaît de croire que nous pourrions tous, un jour, devenir bouddhas, quel mal y a-t-il à cela ?

2) *La propagation du sūtra-pitaka*

Durant les deux-mille ans de propagation du bouddhisme en Chine et grâce aux efforts incessants des maîtres éminents des générations passées qui ont consacré toute leur énergie à traduire les textes bouddhistes, nous pouvons aujourd'hui, disposer de toutes ces différentes éditions du Canon bouddhiste : canons Kaibao (開寶藏), Khitan (契丹藏), Vairocana (毘盧藏), Qisha (磧砂藏), Koryo (高麗藏), Jiaxing (嘉興藏), Dragon (龍藏), Pinjia (頻伽藏),

Tegen (鐵眼藏), Manji Daizokyo (卍字正藏), Manji Zokuzokyo (卍字續藏), et Taisho (大正藏).

Ces canons contiennent toute la beauté de la littérature, toute la profondeur de la philosophie et suscitent le respect et l'admiration dans toutes les nations du monde. Même les plus grands romans d'amour, les chefs d'œuvre qui dressent le portrait de la nature humaine ou ceux qui traitent de la vie de Shakespeare... ne peuvent dépasser la valeur littéraire de ces canons bouddhistes.

Dans son livre *Histoire de la littérature vernaculaire*, le professeur Hu Shi fait valoir que le Sūtra de l'Ornementation fleurie est lui-même un chef d'œuvre littéraire, le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, un remarquable texte en prose et que le *Vimalakīrti-sūtra* est le plus long poème du monde unissant les idées philosophiques et la beauté littéraire. Certains bouddhistes n'approuvent pas ce genre d'interprétation du dharma. Pourtant, si nous voulons louer la beauté des textes bouddhistes et la richesse de son vocabulaire, nous ne pouvons que les comparer avec des textes littéraires et philosophiques...

Bien sûr, l'existence de ces chefs d'œuvre doit énormément au développement de l'industrie de l'imprimerie chinoise. Réciproquement, il faut aussi reconnaître que grâce au développement du bouddhisme, la demande en textes canoniques a entraîné la prospérité de l'industrie de l'imprimerie. Les avantages sont indéniablement partagés.

Aujourd'hui, on trouve toutes sortes d'éditions du Tripitaka dans les pagodes, les monastères et même chez les particuliers ; de plus, les livres et magazines bouddhistes sont très faciles à se procurer. On peut le dire : le développement du bouddhisme et la distribution des livres bouddhistes ont enrichi le cœur et l'esprit du peuple chinois et aidé à la propagation du bouddhisme humaniste.

3) *La coexistence des écoles bouddhistes chinoises*

Par leurs commentaires et en y ajoutant le développement des Cinq lignées et des sept branches de l'Ecole Chan, ces éminents maîtres du passé ont ouvert une autre sorte de raccourci de langage pour exprimer l'ultime-vérité. Et ce qui est encore plus remarquable, c'est que les patriarches ont offert les vérités des sūtras aux hommes de la société, de manière compréhensible, même par les enfants et les personnes âgées.

Prenons par exemple Maître Zhiyi (智顗 539-598) : Comme il a prêché le *Sūtra du lotus* (*Fahua Jing*) sur le Mont Tiantai, son Ecole est connue sous le nom de Tiantai ou Fahua. Maître Xianshou (賢首 643-712) insista sur le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* (*Huayan Jing*) et son Ecole portait le nom de Huayan ou Xianshou ... C'est ainsi que se développèrent de nombreuses écoles bouddhistes portant le nom de leur fondateur ou du lieu du monastère où elles enseignaient.

Beaucoup d'écoles ont aussi des noms différents : l'Ecole Jingtu, qui s'appelle aussi Ecole du Lotus, l'Ecole de la Pureté, l'Ecole de la Récitation du nom de Bouddha, etc. L'Ecole des Trois traités s'appelle aussi Ecole de Vacuité, l'Ecole de la Foi, l'Ecole Faxiang, qui se nomme aussi Conscience unique ou Cœur unique.

Si nombreuses sont-elles, elles ne se font pas la guerre.

Il en va de même pour exprimer notre nature intrinsèque : le bouddhisme parle de *Tathagatagarbha*, *Ultime-vérité*, *Nature propre*, *Apparence réelle*, etc. En dépit des différences d'appellation, il n'y a jamais eu de sentiment de discorde ni de critiques.

Bouddha lui-même porte dix noms reflétant ses différentes qualités. Dans le passé, les lettrés avaient aussi un nom d'étude, un nom de courtoisie, un titre, un pseudonyme... De nos jours encore, nombreux sont ceux qui ont aussi des surnoms ou des noms alternatifs qui, en réalité, désignent tous la même personne.

Pour promouvoir le « bouddhisme humaniste », nous avons besoin de tous les bouddhistes du monde, car il faut savoir qu'ainsi est l'intention première de Bouddha. En acceptant l'expression « Bouddhisme humaniste », nous avons déjà contribué diligemment à la propagation du bouddhisme dans l'avenir. Il ne faut surtout pas penser que l'appellation « Bouddhisme humaniste » est chose incorrecte et ainsi, détruire brutalement le sort et la descendance du bouddhisme.

4) *La vulgarisation des expressions*

Certains disent que les Chinois sont les hommes les plus intelligents du monde. Pour nous, l'intelligence des Chinois ne provient-elle pas de l'aide que leur apportent les paroles tirées des textes bouddhistes ? De nombreuses expressions dont les Chinois d'aujourd'hui se servent, sont d'origine bouddhiste. On les utilise par habitude dans la vie quotidienne, sans savoir de quel livre elles sont tirées. Et même des non-bouddhistes ne savent pas que les expressions qu'ils emploient sont des expressions bouddhistes.

Si l'on dit que la beauté de la langue chinoise vient en tête de toutes celles du monde, on peut dire aussi que le langage et l'écriture bouddhistes ont produit un important effet de contraste dans la culture chinoise. Si l'on examine le nombre de mots, expressions, locutions et proverbes d'origine bouddhiste, on constate que le langage bouddhiste s'est installé depuis bien longtemps dans la société chinoise et y a engendré, discrètement et insensiblement, un effet éducatif profond.

Citons par exemple les mots bouddhistes d'un seul caractère, qui font partie du vocabulaire usuel de la vie quotidienne : karma (業), éveil (覺), souffrance (苦), kalpa (劫), affinité (緣), vacuité (空), illusion (幻), sagesse (慧), consultation (參), attachement (縛),

obstacle (蓋), racine (根), Chan (禪), entrave (纏), dharma (法), pureté (梵), effet (果), poussière (塵), colère (瞋), ignorance (痴), sphère (處), voie (道), vérité (諦), concentration (定), mal (惡), bienfait (恩), égarement (惑), faculté (機), affectation (假), précepte (戒), domaine (界), démon (魔), illumination (悟), monastère (剎)...

Si, dans les dialogues, livres, discours, pensées et concepts, toutes ces expressions bouddhistes n'existaient pas, comment pourrait-on exprimer ses idées en profondeur ?

Comment les grands romans classiques chinois tels : *Au bord de l'eau*, *Le rêve dans le pavillon rouge*, *La pérégrination vers l'Ouest*, *La chronique indiscrette des mandarins*... auraient-ils pu devenir des chefs d'œuvre, sans les références bouddhistes ?

Les textes canoniques comme le *Sūtra du Lotus* et le *Sūtra du Diamant*, sont très faciles à lire et très poétiques, mais leur contenu reste très profond et difficile à comprendre. C'est pourquoi les traductions sont, en général, assez superficielles. Je pense que si la propagation du bouddhisme rencontre certaines difficultés, c'est parce que le langage bouddhiste est trop riche et trop étendu.

Ainsi, tout le monde connaît ou croit connaître les termes « affinité », « cataclysme [qui survient à la fin d'un kalpa] », « causalité », « nirvana », « contemplation », « prajñā », « vacuité » ... mais en réalité, ces termes sont-ils compris ? Sans les explications, sans la pratique et l'expérimentation, comment acquérir la parfaite compréhension ?

De même, dans de nombreuses œuvres littéraires anciennes, on trouve nombre de descriptions des vérités du bouddhisme humaniste, comme par exemple :

- *La vie ne dure pas cent ans,
Et l'on a souvent mille ans de souci.* (Dix-neuf poèmes anciens)

- *[Je] regarde la montagne au loin et pense au Pic de l'Aigle,
[Je] fais entrer mon cœur dans la pensée de la Terre pure ;
En me conformant aux conceptions d'égalité,
[Je] pourrais éliminer pour toujours les souffrances des Trois mondes.* (Xie Lingyun)

- *Marcher jusqu'à la source du cours d'eau,
S'asseoir pour regarder se lever les nuages.* (Wang Wei)

- *En silence, je fais mes adieux au moine de la montagne,
Et vénère les nuages blancs en baissant la tête.* (Li Bai)

- *Depuis que j'étudie avec acharnement le bouddhisme,
Les sentiments de tout genre ont disparu de ma vie.* (Bai Juyi)

- *Les oiseaux dorment sur les arbres à côté de l'étang,
Le bonze frappe à la porte sous le clair de lune.* (Jia Dao)

- *La lune se dissipe, les corbeaux croassent et la gelée voile le ciel,
Sous les lumières des bateaux de pêche, je dors en compagnie de la mélancolie ;*

De la pagode Hanshan qui se trouve à l'extérieur de la ville Suzhou,

Les sons de cloche arrivent jusqu'à la barque du voyageur. (Zhang Ji)

- *Je regarde les cimes de Lushan : pointues, dentelées sur les flancs,
Leurs tailles varient selon la perspective;*

*Et pourtant je ne connais pas la véritable image de Lushan,
Parce que je n'en suis pas assez éloigné.*

*Les brumes et les fines pluies de Lushan, la marée de Zhejiang,
Avant de les connaître, l'envie en était si forte ;
Mais quand je les ai vues, je n'ai rien trouvé de spécial,
Ce ne sont que les fines pluies de Lushan et la marée de Zhejiang.*

*Les murmures des ruisseaux ne sont que les mots du Dharma,
Les paysages des montagnes ne sont que les formes de la pureté ;
Les quatre-vingt quatre mille stances de la nuit sont enfin révélées,
Comment pourrions-nous un jour les transmettre aux autres ?*

*Où sont-ils, à présent, les généraux sur leurs palefrois ?
Dans le triste cimetière, il n'y a plus que des herbes et des fleurs
sauvages.*

*Leurs nuits sont si longues ! Quand verront-ils le jour ?
Leurs caches sont si retirées qu'ils ne sentent pas l'arrivée du
printemps. (Su Dongpo)*

• *La poussière rouge et les vagues blanches sont toutes deux
illimitées,
La patience et la douceur sont deux merveilleux remèdes.*
(Hanshan Deqing)

Même les grands écrivains contemporains, comme Lu Xun et
Bajin, ont dit ouvertement que leurs ouvrages comportaient de nom-
breuses références bouddhistes. Le Prix Nobel de littérature, Mo Yan
a dit, lors de sa visite à Fo Guang Shan, que le titre de son livre *La*



Sutra du Lotus - Chapitre "La subtilité" / Calligraphie sur papier / 26,8 x 532,7 cm
Période Heian (794-1185), Japon / Tokyo National Museum, Japon

*de la loi du karma (生死疲勞) était tiré du Sūtra des huit prises de
conscience des bodhisattvas.*

En somme et si nous réfléchissons bien : s'il n'existait pas tout ce
vocabulaire d'origine bouddhiste, pourrions-nous si bien exprimer
notre pensée ? Nos livres de littérature et d'histoire pourraient-ils être
aussi fascinants ?

Voilà pourquoi, à ce moment où nous voulons faire reflourir la
culture chinoise, nous devons être conscients de ce que le langage
et l'écriture bouddhiste ont pu offrir à la société. Peu importe notre
profession : nous parlons tous le langage du bouddhisme humaniste.
Comme disait Liang Qichao : « rien qu'en vocabulaire, le bouddhisme
a apporté trente-quatre mille mots à la langue chinoise ». Sans cette
contribution, comment se ferait notre conversation actuelle ?

Tout ceci montre que le bouddhisme humaniste est réellement
entré dans la société et dans la vie quotidienne. On peut même dire
que c'est une des grandes réussites du bouddhisme humaniste : celle
qui persiste à promouvoir le bouddhisme par la culture et qui attache
une grande importance à la propagation du bouddhisme par l'écriture.

Un proverbe dit : « Les bonnes paroles de ce monde, Bouddha les
a toutes prononcées. » A notre époque où l'on insiste sur les échanges
mutuels, si nous pouvons nous servir du beau vocabulaire bouddhiste

pour communiquer avec autrui, alors, comme il est dit dans le texte canonique : « La bouche qui ne contient pas de colère, diffusera un merveilleux parfum. » Ce sera le plus beau langage du bouddhisme humaniste.

7. Les causes de la décadence du bouddhisme, en Chine.

Durant deux mille ans, le bouddhisme a prospéré en Chine. Depuis son arrivée, à l'époque de l'empereur Mingdi des Han Orientaux, jusqu'à la période des dynasties Sud et Nord, où les Ecoles montraient chacune leur valeur et jusqu'aux dynasties Sui et Tang, la pensée du bouddhisme humaniste s'est brillamment développée.

Grâce aux efforts incessants des patriarches du passé et au chaleureux soutien des adeptes, les doctrines bouddhistes sur la prise à cœur de la vie réelle, ont pu être répandues universellement et la conduite exemplaire de Bouddha, connue de tous.

Néanmoins, avec le temps, surgissent inévitablement des abus... Si le bouddhisme chinois a connu des périodes de prospérité et de décadence, voici quelles en sont les causes :

1) *Rejet des religions locales et persécutions des souverains despotiques*

Dès son arrivée en Chine, le bouddhisme connut de rudes conflits avec les religions locales. Ces conflits, issus, soit de la désapprobation des confucianistes, soit du rejet des taoïstes, finirent en persécutions graves, qui marquèrent l'histoire du bouddhisme chinois. Et ces persécutions se répétèrent sans cesse, de l'antiquité jusqu'à nos jours. Les plus connues sont celles du nom de désastres de « trois Wu et un Zong (三武一宗) », désignant les oppressions ordonnées par l'empereur

Taiwu des Wei du Nord (北魏太武帝 408-452), l'empereur Wu des Zhou du Nord (北周武帝 543-578), l'empereur Wuzong des Tang (唐武宗 814-846) et l'empereur Shizong des Zhou postérieurs (後周世宗 921-959). En réalité, il ne se limite pas à celles-là : la Rébellion des Taiping, la confiscation des pagodes pour les transformer en écoles et la Révolution culturelle, furent toutes des désastres pour le bouddhisme. Cependant, grâce à la pureté de sa foi et à la vérité de sa doctrine, le bouddhisme humaniste continue à être approuvé et soutenu par les hommes de la société actuelle.

Commençons par les désastres de « Trois Wu et un Zong ».

A l'incitation de son Premier-ministre Cui Hao (崔浩 ?-450) et du prêtre taoïste Kou Qianzhi (寇謙之 365-448), l'empereur Taiwu de la dynastie Wei du Nord donna l'ordre de massacrer les monastiques bouddhistes de Chang'an, y compris le maître du Prince héritier, le vénérable Xuangao (玄高 402-444). Les pagodes furent pillées et détruites et les monastiques contraints de reprendre la vie mondaine. Cette persécution anéantit presque le bouddhisme de la dynastie du Nord. Heureusement, elle ne dura que deux ans et, après la chute de la dynastie, le bouddhisme retrouva sa prospérité.

La deuxième persécution fut ordonnée un siècle plus tard, par l'empereur Wu de la dynastie Zhou du Nord, à l'instigation des taoïstes Zhang Bin (張賓) et Wei Yuansong (衛元嵩). Plus de quarante-mille bâtiments bouddhistes furent confisqués et plus d'un million de monastiques forcés de reprendre la vie mondaine. Le vénérable Jing'ai (靜藹 534-576) essaya de dissuader l'empereur qui refusa de l'entendre et le fit exécuter. L'année suivante, l'empereur tomba subitement malade et décéda. Le peuple considéra cet événement comme une rétribution karmique immédiate de ses atrocités.

Deux-cent-soixante ans plus tard, le bouddhisme subit une troisième persécution qui faillit le faire disparaître : L'empereur Wuzong

des Tang était un taoïste fervent. Sous l'impulsion du prêtre taoïste Zhao Guizhen (趙歸真 ?-846), il donna l'ordre de détruire plus de quatre-mille-six-cents pagodes, confisquer toutes les propriétés moniales, forcer deux-cent-soixante mille monastiques à retourner à l'état laïque et transformer les statues en fer en matériels agricoles et les objets de bronze, en monnaie. Finalement, la loi du karma ne fit pas d'erreur : l'année suivante, l'empereur Wuzong s'empoisonna en consommant une pilule d'immortalité taoïste. La dynastie s'éteignit après les six années de son bref règne.

La quatrième persécution fut lancée par l'empereur Shizong de la dynastie Zhou postérieure. Accoutumé à considérer le confucianisme comme unique doctrine légale, il ordonna de détruire plus de trente-mille pagodes et interdit au peuple de fabriquer des statues de bronze, Tous les instruments bouddhistes : cloches, gongs etc., furent confisqués pour fondre des monnaies.

Les persécutions citées ci-dessus eurent lieu, soit parce que l'empereur était sous l'influence du taoïsme, soit parce que l'empereur lui-même était xénophobe ou encore par peur que l'influence du bouddhisme surpasse celle du gouvernement.

En effet, dès l'arrivée du bouddhisme en Chine, le taoïsme avait déjà essayé d'entrer en compétition avec lui. A l'époque de l'empereur Ming des Han Orientaux, un prêtre taoïste Chu Shanxin (褚善信), fit à l'empereur l'éloge des pouvoirs surnaturels du taoïsme : il lui assura que les textes canoniques taoïstes étaient les meilleurs du monde et capables de résister au feu. Finalement, lors de la confrontation avec les vénérables Kāśyapa-matanga et Dharmaratna, les textes taoïstes partirent en cendres et les soit disant pouvoirs surnaturels (voler dans le ciel, entrer dans le feu, marcher sur l'eau, se rendre invisible, etc.) ne furent pas du tout corroborés. Par contre, la relique de Bouddha émit des jets de lumière multicolores.

Sur ce, Kāśyapa-matanga récita une gāthā :

*Le renard ne fait pas partie de la famille des lions,
La lumière des lampes ne peut égaler celle du soleil et de la lune.
Les étangs n'ont pas la même capacité que l'immense océan,
Les collines ne sont pas aussi hautes et escarpées que les montagnes.
Le nuage du Dharma arrive sur le monde des hommes,
Les bonnes semences vont germer.
[Bouddha] révèle l'extraordinaire Dharma,
Et convertit les ignorants d'où qu'ils viennent.*

(Histoire des bouddhas et patriarches des générations passées)

Plus tragique encore que celles des « trois Wu et un Zong », fut la persécution de la Rébellion des Taiping. Au nom de Dieu le Père, Hong Xiuquan (洪秀全 1814-1864) établit le Royaume céleste Taiping et se nomma « Roi céleste ». Il promulgua des « décrets célestes » visant à réprimer les religions populaires, en détruisant par le feu les statues des bouddhas et déités et les livres canoniques confucéens. Là où son armée débarquait, aucune pagode et aucune déité n'en réchappait. Les pagodes bouddhistes de la région de Jiangnan, (connue sous le nom de « Jardin bouddhiste »), et des provinces Yunnan, Guizhou, Guangxi et Guangdong, furent gravement endommagées.

Heureusement, après dix années de résistance, les forces impériales conduites par Zeng Guoan (曾國藩 1811-1872) et Zuo Zongtang (左宗棠 1812-1885) défirent finalement l'armée Taiping. Le bouddhisme put ainsi se reconstruire, une fois de plus.

Durant la période qui vit la fin de la dynastie Qing et le début de la République de Chine, les intellectuels et les officiers du gouver-



Le roi de Khotan faisant offrande - Grotte 98 de Mogao / Les Cinq dynasties (907-960) /
H: 2,82m / Dunhang, Gansu, Chine

nement ne comprenaient pas le bouddhisme. Avec les tyranneaux de village et les notables oppresseurs qui convoitaient les biens des monastères, ils confisquèrent les pagodes au nom de l'Éducation, (quand ils ne les détruisaient pas) et ils forcèrent les monastiques à reprendre la vie laïque.

Durant la période de l'Expédition du Nord, le général chrétien Feng Yuxiang (馮玉祥 1882-1948) détruisit sur une grande échelle les propriétés bouddhistes et força les monastiques à se joindre à l'armée. Il transformait les pagodes en écoles, maisons de repos ou de divertissements. Ce fut un désastre de plus pour le bouddhisme de la Chine du Nord.

La plus grave persécution dans l'histoire de la Chine fut celle exercée durant la Révolution culturelle. Heureusement, par la suite, certains dirigeants du parti communiste retournèrent la situation et remirent de l'ordre. De plus, grâce à la politique d'ouverture de Deng Xiaoping (鄧小平 1904-1997) et d'autres, la culture et la religion chinoises parvinrent finalement à survivre.

2) *La prospérité du bouddhisme finit par inquiéter le gouvernement*

Tout au début, le bouddhisme bénéficia du soutien et du respect des souverains et hauts fonctionnaires du pays, qui rivalisaient pour construire les pagodes et octroyer les zones réservées. Certaines dynasties offrirent même aux pagodes, de grands terrains cultivables qui permirent au bouddhisme de se développer à vue d'œil.

On peut considérer les trois-cents années de la période Sui Tang comme l'âge d'or du bouddhisme chinois, que ce soit dans le domaine scientifique, spirituel ou éducatif. De plus, grâce à leur bienveillance et compassion, les monastiques des différentes écoles établirent les

nombreuses affaires désintéressées et caritatives dont nous avons déjà parlé (le bouddhisme humaniste attache une grande importance aux besoins du peuple et aux affaires sociales). Le bien commun du bouddhisme améliora la situation économique du pays et résolut les problèmes du bien-être du peuple. Le peuple et le bouddhisme se lièrent étroitement et devinrent inséparables.

Plus les affaires développées par le bouddhisme étaient nombreuses et plus les adeptes se montraient généreux. Les pagodes accumulèrent de plus en plus de biens et comptèrent de plus en plus d'adeptes, ce qui finit par inquiéter le gouvernement. Certains souverains médiocres jalousèrent la prospérité du bouddhisme et craignirent que sa puissance en vienne à menacer l'autorité du gouvernement. Aussi, se mirent-ils à l'oppresser, tout comme lors des persécutions déjà décrites.

3) *Le détachement du bouddhisme de la société*

Ayant été novice bouddhiste quand il était jeune, l'empereur Taizu des Ming – Zhu Yuanzhang (朱元璋 1328-1398) – était conscient de l'influence de la religion sur le peuple et la société. Aussi ordonna-t-il aux monastiques de se retirer dans les montagnes et les forêts, pour s'exercer à la pratique de la perfection. Il défendit formellement au peuple de pénétrer sans autorisation dans les pagodes et interdit toute relation personnelle entre monastiques et adeptes.

Les souverains des dynasties Yuan et Qing vénéraient le lamaïsme (bouddhisme tibétain) et opprimeaient le bouddhisme et le taoïsme. La loi des Qing stipulait que les femmes ne pouvaient faire offrande d'encens aux bouddhas dans les pagodes et que les monastiques ne pouvaient sortir pour demander l'aumône. La plupart des monastiques en vinrent donc à penser que renoncer à la vie mondaine,



Chapelle Buddhasawan : La vie de Bouddha - Retour des Trente-Trois Cieux / 1782-1809
Bangkok National Museum, Thaïlande

signifiait se retirer dans les montagnes pour apprendre à se détacher de la vie et de la mort. Et c'est ainsi que le bouddhisme s'éloigna peu à peu du monde des hommes.

De plus, certains monastiques imposaient de strictes règles de pureté aux adeptes laïques : ne pas travailler pour le profit, car « l'or et l'argent sont des serpents venimeux », ne pas fonder de famille car « les conjoints sont des ennemis et les enfants, des causes d'endettement »...

Toutes ces interprétations dégradèrent l'opinion que le peuple avait du bouddhisme et les gens n'osèrent plus y croire.

Trop d'accent mis sur les notions passives de Souffrance, Vacuité et Impermanence, fit que les gens n'osèrent plus entrer en contact avec le bouddhisme. Ne pas diffuser activement les vérités du Dharma, produisit une impression défavorable dans la société, qui eut l'impression que le bouddhisme n'accordait aucune importance à la vie du peuple, (alors même que l'intention première de Bouddha était très active et mondaine)... Malheureusement, les monastiques bouddhistes de cette époque ne pensaient qu'à leur propre délivrance, au lieu de faire le vœu de bodhicitta et de réaliser la Voie du bodhi-sattva. Il en résulta que le bouddhisme subit d'incessantes attaques et connut de grands revers.

A cause de leur pessimisme, les monastiques négligeaient les problèmes du bien-être des hommes. Ils ne cherchaient pas à améliorer leur niveau de vie, purifier leur esprit et participer à la construction de la société : ils ne pensaient qu'à la Libération et exhortaient les hommes à réciter le nom des bouddhas pour pouvoir renaître dans le monde de la Joie suprême. Le bouddhisme et le monde des hommes semblaient donc devenus incompatibles.

Comme le bouddhisme avait perdu la capacité de guider les hommes vers une vie stable et paisible, il se créa une incompréhension mutuelle et une incohérence entre les besoins réels des gens et ce que le bouddhisme avait à leur offrir.

De tout temps et encore actuellement, si les monastiques sont incapables d'instruire les gens en fonction de leurs capacités de compréhension, les intellectuels ne pourront *a fortiori* l'accepter. Dans ce cas, comment transmettre le Dharma dans les familles et dans le cœur des hommes ? S'il se contente d'interpréter les doctrines de manière passive au lieu de se servir de l'esprit du bodhi-sattva pour encourager les gens, il est normal que le bouddhisme dégénère.

4) *Discours abstrus et mystérieux, faisant fi des sentiments humains*

Dans le passé, certains maîtres, quand ils donnaient des lectures dharmiques, aimaient parler de choses abstruses et mystérieuses, souvent incompréhensibles, pour faire étalage de leur savoir. Pourtant, la mission essentielle du Dharma est d'aider les hommes à vivre bien. Il est dit aussi dans le sūtra que « l'offrande du Dharma surpasse tous les autres dons », une bonne doctrine doit être acceptée par tout le monde, combler le cœur et l'âme et améliorer le niveau de vie quotidien. Croire au bouddhisme sans pouvoir connaître le Dharma, est une chose bien regrettable. Ainsi qu'il fut dit dans la conversation entre le maître Chan Niaohe et le grand poète Bai Juyi, l'intention du bouddhisme est de purifier le cœur humain : ne pas commettre de mauvaises actions, certes, mais de plus, effectuer les bonnes, en se conformant aux trois bontés et en réalisant les quatre dons, afin établir le monde parfait des cinq harmonies.

Quand Bouddha créa la communauté monastique, son but était de libérer les hommes des principes abstrus, compliqués et difficiles à comprendre. Il avait même interdit à ses disciples de prêcher le Dharma dans un langage obscur et laborieux. En Inde, si le bouddhisme a dégénéré, à part sa propre scission et le fait d'être victime de la lutte entre l'hindouisme et l'islam, c'est aussi à cause de sa passion excessive pour les études académiques. Une minorité de gens s'enivraient dans leur tour d'ivoire d'étude, de sorte que le Dharma ne pouvait développer sa capacité de purification, face aux problèmes des hommes.

En ne parlant que de la création d'écoles et de sectes, avec chacune leurs théories, comment le bouddhisme pouvait-il éviter le déclin ?

Un autre exemple : Le maître fondateur de l'école Tiantai du bouddhisme chinois – Zhiyi, donna un jour, une interprétation du *Sūtra du Lotus* (妙法蓮華經 *Saddharma-puṇḍarika-sūtra*), sūtra sur lequel fut fondé l'immense système de pensée de l'école Tiantai.

Il lui fallut quatre-vingt-dix jours pour commenter le seul caractère 妙 (merveille) et le monde bouddhiste traditionnel considéra cela comme un exploit... Mais, si l'on se réfère aux critères d'aujourd'hui, on peut se demander combien de temps il aurait fallu pour expliquer l'intégralité du texte... Ainsi, les discours abstrus et mystérieux ne pouvaient et ne peuvent, que détacher de plus en plus, le bouddhisme de la foule.

Nous vivons à une époque où l'on ne parle que de vitesse et d'efficacité. Cette méthode de présentation vide et floue ne peut que faire perdre du temps. De plus, le langage utilisé ne concorde pas avec les habitudes des hommes d'aujourd'hui ; dès lors, le discours sera, à coup sûr, rejeté par le public. Toute doctrine, pensée, culture ou pratique artistique, si bonne soit-elle, finira par disparaître si elle se détache de la vie des hommes. En y ajoutant les persécutions venues de l'extérieur, il est sûr que le bouddhisme ne pourrait, en ce cas, que décliner.

5) La surabondance des services de repentance et l'abus de la pratique ésotérique entraînent la dégénérescence des vertus et de la foi

Durant les dynasties Tang et Song, certaines pagodes se servaient des loyers de leurs terres comme moyens d'existence tandis que d'autres survivaient grâce aux dons des adeptes. Après les dynasties Ming et Qing et à cause des persécutions, les revenus des pagodes diminuèrent fortement. Pour survivre, les monastiques se proposaient

chez les adeptes pour effectuer des services religieux. Ainsi, petit à petit, les pagodes devinrent des lieux de services religieux ou d'offrandes d'encens.

En fait, il n'y a rien de mal à célébrer des services religieux : ce n'est qu'un des moyens de rendre service aux hommes. Prêcher le Dharma aux vivants ou réciter les sūtras pour délivrer les âmes des défunts, sont tous deux des tâches nécessaires pour les monastiques. Ceci dit il faut se garder de les considérer comme des actions commerciales mais, comme ces services sont faciles à faire et rentables, ceux qui n'ont qu'une foi chancelante sombrent inévitablement, aveuglés qu'ils sont, par l'appât du gain.

Un proverbe dit : « Celui qui sait chanter *xiangyungai* (sous les nuages parfumés) reçoit partout des mets végétariens », voulant dire par là qu'il suffit de savoir réciter les sūtras pour vivre confortablement. C'est bien plus facile d'être un monastique récitant les sūtras, qu'un monastique prêchant le Dharma. Mais, est-ce si simple ? Certes, c'est la preuve que tu possèdes des connaissances approfondies en bouddhisme théorique, mais si tu ne rends pas de services à la société, est-ce que la société a vraiment besoin de toi ?

De même, dans le bouddhisme ésotérique, tout n'est pas mauvais. Le bouddhisme tibétain possède sa collection de doctrines, le Shingon du Japon a aussi ses textes sacrés. Néanmoins, on ne peut en dire autant des écoles ésotériques chinoises fantaisistes qui, non seulement exigent des dons des adeptes, mais de plus, se montrent prétentieuses et exaltent le mythisme, qui est totalement contraire au bouddhisme. C'est surtout, durant les dynasties Yuan et Ming, que le tantrisme était pratiqué au palais impérial, où l'on ne s'intéressait qu'aux passions et à la jouissance. Et les agissements des supérieurs étant imités par les subalternes, le bouddhisme subit de ce fait, un coup très dur et tomba progressivement en décadence.

6) *Malheurs causés par la croyance envers les déités et esprits*

Le peuple chinois tient en haute estime les déités et les esprits. De nombreux ouvrages littéraires mettent en scène des personnages mythiques, pour réfléchir sur les réalités sociales ou les satiriser, Ex : « *A la recherche des esprits* (搜神記) », « *Grand recueil de l'ère de la grande paix* (太平廣記) », « *Contes étranges du pavillon des loisirs* (聊齋誌異) », etc. Ces ouvrages étaient très répandus dans la société, où ils exerçaient une action pastorale par leur influence discrète et insensible. Ainsi, durant des milliers d'années, le peuple chinois croira fermement que « les déités nous surveillent à trois pieds au-dessus de nos têtes ».

C'était au départ une manière de réagir contre la mentalité sociale régnante, afin que les hommes craignent les conséquences de leur mauvaise conduite. Cependant, la peur irraisonnée des déités et des esprits et parfois, de quelconques sollicitations, poussaient les croyants à tuer les animaux domestiques pour en faire offrande aux déités. Plus grave encore : on insistait exagérément sur les lourdes punitions (la chute dans les enfers ou dans les autres destinées mal-saines) et par conséquent, les gens avaient peur du bouddhisme.

Il est dit : « Demander plutôt aux déités et aux esprits, qu'au peuple » : le peuple ne trouve pas de satisfactions dans sa vie quotidienne, ou bien il est incapable de résoudre les problèmes de sa vie réelle, alors, il ne peut qu'espérer un miracle.

Le bouddhiste reconnaît l'existence des déités, mais ne les considère pas comme des objets de croyance ni comme des refuges. Le bouddhisme est une religion basée sur les êtres humains, Son maître fondateur – Sakyamuni Bouddha – est un homme et non pas un dieu.

C'est dans le monde des hommes qu'il a prêché le Dharma et nous a enseigné ces vérités : les cinq préceptes, les dix bonnes actions, les trois études – discipline, concentration et sagesse, le noble sentier octuple, etc. pour nous aider à améliorer notre vie.

Le bouddhisme humaniste met l'accent sur une vie heureuse et paisible, la possession légale de richesses, la jouissance trouvée dans des divertissements corrects, la pratique bienveillante et compatissante, le respect et la tolérance mutuelle ... Malheureusement, on en parle si peu !

Les intellectuels et le public en général, pensent aussi que le bouddhisme est une superstition et que les pratiques populaires comme la physiognomonie, la bonne aventure et la pratique de la divination en font partie. C'est pourquoi, lors des campagnes visant à balayer les croyances superstitieuses, le bouddhisme a subi le même sort.

En réalité, le bouddhisme n'est pas une superstition : il y est même opposé. Le bouddhisme ne pratique ni l'astrologie, ni la consultation des heures, car tous les jours sont de bons jours. Il ne croit pas non plus au Feng-shui, car le paradis est en tout lieu. Il met chacun en garde contre la superstition et surtout contre les croyances perverses, Il encourage chacun à accomplir ses devoirs moraux, pratiquer les vertus et établir une vie de juste foi.

Ainsi, si les monastiques prêchent un Dharma qui s'oppose aux règles de la vie, le bouddhisme tombera de nouveau en décadence. Tous les monastiques et laïques bouddhistes doivent savoir tirer un avertissement des faits du passé.

7) *Les hérétiques et les pervers brouillent l'image réelle du bouddhisme*

Dans le bouddhisme, il est dit : « Les parasites sur le corps du lion dévorent la chair du lion ». A l'époque, le roi Mara utilisa toutes



Manuscrit illustré du Sutra des causes et effets (Rouleau 3) / Période Nara (710-794), Japon
Dessin à l'encre et en couleur sur papier / 26,4 x 1.036 cm / Jobon Rendaiji Temple, Kyoto, Japan

sortes de moyens pour nuire au bouddhisme, ce qui laissa toujours Bouddha indifférent. Finalement, Mara lui dit : « Je vais porter votre tenue de monastique et effectuer des actions malsaines, celles qui enfreignent les préceptes bouddhistes. » A ces mots, Bouddha ne put s'empêcher de verser des larmes. Car le pourrissement à l'intérieur est bien plus destructeur que les actes de violence venus de l'extérieur. Aussi, nous, monastiques d'aujourd'hui, pouvons-nous dire, la main sur le cœur, que nous sommes des bouddhistes sincères ? Possédons-nous la juste vision et la juste compréhension du Dharma ?

Le développement du bouddhisme a toujours été entravé par les hérétiques, c'est ainsi que le déclin du bouddhisme en Inde est dû à l'influence de l'hindouisme : Le bouddhisme absorba les mantras et les principes mythiques hindous et, de ce fait, perdit son propre terrain et sa propre position. De même, actuellement, on découvre



Temple Nanchan - Wutaishan / Shanxi, Chine

sans cesse, tant à Taïwan qu'au Japon ou en Corée, de nouvelles sectes hérétiques et perverses qui essaient, par tous les moyens, de brouiller l'image réelle du bouddhisme. Ils diffusent partout des théories subversives et fomentent des troubles, en s'abritant sous le drapeau bouddhiste. Leur but est d'amasser de l'argent, chercher des profits, séduire les femmes et gagner en réputation au nom de la religion, et le gouvernement lui-même, ne sait comment les museler. Au nom de la liberté de croyance, ils brouillent l'esprit des gens en faisant étalage de leurs soi-disant pouvoirs surnaturels, désavouent la loi de la causalité, profitent des faiblesses et de l'ignorance des gens... Et leur quête effrénée de richesses et de puissance, amène l'opinion à accuser à tort le bouddhisme véritable...

Si les bouddhistes de foi juste ne peuvent empêcher le développement de ces sectes perverses et hétérodoxes, dites-moi comment faire pour que le bouddhisme ne tombe pas en décadence ?

8) *Le Néoconfucianisme a pris la place du bouddhisme*

Quand Dong Zhongshu (董仲舒 179-104 av. JC) suggéra à l'empereur Wu, des Han (漢武帝 156-87 av. JC), de « destituer les Cent écoles de pensée et d'honorer uniquement le confucianisme », celui-ci devint le courant dominant de la politique et de la culture chinoise.

Quand le bouddhisme était arrivé en Chine et après une longue période de contact – de l'opposition à l'harmonisation – il avait formé, avec le confucianisme et le taoïsme, le riche substrat de la culture chinoise.

Durant la dynastie Tang, le bouddhisme atteignit son apogée et se développa, en se scindant en huit grandes Ecoles, qui se perpétuèrent jusqu'à la dynastie Song. L'Ecole Chan devint particulièrement populaire dans le monde des lettrés qui, presque tous, introduisirent le Chan dans le confucianisme. Il en fut ainsi des grands politiques et des grands lettrés : Fu Bi (富弼 1004-1083), Fan Zhongyan, Wang Anshi, Su Shi et Su Che... tous attirés par la pensée à la fois transcendante et mondaine du bouddhisme et qui entretenaient d'étroites relations avec les monastiques.

Sur ce, Zhou Dunyi (周敦頤 1017-1073) et les frères Cheng Hao (程顥 1032-1085) et Cheng Yi (程頤 1033-1107) créèrent un nouveau courant confucéen, connu sous le nom de Néoconfucianisme, dit aussi Ecole du Principe de Song et Ming (宋明理學). Tout en s'inspirant de la pensée du Chan, ces intellectuels le critiquèrent sévèrement et s'en prirent même au bouddhisme. Par exemple : Le grand confucéen Ouyang Xiu écrivit un livre intitulé « Principe primordial » qui dénigrait le bouddhisme.

Pourquoi les philosophes de l'Ecole du principe des Song acceptèrent-ils le bouddhisme, pour le rejeter en même temps ?

Les confucéens estimaient que le bouddhisme était une religion étrangère et que seul, le confucianisme était le courant légitime de la culture chinoise. A partir de Mencius (孟子 372-289 av. JC), et en passant par Han Yu, jusqu'aux mandarins des générations passées, ils possédaient tous un fort sens du devoir (confinant au chauvinisme), qui les poussait à défendre le confucianisme comme étant le *nec plus ultra*. C'est pourquoi ils déployèrent la distinction Hua-Yi contre le bouddhisme. Très subjectifs, ils se comportaient en confucianistes pour interpréter la pensée bouddhiste, au point même de se servir de leurs rudimentaires connaissances du Chan, pour critiquer et évaluer le bouddhisme ; un peu comme quelqu'un qui prétendrait observer le ciel à travers une ouverture ridiculement petite.

Par exemple, Zhu Xi, un des plus importants néoconfucianistes chinois, était en rapport avec de grands monastiques et avait parcouru de nombreux textes canoniques bouddhistes (il figure même dans le *Recueil des bouddhistes laïques*). Il s'inspira des normes du bouddhisme et des règles des monastères Chan pour les transformer en règlement de l'Académie confucéenne. En étant très indulgent, on pourrait dire que l'Ecole du Principe était une branche du bouddhisme, mais elle en fut, en fait, un adversaire.

Disons-le franchement : C'est parce que le bouddhisme n'a pas promu ses talents, qui auraient pu les confondre, que ces érudits du néoconfucianisme ont pensé qu'ils pouvaient se passer des livres bouddhistes et que les ouvrages de l'Ecole du principe leur permettaient de mieux comprendre la vie et l'univers.

9) *L'influence de la culture occidentale*

A la fin de la dynastie Qing, les Occidentaux forcèrent les portes de la Chine avec leurs canonnières et les missionnaires catholiques

arrivèrent en masse. Hong Xiuquan profita de l'occasion, disant qu'il était choisi par Dieu le Père et se proclama « Fils de Dieu » et « Roi céleste ». Il promut la réforme agraire et fonda « le Royaume céleste de la Grande paix ».

En 1850, après la défaite de la Guerre de l'opium et profitant de la haine des Chinois pour l'impérialisme et de leur admiration pour les religions étrangères, Hong et ses hommes déclenchèrent une guerre de religions. Au nom de Jésus, ils créèrent la God Worshipping Society, et interdirent toutes les croyances non chrétiennes. Partout où ils allaient, ils détruisaient tous les temples, qu'ils fussent bouddhistes, taoïstes, confucianistes ou ancestraux, de même que les statues et les textes canoniques. Non seulement, la culture chinoise subit de lourdes attaques, mais les coutumes traditionnelles, comme le culte des ancêtres, furent aussi bannies. Le bouddhisme en particulier, fut sévèrement affecté.

En 1853, les Rebelles de Taiping occupèrent Nanjing et abolirent toutes les religions non chrétiennes. A cette époque, même le gouvernement Manchou ne pouvait résister et le bouddhisme qui ne préconisait que bienveillance, compassion et paix, en était encore moins capable. Le bouddhisme, déjà fragile à l'origine, devint encore plus vulnérable.



Statue de Bouddha / 5^e siècle / Grès / H: 220 cm / Government Museum, Mathura, Uttar Pradesh, Inde

10) *Les textes canoniques bouddhistes complexes et abstrus ont effrayé les lecteurs*

L'image que le bouddhisme donne souvent de lui-même au public, c'est, soit une religion vulgaire où les vieilles femmes récitent des sutras dans le but de pouvoir renaître dans la Terre pure de l'ouest, soit l'énorme collection des Tripitaka et des Douze sections du Canon bouddhiste, fourmillant d'innombrables terminologies et de théories abstruses. Et pourtant, le bouddhisme, transmis en Chine depuis deux mille ans, cultive une étroite intimité avec notre vie quotidienne et a enrichi la culture chinoise.

Sans le bouddhisme, que resterait-il de la culture chinoise ? Les nécessités de notre vie quotidienne : habillement, nourriture, logement et transport, calligraphie, peinture, musique, danse, art et architecture... comportent toutes de profondes affinités avec le bouddhisme. Et même dans notre conversation, combien de mots sont-ils issus du vocabulaire bouddhiste ? : « Connais-tu des afflictions ? », « Crois-tu à la loi des causes et effets ? », « Distingues-tu le bien du mal ? », « As-tu contracté des affinités ? », ou encore « Incommensurables mérites et vertus », « Mouvement et repos sont semblables », « Suivons l'affinité », « Bienveillante compassion », etc. Sans le bouddhisme, nous aurions bien du mal à converser et à nous exprimer. C'est pourquoi, je dis que la culture chinoise, c'est la culture bouddhiste.

Pour que le Dharma puisse s'enraciner en Chine, les maîtres éminents des générations passées se mirent activement à traduire les textes bouddhistes. Durant les dynasties Song, Yuan, Ming, et Qing, les différentes versions de Tripitaka furent successivement compilées. Les paroles sacrées furent préservées, mais à cause de leur contenu complexe et du manque de ponctuation, beaucoup de ces textes sont difficiles à lire et à comprendre. Contrairement au bouddhisme, les

chrétiens n'ont qu'à lire le Nouveau Testament et les musulmans, le Coran. La surabondance des livres décourage le lecteur.

Dans le passé, le bouddhisme bénéficiait de la protection des souverains ; les pagodes et monastères ne connaissaient donc aucun problème financier. Mais le danger était déjà présent : si les monastiques ne cherchaient pas à répandre le bouddhisme ou si le contenu des enseignements ne correspondait pas aux besoins des hommes, le bouddhisme et les hommes se tourneraient le dos. Durant les dynasties Yuan, Ming et Qing, le bouddhisme perdit la protection impériale et, quand il subit l'oppression, il fut dans l'incapacité de se développer. Fatalement, il ne put qu'entrer en décadence.

En résumé, si le bouddhisme put prospérer en Chine, c'est parce qu'il promouvait la morale et la vertu (les cinq préceptes et les dix bonnes actions) et soutenait la loi de la rétribution karmique. On peut dire que, ce faisant, la discipline bouddhiste a préservé l'ordre social. Les cinq préceptes du bouddhisme concordent avec les cinq vertus fondamentales du confucianisme : ne pas ôter la vie correspond à l'humanisme ; ne pas voler, à la justice ; ne pas se mal conduire sexuellement, à la bienséance ; ne pas mentir, à la sincérité et ne pas consommer de drogues, à la sagesse. En outre, le bouddhisme enseigne encore les quatre *samgraha*, les six *paramita*, le noble sentier octuple, les quatre vœux universels..., si bien qu'aucune doctrine religieuse ordinaire ne peut l'égaler.

Le bouddhisme humaniste a rendu nombre de services à la société et œuvré dans l'intérêt de la nation et du peuple. De nombreux moines éminents brillaient par la profondeur et l'étendue de leurs connaissances et par leur irréprochable sens moral. Avec le respect des souverains des générations passées, ils faisaient le vœu de défendre le bouddhisme. De plus, le bouddhisme humanisme s'accordait bien à leur esprit et à leurs besoins, c'est pourquoi, le

développement du bouddhisme étincelait comme la lumière du soleil et de la lune.

Malheureusement, les bouddhistes des générations suivantes n'ont pas continué à répandre ces parfaites vertus. De plus, de nombreuses personnes ayant connu des échecs dans leur vie professionnelle et sentimentale sont entrées dans le Sangha, pour devenir des monastiques vivant à l'ombre du bouddhisme. La communauté est ainsi devenue un rassemblement hétéroclite et, peu à peu, le bouddhisme a perdu sa nature humaniste.

En outre, les bouddhistes attachaient trop d'importance aux notions de sectes et de territoire, de sorte que les différentes Ecoles se critiquaient et s'excluaient mutuellement. Enfin, certains chercheurs ne savaient que blâmer le bouddhisme en ne citant que ses défauts, comme s'ils en étaient les maîtres absolus. Comment, avec tous ces écueils, le bouddhisme ne serait-il pas tombé en décadence ?

En me remémorant les alternances de prospérité et de décadence du bouddhisme en Chine, durant ces deux-mille ans, je me sens profondément ému. Dans ce long fleuve de l'Histoire, il est difficile de résumer les crues et les décrues en un mot.

Heureusement, aujourd'hui, le bouddhisme est accepté partout en Chine. L'Association bouddhiste chinoise (*Buddhist Association of the Republic of China*) et le Département des affaires religieuses du gouvernement s'unissent pour aider et développer le bouddhisme humaniste.

C'est pourquoi, j'ose espérer que le bouddhisme chinois pourra connaître un brillant avenir.



Statue de Bouddha / 5^e siècle
/ Grès / H: 220 cm / Govern-
ment Museum, Mathura, Uttar
Pradesh, Inde

Chapitre 5

Le développement du bouddhisme humaniste contemporain



[Sommaire]

Les disciples bouddhistes prononcent souvent devant Bouddha le vœu : « Les êtres sont innombrables, j'émets le vœu de les libérer tous ; les afflictions sont innombrables, j'émets le vœu de les éliminer toutes ; les doctrines dharmiques sont infinies, j'émets le vœu de les étudier toutes ; la Voie de Bouddha est suprême, j'émets le vœu de l'accomplir entièrement », ou préconisent la pratique des six paramita et des quatre samgraha. Cependant, comme a pu le dire en son temps le Grand maître Taixu : « Le bouddhisme chinois affiche la pensée du mahayana, mais n'exerce que les actions de l'hinayana. » Le bouddhisme ne s'est pas toujours montré très concret dans le monde des hommes.

Durant le siècle dernier et en raison des événements (confiscation des biens monastiques au nom de l'Education et guerres successives), le bouddhisme s'est terriblement affaibli. Tenant compte de ces aléas, les pratiquants du bouddhisme humaniste contemporain promeuvent activement le bouddhisme de la vie, le bouddhisme humaniste, la fusion du mondain et de l'extra-mondain et l'harmonisation du traditionnel et du moderne. Ils se servent de la culture, de l'éducation, du prêche dharmique et de la charité, pour activer le développement du bouddhisme, « de la communauté monastique à la communauté laïque, du monastère à la société, de l'intérêt personnel à l'intérêt collectif, du statique au dynamique, du disciple au maître, du local au mondial... ». Ils répandent le bouddhisme humaniste dans tous les domaines et toutes les professions. Aujourd'hui, le bouddhisme humaniste commence déjà à reflourir et à fructifier partout, à travers le monde.

Le développement du bouddhisme humaniste contemporain

Le bouddhisme a pris sa source en Inde et s'est épanoui en Chine. Durant ces dernières décades, et grâce à la mise en marche du bouddhisme humaniste, il s'est transmis de Taïwan vers les cinq continents. Tout comme Bouddha avait réformé les cinq Inde à l'époque, le bouddhisme humaniste s'est enraciné et a germé dans le monde entier.

Tout au début, ce furent les nombreux monastiques de l'Inde et des Territoires de l'Ouest qui, par les routes de la soie, apportèrent le bouddhisme en Chine, en même temps que des textes canoniques bouddhistes. Comme ces textes avaient été transmis et traduits indirectement, les monastiques chinois comme Zhu Shixing (朱士行 203-282), Faxian (法顯 338-423), Xuanzang (玄奘 602-664), Yijing (義淨 635-713) et Dharmodgata (曇無竭) décidèrent de faire des pèlerinages en Inde, pour rapporter des collections entières de sūtras. C'est ainsi que la pensée du bouddhisme humaniste telle que Bouddha l'avait enseignée, put se développer en Chine.

Concernant les étapes du développement du bouddhisme en Chine, lors de la création du Journal Pumen en 2001, j'ai publié un texte intitulé « Mon humble opinion sur le développement par étapes du bouddhisme en Chine », en le divisant en six phases :

1. L'ère de la traduction des sūtras (Dynasties Qin, Han, Wei, Jin)
2. L'ère de la création des huit Ecoles (Dynasties Sui, Chen, Li, Tang)

3. L'ère de la compétition entre Chan et Jingtu (Les Cinq Dynasties, Zhao, Song)
4. L'ère de l'ésotérisme impérial (Dynasties Yuan, Ming)
5. L'ère des services de repentance et de culte (Dynastie Qing et la République)
6. L'ère du bouddhisme humaniste (à partir du XXe siècle)

Les lecteurs peuvent le consulter par eux-mêmes, je ne vais pas le répéter ici.

Ce chapitre porte uniquement sur la mise en mouvement du bouddhisme humaniste, je la décris ici en partant de cinq volets afin que vous puissiez comprendre le développement du bouddhisme humaniste contemporain :

1. Les publications culturelles
2. L'éducation
3. Les activités de propagation du Dharma
4. Les œuvres caritatives
5. L'internationalisation du bouddhisme

1. Les publications culturelles

Du temps de Bouddha, la transmission du Dharma ne se faisait que de bouche à oreille. Plus tard, elle s'élargit grâce à l'écriture, la sculpture, la peinture... L'écriture ayant joué le rôle le plus fréquent et le plus important. Le développement du bouddhisme en Chine a été décrit brièvement dans le chapitre précédent ; ici, nous allons nous concentrer sur la renaissance de la culture bouddhiste grâce aux efforts de Yang Renshan, de l'époque de la fin de la dynastie Qing et des débuts de la République.

Célèbre sous le nom de « Père de la renaissance du bouddhisme chinois », Yang Wenhui (楊文會 1837-1911), aussi surnommé Renshan, offrit sa demeure de Nanjing qui devint la Maison d'édition de sūtras Jinling, pour imprimer et distribuer les sūtras bouddhistes. Par la suite, la Maison d'édition Tianjin, la Maison d'édition Beijing et la Maison d'édition Kunling, de la pagode Tianning de Yangzhou, virent successivement le jour. Les pagodes Yongquan à Gushan de Fuzhou et Manao de Hangzhou, elles aussi, imprimèrent et distribuèrent des textes canoniques.

Parmi elles, celle de Jinglin fut la plus remarquable. L'ancien président de l'Association bouddhiste chinoise : Zhao Puchu (趙樸初 1907-2000), m'a dit un jour que, pendant la Révolution culturelle, le premier-ministre Zhou Enlai (1898-1976) avait ordonné de protéger en priorité la Maison d'édition de sūtras Jinling. C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, elle continue à imprimer et publier les sūtras. Toutes ces maisons d'édition ont joué un rôle vital dans la préservation, le collationnement, la publication et la diffusion des textes bouddhistes.



Stupa de mille bouddhas - Temple Yongquan / Fuzhou, Fujian



Planches d'imprimerie du Tripitaka Koreana / 1251, Goryeo dynastie / bois
Haeinsa Temple, Hapcheon, South Gyeongsang, Corée du Sud

Pour ce qui est de la publication bouddhiste contemporaine et durant le règne de l'empereur Guangxu (光緒 1875-1909), Maître Zongyang (宗仰 1865-1921) avait publié le *Canon Pinjia* dans le Jardin Hardoon de Shanghai. Malheureusement, il a été perdu durant la guerre. Après la publication des sūtras, vinrent les distributions gratuites de livres, par exemple : Œuvres choisies du Maître Yinguang (印光 1862-1940), *Album de peintures sur la Protection de la vie*, des Maîtres Hongyi (弘一 1880-1942) et Feng Zikai (豐子愷 1898-1975), *Collection complète du Maître Yuanying* de Maître Yuanying (圓瑛 1878-1953) et *Almanach du Maître Xuyun* compilé par Cen Xuelu (岑學呂 1878-1959) de Guangdong. Tous ces ouvrages contribuèrent énormément au développement et à la propagation du bouddhisme humaniste.

Comme le Vent d'Ouest s'était déplacé doucement vers l'Orient, les échanges culturels stimulèrent la parution de toutes sortes de publications bouddhistes. En Chine continentale, la première fut *Le journal des Etudes bouddhistes* publiée par Di Baoxian (狄葆賢 1873-1939) et Pu Yicheng (濮一乘) en 1912, suivi par *Le mensuel du Bouddhisme*, *Le magazine Voix de la marée* et L'hebdomadaire *Eveiller la foule*, du Grand maître Taixu, ainsi que le périodique *Le bouddhisme* de l'Institut bouddhiste « La Chine » fondé par Ouyang Jingwu (歐陽竟無 1871-1943), *Les vagues de la mer dharmique* et *Le périodique de l'Association mondiale des laïcs bouddhistes* du Vénérable Renshan (仁山) et les magazines *Enseignements bouddhiques occasionnels*, *Le grand héros*, *Prières* et *La propagation du Dharma du Maître Taixu* de Kang Jiyao (康寄遙 1880-1968) dans les régions nord-ouest. Ces magazines ont tous exercé une influence certaine à travers le pays. D'autres publications comme *Le quotidien Bouddhiste* de Shanghai, La revue *Eveiller le monde* de Beijing, et La revue *Enseignements bouddhistes* de Hankou, furent publiées et distribuées par la suite.

En outre, les vénérables Jichen (寄塵 1886-1938) et Tongyi (通一), créèrent le mensuel *La lampe dans la mer des hommes* à la pagode Kaiyuan, de Guangdong Chaozhou. Le vénérable Cihang (慈航 1893-1954) créa le magazine *Bouddhisme humaniste* distribué dans toute l'Asie du sud-est, le vénérable Zhumo (竺摩 1913-2002) le magazine *Lampe éternelle* à Macao, le vénérable Jueguang (覺光 1919-2014) le magazine *Le bouddhisme hongkongais* et le magazine *Illumination intérieure* de la pagode Miaofa, etc. Ces centaines de magazines bouddhistes exercèrent une forte influence sur l'universalisation et la propagation du bouddhisme humaniste.

A cette époque, les recherches sur le bouddhisme étaient très en vogue. Les deux chercheurs les plus fameux furent Ouyang Jingwu (歐陽竟無) de l'Institut bouddhiste « La Chine » à Nanjing et Han

Qingjing (韓清淨 1884-1949) de l'Association Sanshi à Beijing. On les appelait « Ou du Sud et Han du Nord ». De nombreux dictionnaires et livres virent aussi le jour :

- Ding Fubao (丁福保 1874-1952), *Encyclopédie du bouddhisme*, la première dans l'histoire du bouddhisme chinois
- Liang Qichao (梁啟超 1873-1929), *Dix-huit chapitres de recherches sur le bouddhisme*, l'ouvrage pionnier de la méthodologie de l'étude bouddhiste
- Jiang Weiqiao (蔣維喬 1873-1958), *L'histoire du bouddhisme chinois*, manuel scolaire sélectionné par le Collège bouddhiste de Wuchang
- Wang Jitong (王季同 1875-1948), *Le bouddhisme et la science : étude comparative*
- Lü Cheng (呂澂 1896-1989), *Méthodologie de l'étude bouddhiste*
- Tang Yongtong (湯用彤 1893-1964), *Histoire du bouddhisme durant les dynasties Han, Wei, Jin oriental et occidental et les dynasties du Sud et du Nord*
- You Zhibiao (尤智表 1886-1948), *Les aspects scientifiques du bouddhisme et Rapport sur les recherches bouddhistes par un scientifique*

Tous ces ouvrages sont des représentants importants de la pensée bouddhiste. Grâce aux efforts communs des monastiques et des laïcs, la pensée du bouddhisme humaniste se présente sous un aspect neuf dans tout le pays.

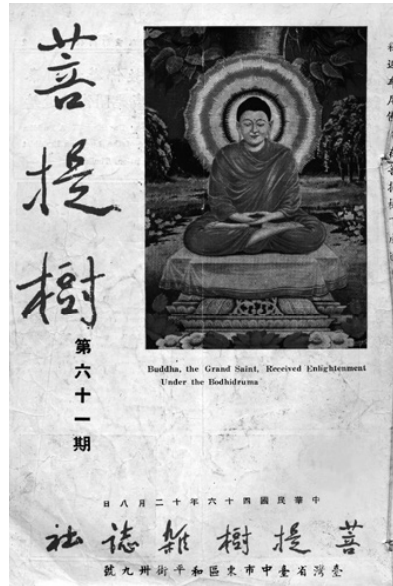
Hélas ! La Révolution culturelle fit beaucoup de tort au bouddhisme et à la culture chinoise. M. Yan Foon Gu (1924-2014) me disait un jour que, s'il avait créé le *Centre de publication des textes bouddhistes de Hong Kong*, c'était avant tout pour préserver et réim-

primer les ouvrages sauvés des flammes de la Révolution culturelle. Plus tard, le centre fut rebaptisé *Centre de distribution des sūtras bouddhistes de Hong Kong*. C'est lui qui se chargea bénévolement de procurer au monde bouddhiste d'Outre mer, les textes bouddhistes et les instruments dharmiques demandés. M. Yan a déployé toute son énergie pour protéger le bouddhisme dans les moments critiques : c'est un grand bienfaiteur du bouddhisme, tout autant que le regretté M. Yang Renshan.

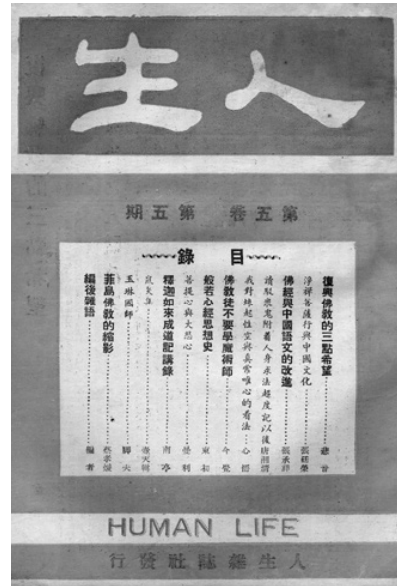
Durant la Guerre civile chinoise, de nombreux monastiques éminents et cultivés se réfugièrent à Taïwan, à Hong Kong, à Singapour et en Malaisie, pour continuer à préserver et développer la culture bouddhiste. Citons-en quelques uns : En 1948, Maître Cihang arriva à Taïwan, venant d'Asie du Sud-est ; l'année suivante, les vénérables Ta Hsing (大醒 1900-1952), NanTing (南亭 1900-1982), Dong Chu (東初 1907-1977), et Pai Sheng (白聖 1904-1989) arrivèrent de Chine, suivis par les vénérables Tai Tsang (太滄 1895-1968), Cheng Lien (證蓮 1893-1967), Yin Shun (印順 1906-2005), Yen Pei (演培 1917-1996), Tao An (道安 1907-1977), Jen Jun (仁俊 1919-2011), Hsu Ming (續明 1918-1966) et Ta Pen (大本) et bien d'autres.

L'écoulement de publications bouddhistes à prix réduit

S'agissant des publications bouddhistes de Taïwan, les premiers périodiques furent *Le bouddhisme taïwanais*, et le mensuel *Le son de la marée* et l'Hebdomadaire *Juequn*, fondés à l'origine par le Grand maître Taixu. *Le son de la marée* fut réédité en 1948 par le vénérable Ta Hsing à Taïwan et repris ensuite par M. Li Zikuan (李子寬 1882-1973). *Juequn (Eveiller la foule)* fut réédité à Taïwan par le vénérable Datong, et transféré plus tard à Lin Ching-tung (Vénérable Zongxin 1924-1976). Le vénérable Tung Chu édita lui aussi un magazine



Magazine "Arbre Bodhi"



Magazine "La vie"

nommé *La vie*, où j'ai assumé les fonctions de rédacteur en chef durant six ans.

Il y en eut beaucoup d'autres à l'époque :

- *Juesheng* (*Eveiller la vie*) de Li Bingnan (李炳南) et Zhu Fei (朱斐), rebaptisé plus tard *L'arbre Bodhi*
- *Le bouddhisme chinois*, du vénérable Baisheng (白聖)
- *Jeunes bouddhistes*, du vénérable Lianhang (蓮航)
- Le décadaire *Jueshi* (*Eveiller le monde*) de Zhang Shaoqi (張少齊) et Zhang Ruoxu (張若虛), son fils. J'ai été nommé rédacteur en chef pour le premier numéro. Puis ils me l'ont laissé gérer et ce, durant quarante ans, sans avoir manqué un seul numéro. Actuellement, *Jueshi* a pris une nouvelle forme, comme supplément du quotidien *Merit Times*

- Le mensuel *Le bouddhisme d'aujourd'hui*, du vénérable Guangci (廣慈)
- *La torche de la sagesse* de Zhou Xuande (周宣德) et Zheng Zhenhuang (鄭振煌)
- *Le rugissement du lion* du vénérable Dao'an (道安), etc.

En fondant à Taïwan le « Centre de distribution des textes bouddhistes », le but des journalistes Zhu Jingzhou (朱鏡宙) et Zhou Chunxi (周春熙) n'était pas de gagner de l'argent, mais uniquement de développer la culture bouddhiste, en distribuant des publications bouddhistes à prix réduit. D'autres bouddhistes dévoués comme : Xu Yandun (許炎墩), Dong Zhengzhi (董正之), Zhou Bangdao (周邦道), Li Hengyue (李恆鉞), Chen huijian (陳慧劍), Liu Guoxiang (劉國香), Zhu Jiangyuan (朱蔣元) et son fils Zhu Qichang (朱其昌), Li shijie (李世傑), Le Chonghui (樂崇輝), Li Tianchun (李添春), et Zheng Puxin (曾普信), ont aussi contribué énormément au monde de l'édition du Taïwan de l'époque. Certains rédigeaient les magazines bouddhistes, d'autres écrivaient ou créaient des maisons d'édition... Ensemble ils étaient les porte-parole du bouddhisme à qui ils ouvraient un espace d'existence. De nos jours, les magazines bouddhistes à Taïwan sont encore plus nombreux. Je ne vais donc pas les énumérer tous.

Faire le tour de l'île pour promouvoir le Tripitaka

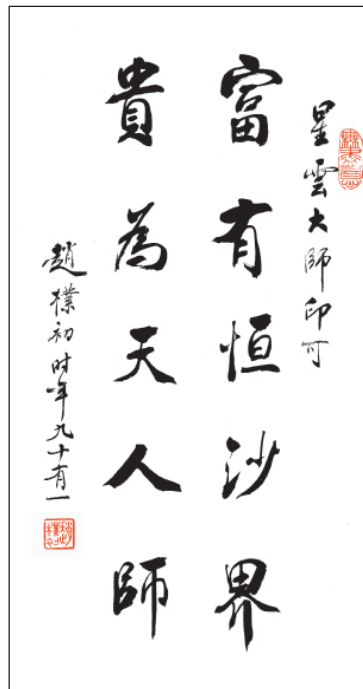
A cette époque, les librairies comme Ziyou de Huang Kui (黃奎) à Keelung, Ruicheng de Xu Yandun (許炎墩) à Taizhong, Nanyi de Su Shaojian (蘇紹典) à Tainan, et Qingfang de Li Qingyun (李慶雲) à Kaohsiung, étaient toutes les grands quartiers généraux de la distribution des écrits bouddhistes. Zhang Shaoqi (張少齊), un vieux bouddhiste fervent, avait aussi ouvert la librairie Jiankang, à son arrivée à

Taïwan, pour publier et distribuer des livres bouddhistes et le Tripitaka. Un de mes étudiants du Séminaire bouddhiste taïwanais de Xinzhu, le vénérable Shengyin (聖印) avait, lui aussi, créé le Centre de fournitures bouddhistes à Taizhong. Le vénérable Dongchu (東初) avait ouvert le Centre des articles bouddhistes, à Beitou. Tout cela a beaucoup contribué à l'enrichissement de la culture bouddhiste à Taïwan.

La gestion de l'imprimerie Xinwenfeng, fondée par Mme Sun-Zhang Qingyang, Zhang Shaoqi et son fils et moi-même, fut également confiée à Liu Xiuqiao. Durant de nombreuses décades, Xinwenfeng continua à éditer les livres et canons bouddhistes, apportant ainsi une solide assistance à la propagation du bouddhisme humaniste.

A Taipei, de hauts fonctionnaires comme Qu Yingguang (屈映光), Zhao Hengti (趙恆惕), Ding Junsheng (丁俊生), Cai Niansheng (蔡念生) et Zhong Boyi (鍾伯毅), qui se proclamaient bouddhistes, organisèrent ensemble l'Association de révision du Tripitaka chinois, pour imprimer le Canon Qisha. Malheureusement, par manque de ressources humaines et financières, le projet fut abandonné après la parution de quelques volumes.

La révision et la compilation du Tripitaka n'est pas une tâche



Calligraphie de Zhao Puchu offert au
Vénérable Hsing Yun / 1996
93 x 49 cm / Monastère Fo Guang Shan,
Kaohsiung, Taïwan

simple et ils organisaient fréquemment des réunions à Taipei ; j'eus l'occasion d'assister à quelques unes. Un jour, je suis allé à Taizhong pour rendre visite au Représentant de la Chambre, M Cai Niansheng. Dans sa petite maison de style japonais remplie d'articles divers, je l'ai trouvé en maillot de corps, en train de collationner les textes du Tripitaka en transpirant abondamment. J'étais en admiration devant la résolution et l'effort de ces aînés, qui ne pensaient qu'à mettre en marche la culture bouddhiste.

A propos du Tripitaka, le vénérable Dongchu, avec le soutien de Mme Sun-Zhang Qingyang, prit l'initiative de photocopier le Taisho Tripitaka, que le ministre des Affaires étrangères taïwanais de l'époque, Ye Gongchao (葉公超), avait rapporté du Japon. Ensuite, il organisa une tournée de propagande à travers l'île sous la direction du vénérable Nanting. Les vénérables Zhuyun (煮雲), Guangci (廣慈) et moi étions les chefs de groupe, accompagnés par des jeunes gens de Yilan : Tzu Hui (慈惠), Tzu Jung (慈容), Tzu Lien (慈蓮), Tzu Fan (慈範) et Lin Sung-nien (林松年). Nous avons fait le tour de l'île en quatre-vingts jours et distribué quelques centaines d'exemplaires du Tripitaka. La vénérable Tzu Hui a même écrit le « Journal de la tournée de propagande de la réimpression du Tripitaka » relatant la chronique de cette tournée.

La culture bouddhiste en vogue, grâce aux ouvrages faciles à lire

Personnellement, je ne suis jamais allé à l'école et je n'ai pas non plus été entraîné à écrire. Cependant, j'ai été fortement influencé par les paroles de M. Hu Shi (胡適 1891-1962) qui disait : « Écrire, c'est comme parler : Les mots que l'on utilise pour parler, on les couche sur le papier. » C'est ainsi que j'ai suivi ses instructions, en compo-

sant des écrits simples et faciles à comprendre, introduisant du même coup l'usage de la langue vernaculaire au sein du bouddhisme.

Dans les années 50, j'ai créé successivement, à Taipei et à Kaohsiung, les Centres de service de culture bouddhiste, offrant ainsi une nouvelle manière de développer le bouddhisme humaniste. Nous publiâmes, pour la première fois à Taïwan, les *Séries de sūtras bouddhistes et de doctrines bouddhistes bilingues et aussi le Recueil des contes bouddhistes, la Collection complète des histoires bouddhistes, le Recueil des romans bouddhistes* et de la littérature bouddhiste comme par exemple, la *Biographie de Su Dongpo*. Nous mîmes particulièrement l'accent sur la série « Un sūtra par mois » après l'avoir, à nouveau retouchée et en y ajoutant la ponctuation, Elle était vendue - à perte bien sûr - au prix d'un dollar taïwanais pièce, dans l'unique but de nouer de bonnes affinités avec les lecteurs.

Ces livres bouddhistes vulgarisés, vernaculaires et faciles à comprendre connurent un grand succès. Par conséquent, ces publications connurent une grande vogue, un peu comme le « Amitabha dans toutes les maisons et Avalokiteśvara sous tous les toits » du passé.

Dans les débuts de mon arrivée à Taïwan, je rencontrai le vénérable Huirui (慧瑞) de Xinzhu qui était un promoteur de la publication des livres bouddhistes. Il m'aida grandement à lancer la publication du *Commentaire de la Porte universelle du bodhisattva Avalokiteśvara*, que j'avais traduit. Mon livre : *Biographie du Sakyamuni Bouddha*, fut le premier ouvrage bouddhiste en version reliée. A ce jour, il a été réédité plus de cent fois dans des pays comme Taïwan, la Chine continentale, la Malaisie, Singapour, le Japon, la Corée, le Viêt-Nam, etc.

Les jeunes de Yilan qui m'avaient suivi : Hsin Ping (心平), Tzu Chuang (慈莊), Tzu Hui et TzuJung ont tous été là pour rendre service à tout le monde. Les hommes d'outre-mer comme Song Futing

(宋復庭) du Brésil, Liao Zhenxiang (廖振祥) de Thaïlande, Shen Jiazhen (沈家楨) des Etats-Unis et Yan Kuangu (嚴寬祐) de Hong Kong, devinrent dès lors, nos amis.

Après la création de Fo Guang Shan, j'ai choisi aussi « Propager le Dharma par la culture » comme une des quatre idées directrices pour promouvoir le bouddhisme humaniste. A la suite des magazines *Jueshi* et *Pumen*, j'ai créé en 2000, le quotidien *Merit Times*, en espérant pouvoir apporter le vrai, le bon et le beau du bouddhisme humaniste à la société et dans les familles. Ce quotidien est considéré comme un des quatre grands journaux de Taïwan.

Pendant que les publications culturelles continuaient à prospérer à Taïwan et dix ans après la Révolution culturelle, la Chine continentale commença aussi à éditer quelques périodiques bouddhistes. C'est ainsi que, mon bon ami Zhao Puchu, président de l'Association bouddhiste de Chine, a fondé le magazine *Voix dharmique* qui est aussi une publication destinée à faire la promotion du bouddhisme humaniste de Bouddha.

Aujourd'hui, le développement de la culture bouddhiste en Chine continentale prend un autre essor : Les différentes institutions et les organisations bouddhistes organisent annuellement plus de cent séminaires et publient de nombreux journaux, magazines et livres.

Le livre « 365 jours de sagesse offerts aux voyageurs – Extraits de la littérature chinoise et des classiques bouddhistes », sur lequel j'avais œuvré durant cinquante ans, a été publié par People Publishing House de Beijing. La collection en seize volumes de « Cent ans d'affinités bouddhiques » que j'ai dictés a aussi été publiée par la librairie Sanlian de Shanghai. Après sa publication, le Secrétaire-général Xi Jinping m'a dit un jour, lors de notre rencontre : « Vos livres, je les ai tous lus. » Par la suite, la publication du livre « Messages d'un



La grande porte du temple Qixia / Nanjing, Jiangsu, Chine

humble bonze » fut aussi confiée à la China International Trust and Investment Corporation.

Propager le Dharma sous une forme adaptée à son époque

Toutes ces maisons d'édition sont des organismes importants du Parti communiste chinois. Certes, la révolution culturelle a fait grand tort au bouddhisme, mais les nouveaux dirigeants et cadres lui ont ménagé de nouveaux espaces de développement. Merci pour leur largeur de vues et aussi pour leur soutien à la culture bouddhiste : il accroît notre confiance dans le développement du bouddhisme et de la culture chinoise. On peut dire qu'à l'heure actuelle, les deux rives possèdent les mêmes convictions et accords tacites concernant la propagation du bouddhisme humaniste. En particulier, l'actuel président de l'Association bouddhiste de Chine – le vénérable Xuecheng (學誠) – est jeune et prometteur : il utilise la technologie de l'Internet pour promouvoir le Dharma dans une douzaine de langues différentes. A mon avis, l'avenir du bouddhisme humaniste s'annonce radieux.

Le langage et l'écriture que l'on utilise pour promouvoir le Dharma doivent être compréhensibles et dignes d'approbation, pour pouvoir s'adapter à la vie et faire bénéficier les adeptes. Par

conséquent, les publications culturelles du bouddhisme humaniste doivent répondre aux besoins de chaque époque, depuis la traduction des sūtras dans le passé jusqu'à la publication des livres, journaux et magazines d'aujourd'hui. Il faut propager le Dharma avec des méthodes appropriées : non seulement les livres doivent avoir une qualité d'impression raffinée, mais en plus, un contenu riche et un langage vernaculaire fluide, facile à comprendre et adapté à la vie quotidienne. Le bouddhisme humaniste nous guide, nous enrichit et nous accompagne sur le chemin de la pratique et de l'art de vivre. Telles sont les illustrations du bouddhisme humaniste – l'intention première de Bouddha.

2. Découvrir les talents par l'éducation

A la fin de la dynastie Qing et au début de la République, Hu Shi (胡適), Chen Duxiu (陳獨秀), Lu Xun (魯迅), Cai Yuanpei (蔡元培) et d'autres, lancèrent le « Mouvement du 4 mai » pour dénoncer le poids de la tradition en critiquant le confucianisme, avec des slogans tels que : « La science à la place de la religion », « La littérature à la place de la religion », etc. La culture chinoise, le confucianisme et le bouddhisme en souffrirent tous. A ce moment, seuls quelques intellectuels comme Zhang Taiyan (章太炎), Liang Qichao (梁啟超), Xiong Shili (熊十力), Lü Cheng (呂澂), et Jiang Weiqiao (蔣維喬) s'y opposèrent mais comme ils n'étaient pas soutenus par les autorités politiques et militaires, pour faire face aux intempéries de cette période de troubles, leur résistance fut évidemment vaine.

Heureusement, à Suzhou, Maître Yinguang (印光) se leva et, pour moraliser l'éthique monastique proposa « la chasse aux trois abus » : 1) Abus de la transmission des préceptes, 2) Abus de l'accueil des disciples, 3) Abus du droit d'hébergement dans les monastères

et pagodes. Maître Taixu (太虛) préconisa aussi une révolution sur les trois « biens, règlements, et doctrines » du bouddhisme. Il publia l'article intitulé « *Traité sur l'aménagement du système Sangha* » pour réformer le Sangha, et recommanda « le bouddhisme de la vie ». Sous son influence, les bouddhistes ressentirent brusquement le besoin de revenir au bouddhisme humaniste, celui de l'intention première de Bouddha. Dès lors, la création des collèges bouddhistes pour former les talents, s'amorça.

Le premier collège bouddhiste du XXe siècle fut créé en 1906, dans la pagode Tianning de Yangzhou, à Jiangsu (ma ville natale), par le vénérable Wenxi (文希). Plus tard, le laïc Yang Wenhui (楊文會) trouva par hasard, chez un bouquiniste, un exemplaire du *Surangāma-sūtra* et il ne put pas s'empêcher de dire : « Depuis que j'ai lu le *Surangāma-sūtra*, je ne lis plus les livres du commun. » Fort d'une telle confiance dans le bouddhisme, il transforma sa demeure et en fit la Maison d'édition de sūtras, Jinling. Il créa également le Jetavana Vihara et l'Association d'études bouddhistes. En même temps, il développait toutes sortes d'activités culturelles et éducatives et formait des grands talents comme Maître Taixu, Ouyang Jingwu, le vénérable Renshan, Mei Guangxi (梅光羲).

Tour à tour, d'autres collèges bouddhistes virent le jour un peu partout en Chine : Université Huayan, fondée par le vénérable Yuexia (月霞) dans le Hardoon Garden de Shanghai, Institut Guanzong du vénérable Dixian (諦閑) de l'école Tiantai, Institut d'études bouddhistes La Chine, Collège bouddhiste Wuchang, Collège bouddhiste Minnan, Institut doctrinal Bolin, Collège Tiantai, Institut doctrinal Han et Tibétain de Chongqing, Collège bouddhiste Lingdong, Collège bouddhiste Jinling, Collège bouddhiste Jiaoshan, Collège vinaya Qixiashan, Collège bouddhiste Pilu, Collège bouddhiste de la pagode Yufo de Shanghai, Collège bouddhiste Fazang, Collège bouddhiste

de la pagode Jing'an de Shanghai et collège bouddhiste Huanan. En très peu de temps, les écoles Yogacara, Tiantai, Huayan, Jingtu... de même que les monastères et les salles de méditation prospérèrent à nouveau.

Les collèges bouddhistes Wuchang, Minnan et La Chine étaient les plus remarquables. Parmi les grands talents gradués de ces collèges, figurent les vénérables Huijue (會覺), Fafang (法舫), Fazun (法尊), Zhifeng (芝峰), Daxing (大醒), Cihang (慈航), Weifang (葦舫), Moru (默如), Yinshun (印順), Juzan (巨贊), etc. qui étaient tous des orateurs éloquents et des écrivains prolifiques. Les enseignants des collèges bouddhistes de l'époque étaient aussi des personnalités exceptionnelles : Liang Qichao (梁啟超), Liang Shuming (梁漱溟), Tang Dayuan (唐大圓), Zhang Huasheng (張化聲), Tang Yongtong (湯用彤), Xiong Shili (熊十力), Jiang Weiqiao (蔣維喬), Huang Canhua (黃懺華), etc. Enseignants ou étudiants, ils exercèrent tous, une remarquable influence sur la renaissance du bouddhisme.

Pour activer la mondialisation du bouddhisme, Maître Taixu créa le Centre mondial d'études bouddhistes à Wuchang, offrant des cours de bouddhisme en Sanskrit, Chinois, Pali et Tibétain. Il envoya des étudiants monastiques vers le Japon, le Tibet, l'Inde et le Sri Lanka. Parmi eux, figuraient les vénérables Fafang, Fazun, Zhifeng, Daxing, Dayong (大勇), etc. L'éducation bouddhiste fut en vogue : tout le monde s'efforçait d'encourager le bouddhisme humaniste, en se conformant à l'intention première de Bouddha.

La prospérité des établissements éducatifs bouddhistes, après la République

Durant ses premières décennies, l'histoire de la République de Chine est marquée par la domination des seigneurs de la guerre. L'un deux, le



Temple Dinghui / Zhenjiang, Jiangsu, Chine

pieux chrétien Feng Yuxiang (馮玉祥 1882-1948) mena une forte persécution du bouddhisme dans la province de Henan. Heureusement, Maître Taixu avait de bonnes relations avec Tchang Kai-chek (蔣介石 1887-1975) qui l'avait même invité un jour à donner une lecture sur le *Sūtra du Cœur*, devant le gouvernement du Guomindang.

Quand le bouddhisme vit ses biens confisqués pour y installer des écoles, Tchang Kai-Chek intervint en donnant les instructions suivantes :

1. Les vrais pratiquants bouddhistes doivent être protégés
2. Les monastiques bouddhistes intellectuels doivent être protégés
3. Les pagodes et monastères doivent rester calmes et solennels ; ils ne peuvent être dirigés par des monastiques illégitimes. Toutes les dispositions bénéfiques à la société sont à sauvegarder.

Comme disait Maître Dao'an de la dynastie Jin Oriental : « Il est difficile d'établir des affaires religieuses sans l'appui des souverains. » Heureusement, à l'époque, quelques vétérans du parti et hommes d'état bouddhistes, comme Dai Jitao (戴季陶), Zhang Ji (張繼), Zhou Lu (鄒魯), Ju Zheng (居正), Yu Youren (于右任) et Qu Yingguang (屈映光)

avaient tout de même accordé quelque protection au bouddhisme durant cette période troublée.

Hélas ! La bravoure du héros ne résiste pas longtemps à la séduction d'une femme : Tchang Kai-Chek se convertit au christianisme après son mariage avec Soong May-Ling (宋美齡) et ses affinités avec le bouddhisme disparurent du même coup. C'est ainsi que le bouddhisme dut survivre tant bien que mal en ces temps chaotiques. Cependant, il faut aussi remercier le christianisme d'avoir préconisé « la liberté de croyance », Cette notion occidentale offrit au bouddhisme un peu d'espace de survie. On peut dire que la liberté de croyance est une opinion commune à presque toutes les religions du monde.

Je me rappelle l'année où le clairon de la victoire annonçant la fin de la guerre sino-japonaise sonna : j'étudiais alors au Collège bouddhiste Jiaoshan et tous les bouddhistes de la région Jiangsu et Jinghu étaient fous de joie. Les laïcs bouddhistes défendaient le Dharma avec ardeur et les demandes de refuge auprès des trois joyaux étaient de plus en plus nombreuses. Partout se révélait la prospérité du bouddhisme humaniste.

Le Premier-abbé de la pagode Dinghui – le vénérable Xuefan (雪煩) – s'empressa de restaurer le Collège bouddhiste Jiaoshan et les professeurs s'activèrent pour enseigner et éditer le mensuel *Zhongliu*. Une fois par mois, nous les étudiants, devons les aider à emballer les colis. A la fin du travail, nous recevions chacun un exemplaire en récompense. Nous en étions très heureux et pensions que ce travail communautaire d'une journée était très bien rétribué.

A cette époque, en Chine continentale, les écoles primaires et secondaires fondées par le bouddhisme se multiplièrent. Mon maître, le vénérable Zhikai (志開), créa au Mont Qixia, l'école secondaire Zongyang, en mémoire de son maître. Dans la pagode du Bouddha couché de Nanjing, s'installa l'école secondaire Daxiong. Le vénérable

Juemin (覺民) créa l'école secondaire Pude, dans la pagode du même nom à Yühuatai. A Zhenjiang, naquirent les écoles primaires Chao'an et Fushantang et rien qu'à Jiaoshan, on pouvait trouver trois écoles primaires gratuites.

Quant à moi, après avoir quitté Jiaoshan, je rentrai à la pagode ancestrale de Yixing avec mon maître et j'eus la chance d'être nommé directeur de l'école primaire Baita, fondée par le gouvernement. Bien que je n'eusse pas suivi la formation officielle de l'Ecole normale, je trouvai que ce travail me convenait tout à fait. Durant cette période, dans la Chine toute entière, le bouddhisme fonda plus de cent écoles primaires et secondaires. Si les choses avaient pu continuer ainsi, nous aurions sans doute vu naître une université bouddhiste. Malheureusement, tout fut interrompu par la guerre.

Je me rappelle que, partout où j'allais, je voyais souvent de petits enfants d'une dizaine d'années me saluer et m'appeler « vénérable ». Quand je leur demandais pourquoi, ils me répondaient naïvement : « Notre maître a bâti pour nous des salles de classe et il ne nous a pas fait payer. Notre maître est un bonze et je sais que tous les bonzes en ce monde sont aussi bons que notre maître. »

La Seconde guerre mondiale se termina enfin mais la paix tant attendue ne dura pas longtemps. Le peuple connut de nouveau la guerre, (civile cette fois), puis la Révolution culturelle. De plus, Maître Taixu quitta ce monde en 1947. Aussitôt, le bouddhisme fut comme un groupe de dragons sans meneur et le mouvement du bouddhisme humaniste chinois s'effondra. Certains maîtres éminents partirent successivement à Hong Kong et à Taïwan et moi aussi, je conduisis le groupe de monastiques secouristes vers Taïwan en 1949. J'avais alors vingt-trois ans.

Parlons maintenant des collèges bouddhistes de Taïwan. En 1948, le vieux maître Miaoguo (妙果) de la pagode Yuanguang à Zhongli fit

venir d'Asie du Sud-est, le vénérable Cihang pour fonder le « Collège bouddhiste Taïwan ». Puis, l'Association bouddhiste de la Province de Taïwan invita le vénérable Daxing à organiser le « Centre d'études bouddhistes taïwanais » dans la pagode Lingying à Xinzhu ; le vénérable Yanpei et moi-même y avons successivement occupé le poste de préfet des études.

Par la suite, apparurent successivement quelques dizaines de collèges bouddhistes : l'Institut Tripitaka du Bouddhisme Chinois à Taipei du vénérable Baisheng (白聖), le Collège bouddhiste Ciming à Taizhong du vénérable Shengyin (聖印), le Collège bouddhiste Fayun à Miaoli du vénérable Miaorang (妙然), le Collège bouddhiste Fuyan du vénérable Yinshun, l'Institut d'études spécialisées de l'école Huayan du vénérable Nanting *La collection complète du Grand maître Taixu* était le document majeur, pour les jeunes étudiants du monde bouddhiste de l'époque.

Malheureusement, à cause du manque d'étudiants, d'enseignants et de ressources matérielles, et aussi en raison de la difficulté à faire carrière après les études, ces institutions ouvraient et fermaient sans cesse. Nombre d'entre elles durent même cesser définitivement leurs activités.

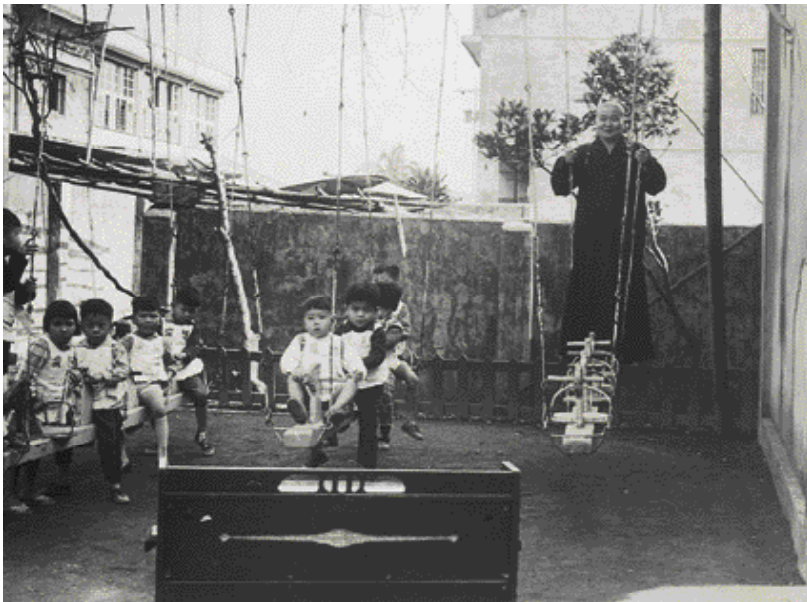
Yilan : lieu d'accueil des jeunes bouddhistes

Je ne voulais pas être un bonze profiteur du bouddhisme ; depuis mon arrivée à Yilan en 1953, en plus de tenir la plume et donner des lectures, je m'étais donc empressé de créer des activités dharmiques pour accueillir les jeunes : le groupe de missionnaires, la chorale, l'association des jeunes, la classe pour enfants, l'école de dimanche, etc. Les vénérables Hsin Ping, Tzu Chuang, Tzu Hui, Tzu Jung, Tzu Chia (慈嘉) et les laïcs Hsiao Pi-hsia (蕭碧霞), Lin Ching-zhi (林清志), Chen

Hsiu-ping (陳修平), Chang Zhao (張肇), Lin Wen-hsiung (林文雄)... faisaient tous partie des jeunes bouddhistes de Yilan, à l'époque.

Au même moment, je créai également le Centre de répétitions Guang Hua, qui fut le premier centre éducatif enregistré officiellement. L'ancien délégué permanent du Ministère de l'éducation – le professeur Chen Shyr-yen (鄭石岩) – était un de ces remarquables jeunes du centre. Ci'ai fut aussi le premier jardin d'enfants créé par le bouddhisme et les vénérables Tzu-Hui et Tzu-Jung en furent respectivement les directrices. L'actuel directeur du Conseil exécutif du monastère Fo Guang Shan – le vénérable Hui Chuan (慧傳) – fut un de ces enfants accueillis à Ci'ai. Si l'on n'avait pas, alors, favorisé l'éducation, comment pourrait-on avoir aujourd'hui les talents indispensables pour propager le bouddhisme humaniste ?

L'accueil des jeunes est l'une des tâches les plus importantes du développement du bouddhisme humaniste. Conscients du problème,



Jardin d'enfants Ci'ai / Yilan, Taiwan

beaucoup de gens se regroupèrent pour promouvoir l'éducation bouddhiste. Et c'est ainsi que l'Université Tsung-Lin de Fo Guang Shan n'a jamais cessé ses cours depuis plus de cinquante ans, diplômant ainsi plus de cinq mille gradués, ce qui doit être un record dans l'histoire du bouddhisme. Les vénérables Tao Kuan (道觀) de Chiayi, Pu Hui (普暉), Hui Che (慧哲), Chen Fang (真芳) de Taizhong, Chen Wu (真悟) de Toufen, Hsing Ying (性滢), Wu Cheng (悟證) de Hsinchu, et Ta Ying (達瑩) de Hualien ont tous été des étudiants de Tsung-Lin.

La formation des talents est primordiale pour le regain de prospérité du bouddhisme

A part les collèges bouddhistes, Fo Guang Shan organisait aussi des Colonies d'été d'études bouddhistes pour étudiants universitaires. Aujourd'hui, tous ces jeunes gens sont devenus des bienfaiteurs du bouddhisme, de la société et de la nation, à travers le monde : le Président honoraire du Chang Gung Memorial Hospital de Kaohsiung – Dr Chen Chao-long (陳肇隆), l'actuel président du Taipei Veterans General Hospital – Dr Lin Fang-yu (林芳郁), les médecins praticiens aux Etats-Unis – Dr Shen Jen-yee (沈仁義), Dr Cheng Chao-yang (鄭朝洋) et Dr Lee Steve J.H. (李錦興), et aussi les Dr Fukuhara Shingen (福原信玄) et Dr Lin Ning-feng (林寧峰) au Japon.

L'actuelle présidente de la B.L.I.A. Région du nord de Taïwan – Chao Tsui-hui (趙翠慧), le délégué du Parti Guomindang de la région Yunlin – Hsueh Cheng-zhi (薛正直), le Professeur honoraire de l'Université de Taïwan – Lu Wei-ming (呂維明), le donateur de la statue de Maitreya Bouddha devant la porte d'entrée de Fo Guang Shan – Chu Chao-chi (朱朝基), le sculpteur des trois statues de Bouddha de Fo Guang Shan et conseiller de la Ville de Kaohsiung – Chen Ming-ji (陳明吉), de même que le vénérable Chao-hwei (昭慧) du Collège

bouddhiste Hongshi et la vénérable Yi Kong (依空) de l'University of the West, ont tous participé à ces colonies d'été. En regardant tous ces talents découverts par le bouddhisme, comment ne pas être plein d'espoir pour le renouveau du bouddhisme humaniste ?

En plus de l'éducation monastique donnée dans les collèges bouddhistes, l'éducation sociale du bouddhisme avait déjà commencé depuis l'époque de l'occupation japonaise : l'école secondaire Guanghua de Tainan et l'école secondaire Taibei de Taipei, en sont des exemples. Plus tard, il y eut aussi l'école secondaire Cihang du Monastère Maitreya et l'école secondaire Zhiguang créée par les vénérables Wuyi, Nanting et moi-même. A cause du manque de personnel, ces écoles ont finalement été remises à la société et, avec le temps, personne ne se souvient que ce sont des écoles d'origine bouddhiste.

Pour activer la propagation du bouddhisme humaniste, on doit rendre service à la foule et attacher de l'importance à l'éducation. C'est pourquoi, en 1977, Fo Guang Shan a créé l'école secondaire Pumen à Kaohsiung, puis l'école primaire et secondaire Juntou à Nantou et l'école primaire et secondaire Junyi à Taidong. Connaissant l'importance de l'éducation universitaire, Fo Guang Shan a créé en 1990, aux Etats-Unis, l'Université Hsilai, qui devint plus tard University of the West. Ce fut la première université créée par le bouddhisme chinois en Occident. Par la suite, d'autres établissements ont successivement vu le jour : Université Nanhua à Jiayi, Université Foguang à Yilan, Université Nantian en Australie et Université Guangming aux Philippines, soit un total de cinq universités.

A l'heure actuelle, les établissements éducatifs du monde bouddhiste comportent encore l'Université Huafan fondée par la vénérable Hsiao Yun (曉雲), l'Université Xuanzang de l'Association bouddhiste chinoise, l'Institut d'art et littérature Tambour du dharma du vénérable



Voyage du Maître Jianzhen au Japon, Rouleau 1, Section 1 / 1298, Période Kamakura, Japon
Dessin à l'encre et couleur sur papier / H: 37,3 cm / Toshodaiji Temple, Nara, Japon

Sheng Yen (聖嚴) et l'Université Tzu Chi à Hualian. A Hong Kong et à Singapour, existent aussi des écoles primaires et secondaires bâties par le monde bouddhiste et antérieurement, à Hong Kong, existaient aussi le Collège Zhuhai et l'Université Neiming. Ce sont là en effet des actions concrètes du bouddhisme humaniste dans le droit fil de l'intention première de Bouddha.

Néanmoins, on ne peut pas compter uniquement sur les efforts de Hong Kong, Singapour et Taïwan. Si la Chine continentale pouvait permettre au bouddhisme de créer des universités sur son sol, ce serait une bonne chose pour la nation et la société. Car ces établissements d'enseignement peuvent aider le gouvernement à découvrir des talents et des missionnaires patriotiques. Et ce serait aussi, à l'avenir, un bénéfice pour le monde entier.

Dans le passé, pour remercier Maître Jianzhen (鑑真 688-763) d'avoir transmis le bouddhisme au Japon, l'ex-président de l'Association bouddhiste de Chine, Zhao Puchu et le Bureau national des Affaires religieuses, avaient l'intention de construire l'Université Jianzhen dans les locaux du monastère Daming à Yangzhou. Fo Guang Shan avait même fait don de la Bibliothèque Jianzhen. Malheureusement-

ment, après le décès de M. Zhao Puchu, le projet n'a pas été suivi. C'est une chose bien regrettable.

Ainsi, pour que le bouddhisme chinois regagne la prospérité, il doit interagir activement avec le peuple, revenir à l'intention première de Bouddha, procurer le bonheur à la société, former des talents en affinité avec le bouddhisme et développer toutes sortes d'écoles primaires, secondaires et universitaires. Telle est la seule voie pour revitaliser le bouddhisme.

3. Les actions de propagation du Dharma

La République de Chine fut proclamée le 1^{er} janvier 1912. Le « Nouveau bouddhisme », dirigé par les maîtres Jichan (寄禪 1851-1912) et Taixu, voulait encourager le bouddhisme humaniste à revenir à l'intention première de Bouddha mais, à cause des troubles intérieurs et des invasions étrangères, il connut de multiples difficultés : Dans ses rangs s'agitaient les monastiques conservateurs de Jiangsu et Zhejiang qui, avec certains potentats laïques, monopolisaient tous les pouvoirs ; dehors, on subissait les conflits entre seigneurs de la guerre, le cantonnement de l'armée dans les pagodes, la lutte entre les tyranneaux locaux et la conversion forcée des biens monastiques en établissements éducatifs...

Pour que la réforme du bouddhisme puisse se réaliser de manière organisée et aussi pour faire face aux pressions extérieures, Maître Taixu et son ami, le vénérable Renshan, fondèrent, en 1912, à Nanjing, l'« Association progressiste bouddhiste » et organisèrent une réunion préparatoire à la pagode Jinshan. Néanmoins, à cause des propos trop véhéments du vénérable Renshan, les monastiques conservateurs et libéraux se heurtèrent violemment et, par conséquent, l'association se délita d'elle-même.

La même année, le vénérable Jing'an (敬安 1851-1912), connu aussi sous le nom de Jichan, rassembla les aînés des régions Jiangsu et Zhejiang et le vénérable Daojie (道階 1870-1934) de la pagode Fayuan de Beijing, pour fonder l'« Association bouddhiste Zhonghua », à la pagode Jing'an de Shanghai. La cérémonie d'ouverture eut lieu en 1912 à la pagode Liuyun de Shanghai. Y assistèrent plus de cent monastiques représentant les dix-sept provinces et, parmi eux, les maîtres Yuanying, Dixian et Taixu. Le vénérable Jing'an fut élu, à l'unanimité, président de cette première association nationale bouddhiste de l'histoire contemporaine chinoise. Plus tard, elle fut rebaptisée « Association bouddhiste de Chine », C'est elle qui fut aussi à l'origine de l'actuelle « Association bouddhiste de Chine », organe bouddhiste suprême de Chine continentale. D'autres organisations bouddhistes furent créées successivement : centres d'études bouddhistes, instituts de recherches, maisons d'édition, écoles et associations caritatives... pour ramener le bouddhisme vers le monde des hommes.

La création de l'Association bouddhiste de Chine nous remet en mémoire la relation amicale qui existait, à l'origine, entre Maître Taixu, réformiste et Maître Yuanying, conservateur. Hélas, à cause de leurs différences d'opinion et aussi des critiques simultanées de leurs disciples respectifs, les deux monastiques qui étaient au départ proches comme deux frères, finirent par se tourner le dos.

A cette époque, Maître Taixu était en relation étroite avec Tchang Kai-Chek. Chaque fois que le bouddhisme était persécuté, (par exemple quand Tai Shuangqiu (邵爽秋), de la Central University, proposa, à deux reprises, de confisquer les biens bouddhistes au profit de l'Education), les membres du parti conservateur invitaient immédiatement Maître Taixu pour discuter des mesures à prendre ; mais dès que la menace était écartée, ils le rejetaient. Pour consolider son autorité et ses ressources financières, le parti conservateur continua à s'opposer aux

« réformes des doctrines, règles et biens bouddhistes » proposées par Maître Taixu, entravant ainsi le développement du bouddhisme humaniste. Non seulement l'insatisfaction de Maître Taixu et des membres de son parti libéral s'accrut, mais le gouvernement nationaliste lui-même, jugea ce comportement inacceptable.

C'est ainsi qu'en 1945, après la victoire contre les Japonais, Tchang Kai-Chek demanda à Maître Taixu de réorganiser l'« Association bouddhiste de Chine » et de créer le « Comité de réforme du bouddhisme chinois », avec comme membres : Taixu, Zhangjia (章嘉), Xuyun, Yuanying, Changyuan (昌圓), Quanlang (全朗) et Li Zhikuan (李子寬). Taixu, Zhangjia et Li Zhikuan, furent nommés conseillers permanents. L'année suivante, en 1946, le comité organisa, au collège bouddhiste Jiaoshan, le « Séminaire d'entraînement du personnel administratif de l'Association bouddhiste de Chine ». Le projet était pris en charge par notre professeur : le vénérable Zhifeng et je fus très honoré d'y participer.

« Pour le bouddhisme ! » : la force motrice de toute ma vie

A cause de sa voix basse et de son accent de Zhejiang, je ne comprenais, à vrai dire, pas très bien les discours de Maître Taixu durant le séminaire. La seule phrase qui résonnait sans cesse à mes oreilles était : « Nous devons le faire pour le bouddhisme ! Nous devons le faire pour le bouddhisme ! »

Un jour, sur le chemin, je le croisai par hasard. Je me suis mis respectueusement sur le côté en joignant mes paumes. Soudain, il s'arrêta et me regarda en disant : « Bien, bien, bien ! ». La rencontre fut brève, mais ce mot « bien » et « pour le bouddhisme » ont exercé une très forte influence sur ma vie de propagateur du bouddhisme humaniste.

Malheureusement, la santé du Maître Taixu se dégrada à cause du surmenage et il quitta ce monde en 1947, à l'âge de cinquante-huit ans. La même année, l'Association bouddhiste de Chine organisait sa première assemblée nationale à Nanjing, avec les représentants de toutes les provinces et aussi des régions mongoles et tibétaines, pour élire ses administrateurs et ses inspecteurs. Le Grand maître Zhangjia fut élu président de l'Association. Cependant, à cause de la guerre civile, l'association suivit le gouvernement à Taïwan, pour prendre un nouveau départ.

Le vénérable Dongchu emporta lui aussi, l'enseigne de l'« Association bouddhiste de Chine » à Taïwan. Grâce aux dix millions de dollars taïwanais anciens de Mme Sun-Zhang Qingyang et aux cinq millions de M. Li Zhikuan, ils purent acheter la pagode Shandao pour en faire le quartier général du magazine *La voix de la marée* et y installer le Bureau de l'Association bouddhiste de Chine à Taipei.

Lors de l'élection du deuxième mandat, l'assemblée élut le Grand maître Zhangjia comme président et neuf administrateurs permanents : Zhangjia, Baisheng Wuming, Sun Xinyuan (孫心源), Hsing Yun (星雲), Zhang Qingyang, Zhao Hengti, Wu Zhongxing (吳仲行), et Lobsang Yeshe (羅桑益西). Voyant que les aînés comme Nanting, Cihang, et Dongchu n'étaient pas élus, et aussi à cause de mon jeune âge et de ma divergence d'opinion avec les dirigeants, j'écrivis une lettre de démission à l'association. Certains ne manquèrent pas de me traiter d'ingrat et d'ignorant.

Plus tard, lors de l'élection suivante, le vénérable Baisheng fit un meilleur score que Li Zhikuan ; il fut élu président et monopolisa l'association durant quarante ans. Sa conduite et ses pratiques transformèrent l'Association bouddhiste de Chine en un organe monocéphale, bloquant ainsi le développement de l'Association

bouddhiste de Chine et l'unification du bouddhisme humaniste. Ce fut un épisode bien regrettable.

En conséquence, les dirigeants bouddhistes de Taïwan ne purent que promouvoir le bouddhisme selon leurs capacités et leur foi envers le bouddhisme humaniste. C'est ainsi que naquirent la branche des laïques de Li Bingnan, la branche des transmetteurs de préceptes du vénérable Baisheng, la branche des érudits du vénérable Yinshun, la branche des prêcheurs dharmiques du vénérable Nanting et la branche des jeunes monastiques du vénérable Cihang, qui encouragèrent les jeunes à connaître le bouddhisme et organisèrent des activités de propagation du bouddhisme par les stations de radio et les chaînes de télévision. C'est ainsi que le bouddhisme humaniste revint pas à pas vers les intentions premières de Bouddha.

1) *Mouvement des jeunes pousses du bouddhisme*

Ce mouvement débuta avec Zhou Xuande qui fonda des associations bouddhistes dans les universités. Conscient que le bouddhisme avait besoin des jeunes et que les jeunes avaient aussi besoin du bouddhisme, je voulais dès les années 1953 et 54, lancer le mouvement des Jeunes pousses du bouddhisme. Puis une occasion se présenta et j'invitai une vingtaine de jeunes étudiants des universités de Taïwan (Wang Shangyi, Wu Yi, Zhang Shangde, etc.), à venir à la pagode Shandao.

Lors de la réunion, nous décidâmes de faire une excursion à la pagode Yuantong, dans le district de Zhonghe, à Taipei, pour visiter la pagode et y organiser quelques activités, en limitant le groupe à quatre-vingts personnes. Après la réunion, le vénérable Wuyi me mit en garde en disant : « Pour cette prochaine fois, n'amène pas ces jeunes ici. Nous ne pouvons pas prendre en charge tous ces frais ! »

Je m'inquiétai en pensant : « Que faire ? Je ne vais tout de même pas donner rendez-vous à ces jeunes dans la rue ! »

A ce moment, je vis arriver Zhou Xuande et je lui dis : « M. Zhou, nous avons rendez-vous ce dimanche à la pagode Yuantong mais j'ai un empêchement et je crains de ne pouvoir y aller. Puis-je vous demander de servir de guide ? » Il accepta avec joie et c'est ainsi que, par la suite, il se chargea lui-même du tutorat de ces jeunes étudiants universitaires.

Outre sa *Fondation des Etudiants universitaires bouddhistes*, le vénérable Nanting contribua beaucoup au mouvement des jeunes bouddhistes. Il convainquit M. Chan Lewu (詹勵吾), résidant



Temple Yuantong - La salle du Grand Héros / New Taipei, Taïwan

au Canada, de revendre son immeuble de quatre étages situé rue Chongqing Sud et de faire don de l'argent de la vente, pour créer des bourses universitaires.

Grâce au don de Chan Lewu, Zhou Xuande créa l'*Association : Torche de la sagesse*, qui fut à l'origine de l'actuel *Magazine : Torche de la sagesse*. Il encourageait les jeunes à écrire et leur offrait des livres bouddhistes. C'est ainsi qu'il édita des centaines de milliers d'exemplaires du texte « *Introduire le bouddhisme auprès des intellectuels* », pour le distribuer aux jeunes. Il leur octroyait des bourses d'études et les encourageait à consigner leurs réflexions par écrit. A partir de 1957, il créa des associations bouddhistes dans les différentes universités taïwanaises : *Aurore* à l'Université de Taïwan, *La voie du Milieu* à l'Ecole Normale, *Culture orientale* à l'Université Chengchi, *Océan de sagesse* à l'Université Chung Hsing, etc. Ces associations n'auraient pas pu exister sans l'aide et le soutien des professeurs universitaires laïques, comme Zhou Bangdao, Lee Bingnan, Zhou Xuande et Chan Lexu.

A cette époque, la loi martiale était encore en vigueur. La seule organisation qui avait l'autorisation d'organiser des activités pour jeunes était le China Youth Corp. J'avais la chance d'être ami avec son directeur, Sung Shih-hsuan (宋時選), qui fut aussi un des confidents de Tchang Ching-kuo (蔣經國 1910-1988). Quand je lui dis que je voulais organiser un Camp d'été de Chan, il me répondit chaleureusement que c'était une bonne idée. C'est ainsi, qu'en 1969, le « Camp d'été d'études bouddhistes pour jeunes universitaires » fut organisé à Fo Guang Shan.

Pour que le camp d'été puisse se dérouler paisiblement, j'empruntai quelques drapeaux du China Youth Corp à son délégué local de l'époque, M. Zhang Peigeng (張培耕) et les plantai devant l'entrée du monastère. Cette action nous évita les ingérences et tracasseries du gouver-

nement local et le camp put se dérouler sans incident. A l'époque, M. Tchang Ching-kuo était le commandant en chef du China Youth Corp : avec lui comme protecteur, rien n'était impossible. C'est à la suite de ce camp que de jeunes talents bouddhistes, comme les vénérables Yikong et Chaohui, Hsueh Cheng-chih, Ku Ching-mei (古清美), et You Huey-jen (尤惠貞), furent découverts.

A la session suivante, nous avions pensé accueillir cent jeunes étudiants pour leur offrir deux semaines d'éducation bouddhiste. Contre toute attente, nous reçûmes plus de six-cents inscriptions, venues de plus de quarante universités et collèges. Nous dûmes les répartir sur deux périodes et peinâmes à nous procurer le matériel nécessaire. Comme c'était au début de la création du monastère, nous n'avions pas assez de budget, aussi Zhang Peigeng emprunta pour nous plus de mille couvertures à l'Armée. Et pour les excursions, il demanda aussi à l'Armée de nous envoyer trente camions militaires pour transporter ces jeunes gens. A la fin du camp, cent-huit jeunes demandèrent à prendre refuge auprès des Trois Joyaux, pour devenir de véritables bouddhistes.

Ainsi, on peut dire que les systèmes qui ont entraîné les jeunes à apprendre le bouddhisme étaient, à part l'Association Torche de sagesse de Zhou Xuande, le camp d'été des étudiants universitaires de Fo Guang Shan, l'Association Minglun de Lee Bingnan à Taizhong et les pratiques d'abstinence et d'ascèse du vénérable Chan Yun (懺雲 1915-2009) de la pagode Lianyin, qui attirèrent aussi d'assez nombreux jeunes. A cette époque, nos conditions financières n'étaient pas très bonnes ; néanmoins, nous déployâmes tous, ardeur et énergie pour promouvoir le Dharma et pour apporter le bouddhisme humaniste à ces jeunes gens.

2) *La propagation du bouddhisme par la radio et la télévision*

Dans les années 50, la plupart des informations et des connaissances étaient diffusées par les stations de radio. Le vénérable Nanting de l'Association Lotus de Huayan et le laïc bouddhiste Zhao Maolin (趙茂林) déployèrent tous leurs efforts pour promouvoir le Dharma par la radio durant des décades et ce, sans interruption.

A cette époque, j'ai aussi passé des nuits à écrire la « *Biographie de Sakyamuni Bouddha* » pour le faire diffuser simultanément par quatre stations radiophoniques : Zhongguang, Minben, Minsheng et Yunlin. Par la suite, les vénérables Tzu Hui et Tzu Jung ont aussi dirigé des émissions dans ces stations. La diffusion radiophonique a permis au bouddhisme humaniste de l'intention première de Bouddha, d'être entendu à travers tout Taïwan.

Je me rappelle une histoire très émouvante, à l'époque où Mlle Li Yü, de la station Yunlin, racontait *La biographie du Sakyamuni Bouddha* dans l'émission « La voix du bouddhisme ». Une de mes disciples était une bhiksuni très âgée. Elle avait contracté le cancer et arrivait en phase terminale. Elle me demanda ce qu'elle devait faire. Je lui répondis : « Tu es une monastique, alors, déploie tous tes efforts pour le bouddhisme et ne pense ni à la vie ni à la mort. » Alors, elle résolut de quêter de l'argent par l'émission radiophonique : *Cinq dollars taïwanais par personne*. Chaque fois qu'elle eut recueilli mille dollars, elle les remit à la station Yunlin. On peut dire que sans cette bhiksuni, l'émission de LiYü n'aurait pas pu tenir tant d'années. Miraculeusement, son cancer disparut sans traitement.

Certains disaient : « Ah ! Si la salle de classe pouvait devenir une salle de cinéma !... ». Je trouvais cela assez juste car, dans une salle de classe, si l'enseignant n'est pas bon pédagogue, les enfants doivent

souffrir comme s'ils étaient enfermés dans une prison, alors que, si la leçon ressemble à un film, ils progresseront sans doute plus vite.

C'est pourquoi, après la radio, Fo Guang Shan mit en mouvement la propagation du Dharma par le cinéma et la télévision, en commençant par la présentation de la *Biographie de Sakyamuni Bouddha* dans la salle du Cinéma Jinguo. Dès les débuts, le metteur en scène Liang monta des scènes scabreuses entre Yasodhara et Siddhārta. En tant que consultant, je me hâtai de protester, mais il me traita d'arriéré. Face à cette attitude, je ne pus que m'en aller. Quand le film parut à l'écran, certains monastiques, choqués, voulurent détruire mon Centre de services de la culture bouddhiste, Sanchong.

En 1962, la première station de télévision taïwanaise – Taïwan Television Enterprise (TTV) – fut créée. Et ce qu'elle diffusait à l'époque c'était, le plus souvent, des émissions catholiques ou protestantes, le bouddhisme étant exclus de ce milieu. Il fallut attendre 1979 pour qu'un producteur islamique nommé Bai Houyuan (白厚元) me demande si je voulais faire une émission bouddhiste d'une demi-heure par semaine sur la TTV au prix de cent-vingt mille dollars taïwanais par épisode, ce qui était un montant exorbitant pour moi, à l'époque.

Cependant, pour la propagation du bouddhisme, je ne pouvais que serrer les dents et chercher tous les moyens possibles. Finalement, nous décidâmes de produire une émission intitulée « La rosée bienfaisante » de vingt-quatre minutes chaque fois et nous publiâmes dans le quotidien Le Centre, l'annonce suivante :

A partir du 4 septembre 1979, tous les mardis de 19h à 19h30, l'émission bouddhiste « La rosée bienfaisante » sera diffusée sur TTV.

Dès que l'annonce parut, Mme Tchang Kai-Chek (Soong Mei-Ling) interdit immédiatement le programme. Même M. Hau Pei-tsun

et M. Tchang Wei-Guo ne purent la dissuader. Je courus à la station pour demander audience au directeur Liang Hsiao-huang, Il m'expliqua que l'interdiction était due à mes trois minutes de présence à l'écran.

- Mais je ne prêche pas le bouddhisme, c'est uniquement une explication sur le sens réel du festival d'Ullambana, m'écriai-je.
- Les bonzes ne peuvent pas paraître sur scène ! me dit Liang.
- Dans les séries télévisées, n'y a-t-il pas aussi des bonzes ?
- Ce sont des faux !

Les faux bonzes étaient autorisés et l'on interdisait la présence des vrais ! Y avait-il encore une justice en ce monde ?

Ne pouvant faire autrement, je ne pus que retirer ces trois minutes et ramener la durée de l'émission à vingt-et-une minutes.

Un journaliste du quotidien Le Centre me dit un jour que, s'agissant de la nouvelle du corps impérissable du vénérable Cihang, la publication avait pu se faire parce que Mme Tchang était absente : Comme elle était une fervente chrétienne, les trois chaînes de télévision de Taïwan n'aimaient pas trop les émissions bouddhistes à la télévision. Néanmoins, pour la propagation du Dharma, je continuai à protester en faveur des droits du bouddhisme.

Au fond, était-ce parce qu'ils craignaient Mme Tchang ou parce qu'ils rejetaient le bouddhisme ? La vérité, je ne l'ai jamais sue. C'est après le décès de M. Tchang Kai-Chek et le départ de Mme Tchang aux Etats-Unis, que la propagation du bouddhisme par la télévision devint possible. Quand le Président Tchang Chingkuo arriva au pouvoir, je pus prêcher le Dharma en studio, sans aucune appréhension. A l'époque, il y avait trois chaînes de télévision à Taïwan qui s'ignoraient ; il n'y avait que moi qui « voyageais à travers les trois chaînes », car ma « Lecture dharmique » était diffusée simultanément sur les trois.

A cette époque, China Television diffusait « La porte de la foi » et « Hsing Yun dit » ; Chinese Television System Taïwan : « Paroles dharmiques de Hsing Yun » ; Taïwan Television : « Paroles Chan de Hsing Yun », « Une gāthā par jour » et « Interprétation des paraboles par Hsing Yun ». Les « Paroles dharmiques de Hsing Yun » furent même diffusées pendant un temps sur la chaîne Formosa TV. Pour la bonne affinité de tout ceci, je garde toute ma gratitude à Mme Zhou Zhimin, qui était présentatrice et productrice des émissions télévisées majeures dans le monde de la télévision. Sa contribution à mes prêches dharmiques télévisés a été considérable... Pour chaque épisode, la station me payait six mille dollars. Dans le passé, on me demandait cent-vingt mille dollars pour diffuser un épisode et voilà qu'on m'en donnait six mille aujourd'hui !

Ceci montre bien que le public avait reconnu et approuvé le bouddhisme.

En outre, mon roman *Maître impérial Yulin* était devenu assez populaire dès sa parution à l'écran. L'Opéra de Shanghai en fit un opéra qu'il joua au Pavillon Rouge de Taipei. La station radiophonique de l'Armée de l'air en fit un enregistrement et il fit aussi l'objet d'un film en langue taïwanaise, intitulé « La riche demoiselle et le bonze fortuné ». En particulier, la série télévisée produite par le metteur en scène Gou Feng : « L'affinité amoureuse renouvelée (dans de multiples vies) » connut un grand retentissement. A tel point que de nombreuses chaînes de télévision d'outre-mer se disputèrent pour la diffuser.

Quand on pense que, dans le passé, la télévision taïwanaise diffusait tous les après-midi une heure d'Opéra de Pékin ! Mais je trouve que le temps qu'il faut pour y chanter, ne serait-ce que deux mots, ne peut susciter le plaisir des auditeurs. Comme nous ne connaissions ni la mélodie, ni le livret de la pièce, nous pensions qu'il fallait adapter l'Opéra de Pékin, pour attirer le public.



Temple Tongdosa - La salle du Grand Héros / Yangsan, South Gyeongsang, Corée du Sud

Le bouddhisme et le théâtre ont le même sort : Si l'on persiste à ne pas changer et à rester conservateur, si l'on ne veut pas vulgariser, alors plus personne n'écoute, plus personne ne parle, plus personne ne veut apprendre... et plus personne ne croit au bouddhisme.

3) *La transmission des préceptes*

Dans le passé, sous l'occupation japonaise, les préceptes monastiques n'avaient pas droit de cité à Taïwan. Cependant, il est dit : « Grâce aux préceptes, le Sangha demeure ; grâce au Sangha, le Dharma demeure » et pour que le Sangha demeure, les préceptes doivent être observés. La véritable transmission des préceptes eut lieu en 1952, quand la pagode Daxian de Tainan Guanziling organisa une cérémonie de pleine ordination de triple plate-forme. Le vénérable Baisheng (白聖) profita de cette occasion pour négocier avec le gouvernement et le persuader de confier cette tâche à l'Association bouddhiste de Chine.

Durant cette cérémonie, le vénérable Kaishen (開參) fut désigné Śīla Upādhayāya, le vénérable Zhiguang (智光) Śīla Ācārya, le véné-

rable Taicang (太滄) Karma Ācārya, le vénérable Daoyuan (道源) Ācārya-instructeur, les vénérables Zhenglian (證蓮), Nanting (南亭), Huifeng (慧峰) et Zhuyun (煮雲) Ācārya-témoins, le vénérable Baisheng Maître de cérémonie et le vénérable Jiede (戒德) Maître de cérémonie adjoint. Comme le vénérable Nanting avait été retenu au dernier moment, je dus le remplacer. C'est ainsi que je fis partie des dix maîtres, lors de la première cérémonie de la pleine ordination de triple plate-forme, organisée par le bouddhisme taïwanais.

A cette époque, le règlement de l'Association bouddhiste de Chine imposait que l'ordination se fit une fois par an, sous la direction d'une seule pagode, à tour de rôle. Ainsi, la pagode Yuanguang du Mont de la Tête de lion, la pagode Shipu de Taipei, la pagode Lingquan du Mont Yuemei à Jilong, la pagode Lingyun du Mont Guanyin de Taipei et la pagode Baojue de Taizhong, ont toutes organisé la cérémonie, tour à tour.

A cette époque, l'Association bouddhiste de Chine était maître suprême de la transmission des préceptes à Taïwan : il fallait avoir sa permission pour pouvoir organiser la pleine ordination ; de même, les certificats d'ordination étaient délivrés par cette même Association. J'avais introduit une demande depuis 1967, mais je n'eus la permission qu'en 1977. Pendant ce temps, certaines pagodes l'avaient déjà fait au moins deux ou trois fois.

Comme le monastère Fo Guang Shan n'avait pas encore obtenu l'enregistrement officiel de la Ville de Kaohsiung, je pensais agir sous le couvert d'une pagode filiale de Fo Guang Shan : la pagode Lei Yin à Yilan ou la pagode Jile à Jilong. Heureusement, avec l'aide de Chen Bofen, je réussis à obtenir l'enregistrement et l'ordination put être organisée sous le nom du monastère Fo Guang Shan.

Pour vivre sereinement avec tout le monde, j'invitai le vénérable Jingxin (淨心) à assurer le poste de coordinateur en chef. L'Association

bouddhiste de Chine demandait cinq-cents dollars taïwanais pour émettre un certificat, tant pour les disciples monastiques que pour les laïques, encore le vénérable Jingliang (淨良) refusa-t-il de les délivrer, bien qu'ayant accepté l'argent... Aussi, décidai-je de renoncer à ces certificats, tout en restant inébranlable sur la transmission des préceptes qui, pour moi est un événement bénéfique pour l'ordre social et l'éthique morale. Je fis ce que j'avais à faire et il ne pouvait quand même pas m'en empêcher !

En 1977, Fo Guang Shan organisa sa première pleine ordination de triple plate-forme. La cérémonie dura trois mois, conformément aux règlements des monastères traditionnels de la Chine continentale. Un *Ācārya-Instructeur* fut invité à donner l'instruction sur le déroulement de la cérémonie et aussi sur la signification des préceptes, tout comme s'il s'était agi d'une sorte de programme temporaire du collège bouddhiste. Outre les vénérables Zhenhua (真華), Zhuyun (煮雲) et moi-même qui étions les Trois *Ācārya*, nous avons aussi invité les vénérables de Taïwan et d'outre mer comme Yueji (月基), Wuyi (悟一), Longdao (隆道), Kaizheng (開證), Zhumo (竺摩), Pujing (普淨), Jin'an (鏡龕), et Tian'en (天恩), en tant qu'*Instructeurs et Témoins*.

L'ambiance solennelle des cérémonies et le respect méticuleux des procédures permirent à cette ordination d'être qualifiée d'exemplaire.

Retour en Chine continentale de la procédure de la cérémonie d'ordination de la triple plate-forme

La pleine ordination de Fo Guang Shan dont nous venons de parler, mettait l'accent sur la restauration de la cérémonie d'ordination des deux divisions : bhiksus et bhiksunis. J'avais recommandé à la vénérable Tzu-Hui, responsable de la cérémonie, d'établir les rituels pour les deux divisions et chacune fut menée par ses *Ācārya* respectifs.

Dès lors, la cérémonie de la pleine ordination de triple plate-forme pouvait être considérée comme étant complète. Plus tard, quand le vénérable Jingxin fut nommé directeur général de l'Association bouddhiste de Chine et dut diriger une pleine ordination, il demanda cette procédure de cérémonie à Fo Guang Shan. Aujourd'hui, cette procédure est aussi retransmise en Chine continentale.

Dans le passé, en Chine continentale, seuls les bhiksus pouvaient assumer le rôle de vénérables-guides : les bhiksunis n'étaient que des assistantes. Mais, dans les cérémonies d'ordination de Fo Guang Shan, on les nomma tous « vénérables-guides ». Car ce qui intéresse le Dharma c'est la résolution et non pas l'apparence extérieure : homme ou femme, monastique ou laïque. C'est en réalisant l'esprit d'égalité que l'on peut se connecter avec l'esprit de Bouddha.

Une autre pleine ordination fut organisée plus tard au Temple Hsilai de Fo Guang Shan aux Etats-Unis ; connu pour être le plus grand temple bouddhiste de l'Amérique du Nord, sa construction dura dix ans. Il fut inauguré le 26 novembre 1988, avec la vénérable Tzu-Chuang comme Première-abbesse. En tandem, une pleine ordination de triple plate-forme y fut organisée, avec la participation de trois-cents monastiques venus de seize pays.

En 1991, Fo Guang Shan organisa de nouveau une cérémonie de pleine ordination d'une durée de trois mois, réunissant plus de cinq-cents monastiques venus des Etats-Unis, de Corée, de Thaïlande, du Népal, de Malaisie, d'Indonésie, de Hong Kong, de Singapour et du Viêt-Nam. Ainsi fut établi le record de la cérémonie d'ordination la plus longue et la plus instructive dans l'histoire du bouddhisme chinois. Elle se conformait parfaitement aux normes traditionnelles, y compris la procession de quête d'aumônes, et permettait de réaliser personnellement le mode de vie monastique du bouddhisme primitif : celui du temps de Bouddha.

Dans le passé, les bodhisattva-préceptes n'étaient pas observés dans la tradition Theravada. Les adeptes ne pouvaient donc pas prononcer la bodhicitta, ni prêcher le Dharma à la foule et je trouvais cela bien regrettable. C'est pourquoi, lors du quatrième Séminaire international du Bouddhisme, organisé à Fo Guang Shan en 1997, les représentants monastiques et laïques des traditions mahayana, hinayana et tibétaine, venus du monde entier, signèrent une pétition pour demander à Fo Guang Shan d'organiser une transmission de préceptes pour bhiksunis en Inde, pays d'origine du bouddhisme.

C'est ainsi qu'en février 1998, Fo Guang Shan réunit les institutions bouddhistes des trois traditions pour parfaire ensemble cette cérémonie mondiale d'ordination, avec plus de cent-cinquante monastiques venus d'Indonésie, de Thaïlande, du Népal, d'Afrique, du Japon, de Corée, d'Europe et d'Amérique et aussi plus de mille cinq cents adeptes laïques pour la prise de refuge auprès des trois joyaux et l'acceptation des cinq préceptes. Cet événement marqua la renaissance de l'Ordre des bhiksunis en Inde et dans les pays de tradition Theravada (ordre disparu depuis le 11^e siècle) et écrivit une nouvelle page dans l'histoire du Bouddhisme.

Quant aux préceptes pour les laïcs, la durée de la transmission des cinq préceptes ou des bodhisattva-préceptes demandait toujours sept jours. Néanmoins, pour nous adapter aux besoins de l'époque et comme la cérémonie est temporaire et l'observation éternelle, je décidai de la ramener à deux jours et une nuit pour soulager les participants. En outre, aménager une salle de sport ou un centre communautaire en salle de culte, pour organiser ces cérémonies avec le témoignage de trois maîtres, est aussi une forme de facilité.

L'établissement des règles pures sans perdre l'esprit des préceptes

Pour des chefs de famille qui aspiraient à la vie monastique mais ne pouvaient la pratiquer à cause de leurs engagements familiaux, et hormis les retraites des huit préceptes et abstinence instaurées par Bouddha, Fo Guang Shan organisa, en 1988, la première retraite monastique temporaire. Huit mille personnes s'y inscrivirent ; mille furent reçues et réparties en trois fois. Ce fut un événement sans précédent dans l'histoire du bouddhisme.

Durant la retraite, les participants doivent observer les dix préceptes des *Śrāmaṇera* ou *Śrāmaṇerikā* et mener une vie de monastique. Ils ne peuvent regarder ou écouter les divertissements, ni dormir dans un grand lit confortable, ni se parfumer, ni porter de bijoux. Ce mode de vie est tout à fait différent de celui des hommes ordinaires et permet aux participants d'expérimenter l'immense richesse de l'esprit de vacuité.

De même, pour ce qui est de la discipline, chaque région a ses différences en matière de temps, d'espace et de culture. C'est pourquoi, dans le *Mahasangha-vinaya*, Bouddha recommanda instamment à Ananda de se souvenir, avant son parinirvāṇa, que la réglementation des préceptes doit être appropriée à son temps et qu'il ne faut pas être trop rigide.

Les préceptes instaurés par Bouddha peuvent donc être ajustés en fonction des conditions et circonstances locales. Que l'on soit monastique ou laïque, il suffit de bien observer les quatre préceptes fondamentaux (ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se dépraver sexuellement et ne pas mentir), les quatre maintiens, les quatre incommensurables, et surtout bien apprendre et réaliser les quatre vœux universels, pour devenir un bouddhiste émérite.

En effet, les patriarches et maîtres éminents chinois se montrèrent très astucieux en remplaçant les préceptes par des règles pures. Les grandes pagodes comme Tianning et Jinshan possèdent leurs règles pures respectives, tout en conservant l'esprit des préceptes. L'Ordre Fo Guang Shan a aussi un « Manuel de règles pures de Fo Guang Shan », décrivant les règles et les systèmes à respecter par tous les membres. Ce que l'on appelle « les trois mille démarches et les quatre-vingts mille actions subtiles », c'est, au quotidien et face aux hommes et aux choses : cultiver consciencieusement les trois études (discipline, concentration, et sagesse), et éliminer les trois poisons (avidité, colère et ignorance), être respectueux et poli, traiter les autres avec la bienveillante compassion, maîtriser nos afflictions et mauvaises habitudes, et penser toujours à faire bénéficier autrui. « Réussir l'homme, c'est réussir Bouddha » : telle fut l'intention première de Bouddha quand il introduisit les préceptes dans le monde des hommes.

4) *Associations de diction du nom de Bouddha*

Antérieurement, à Taïwan, la branche pratiquant la récitation du nom de Bouddha était la plus prospère. Ainsi en allait-il de la Société Lotus de Taizhong de Li Bingnan, la *Société bouddhiste Lotus* de Fengshan à Kaohsiung du vénérable Zhuyun, l'Association de récitation bouddhiste que j'avais créée à la pagode Leiyin de Yilan et aussi celle du Mont Xueyan, du vénérable Miaolian de Puli. C'étaient tous des centres de culte basés essentiellement sur la récitation du nom de Bouddha. Parmi eux, la Société Lotus de Taizhong de Li Bingnan était la plus active.

Li Bingnan, surnommé Xuelu, avait jadis pris refuge auprès du Grand maître Yinguang et il a consacré toute sa vie à propager l'école de la Terre pure (Jingtu). En 1950, avec Tong Zhengzhi, Xu

Zhaosheng, Zhu Yanhuang, et Zhang Songbo, il fonda, à Taizhong, la Société bouddhiste Lotus, avec de nombreuses classes de récitation bouddhiste et un horaire hebdomadaire fixe. Si le bouddhisme de Terre pure fut si prospère à Taïwan durant la période post-libération, ce fut sans aucun doute grâce à lui.

Li possédait à fond les connaissances mondaines et bouddhistes. Il était à la fois confucéen et bouddhiste mais en réalité, le confucianisme était l'essence et le bouddhisme, l'application. Il a fondé aussi l'Hôpital Bodhi, la Bibliothèque Ciguang, la fanfare, le groupe d'harmonica, de même que des classes de littérature et d'art. Il fusionnait l'ancien et le moderne, guidait les jeunes et évitait la communauté monastique. Il se nommait professeur pour accueillir des disciples. C'était différent des autres communautés bouddhistes et, en agissant ainsi, il a créé une nouvelle opportunité pour le bouddhisme.

Quand on parle de la Société bouddhiste Lotus de Taizhong, on a l'impression de revoir la pagode Donglin du Grand maître Huiyuan (慧遠 334-416) d'antan. Là, il dirigeait la pratique collective de récitation bouddhiste et beaucoup d'adeptes ont pu y parfaire leur objectif. Le *Record des décès sous les bénédictions de Bouddha* relate de nombreuses histoires sur la renaissance en Terre pure des laïcs bouddhistes, comme Li Qingyuan (李清源) et Lin Qingjiang (林清江). De même que l'auteur du livre, le laïc Lin Kanzhi (林看治), qui, selon son souhait, est aussi allé à la Terre pure, en laissant des centaines de reliques après la crémation. Le directeur de l'Association de récitation bouddhiste de Taipei, Li Jihua (李濟華), qui a pratiqué le Jingtu toute sa vie, avait aussi prévu le moment de son décès. Pour tous ces pratiquants laïques qui ont pu parfaire leur pratique, Li Bingnan a joué un rôle important dans la propagation de l'école Jingtu. Quand on dit « Dans le passé, il y avait Huiyuan ; de nos jours, il y a Xuelu », il n'y a là rien d'exagéré.



Statue du Bouddha Amitabha / Période Kamakura (1185-1333) /
Bois / H: 77,6 cm / Zenrinji Temple, Kyoto, Japon

Sa foi pour le Jingtū était imperturbable. Quand le vénérable Yinshun présenta son *Nouveau concept du Jingtū* dans lequel il critiquait quelque peu la Terre pure, les disciples de Li, à Taizhong, voulurent brûler le livre. Heureusement, le vénérable Yinshun était assez conciliant, il ne voulait pas entrer en opposition avec l'énorme organisation de bouddhistes laïques, c'est pourquoi, quand il alla prêcher le Dharma aux Philippines, tout l'argent qu'il reçut des adeptes, il en fit don à Li pour la construction du « Mémorial de Maître Taixu ».

Quant à Li, ses adeptes les plus fervents considéraient que sa passion et son dévouement pour la propagation de Jingtū étaient vraiment remarquables et dignes de louanges. Par contre, d'autres le trouvaient quelque peu exclusif, tant il est vrai que le bouddhisme ne se limite pas à l'unique branche Jingtū : il existe beaucoup d'autres branches, qu'il n'aurait pas dû exclure en bloc.

Aujourd'hui, la seule organisation de bouddhistes laïques qui se base encore sur la croyance est bien celle de Li. Malheureusement, comme il s'est peu soucié de désigner un successeur de son vivant et qu'en plus, il ne possédait pas de centre de culte personnel (ses services de récitation bouddhiste étaient organisés en empruntant la pagode Lingshan de Taizhong), la société s'est décapitée après son décès.

Les grottes de la Terre pure : pour diriger les gens vers la beauté de la Terre de Bouddha

Concernant la pratique de la récitation bouddhiste, j'ai aussi vécu quelques expériences personnelles. Tout a commencé en 1953, quand je suis allé prêcher le Dharma à la pagode Leiyin de Yilan. J'ai créé l'Association de récitation bouddhiste Yilan puis, l'année suivante, j'ai organisé une retraite de Sept jours de service d'Amitabha, conformément aux rituels bouddhistes traditionnels. Le premier service commençait à

5h du matin, le repas principal était servi à l'heure de midi et la soupe le soir. Le service le plus important avait lieu le soir, de 7h à 9h30, c'était le moment où l'on était le plus consciencieux et le plus diligent.

Je préconisais aussi « la pratique simultanée de Chan et Jingtu ». Car, à l'époque, il n'était pas facile de trouver à Taïwan une véritable salle de méditation, ni une vraie salle pour réciter le nom de Bouddha. On ne pouvait qu'emprunter la salle de Bouddha de la pagode, pour mettre ensemble les deux pratiques : un quart de temps pour lire le sūtra, un quart de temps pour dicter le nom de Bouddha, un quart de temps pour faire la déambulation, et un quart de temps pour méditer. Chaque service religieux durait environ deux heures.

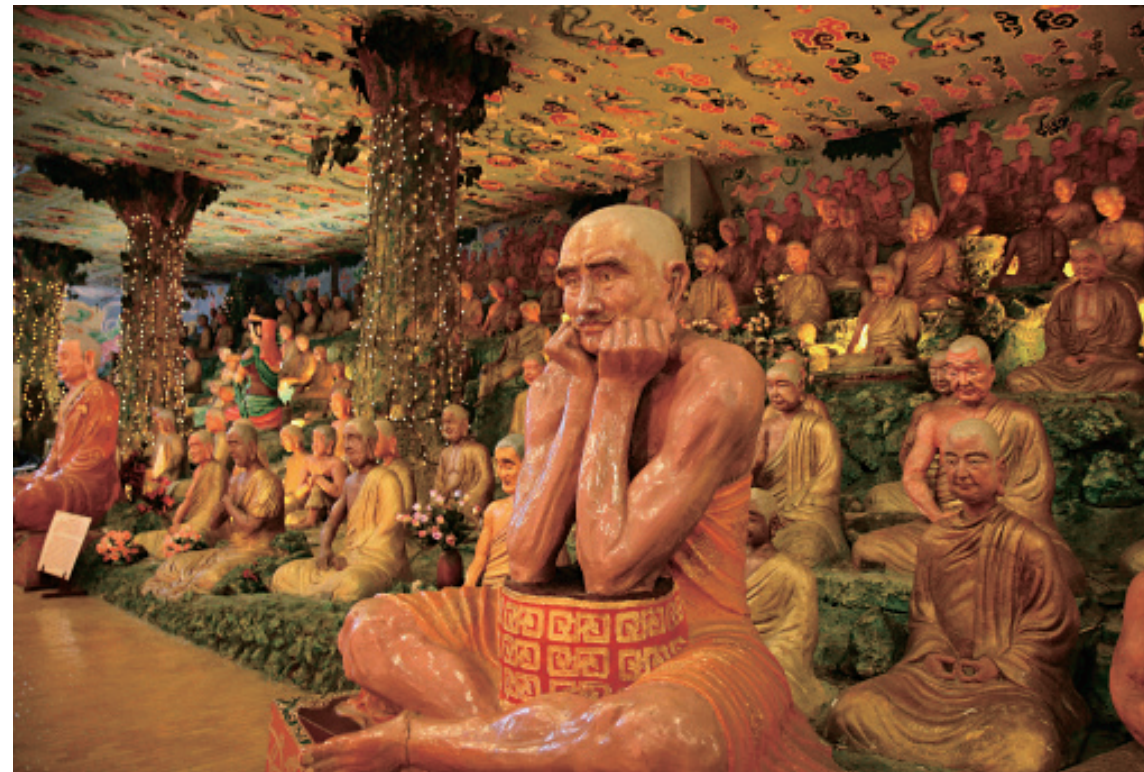
Pour les adeptes bouddhistes en général, la récitation du nom de Bouddha est la pratique la plus subtile. Aussi, ai-je créé successivement des associations de récitation bouddhiste à Luodong, Toucheng, Taipei, Huwei et Longyan. On peut dire qu'à cette époque, la pratique simultanée de Chan et Jingtu est devenue le courant principal du monde bouddhiste et qu'elle a conduit le bouddhisme taïwanais à son apogée.

Durant cette période, j'ai aussi construit *Les grottes de la Terre pure* à Fo Guang Shan. Elles ont été ouvertes au public en 1981, pour montrer à tout le monde les merveilleuses beautés du monde de la Joie suprême. Certains me disaient : « Pourquoi ne bâtissez-vous pas les dix-huit couches de l'enfer ? Les gens en seraient effrayés et n'oseraient plus commettre d'actions malsaines... » Mais pour moi, permettre aux gens de ressentir les beautés de la Terre pure de Bouddha et avoir envie d'y aller, était bien plus positif. Je pense que le bouddhisme humaniste de Bouddha dans le monde actuel est plein de clarté, d'espoir, de joie et de confiance et qu'il n'est pas là pour effrayer quiconque.

A ce jour, Fo Guang Shan possède déjà plus de deux cents centres de culte. Je stipule que tous les samedis à la même heure, tous les

centres doivent organiser une séance de récitation bouddhiste. Avec une moyenne de cinq cents personnes par centre, il y a donc dans le monde, cent-cinquante mille personnes qui dictent en même temps le nom de Bouddha. De ce fait, la Terre pure de la joie suprême n'apparaît-elle pas à nos yeux ?

En somme, durant mes soixante-dix-huit années de vie monastique, j'ai passé au moins un quart de mon temps dans la pratique simultanée de Chan et Jingtu. Rien que pour les retraites de Sept jours de service d'Amitabha, j'ai totalisé presque vingt-mille heures.



Statues d'arhats - Grotte de la Terre pure au Monastère Fo Guang Shan / Ciment peint / Kaohsiung, Taïwan

J'ai encouragé la diction du nom de Bouddha, uniquement pour que les gens puissent, grâce à elle, devenir plus sains, plus équilibrés et plus purs, faire un retour sur eux-mêmes et progresser. Partant de là, ils sauront exercer une influence bénéfique sur leur famille, la société et le Pays. Comme je ne leur demande pas d'atteindre le niveau de l'imperturbabilité, il est plus facile de les convaincre que, simplement progresser, est à leur portée.

5) *Les associations bouddhistes*

La plupart des organisations bouddhistes du temps passé n'étaient pas des sociétés enregistrées officiellement, mais tout le monde y déployait toute son énergie pour lutter pour le bouddhisme. Par contre, celles qui étaient enregistrées se sclérosaient en situation de monopole et finalement, restaient inertes.

En 1986, le Président Tchang Jingguo leva la loi martiale. Ensuite, il libéralisa les réunions, la création des sociétés, les opinions exprimées, les publications, le tourisme, etc. Aussi, les différentes associations bouddhistes se formèrent-elles successivement. A l'heure actuelle, les principales associations bouddhistes taïwanaises sont : l'Association bouddhiste de Chine (Taïwan), la B.L.I.A.¹ -Taïwan, l'Association des bouddhistes laïques, l'Association des pagodes de la République de Chine, l'Association des jeunes bouddhistes, l'Association des bhiksunis bouddhistes de la République de Chine (C.B.B.A.), la Chung-Hua International Merits Society of Buddha-puja and Sangha-dana (C.I.B.S.A.) et Tzu Chi Foundation.

Créée en 1991 à Taipei sous l'appellation « Chunghua Buddha's Light Association », elle devint ensuite « Buddha's Light International Association World Headquarters (B.L.I.A.) » et fut inaugurée au

Music Center de Los Angeles en 1992, avec la participation de plus de quatre mille membres venus du monde entier. J'en fus élu Président et Wu Po-hsiung, Mizutani Kosho, Yan Foon Gu, Henry Yau, et Ven. Bhikkhu Aniruddha, Vice-présidents. Durant l'inauguration, sur le thème « Joie et Harmonie », je lançai l'idée de ramener le bouddhisme humaniste à l'intention première de Bouddha, en allant :

1. De la communauté monastique aux adeptes laïques
2. De la pagode à la société
3. De l'individualisme à l'altruisme
4. Du passif à l'actif
5. Des disciples aux enseignants
6. De la régionalisation à la mondialisation

La création de la B.L.I.A. a permis aux disciples laïques de se joindre aux travaux de la propagation du Dharma. Non seulement, nous avons réalisé l'esprit de l'égalité du bouddhisme humaniste de Bouddha, mais de plus, nous avons amplifié son influence dans le monde des hommes.

Actuellement, la B.L.I.A. possède plus de cent-soixante-dix divisions dans plus de soixante-dix pays à travers le monde. Elles se subdivisent en presque deux-mille sous-divisions, avec quelques millions d'adhérents. Ses objectifs sont : Promouvoir le bouddhisme humaniste, établir la Terre pure Fo Guang, purifier les usages du monde et l'esprit des hommes, et réaliser la paix mondiale.

En juillet 2003, le Conseil Economique et Social de l'O.N.U. a conféré à la B.L.I.A. le statut d'Organisation-consultante Non Gouvernementale. Elle fut ainsi la première organisation bouddhiste à obtenir ce titre. Cet honneur est le fruit de la coopération et de l'effort commun des deux communautés : monastique et laïque.

1. Buddha's Light International Association

Suite à la B.L.I.A., la B.L.I.A. Young Adults Division (B.L.I.A.-Y.A.D.) fut créée en 1994, sous la présidence du vénérable Hui Chuan. En quelques années, de nombreuses subdivisions du Y.A.D. furent créées à travers le monde, ainsi que dans les universités de Taïwan. Ils lancèrent la campagne : « Les cinq préceptes et la vie spirituelle des jeunes » pour expliquer aux jeunes l'intérêt des cinq préceptes dans leur vie. Chaque année, des milliers de jeunes ont répondu à ce mouvement en observant les cinq préceptes de « ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se dépraver sexuellement, ne pas mentir et ne pas consommer de drogues. »

En outre, tous les ans, des « voyages d'intérêt public » sont organisés pour se rendre en Inde, en Chine continentale, en Malaisie, aux Philippines, au Brésil... pour offrir aux jeunes l'opportunité de rendre service dans les domaines du sanitaire et de l'éducation et pour donner des consultations médicales. En même temps, une centaine de bons orateurs sont formés pour donner des discours sur la « Campagne des trois bontés » dans les écoles. En 2015, lors du Concert des jeunes bouddhistes « Merveilleuse Malaisie », huit mille jeunes chantèrent en chœur « le bouddhisme compte sur moi ». Avec ces troupes fraîches de propagateurs, on est heureux de voir que le bouddhisme est chargé d'espoir. A l'heure actuelle, les deux-cents subdivisions du Y.A.D. sont très actives dans les campus et les associations, elles y développent la puissance du bouddhisme humaniste, pour purifier le cœur et l'esprit des hommes.

De mon point de vue, non seulement les monastiques et les laïques doivent apprendre et exercer le bouddhisme, mais aussi des enfants, des personnes âgées, des hommes et des femmes... Ensemble, ils s'entraident et s'accomplissent. C'est pourquoi, le projet de la B.L.I.A. inclut naturellement l'éducation des jeunes enfants. En l'an 2000, le mouvement « Buddha's Light Scouts » fut créé à Fo Guang

Shan, puis des subdivisions virent le jour partout à travers le monde, formant ainsi la première organisation mondiale de scoutisme bouddhiste. Depuis sa création, le « Buddha's Light Scouts » compte dans ses rangs les castors, les louveteaux, les scouts et les explorateurs. Ces jeunes gens rendent service à des personnes âgées isolées et, durant la période de reconstruction des zones sinistrées, après le désastre du Typhon Morakot, on a vu aussi leurs silhouettes au travail, montrant ainsi clairement l'esprit de sagesse, de bienveillance et de courage du scoutisme bouddhiste.

De croyances différentes, faisons effort ensemble pour purifier le cœur des hommes

Pendant longtemps, la plupart des adeptes bouddhistes ne pensaient qu'à réciter les sūtras et le nom des bouddhas, sans chercher à comprendre ni approfondir le contenu de ces textes et cela me gênait beaucoup. Comme il est dit : « grâce à l'écoute, la réflexion et la pratique, on entre dans l'état du Samadhi ». Aussi, pour encourager tout le monde à lire et à étudier, j'ai créé, en janvier 2002, l'« Association de lecture du bouddhisme humaniste ». Après plus d'une décade, sous l'impulsion du vénérable Juepei, plus de deux mille groupes de lecture, de catégories différentes, se sont formés pour promouvoir les techniques, les séminaires et même les salons de lecture. La création de ces associations de lecture a soulevé la volonté d'apprendre et favorisé le mûrissement spirituel chez les adeptes.

En février et en mai de l'année passée (2015), se sont successivement formées la « Fédération des Religions Traditionnelles Chinoises » et l'« Union des Associations du Bouddhisme Humaniste ». Ces deux associations ont été créées dans le but de réaliser les concepts « Respect et Tolérance » et « Egalité et Paix » du bouddhisme humaniste. J'espère



Grotte 26 d'Ajanta - La vie de Bouddha /5è - 6è siècle / Aurangabad, Maharashtra, Inde

que, grâce à la Fédération des religions traditionnelles, tout le monde apprendra à se connaître et à rechercher l'union, tout en essayant de conserver ses propres particularités. Au-delà des différences de croyance, on peut faire effort ensemble pour purifier la société et le cœur de l'homme.

Ainsi, depuis l'inauguration du Mémorial de Bouddha en 2011, nous organisons, le 25 décembre de chaque année l'« Assemblée amicale des sociétés religieuses mondiales », en invitant toutes les déités à venir au Mémorial de Bouddha pour une journée de fête en commun. Chaque fois, nous recevons plus de deux mille organisations religieuses et cinquante mille participants. En regardant toutes ces déités et ces adeptes qui défilent dans un ordre parfait au Mémorial de Bouddha, indépendamment de la région et de l'âge, on ne peut s'empêcher de penser aux prêches dharmiques de Bouddha sur le Pic de l'Aigle, où se rassemblaient les humains et les huit catégories d'êtres non humains. On a l'impression d'être revenus à l'époque de Bouddha !

En outre, avec la collaboration des vénérables Tzu Jung (慈容), Hui Chuan (慧傳), Yi Jung (依融), Many I (滿益), Jue Pei (覺培) et Miao Yue (妙樂), l'Union des Associations du Bouddhisme Humaniste a réuni aujourd'hui plus de deux-cents pagodes et associations bouddhistes et plus de quatre-cents institutions notables parmi lesquelles : Da Hsiung Vihara, Monastère Chan Cifa, Fo Guang Shan, Luminary International Buddhist Society, Chunghua Bhiksunis Association, Ling Jiou Mountain Buddhist Society, Bliss & Wisdom Society... sans oublier Wu Po-hsiung (吳伯雄), Yeh Ching-Fong (葉金鳳), Cora Wang (王力行), Zheng Shi-yan (鄭石岩), Chien Feng-wen (簡豐文), Chang Yia-chung (張亞中), Huang Giin-tarng (黃錦堂), Ting Shou-chung (丁守中), Pan Wei-kang (潘維剛), Wu Chih-yang (吳志揚), Hou Shi-chyuan (侯西泉) et Hong Yuh-chin (洪玉欽).

Pour amplifier la puissance du bouddhisme humaniste, la « Buddha's Light Missionary Association » a vu le jour l'an passé (2015), afin d'aider la publication des ouvrages culturels. Rien que l'an passé, nous avons offert des millions d'exemplaires du « *365 jours de sagesse offerts aux voyageurs – Extraits de la littérature chinoise et des textes bouddhistes* », « *Messages d'un humble bonze* » et « *Messages d'un humble bonze : Réflexions* » à des milliers d'hôtels, de compagnies aériennes, d'écoles, de bibliothèques, d'hôpitaux, de maisons d'arrêt... Une présentation du nouveau livre a même été organisée au Palais de l'Assemblée du Peuple à Beijing. J'espère que, grâce à ces ouvrages de culture bouddhiste, le bouddhisme humaniste de Bouddha brillera à travers le monde et éclairera le cœur et l'esprit de tous les hommes.

A l'époque, lors de son accès à l'éveil, Bouddha s'est écrié : « Miracle ! Miracle ! Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse et la vertu du Tathāgata, C'est à cause de l'illusion et de l'attachement, qu'ils ne l'ont pas encore réalisé. » Tout le monde possède la nature de Bouddha, tout le monde peut devenir Bouddha. Le bouddhisme humaniste appartient aussi bien aux monastiques qu'aux laïques. Les monastiques prêchent et défendent le Dharma, les laïques défendent et prêchent aussi le Dharma. Tous les bouddhistes ont l'obligation d'accepter la responsabilité de promouvoir le bouddhisme humaniste. Pourquoi faire encore de la discrimination ?

4. Les œuvres caritatives

Pour apporter le bonheur aux hommes, le bouddhisme préconise la voie du bodhisattva par la pratique des six paramitas, qui permet de se libérer et de libérer autrui. Le premier des six paramitas est la pratique de la générosité (*Dana*). La plupart des gens pensent que

Dana signifie distribution d'aumônes... En fait, faire quelques bonnes actions pour aider les gens n'est qu'un exercice de débutant : le mieux est de répandre les doctrines dharmiques et la sans-crainte. Cependant, peu de gens le comprennent et se contentent d'offrir des aides financières et c'est ainsi que, dans le monde bouddhiste, il est plus facile de développer les œuvres caritatives que les activités culturelles et éducatives.

Les œuvres caritatives bouddhistes existaient déjà en Inde à l'époque de Bouddha. Comme il est mentionné dans les chapitres précédents, les disciples bouddhistes ont construit des bains publics, visité les malades et distribué des médicaments gratuits. Le notable Sudatta, le Roi Bimbisāra et Mme Visakhā ont offert des monastères et des logements. Plus tard, le Roi Asoka a organisé de grandes assemblées de compassion sans limite, construit des auberges pour héberger les voyageurs et des herboristeries pour offrir des médicaments et de la nourriture aux malades et aux plus démunis.

Telles furent les premières œuvres caritatives et d'assistance publique du bouddhisme.

En Chine, les grands maîtres éminents ont suivi les instructions de Bouddha et pratiqué les activités charitables pour rendre service à la société : Ils créaient des écoles gratuites, reboisaient les forêts, creusaient des puits, réparaient les ponts et les routes, distribuaient de la nourriture et des cercueils, aidaient les gens en situation d'urgence, fondaient des centres de prêt d'argent et des infirmeries, etc. Toute action qui peut procurer de l'intérêt aux êtres est une démarche de la voie du bodhisattva et elle permet aussi de faire entrer le bouddhisme humaniste au sein de la société.

La liste des bonnes actions des maîtres éminents du passé est fort longue, de même que les activités caritatives du bouddhisme humaniste de l'époque contemporaine. Après la Révolution Xinhai (1911)

et suite au développement de l'esprit de réforme du bouddhisme, les bouddhistes ont aussi organisé de nombreuses œuvres de charité pour faire le bien. Après chaque désastre naturel, alors que les pagodes étaient elles aussi endommagées, les monastiques et les laïques s'efforçaient d'abord d'organiser des centres pour les personnes âgées et les orphelins, avant de penser à restaurer leurs propres bâtiments. Durant les périodes de chaos et de détresse, à part aider les sinistrés et soigner les soldats blessés, ils construisaient des hôpitaux bouddhistes, formaient des équipes de secouristes monastiques, et se dévouaient sur les champs de bataille pour soigner les blessés, aider à enterrer les morts ou organiser des services religieux. Ainsi, on peut dire que le bouddhisme humaniste a toujours pris soin de la société à tous les niveaux.

Depuis la création de la République de Chine, il existe plusieurs organisations bouddhistes laïques : Association de la foi bouddhiste de Hankou, Société de pur karma de Shanghai, sociétés d'études bouddhistes de Chengdu, Chongqing, Henan et associations de laïcs bouddhistes de Shanghai, Beijing, Tianjin, et Changsha. Durant les périodes de calamités et de conflits, nombreux furent ceux qui allèrent hardiment de l'avant, au mépris des dangers, tant Xiong Xiling (熊希齡), Di Baoxian (狄葆賢), Wang Yiting (王一新), Li Chenbai (李塵白), Gao Henian (高鶴年), Jiang Weinong (江味農), Wu Bihua (吳璧華), Kang Jiyao (康寄遙), Zhu Qinglan (朱慶瀾), Xi Zhongxun (習仲勛) (père de l'actuel Secrétaire-général de la Chine Xi Jinping) et Zhao Puchu (趙樸初), qui prodiguèrent leur temps et leur argent. De même, de nombreuses pagodes et monastères se proposèrent pour héberger des soldats et des réfugiés. Tout cela n'était-il pas une pratique de la grande générosité ?

Je me rappelle le temps où j'étudiais au Collège Vinaya Qixia. Le monastère Qixiashan effectua alors une action grandiose : C'était

au début de la guerre sino-japonaise (1937) et le monastère accueillit plus de deux-cents mille réfugiés. Le Général Liao Yaoxiang (廖耀湘), (Commandant en chef à l'époque), se cachait dans la foule des réfugiés. Les monastiques l'aidèrent à se maquiller et il put ainsi rejoindre le front pour continuer à défendre le Pays. Comment oser dire que le bouddhisme ne fait rien pour le pays et la société ? Lors de cet événement, j'ai entendu dire que mon maître, le vénérable Zhikai, y avait grandement contribué. Par la suite, il a été promu surintendant puis Premier abbé et je pense que c'était en relation avec cet épisode de la guerre.

Pratiquer la générosité, en réalisant les quatre dons

Dans le passé, j'ai résumé la pratique de la générosité, en quatre niveaux :

Niveau 1 : le don de l'argent

Niveau 2 : le don de l'effort physique

Niveau 3 : le don de paroles

Niveau 4 : le don de sympathie venant du cœur

Le don d'argent n'est pas toujours efficace : parfois quand on donne trop, l'autre ne sait même pas s'en servir. Quant au don de l'effort physique, il doit se faire au bon moment. Par contre, les bonnes paroles ne sont jamais de trop, surtout quand elles viennent du fond du cœur : faire des compliments sincères aux autres, leur transmettre le bon Dharma, penser à tout moment à apporter à l'autre la confiance, la joie, l'espérance, et l'aisance...

Les bonnes actions, le visage souriant, sont tous de la pratique de la générosité.

Il y a encore un autre niveau, plus profond : sans posséder ni argent ni force physique, si je vois quelqu'un faire une bonne action, je suis content pour lui, je l'admire et surtout je ne suis pas jaloux. Ceux qui comprennent que le donneur et le receveur reçoivent les mêmes mérites et qui ne font ni comparaison ni discrimination, sont les vrais pratiquants du bouddhisme humaniste.

Le plus important dans la pratique de la générosité est de ne s'attacher ni aux apparences, ni au donneur, ni au receveur, ni à l'objet du don. Le *dana* du bouddhisme n'est pas la convoitise de la bonne réputation, ni l'espoir d'un retour. Il est primordial de ne pas amasser de l'argent au nom du *dana*, pour investir dans d'autres activités. C'est une infraction à la causalité et ce n'est pas conforme au Dharma.

Le vénérable Daxing m'a dit un jour que si on lui offrait de l'argent pour acheter des fruits, il notait sur l'enveloppe rouge « fruits » ; si c'était pour acheter du thé, alors il écrivait « thé », car il ne voulait pas mélanger les causes et les effets. Ainsi, l'argent que l'on nous donne pour bâtir les pagodes ne peut servir que pour bâtir les pagodes. On ne peut l'utiliser pour acheter des biens immobiliers ou faire du commerce. L'argent pour les statues de Bouddha ne peut être utilisé pour construire des écoles car « *le pont est le pont et la route est la route* » et il ne faut pas les confondre. Dans le développement des œuvres caritatives, il faut être loyal et vertueux et se conformer à la loi de la causalité.

Ce que le bouddhisme humaniste préconise comme bonne action, c'est de faire réapparaître aujourd'hui dans le monde des hommes, les pratiques de Bouddha dans le passé, c'est-à-dire réaliser le *dana* de sans crainte et sans apparence. Comme disait le vénérable Cihang : la vie du bouddhisme se manifeste en trois types d'activités – culturelles, éducatives et caritatives. En réalité, hormis ces trois types d'activités,

reste la véritable, qui est de se conformer aux conceptions bouddhistes, comme les quatre *samgraha*, les six *paramita* et les trente-sept doctrines menant à l'Eveil.

La charité du bouddhisme humaniste consiste à porter secours en cas d'urgence et non à subventionner la pauvreté. C'est promouvoir le Dharma pour apaiser le cœur de l'homme et non lui fournir uniquement des biens matériels. C'est pourquoi la véritable charité a une compréhension et un esprit très profonds. Car les aides matérielles sont temporaires, alors que le Dharma peut aider toute une vie et même les vies futures.

L'acte de charité comporte aussi l'encouragement à l'interdiction de tuer et à la protection de la vie.

C'est ainsi que le laïc Lü Bicheng (呂碧城) a voyagé à travers les pays occidentaux pour proclamer les concepts de la protection de la vie. Le vénérable Hongyi (弘一) et le laïc Feng Zikai (豐子愷) ont publié ensemble, l'album de peintures « Protection de la vie », très efficace



Bodhisattva, Hall Phoenix, Temple Byodoin / 1053, Période Heian / H: 72,1 cm / Uji, Kyoto, Japon

pour apaiser le cœur des gens durant les périodes de trouble. Quand je suis arrivé à Taïwan, cet album était largement diffusé. Aussi, durant le projet de construction du Mémorial de Bouddha, j'ai décidé de reproduire ces cent-cinquante-quatre dessins sur les murs des corridors, pour encourager ce concept de protection de la vie. Le bouddhisme humaniste considère la recherche du bien-être de la société et l'assistance à tous les êtres, comme un devoir personnel. En effet, dans le passé où n'existait pas encore la notion de protection de l'environnement, le bouddhisme préconisait déjà le « Droit à la vie » à l'époque du « Droit impérial » et du « Droit civil ».

Pour parler du « Droit à la vie », il est préférable de remplacer le concept : « relâcher les vies » par celui de « protéger les vies ». En effet, relâcher les vies est apparemment un acte de bienveillante compassion : on peut penser que c'est aimer et protéger les animaux et vouloir préserver la nature. Mais il ne faut pas nourrir d'idées fausses : pour fêter mes soixante-dix ans ou mes quatre-vingts ans, combien de poissons ou d'oiseaux dois-je acheter pour les relâcher ? Ce ne serait certes pas un acte méritoire, mais bien un sabotage de l'environnement, un agissement de karma malsain.

On ne peut pas acheter tous les animaux pour les relâcher, il y en a tant dans le monde ! C'est avec un cœur bienveillant et compatissant que l'on peut aider et secourir tous les êtres. J'espère que, dorénavant, les vendeurs taïwanais d'animaux à relâcher, se conformeront à l'esprit bouddhiste qui recommande d'« éviter les mauvaises actions et effectuer les bonnes » ; telle est la meilleure manière de protéger la vie. A vrai dire, au lieu de dépenser trois mille ou cinq mille dollars pour acheter une tortue et la relâcher, autant se servir de cet argent pour éduquer les gens à ne pas tuer les animaux. Là, est la véritable solution.

Programme de conversion pour cultiver la compassion et la conscience de soi, dans les prisons

Parmi les activités caritatives, prêcher le Dharma dans les prisons est aussi un mouvement important. Il a débuté par la création de « l'équipe de propagation du Dharma dans les prisons », initiée par le vénérable Nanting, le laïc Zhao Maolin et moi. Le vénérable Guangci (廣慈), Ma Xinghui, Li Zikuan, Liu Zhongyi, Chen Huifu et moi, nous rendions, à tour de rôle, dans les centres correctionnels. J'ai ainsi visité presque toutes les prisons de Taïwan : Tucheng de Taipei, Xinzhu, Taizhong, Yunlin, Pingdong, Kaohsiung, Hualien, Lanyü, Lüdao, etc. Je suis même allé à la prison Stanley de Hong Kong et aussi dans certaines prisons américaines. Par ailleurs, je fus le premier conseiller de réhabilitation et d'éducation, nommé par le ministère de la Justice taïwanais.

A Tucheng, j'ai dialogué avec des condamnés à la peine capitale, sur la vie, la mort et la repentance. Je me rappelle, un jour, dans la prison de Hualien, j'ai dit à plus de deux-mille prisonniers condamnés à de lourdes peines, tous jeunes et forts : « Imaginez que vous deveniez



Ouvrez la cage aux oiseaux ! / Feng Yiyin

tous bonzes comme moi, pour aider le bouddhisme et la société par votre bienveillante compassion... Quelle immense contribution cela pourrait être ! »

Dans la prison pour femmes de Kaohsiung, j'ai présidé une cérémonie de prise de refuge pour quelques centaines de détenues, la plupart condamnées pour avoir signé des chèques sans provision (en réalité, ces chèques étaient signés par leur mari, en leur nom). Certaines étaient condamnées à la place de leurs maris, contrebandiers ou trafiquants de drogue, au moment de l'enquête. Quand je voyais ces femmes qui se sacrifiaient pour leurs maris, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elles avaient, bien plus que les hommes, contribué à ce monde...

Quand M. Ma Yingjiu (馬英九) était ministre de la Justice, il invitait souvent les vénérables de Fo Guang Shan à venir, en mission, au Centre anti-drogue Mingde, de Tainan et à vivre vingt-quatre heures avec les condamnés. C'était, on peut le dire, un cas particulier, unique... J'avais aussi proposé au précédent ministre de la Justice, Liao Zhenghao (廖正豪), d'établir une « Maison intermédiaire ». J'appelais « Maison intermédiaire », une station tampon, capable de guider psychologiquement les prisonniers en fin de peine, avant leur réinsertion dans la société.

Car dans les prisons, tout leur était interdit alors que, dans la Maison intermédiaire, on pouvait leur accorder raisonnablement un peu de liberté : recevoir des visiteurs, goûter leurs plats préférés ou même, fumer une cigarette. On pouvait aussi les emmener en excursion afin qu'ils ressentent de la gentillesse et de l'amour et ne nourrissent plus de colère ni de haine. En procédant ainsi, ils pouvaient plus facilement se réinsérer dans la société.

En fait, la loi devrait donner aux détenus un peu d'espace positif pour mieux obtenir leur réhabilitation. C'est pourquoi, par la suite,

Fo Guang Shan a organisé dans les prisons des activités dharmiques, comme les retraites des huit préceptes, les cérémonies de prise de refuge et même les ordinations à court terme, pour cultiver la bienveillante compassion et la conscience de soi des prisonniers. Si l'on ne fait que les blâmer, cela ne pourra que les pousser à commettre de nouveaux crimes.

Ces dernières années, parmi les différentes sortes de lanternes exposées durant le Festival de lumière et paix du Nouvel an chinois à Fo Guang Shan, certaines sont issues des mains agiles des prisonniers. En fabriquant ces lanternes, non seulement leur cœur s'adoucit, mais ils retrouvent de surcroît, la confiance en eux et la fierté. En 2012, la « Troupe de percussion » de la prison de Changhua a même donné une présentation au Mémorial de Bouddha et reçu l'approbation et les encouragements du public.

Ces derniers temps, le développement industriel a accéléré le réchauffement planétaire, causant ainsi d'incessants désastres naturels, comme le tremblement de terre de Hualien en 1951, puis le tremblement de terre du 21/9, le typhon Nari, l'épidémie SRAS de 2003, le séisme et tsunami de 2004 dans l'océan Indien, le tremblement de terre de Sichuan, le typhon Morakot, etc.

Fo Guang Shan a aussi participé activement aux travaux de secours des sinistrés, en même temps que les autres organisations internationales.

En juillet 2014, le crash aérien à Penghu et l'explosion de gaz à Kaohsiung ont secoué Taïwan. Les organisations bouddhistes, catholiques, islamiques, taoïstes, protestantes et I-Kuan-Tao se sont réunies dans le Kaohsiung Arena pour mener ensemble le « Service de prière national et interreligieux pour l'explosion de gaz du 31/7 et le crash aérien du 23/7 ». Plusieurs dizaines de milliers de gens y ont participé, de même que le Président Ma Yingjiu et ses ministres.

Aider les sinistrés dans la dignité

Durant les secours aux sinistrés, il faut respecter leur culture. On ne peut profiter de l'occasion pour faire de la propagande pour le bouddhisme, ni forcer les autres à accepter notre opinion et nos règles de conduite. Quand le typhon Morakot s'est battu sur Taïwan, Fo Guang Shan a hébergé de nombreuses victimes protestantes et nous avons demandé à des pasteurs de venir pour prier avec eux. En partant, un pasteur a salué la statue de Bouddha en disant : « Merci à Bouddha de nous laisser accomplir la volonté de Dieu. »

En effet, porter secours ne signifie pas uniquement sauver quelqu'un : c'est aussi sauver notre propre foyer et nous-mêmes et c'est pourquoi, après le séisme de Sichuan, je leur ai dit que j'étais revenu pour revaloir les bienfaits. Il faut savoir que les mérites sont identiques pour les donateurs et les receveurs. Quand on porte secours aux sinistrés, il faut leur donner une sensation de dignité. Il faut qu'ils aient le cœur en paix et la conscience tranquille en recevant les dons.

De plus, nous devons si possible, aider aussi les autres religions. Une Sœur catholique ayant prêché à Taïwan durant des décades, voulait retourner dans son pays pour prendre sa retraite : nous fûmes heureux de lui offrir ses frais de voyage. Le Cardinal Paul Shan SJ (單國璽 1923-2012) voulait collecter des fonds pour le Mont Béatitude : Fo Guang Shan a contribué au projet. La pratique de la générosité du bouddhisme humaniste ne fait pas de différence de religion ou de région. Elle est sans intention cachée et n'attend pas de retour.

Le Dharma purifie le cœur et élimine les trois poisons : avidité, colère et ignorance

L'activité caritative du bouddhisme humaniste vise à répandre la bienveillance du Bouddha dans le monde des hommes, pour accroître leur foi envers le Dharma. Pour cette raison, Fo Guang Shan a créé des cliniques mobiles Yunshui (Nuage et eau) pour apporter des médicaments aux régions éloignées. Il en est allé de même du home pour personnes âgées Fo Guang, afin de leur offrir un havre de paix au soir de leur vie et pour l'Orphelinat Daci qui, depuis quarante ans, a aidé plus de huit-cents enfants à fonder un foyer et à s'établir. En outre, nous avons organisé les campagnes « Compassion et amour » et « Retrouver le Cœur », et créé le « Public Education Trust Fund » pour octroyer des prix comme la Propagation médiathèque de Vérité, Bonté et Beauté, la meilleure Ecole des Trois Bontés, etc. Actuellement, Fo Guang Shan possède cinquante bibliothèques mobiles qui circulent tous les jours dans les villages éloignés, afin que les enfants de là-bas puissent aussi jouir du plaisir de la lecture. C'est une autre manière d'élargir et de rehausser le sens de la charité.

Si elle n'est pas encadrée par des hommes de grandes vertus et connaissances, la distribution des aumônes n'est qu'une bonne action mondaine : ce n'est pas une finalité pour le bouddhisme. L'intention première de Bouddha est d'éliminer les causes fondamentales de la souffrance et de purifier le Cœur humain de ses trois poisons. Tel est le seul moyen de libérer les hommes des fléaux naturels et humains.

De l'Inde en Chine, sans la pratique de la générosité, comment le bouddhisme aurait-il pu se répandre partout ? Et les *dana* matériel, dharmique et sans-crainte du bouddhisme qui transcendent le monde sont encore plus précieux. En particulier dans la société actuelle, quand les gouvernements ne sont pas capables d'éliminer la crainte

des habitants. Malgré les nombreux policiers et gendarmes et les équipements de sécurité dans les maisons, les gens craignent toujours pour leur vie et leur sécurité.

C'est pourquoi, pour ôter la peur du cœur de l'homme, accroître ses vertus et le rendre correct et loyal, le *dana* dharmique est très important.

Toutes les actions de la voie du bodhisattva mentionnées ci-dessus, correspondent bien à celles exercées par Bouddha en Inde à son époque. En partant de la charité de l'homme, on passe à la dévotion inconditionnelle du bodhisattva, en accord avec l'esprit de Bouddha et en accord avec les besoins des hommes, pour retrouver l'intention première de Bouddha : telle est la finalité de la charité.

5. La mondialisation de la propagation dharmique

Le bouddhisme humaniste ne se mondialise pas uniquement sur cette Terre : en effet, il circule toujours à travers l'immense dharmadhatu et le trichilocosme. Dans le Sūtra d'Amitabha, il est dit : « *Souvent, tôt le matin, les êtres de cette Terre recueillent dans des linges, des fleurs magnifiques, pour en faire offrande aux dix milliards de bouddhas d'autres Terres.* » Ainsi, si les différentes branches de bouddhisme contemporain dans le monde entretiennent des rapports mutuels, ce n'est qu'une toute petite partie d'un grand tout...

Aux débuts de l'époque de la République, les séminaires internationaux bouddhistes, les délégations et les échanges inter-religieux avaient déjà commencé leurs activités : En 1924, Maître Taixu organisa à Lushan, dans la province de Jiangxi, le « Rassemblement bouddhiste mondial » ; l'année suivante, il conduisit l'Association bouddhiste de Chine, au Japon, pour assister à la « Conférence bouddhiste de l'Asie orientale », première réunion officielle entre les bouddhistes chinois et japonais, dans l'histoire contemporaine.

En 1928, il se rendit en Europe et en Amérique pour donner des lectures dharmiques et il fonda, à Paris, le Centre mondial d'études bouddhistes, devenant ainsi le premier monastique chinois à propager le bouddhisme dans les pays occidentaux. Grâce à l'introduction de Cai Yuanpei, il put échanger des pensées bouddhistes avec le célèbre philosophe, Bertrand Russell. Pour mettre en mouvement l'internationalisation du bouddhisme, il envoya successivement des étudiants et des disciples vers le Japon, le Tibet, l'Inde et le Sri Lanka pour y approfondir leurs études.

Quand la guerre sino-japonaise fut déclarée, en 1937, Maître Taixu créa la « Délégation internationale bouddhiste » et voyagea à travers la Birmanie, l'Inde, le Sri Lanka, Singapour et la Malaisie, pour soulever un mouvement de résistance contre le Japon. A son arrivée en Inde, il fut chaleureusement accueilli par les habitants. Pour cela, écrivit même un poème :

Vaishali : Pillier d'Asoka



*Gandhi ! Taixu ! Nehru !
 Le peuple entier les acclame ;
 De Vārānasī à Kushinagar,
 Les cris de joie retentissent tout au long de la route.*

En 1943, l'« Association des religions chinoises » fut créée, réunissant toutes les organisations religieuses et leurs adeptes nationaux pour lutter contre l'envahisseur japonais. Dans mes souvenirs, le représentant du bouddhisme était Maître Taixu, celui de l'islam était le Général Bai Chongxi (白崇禧 1893-1966) et le Cardinal Paul Yü (于斌 1901-1978) représentait l'Église catholique. Face au danger national, il était naturel que les groupes religieux s'unissent et resserrent leurs relations mutuelles.

Par la suite, à cause de la guerre civile, les monastiques bouddhistes partirent vers Hong Kong, Taïwan, Singapour et la Malaisie, et c'est ainsi que le bouddhisme humaniste se transmet dans ces pays. La guerre a certes, apporté d'innombrables malheurs, mais elle a permis à la pensée et aux cultures de se propager : c'est tout de même une bonne chose au milieu des mauvaises.

A Taïwan, le premier échange international du bouddhisme humaniste eut lieu en 1963, quand la « Délégation bouddhiste de la République de Chine » envoyée par l'Association bouddhiste de Chine, rendit visite à la Thaïlande, l'Inde, la Malaisie, Singapour, les Philippines, le Japon et Hong Kong. Comme j'étais le porte-parole de cette délégation, j'en ai rapporté tout le déroulement de cette tournée dans mon livre : *Voyage à travers le ciel et l'océan*, aussi, ne vais-je pas le répéter ici. Puis, en 1976, lors de la célébration des deux-cents ans des Etats-Unis, Fo Guang Shan a lui aussi organisé une « Délégation bouddhiste de la République de Chine » de deux-cents personnes pour représenter l'Association bouddhiste de Chine et participer à ces festivités.

Comme le développement des études bouddhistes et des sectes est très prospère au Japon et que, géographiquement, le Japon est assez proche de Taïwan, les échanges sont fréquents. En 1974, la « Société sino-japonaise pour promouvoir le bouddhisme » a été créée. Le directeur de l'école Soto du Japon – le vénérable maître Niwa Renbo – et moi-même en avons été nommés respectivement président de chaque côté. Durant ces dizaines d'années d'échanges avec le Japon, nous avons eu l'honneur de faire connaissance avec de nombreux éminents aînés japonais : l'abbé de Myoshin Ji de l'école Rinzai – Furukawa Taiko – et les célèbres professeurs Tsukamoto Zenryu, Mizuno Kogen, Nakamura Hajime, Hirakawa Akira, Kamata Sihgeo, Makida Tairyo, Ando Toshio, Maeda Egaku et Mizutani Kosho. Ils ont séjourné plusieurs fois à Fo Guang Shan, et régulièrement, ils sont venus à Taïwan pour donner des lectures ou enseigner à l'université Tsung-Lin. Quand les vénérables Tzu Chuang, Tzu Hui, Tzu Jung et Tzu Yi faisaient leurs études au Japon, elles ont toutes eu l'occasion de faire connaissance avec ces éminents professeurs.

Le bouddhisme japonais est un peu différent du bouddhisme chinois. Là-bas, ils sont passés de la foi envers Bouddha à la foi envers les patriarches, de la pagode publique au bien familial et de la qualité de bhiksu à celle de maître. Les bhiksus doivent observer la discipline (préceptes), mais non les maîtres ; de plus, ils estiment qu'ils peuvent fonder une famille.

Pour ce qui est du bouddhisme coréen et depuis que j'ai fondé la « Société sino-coréenne pour promouvoir le bouddhisme » à Séoul, Fo Guang Shan a toujours maintenu d'étroites relations avec les Temples des Trois Joyaux de l'Ordre Jyoge : Temple Tongdosa (Bouddha), Temple Haeinsa (Dharma) et Temple Songgwangsa (Sangha), ainsi qu'avec les universités Dongguk et Geumgang. Tous les ans, Fo Guang Shan accueille une dizaine de groupes venus de Corée.

C'est un pays possédant une longue histoire du bouddhisme où, malheureusement, la plupart des pagodes et monastères renommés sont construits dans des montagnes lointaines et isolées. Pendant ce temps, les églises catholiques et les temples protestants situés dans les carrefours des villes deviennent de plus en plus florissants. En fait, si l'on veut propager le bouddhisme dans le monde des hommes, on devra penser à ces problèmes géographiques et faciliter le va-et-vient des adeptes.

La passion pour le Dharma : les causes et conditions de la transmission du Dharma à travers le monde

En 1978, les vénérables Tzu Chuang et Yi Hang se rendirent à Los Angeles pour bâtir le Temple Hsilai. Là, elles trouvèrent d'abord une petite église désaffectée. Je me souviens qu'un jour, le vénérable Thien-An de l'Université de la Californie vint nous rendre visite avec dix-huit bhiksus Theravada. La salle était comble et j'ai dû vite cuisiner quelques plats végétariens pour les leur offrir. Toutefois, j'étais très heureux de voir l'arrivée de ces amis bouddhistes, surtout dans un pays étranger. Par la suite, il y eut d'autres échanges et l'étudiant en doctorat de l'université Harvard – Pruden est même venu à Fo Guang Shan pour faire des recherches sur le bouddhisme pendant un an.

En commençant par Hsilai aux Etats-Unis, le bouddhisme humaniste s'est répandu en Occident, et même à travers les cinq continents. Toutes ces affinités sont dues à l'aide de la diaspora chinoise et des gouvernements locaux. Par exemple, grâce au couple Zhang Shengkai (張勝凱) de Brésil qui a offert leur maison, le Temple Zu Lai a vu le jour. En Hollande, Luo Fuwen (羅輔聞) a fait une pétition pour demander au gouvernement un terrain pour construire le Temple He Hua. En Suisse, He Zhenwei (何振威) a demandé l'autorisation

de créer la B.L.I.A.- Suisse pour quatre-mille adeptes bouddhistes. En Australie, le Temple Nantian a pu être construit grâce au soutien du C.E.O. de la Société B.H.P. et du Maire de Wollongong, M. Frank Arkell. En Malaisie, le Temple Dong Zen reçoit plus d'un million de visiteurs tous les ans à la fête du Nouvel an chinois et ceci n'aurait pu se réaliser sans le soutien des vénérables Zhu Mo (竺摩), Jin Ming (金明) et Guang Yu (廣餘) et des gouverneurs de Penang : Dr. Koh Tsu Koon (許子根) et M. Khoo Poh Kong (邱寶光). C'est grâce à l'enthousiasme et à la passion pour le Dharma de ces notables, que le bouddhisme humaniste a obtenu les causes et conditions pour se répandre à travers le monde entier.

En fait, la clé de la mondialisation du bouddhisme réside dans la formation des talents multilingues. Durant les décades passées, la vénérable Tzu-Hui (慈惠), spécialiste en japonais et taïwanais et la vénérable Miao Guang (妙光), spécialiste en anglais, ont continué à organiser des échanges académiques internationaux à l'Institut F.G.S. du Bouddhisme Humaniste. Au Japon, les vénérables Man Jun (滿潤) et Tzu Yi (慈怡) continuent à superviser les travaux de construction du Temple Housuiji, au Gunma. Les vénérables Man Lian (滿蓮) et Yong Fu (永富) organisent tous les ans au Hong Kong Coliseum et à Victoria Park, des dharma-services de grande ampleur. Au Brésil, les vénérables Chueh Cheng (覺誠), Miao Yuan (妙遠) et Chueh Hsuan (覺軒) offrent aux enfants pauvres l'opportunité de faire des études. Aux Philippines, les vénérables Yung Guang (永光) et Miao Jing (妙淨) conduisirent la troupe artistique « Opéra Siddhārta » pour une tournée aux Etats-Unis, en Malaisie, à Singapour, à Hong Kong et en Chine continentale. De même, pour la vénérable Man Qian (滿謙) en Europe, les vénérables Ru Hai (如海) et Chueh Hsin (覺心) en Espagne, Chueh Rong (覺容) et Miao Da (妙達) en France, Miao Guan (妙觀) au Chili et Hui Dong (慧東), Ru Yang (如揚) et Chueh Chuan (覺泉)

aux Etats-Unis, ils continuent tous à organiser des échanges inter-religieux avec les gens du pays et aussi avec l'ONU. Actuellement, au Temple Fo Guang Shan de Berlin, dirigé par la vénérable Miao Yi (妙益), les services religieux du matin et du soir, les préparations et les services des repas, sont effectués par des ressortissants allemands. De même, au Temple Zhongtian de Brisbane, les activités journalières sont assurées par quelques dizaines de bénévoles australiens et les services religieux du matin et du soir se font même en anglais. Ainsi, durant ces décades, la régionalisation du bouddhisme humaniste s'est déjà graduellement réalisée et continue à se développer.

S'adapter aux circonstances et développer chacun ses particularités

Qu'est-ce que la régionalisation ? La régionalisation, c'est une contribution, un acte de sympathie. Selon les pensées, cultures, situations géographiques et mœurs de chaque région, on développe chacun ses particularités. « Régionaliser » ne signifie pas « supprimer », mais « octroyer ». Nous espérons, grâce au bouddhisme, pouvoir offrir aux habitants locaux une vie spirituelle plus riche. Tel est l'esprit du bouddhisme humaniste, conforme à l'intention première de Bouddha et c'est la seule méthode que les gens veulent bien accepter.

Pour promouvoir le bouddhisme humaniste à travers le monde, à part l'adaptation aux règles politiques et culturelles du pays, il faut encore communiquer avec les autres religions. C'est pourquoi, quand je prêche le Dharma outre mer, où vit une majorité de catholiques et de protestants, je les encourage à accepter deux croyances. Tout comme dans les écoles, où l'on peut aimer à la fois les cours de littérature et de philosophie.

En adoptant une attitude respectueuse et tolérante, j'ai pu nouer d'amicales relations avec différents chefs d'Etat dans le monde : le Premier-ministre Jawaharlal Nehru de l'Inde, le Roi Bhumibol Adulyadej de Thaïlande, le Président Diosdado Pangan Macapagal des Philippines, le Vice-président Al Gore des Etats-Unis, le Premier-ministre Mahathir Mohamad de Malaisie, le Premier-ministre Lee Kuan Yew (李光耀) de Singapour et son fils Lee Hsien Loong (李顯龍), le Premier-ministre Tony Abbott d'Australie et de nombreux dirigeants des pays d'Indochine. J'ai aussi eu l'occasion de rencontrer les papes Jean Paul II et Benoît XVI de l'Eglise Catholique, et j'étais très ami avec le Cardinal Paul Shan Kuo-hsi, de Taïwan.

En outre, en 1988, j'ai aidé l'Organisation Mondiale des Bouddhistes (*World Fellowship of Buddhists W.F.B.*) fondée, en 1950 à Colombo, par Maître Taixu et le Dr Gunapala Piyasena Malalasekera, à sortir d'Asie pour organiser leur 16eme Conférence générale au Temple Hsilai des Etats-Unis. C'était la première fois depuis des décades, que les bouddhistes des deux Chine s'asseyaient à la même table dans un pays occidental, un peu comme pour la rencontre du Secrétaire général chinois Xi Jinping avec le Président taïwanais, Ma Yingjiu, à Singapour, en 2015. Par la suite, d'autres conférences générales de la W.F.B. ont été organisées au Temple Nantian en Australie et au Monastère Fo Guang Shan à Taïwan.

Suite à cet événement, le président de l'Association bouddhiste de Chine (Chine continentale) Zhao Puchu a invité l'International Buddhist Progress Society² (I.B.P.S.) à visiter la Chine. C'est ainsi qu'en 1989, un groupe de cinq-cents personnes baptisé « Groupe de propagation dharmique et de visite familiale » s'est rendu en Chine pour rendre visite aux temples bouddhistes des différentes provinces chinoises. Le groupe a été reçu par le Président de la République

2. Nom juridique du Temple Hsilai



Vaishali : Vishwa Shanti Stupa

populaire de Chine de l'époque – Yang Shangkun (楊尚昆) – durant une heure. Puis, le Président des affaires politiques de Chine – Li Xiannian (李先念) – nous a accordé lui aussi un entretien au Palais de l'Assemblée du Peuple à Beijing, audience suivie par un banquet. C'était la première fois que les monastiques bouddhistes étaient accueillis et écoutés dans la plus grande salle de la République populaire de Chine et ce fut aussi le plus haut traitement reçu depuis la réforme du Parti communiste chinois.

En 2002, L'arrivée de la relique de Bouddha à Taïwan fut aussi un grand événement. A l'époque, le Secrétaire général du Bureau central – Jiang Zemin – m'en conféra la charge par un décret de quatre lignes : « Avec Hsing Yun en tête, vous l'accueillez et le vénérez conjointement, en privilégiant la sécurité. » Aussi, ensemble et sans faire de distinction de sectes ou de traditions, le monde bouddhiste de Taïwan se réunit-il pour accueillir la relique de Bouddha (un doigt) et

l'escorter du Temple Famen de Xi'an, vers Taïwan. Le chef du cabinet du Mainland Affairs Council (M.A.C.) de l'époque et aussi l'actuelle Présidente de la République de Chine – Mme Tsai Ing-wen (蔡英文) – nous permit de réserver deux avions charters de la Dragon Airlines, de Taipei à Xi'an via Hong Kong, créant ainsi le record du vol direct entre les deux rives. L'intégralité de l'événement fut enregistrée et diffusée par la Phoenix TV. On peut le dire : « avant que les deux rives ne communiquent, le bouddhisme avait déjà trouvé le passage. »

En 2003, grâce aux efforts du Professeur Tian Qing (田青) de l'Académie Nationale Chinoise des Arts et le Directeur du Bureau des Affaires Religieuses Ye Xiaowen (葉小文), la Chorale de l'hymne bouddhiste de Fo Guang Shan fut invitée à se produire au Beijing Forbidden City Concert Hall et à l'Opéra de Shanghai. M. Ye Xiaowen me demanda de dire un mot sur l'estrade de l'Opéra de Shanghai et plusieurs monastiques aînés qui s'y trouvaient ne purent retenir leurs larmes en disant : « Il y a des décades que nous n'avions pas vu un monastique prendre la parole dans un lieu public ! » Pour eux, ce fut un réconfort de voir un monastique prêcher dans de telles circonstances.

Plus tard, avec l'aide de M. Ye Xiaowen et du Pr. Tian Qing, le « Groupe de performance de musique bouddhiste chinoise » fut créé en 2004, avec comme président, le vénérable Sheng Hui (聖輝), vice-président de l'Association bouddhiste de Chine, et comme vice-présidents les vénérables Hsin Ting (心定) de Fo Guang Shan et Xuecheng (學誠), secrétaire de l'Association bouddhiste de Chine. Avec la collaboration des vénérables Tzu Hui, Tzu Jung et Yong Fu, plus de cent monastiques des quatre principales écoles bouddhistes des trois traditions (Theravada, Chinoise et Tibétaine), se réunirent pour chanter dans les Music Hall nationaux de Hong Kong, Macao et Taïwan, et aussi dans les meilleures salles de théâtre, comme le Kodak Theatre des Etats-Unis et le Queen Elizabeth Theatre du Canada. Si

ce genre de collaboration peut continuer, il sera impossible de ne pas parler d'amitié, de paix et d'union des deux rives.

Après la Révolution culturelle, le gouvernement de la République de Chine (Taïwan) imposa la politique des trois « non » : « Pas de contact, pas de compromis et pas de négociation ». C'est pourquoi, toutes les conférences religieuses y étaient considérées comme des affaires internes. Lors de la préparation du « Premier Forum Mondial Bouddhiste », le Bureau des affaires religieuses envoya même un avion privé pour me conduire à Hainan, pour assister aux débats. Par la suite, le « Premier Forum Mondial Bouddhiste » a invité le vénérable Kok Kwong (覺光) de Hong Kong, le vénérable Yi Cheng (一誠) de l'Association bouddhiste de Chine et le Lama Panchen (班禪) du Tibet, en tant qu'initiateurs. Le premier forum a eu lieu à Hangzhou. Le deuxième forum fut inauguré à Wuxi et clôturé à Taipei, écrivant ainsi une autre page de l'échange entre le bouddhisme des deux rives.

En février 2013, je reçus une invitation à me joindre à la Délégation Taïwanaise conduite par le Président honoraire du Parti Nationaliste Lien Chan (連戰), qui allait rendre visite au Secrétaire général du Parti Communiste Xi Jinping et au Président de la République populaire de Chine, Hu Jintao. Dans le Palais du peuple de Beijing, Xi Jinping m'a dit : « J'ai lu vos livres ». Je lui ai répondu : « J'ai une calligraphie « Monter haut pour voir loin » à vous offrir. »

En fait, quand M. Xi était encore Secrétaire de la province de Zhejiang, en 2006, j'avais eu l'occasion de le rencontrer en allant participer au « Premier Forum Mondial Bouddhiste ». Puis, quand il dirigea les travaux de construction de la statue de « Maitreya Bouddha » à la pagode Xuedou, je fus invité à tracer la calligraphie « Maitreya du monde des hommes », qui fut gravée sur le socle de la statue. En 2015, lors du Forum Boao for Asia à Hainan, il nous reçut et se fit prendre en photo avec notre délégation. Le père de

M. Xi – Xi Zhongxun – était un bouddhiste fervent qui avait aidé à préserver le corps non dégradé du sixième patriarche Huineng, quand il était Secrétaire du Parti de la province de Guangdong. Je leur suis vraiment reconnaissant pour leur protection et leur soutien envers le bouddhisme.

Après avoir rendu visite à M. Xi, je fus reçu par le Président des affaires politiques de Chine, Yu Zhengsheng (俞正聲) et lui proposai d'octroyer, à l'Organisation Mondiale des Bouddhistes (*World Fellowship of Buddhists W.F.B.*) et à la B.L.I.A., la permission d'organiser leurs réunions en Chine continentale, afin de faciliter les échanges mutuels et de contribuer à l'harmonie sociale. Grâce à son accord, la W.F.B. a pu tenir son assemblée générale à Xi'an, en octobre 2014. L'année suivante, la B.L.I.A. a aussi organisé la Réunion du Conseil de direction au mois d'octobre, dans la pagode ancestrale Dajue de Fo Guang Shan, à Yixing. Cet événement n'aurait pu se réaliser sans le soutien du Président Yu Zhengsheng, du Directeur du Bureau des affaires religieuses, Wang Zuo'an, du Secrétaire du Parti de la Ville de Yixing, Wang Zhongsu et aussi celui du Maire de Yixing.

Quand je revois tous les échanges internationaux du bouddhisme humanisme de ces dernières années, je me dis qu'il est vraiment difficile de tous les nommer : la Conférence mondiale bouddhiste exotérique et ésotérique, la Conférence internationale bouddhiste, la Conférence académique mondiale des jeunes bouddhistes, la Conférence et le dialogue international entre catholiques et bouddhistes et toutes les activités académiques et religieuses...

Elles m'ont permis de faire la connaissance du Vénérable Bhikkhu Sanghasena, de Bhante Pannila Ananda et du Vénérable K. Sri Dhammananda. En outre, Fo Guang Shan s'est aussi jumelé avec le temple Wat Phra Dhammakaya de Thaïlande et, depuis presque vingt ans, le Séminaire International des Monastiques Bouddhistes a lieu tous les

ans. Ce sont tous des événements notables parmi les échanges internationaux.

De plus, grâce au bouddhisme humaniste, le Pr David Chappell de l'Université d'Hawaii, le Pr John McRae de Cornell University, le Pr Stanley Weinstein de Yale, le Pr Lewis R. Lancaster de UC Berkeley et les Professeurs Fang Litian (方立天), Lou Yulie (樓宇烈), Yang Zengwen (楊曾文), et Lai Yonghai (賴永海) de Chine continentale, sont devenus de bons amis.

Grâce aux échanges, la terre de Bouddha dans le monde des hommes apparaît

Le mouvement du bouddhisme mondial demande la participation de tous les dirigeants bouddhistes de Chine continentale et de Taïwan. Ce que nous avons fait jusqu'à présent, c'est de créer l'University of the West aux Etats-Unis et l'Université Nantian en Australie. Aux Philippines, à part l'Université Guangming et l'Institut des arts, on utilise l'opéra Siddhārta-Biographie de Bouddha pour propager le Dharma. En Afrique du Sud, on trouve l'Ecole de présentation artistique Nanhua, ouverte dans le temple du même nom. Au Brésil, les enfants de Zulai utilisent leur équipe de football pour des échanges avec le monde et pour propager le bouddhisme humaniste. En Autriche, les jeunes viennois de l'Orchestre philharmonique propagent le Dharma avec la musique qu'ils ont composée eux-mêmes. En Inde, le vénérable Hui Xian (慧顯) guide une centaine de novices en espérant qu'ils pourront un jour, faire prospérer le bouddhisme humaniste dans leur pays. Ces dernières années, chaque été, un millier d'étudiants venus de quatre-cents universités dans le monde, viennent à Fo Guang Shan pour apprendre le bouddhisme et approfondir leurs connaissances.

Dans le passé, faire un voyage à l'étranger n'était pas chose simple et promouvoir la mondialisation du bouddhisme était encore bien plus difficile. Aujourd'hui, à travers les cinq continents de la Terre entière, les monastiques et les laïques bouddhistes, ensemble, mettent en mouvement, le bouddhisme humaniste. Depuis l'ouverture du Mémorial de Bouddha en 2011, tous les jours, se présentent des visiteurs qui viennent de tous les pays. On peut dire que le bouddhisme humaniste d'aujourd'hui mène des échanges internationaux tous les jours. Sans faire de différence de religion ou de nationalité, tout le monde se côtoie, dans l'esprit de l'unité, de la coexistence et du respect mutuel. N'est-ce pas là, la manifestation de la Terre de Bouddha dans le monde des hommes ?

Nous voudrions dédicacer les mérites mentionnés ci-dessus à tous les êtres du dharmadhatu afin qu'ils puissent obtenir bonheur, paix et joie. Et nous voudrions aussi présenter à Bouddha, notre gratitude, en lui offrant ce petit résultat de retour à son intention première : préconiser le bouddhisme humaniste.



Le monde de la joie suprême / Dynastie Qing (1644-1911) / Ding Guanpeng
295,8 x 148,8 cm / Musée National du Palais, Taipei, Taïwan

Chapitre 6

Conclusion



Conclusion

[Sommaire]

La plus grande contribution du bouddhisme en faveur de la Chine, c'est la pratique généralisée : « Amitabha dans toutes les maisons, Avalokiteśvara sous tous les toits » et aussi les notions de causes, conditions et rétributions karmiques. Malheureusement, le bouddhisme chinois est un bouddhisme incomplet car, pour ce qui est de la doctrine fondamentale, on ne s'intéresse qu'à l'interprétation passive, en négligeant l'application active. On attache de l'importance aux monastiques et non aux laïcs, à l'extra-mondain et pas au mondain, à la pagode et pas à la famille, à la nature et pas aux centres urbains, aux hommes et pas aux femmes... Par conséquent, le Dharma n'a pas pu être propagé de manière intégrale et universelle alors que le bouddhisme humaniste, lui, a tout fusionné, complété et parfait.

Dans ce chapitre, il est dit : « Certains craignent que le bouddhisme humaniste ne devienne vulgaire à cause de son humanisation excessive. » En fait, le bouddhisme humaniste emploie l'esprit transcendant pour exercer les tâches mondaines : C'est la fusion du traditionnel et du moderne. Ce que j'appelle traditionnel, ce n'est pas le bouddhisme du siècle passé, ni celui d'il y a cinq-cents ans : c'est celui de l'intention première de Bouddha. Et la modernisation, c'est d'utiliser les méthodes que les hommes contemporains veulent bien accepter, pratiquer la subtilité de « suivre l'idée et non les paroles » et traduire les doctrines bouddhistes en un langage facile à comprendre, pour créer une Terre pure humaine où s'exerceront les trois bontés, les quatre dons, les cinq préceptes, les dix bonnes actions, les six paramitas et les quatre samgrahas.

Depuis que j'ai foi au bouddhisme, j'ai appris qu'il y a de nombreux pays et régions de ce monde, où les gens le pratiquent. Les Thaïlandais admirent et vénèrent le bouddhisme thaïlandais, les Birmans le bouddhisme birman, les Cambodgiens le bouddhisme cambodgien, les Vietnamiens le bouddhisme vietnamien, les habitants de la Mongolie, de Qinghai et du Tibet, le bouddhisme tibétain, les Coréens le bouddhisme coréen, les Japonais le bouddhisme japonais et évidemment, les Chinois, le bouddhisme chinois.

Dans la croyance chinoise, j'ai, au début, mis ma foi dans le bouddhisme de l'Avalokiteśvara, puis dans celui d'Amitabha Bouddha et ensuite, dans celui de Ksitigarbha et de Samantabhadra. Quand j'ai compris que le Bouddha Sakyamuni est le fondateur du bouddhisme du monde Saha, j'ai finalement réalisé que ma croyance était bien inutilement compliquée ...

Ces milliards de corps de métamorphose, je les ai unifiés sous l'unique appellation « Bouddha »

Après avoir acquis quelques connaissances sur le bouddhisme, j'ai remis tous ces objets de croyance – bouddhas ou bodhisattvas – sous l'image de Bouddha. Le sujet de ma croyance est le fondateur du bouddhisme : Sakyamuni Bouddha.

Bouddha possède des milliards de corps de métamorphose, il est possible que tous ces bouddhas et bodhisattvas soient tous ses corps

d'apparence. Ainsi, mes croyances n'étaient pas erronées, et le fait de remettre tous ces bouddhas et bodhisattvas à l'image de Bouddha n'est pas erroné non plus. C'est pourquoi, quand j'ai compris cette idée, j'ai su que, devant la statue d'Avalokiteśvara, je vénère Sakyamuni Bouddha et devant Amitabha Bouddha, je vénère aussi Sakyamuni Bouddha. De même, face au Sakyamuni Bouddha, je peux aussi vénérer Amitabha Bouddha ou le Bouddha de la Médecine (Bhaiṣajyaguru Bouddha).

Je sais que ce que je fais est juste car, pour le bouddhisme, « tous les bouddhas suivent la même voie, toutes les lumières sont sans entraves ». Un bouddha représente tous les bouddhas, tous les bouddhas sont un même bouddha. Tous ces bouddhas et bodhisattvas sont l'être suprême de ma foi : le Sakyamuni Bouddha.

Conformément à la foi que j'ai nourrie envers le bouddhisme quand j'avais vingt-cinq ans, je me suis mis à écrire la *Biographie de Sakyamuni Bouddha*. A cette époque, concernant Sakyamuni Bouddha, certains le nommaient « Bouddha », d'autres « Tathāgata » ou « Bhagavat », ou encore « Honorable Sakya ». En effet, il possède dix appellations distinctes. Je pensais qu'il ne devait pas y avoir tant d'appellations différentes et que l'on devait l'appeler par un nom unique : « Bouddha ». Ainsi, depuis que j'ai écrit « Bouddha » dans la *Biographie de Sakyamuni Bouddha*, dans tous mes livres, je l'appelle « Bouddha ». Je pense que, quel que soit le nombre d'appellations, je les ai enfin unifiées en une seule.

Le bouddhisme humaniste, c'est le bouddhisme de Bouddha. Dans le bouddhisme, il y a les traditions : Mahāyāna, Hīnayāna, Bouddhisme primitif, et Theravāda. En Chine, on distingue les Ecoles : Huayan, Tiantai, Yogacara, Jingtu, etc. Il y a tant de catégories de croyances que l'on ne sait à laquelle croire. Et nous qui sommes les disciples de l'Ecole Chan, à quelle branche ou école

appartenons-nous ? Car au sein de l'Ecole Chan, il y a aussi cinq lignées et sept écoles...

Le bouddhisme ne peut prospérer qu'avec l'union

A ce moment, j'ai réalisé progressivement que ce sont les hommes qui s'attachent à leur croyance et qui s'obstinent à penser qu'elle est la meilleure. Pourtant, dans le fond, tout est bouddhisme : ce sont les disciples bouddhistes qui dénigrent eux-mêmes le Dharma.

J'ai, un jour, raconté un Gong'an : Un maître avait contracté des rhumatismes dans les deux jambes. Il avait deux disciples, l'aîné lui massait la jambe droite, le jeune la jambe gauche. Quand l'aîné lui massait la jambe droite, le maître lui expliquait combien le petit était habile et l'aîné se sentait vexé. Et quand c'était au tour du petit, le maître faisait de même. Comme ils étaient tous les deux jaloux, ils brisèrent respectivement l'autre jambe du maître afin que l'autre ne puisse plus la masser. Telle est la mauvaise nature de l'homme : ne pas supporter le meilleur d'autrui. Ils ont manifesté leur haine et le maître a perdu ses jambes !

N'est-ce pas là, le phénomène généralisé du bouddhisme ? Les bouddhistes se diffament mutuellement, chacun pensant que sa croyance est la meilleure. C'est ainsi qu'ils causent des dommages



Miracle à Sravasti - La vie de Bouddha /
Ayutthaya, Thaïlande, 7^e - 8^e siècle
Grès / H: 129 cm / Bangkok National
Museum, Thaïlande

au bouddhisme et l'empêchent d'avancer. De cette manière, le bouddhisme peut-il prospérer ? Non ! C'est seulement avec l'union que l'on trouve la force.

Il y a aussi ceux qui, après avoir pratiqué le bouddhisme, deviennent vaniteux et égoïstes : comme certains missionnaires qui ne savent pas rester modestes et se haussent du col face aux adeptes. Il y a aussi des érudits qui se contentent de semer la discorde quand ils écrivent leurs thèses, en critiquant et comparant à tort et à travers... et finalement, c'est le bouddhisme qui est souillé. Avez-vous déjà vu un quelconque érudit ou spécialiste qui oserait comparer et critiquer la Bible ?

De même pour les adeptes, ceux qui pratiquent la méditation (Chan) méprisent ceux qui récitent le nom de Bouddha et vice versa. Les premiers croient qu'ils dépendent de leur « propre force », et les autres, d'une « force extérieure », les derniers pensant que les pratiquants de Chan ne font que rêvasser. En fait, aucun ne sait que c'est une offense aux Trois joyaux et ils ne voient même pas leur erreur. Pourquoi ne pas simplifier toutes ces croyances et se dire que tous les phénomènes sont de même essence ? Pour se conduire en vrai croyant, chacun devrait croire ce qu'il veut, sans critiquer l'autre. Il en va ainsi des organes de perception : les yeux servent à regarder, les oreilles à écouter, la bouche à goûter... chacun a ses qualités et si les yeux, les oreilles et la bouche ne coopèrent pas, comment être un homme complet ?

Prendre la résolution de réformer le bouddhisme en allant servir la société

Etant donné que Sakyamuni Bouddha possède des milliards de corps de métamorphose, on doit pouvoir choisir celui que l'on veut : il suffit



Retour à Kapilavastu - La vie de Bouddha / 1750-1780
Dessin à l'encre et couleur sur papier / H: 66,5 cm / Bodleian Library, University of Oxford,
La Grande Bretagne

de savoir se montrer tolérant. Quand j'ai compris ce principe, je me suis senti encore plus porté à vénérer l'être suprême auquel je crois : le Sakyamuni Bouddha.

Au Mont Qixia où j'ai grandi et dans le monastère Jiaoshan où j'ai vécu dix ans, je voyais rarement des adeptes venus vénérer Bouddha. Dans une si grande pagode, ne vivaient que quelques dizaines ou quelques centaines de monastiques qui, tous les jours, assistaient aux services religieux du matin et du soir et passaient au réfectoire. Je me demandais souvent si c'était bien cela, le bouddhisme ?

Ensuite, je suis retourné à la pagode ancestrale Dajue à Yixing durant deux ans. Et là encore, à part mon dharma-frère et quelques amis paysans et ouvriers, je n'ai jamais vu venir un seul adepte. Je

pensais que ce genre de bouddhisme était à la dérive. On n'entendait jamais dire : « Amitabha dans toutes les maisons, Avalokiteśvara sous tous les toits ». Pourtant les Chinois étaient tous bouddhistes... Où était donc Sakyamuni Bouddha ?

Quand j'ai mieux compris le bouddhisme, j'ai su que tout doit être centré sur Bouddha. Mais pourquoi Sakyamuni Bouddha demeurait-il toujours dans les pagodes, dans les montagnes et les forêts ? Pourquoi n'allait-il pas dans la société, dans chaque famille ? Je voulais que tous les adeptes bouddhistes le sachent : il faut croire au maître fondateur – le Grand Bouddha – là est la juste croyance.

C'est parce que j'avais cette idée en tête que j'ai fait le vœu d'emmener le bouddhisme, de la montagne à la société, de la communauté monastique à la foule laïque, de la pagode à la famille, du bouddhisme théorique au bouddhisme servant la société, de la pratique restreinte réservée aux monastiques à la pratique commune à tous les adeptes.

Par exemple, comment faire pour s'établir et vivre en paix ? Comment accéder à la Terre pure de Bouddha ? Comment éliminer ses propres « avidité, colère et ignorance » ? Comment se libérer de ses afflictions ? Comment vivre en harmonie avec les autres ?

La publication du magazine a reçu le soutien du maître

Quand j'étudiais au Collège bouddhiste de Jiaoshan, j'avais suivi la « Classe d'entraînement des dirigeants de l'Association bouddhiste de Chine » organisée par Maître Taixu. Aussi, avais-je nourri un certain concept de l'établissement du « nouveau bouddhisme » : celui qui doit attacher une grande importance aux troubles intérieurs et à l'adversité extérieure. En un mot, il fallait réformer le bouddhisme. A

l'époque j'avais aussi l'intention de mener un mouvement de réforme pour le nouveau bouddhisme. Mais, comme ma position était humble et mes avis de peu de poids, on ne pouvait parler d'action et d'ambition. J'avais seulement créé un magazine nommé « Flots déchaînés », publié mensuellement. Mon maître – le vénérable Zhikai – l'apprit et il m'offrit une rame de cinq-cents feuilles de papier. Ce fut un très grand encouragement pour moi, car mon travail se trouvait ainsi approuvé par mon maître et n'était donc plus un acte relevant de ma seule fantaisie.

Plus tard, le hasard m'a conduit à la pagode Huazang de Nanjing. Passant du poste de directeur à celui de Premier-abbé, ne serait-ce que pour une courte durée, j'ai déjà imaginé dans mon cœur, une esquisse du nouveau bouddhisme : Je voulais organiser des activités éducatives, culturelles et caritatives, pour accroître le nombre de disciples et d'adeptes. A l'époque, Huazang possédait déjà une filature, une école primaire et un magasin d'eau chaude, tous en relation directe avec la vie quotidienne du peuple. C'est pourquoi, je fus persuadé que l'avenir du nouveau bouddhisme serait de pouvoir rendre service à la société et de s'unir avec le peuple.

Malgré mon point de vue et mon enthousiasme, j'ai reçu des tentatives d'intimidation de la part des autorités traditionnelles fort conservatrices. Car, dans la pagode, étaient hébergés une vingtaine de monastiques qui vivaient des dons des adeptes, recueillis lors des services religieux donnés. Bien sûr, la pagode avait besoin de ces dons pour combler ses dépenses ; cependant, un monastique qui ne savait que réciter les sūtras sans pouvoir prêcher le Dharma et qui le considérait comme un métier, ne correspondait pas, selon moi, à l'idée fondamentale du bouddhisme. Toutefois, la mise en marche de la réforme du bouddhisme s'avéra très difficile car la situation politique de Nanjing était très confuse à l'époque.

Par chance, je suis arrivé à Taïwan avec l'équipe des monastiques secouristes et j'ai pu trouver refuge à la pagode Yuanguang, de Zhongli, durant deux ans, en y faisant des corvées et en rendant des services. Puis, je suis allé au Centre de séminaire bouddhiste de Taïwan, au Lac Qingcao de Xingzhu, pour prendre en charge le poste de préfet des études durant un an et demi, avant de m'embarquer pour Yilan. Comptant sur ma jeunesse, je savais qu'avec de la détermination, je finirais par fonder un patrimoine pour le bouddhisme.

A l'origine, la pagode Leiyin de Yilan n'était qu'une petite branche de la secte Longhua. A l'intérieur de la pagode, vivaient une bhiksuni de soixante-dix ans, une dame laïque âgée et trois familles de militaires dépendants. Comme on m'avait demandé de venir prêcher le Dharma, ils aménagèrent, pour me loger, un petit espace dans la salle principale, derrière la statue de Bouddha. Ce n'était vraiment pas un environnement où rester durablement, mais dix années d'entraînement monastique avaient développé ma patience et mon endurance.

Je pensais à l'époque qu'il fallait rajeunir le bouddhisme, cultiver la foi des enfants et attacher de l'importance aux groupes de minorités et de femmes. Mais comment ? Comment les emmener jusque devant Bouddha ?

Malgré quelques difficultés, j'ai finalement pensé que je devais m'installer à Yilan. En effet, de nombreux jeunes étaient venus m'écouter prêcher le Dharma, ainsi que des professeurs et officiers des écoles des alentours qui me rejoignaient en tant qu'amis et adeptes. Ensemble, nous créâmes la chorale bouddhiste, l'équipe de propagation dharmique et même des classes de répétition de lettres et de sciences.

Bien que cultivant ma foi en Bouddha, je pensais que les monastiques et les adeptes laïques devaient vivre en harmonie. Aussi, je

leur permis de venir vénérer Bouddha, réciter les sūtras et prier en ma compagnie. Je créai aussi diverses associations : l'Association de récitation du nom de Bouddha, celle de méditation, celle des femmes, des jeunes, des étudiants et des enfants et j'organisai aussi toutes sortes d'activités. Elles me permettaient de guider les gens issus des différents niveaux de la société à venir devant Bouddha, pour découvrir le bien-être physique et mental grâce à ses bénédictions et enseignements. Je préconisais aussi de « découvrir la pratique dans la culture collective de Chan et Jingtu et la compréhension dans toutes les doctrines bouddhiques. »



Les femmes vénérant Bouddha / Période Satavahana (~200av.JC-250ap.JC) / Calcaire
H: 40,6 cm / Government Museum, Chennai, Tamil Nadu, Inde

Vivre avec son temps et attacher de l'importance à la valeur de l'homme

A Yilan, le bouddhisme se montra tout à coup dynamique. La pagode Leiyin était si petite qu'il n'y avait même pas de salle de réception et que les entretiens devaient se tenir dans les corridors et les passages... Cependant, personne ne se plaignait. De plus, il existait à l'époque, à Yilan, une grande communauté d'I-Kuan Tao. Après que j'y eus propagé le Dharma, ses adeptes vinrent me rejoindre. Je dois reconnaître que, sans leur soutien, le bouddhisme n'aurait pas pu se développer si bien à Yilan. Ainsi, durant des décades, je n'ai rencontré aucune obstruction venant des bouddhistes conservateurs.

Au début, je n'avais pas très bien compris pourquoi le bouddhisme se divisait encore en tant d'appellations, telles que celle de « bouddhisme humaniste », par exemple. Je savais que maître Taixu avait préconisé « le bouddhisme de la vie » et que certains jeunes vénérables, comme Cihang, avaient fondé des magazines comme « Le bouddhisme humaniste ». Mais, je me disais : « Je ne m'occupe pas de tant de choses ! Promouvons le bouddhisme de tout le monde ! »

Plus tard, je me suis aperçu que le bouddhisme possède, en fait, des fonds culturels et historiques qui doivent évoluer sans cesse avec le temps. Ainsi, je pensais que le bouddhisme devait se centrer sur l'homme, prendre en considération le bonheur, la santé, la transcendance et la perfection de l'homme. Par conséquent, je commençai à m'intéresser à celui qui met en parallèle la nature humaine et la nature de Bouddha et qui considère que « le bouddha est un homme éveillé » et que « l'homme est un futur bouddha » : le *bouddhisme humaniste*.

C'est pourquoi, je pense que le « bouddhisme humaniste » peut englober le bouddhisme sophistiqué, la croyance sophistiquée et

toutes les appellations sophistiquées ayant eu cours durant ces deux millénaires. Nous devons prendre tous ces différents types de bouddhisme dus à la géographie, au temps et à notre entêtement et les retourner à nous-mêmes, à l'homme et au Bouddha. Et c'est ainsi qu'insensiblement, j'ai posé mes pas sur ce chemin du « Bouddhisme humaniste ».

Le bouddhisme humaniste correspond vraiment aux besoins de tous et je pense qu'il est la lumière que le bouddhisme a allumée, pour éclairer le monde futur de l'humanité.

Propager le Dharma pour purifier et transcender la personnalité de l'homme

Le bouddhisme humaniste est centré sur les trois joyaux – Bouddha, Dharma, Sangha. Les doctrines : l'Impermanence, la Souffrance, la Vacuité, l'Impersonnalité, les trois dharma-sceaux, les quatre nobles vérités, le noble sentier octuple, les trois études, les quatre samgrahas, et les six paramitas, sont les principes fondamentaux sur lesquels nous devons nous appuyer. Si j'insiste sur le terme « humaniste », c'est parce que je veux que tous les bouddhistes sachent que le Dharma est destiné au monde des hommes et que les hommes ont besoin du bouddhisme. C'est seulement de cette manière que l'on peut réaliser l'intention première de Bouddha. S'il s'éloigne des hommes et de la vie, le bouddhisme se marginalise et sera rejeté. C'est dans le monde des cinq désirs et des six perceptions, que le bouddhisme humaniste purifie et transcende la personnalité de l'homme.

A cette époque, je ne pensais qu'à promouvoir le bouddhisme humaniste. A plusieurs reprises, je refusai de devenir Directeur de l'Association bouddhiste du district de Yilan. Dans mon esprit, si je ne pouvais même pas participer à l'Association bouddhiste de Chine

continentale, à quoi bon être le directeur de l'Association bouddhiste de Yilan ? C'est pourquoi, durant ces décades vécues à Yilan, je n'eus aucun titre et aucune appellation : je n'étais qu'un bonze, un monastique. Tout le monde m'appelait « le vénérable de Yilan » ou « le vénérable de la Porte du Nord », beaucoup de gens ne connaissaient même pas mon nom : « Hsing Yun ».

Evidemment, je n'avais pas abandonné le travail de publication. Toutes les semaines et tous les mois, j'envoyais des articles à des revues et magazines comme Jueshi (Eveiller le monde), Rensheng (La vie), Juesheng (Eveiller les hommes) et Putishu (Arbre Bodhi). Finalement, dans les années 60, quelques jeunes de Yilan fondèrent un Centre culturel bouddhiste à Sanchongpu, près de Taipei pour publier, en langue vernaculaire, des textes bouddhistes intitulés « Imprimer un sūtra tous les mois » et distribuer des matériels et objets bouddhistes.

Comme ils étaient de plus en plus nombreux, ils me demandèrent : « Maître ! Outre la pratique, que pouvons-nous faire pour le bouddhisme ? » Cette question résonna à mes oreilles comme un coup de tonnerre. En effet, en plus de la pratique, que pouvaient faire les adeptes pour le bouddhisme ? Alors, je les encourageai à créer un jardin d'enfants et un centre culturel bouddhiste pour rendre service aux autres adeptes. Parmi ces jeunes, y figuraient : Hsin Ping, Tzu Chuang, Tzu Hui, et Tzu Jung, qui, à cette époque, n'étaient pas encore entrés dans les ordres bouddhistes.

Cependant, ces agissements éveillèrent les soupçons et la jalousie de certains membres de l'Association bouddhiste de la République de Chine (Taïwan). De peur que je les surpasse, ils me créèrent toutes sortes de difficultés et multiplièrent les tentatives de boycott. C'est ainsi qu'ils refusaient de transmettre les demandes d'autorisation de nos jeunes qui voulaient étudier au Japon et que nos demandes pour

partir en pèlerinage en Inde ou ailleurs, étaient toujours contestées. Heureusement, quelques officiers du gouvernement nous aidaient, en proposant des solutions alternatives.

Alors, je me suis dit : « je dois faire partie de l'Association bouddhiste de Chine pour éviter ces obstacles ». Et comme il n'y avait pas beaucoup de jeunes candidats à cette époque, j'eus le soutien de certains aînés qui voulaient même que je devienne Délégué permanent de l'association.

Mais, d'un côté, je voulais seulement être secrétaire en chef pour planifier et promouvoir des activités pour le bouddhisme et de l'autre côté, je trouvais que ma condition sociale ne concordait pas vraiment avec cette association au sein de laquelle je n'avais aucune possibilité de proposer ou changer quelque décision que ce soit. C'est pour cela que j'écrivis un article intitulé « Pourquoi j'ai dû décliner le poste de Délégué permanent de l'Association bouddhiste de la république de Chine ».



Les enfants vénérant Bouddha / Dynastie Ming (1368-1644) / Peinture sur soie
149,5 x 67,5 cm / Palace Museum, Beijing, Chine

Sans doute à cause de mon jeune âge et aussi et surtout à mon manque d'expérience, j'avais publié un article dans le magazine « La vie » pour proposer de nombreuses idées sur la réforme du bouddhisme et ce faisant, j'avais offensé certains aînés du monde bouddhiste. De plus, quand nous rédigeâmes le magazine mensuel « Flots déchaînés », nous y fîmes des suggestions quelque peu aventureuses et les bouddhistes conservateurs nous tinrent pour des fléaux et des bêtes fauves. Dès qu'ils entendaient nos noms, ils nous considéraient comme les quatre rebelles du début de Guomintang (Sun Yat-sen, Yang He-ling, Chen Shao-bai, et You Lie) ou comme Mao Zedong, le meneur du Parti communiste et ils nous évitaient. De plus, je suis originaire de Jiangsu et de nombreux de mes condisciples de Jiangsu voulaient entrer dans l'association bouddhiste, aussi, les membres de l'association se montraient-ils intransigeants.

Je pensais que je ne devais pas espérer quoi que ce soit.

Sans me préoccuper des médisances ni des louanges, je préserve ma foi pour le bouddhisme

Ainsi allèrent les choses jusqu'en 1963, date à laquelle l'Association bouddhiste de la République de Chine voulut former une délégation pour visiter les pays du Sud-est Asiatique et de l'Amérique. Je fus invité à faire partie de cette délégation, par certains membres du bureau central du parti Guomintang, qui avaient un esprit plus ouvert et avaient lu mes articles dans les magazines « La vie » et « Eveiller le monde ». Mais certains dirigeants de l'Association bouddhiste refusèrent la proposition. Le Parti organisa alors un repas végétarien pour inviter ces aînés, en signe de bonne volonté d'abord mais aussi pour leur rappeler la puissance et l'influence du

Parti. Finalement, mon nom apparut dans la liste de la délégation en tant que secrétaire et porte-parole.

Nous avons ainsi visité Hong Kong, les Philippines, le Japon, la Malaisie, Singapour, la Thaïlande et même le pays natal de Bouddha : l'Inde, ce qui était mon plus cher désir. Pour ma part, ce voyage a accentué mes connaissances et ma compréhension du bouddhisme.

Durant la visite en Inde, nous fûmes reçus par le Premier-ministre Jawaharlal Nehru. Notre entretien fut publié en première page du quotidien taïwanais *Central Daily News* de même que mon allocution, au grand dam du chef de la délégation, frustré de ne pas être cité. Notre relation en devint encore plus mauvaise : On m'interdit de quitter le pays, on refusa mes nouvelles activités bouddhistes à Yilan et quand le Président Tchang Kai-chek me convoqua, on m'empêcha d'y aller...

S'agissant des mérites et démérites de l'Association, je ne veux pas trop en parler, car ce n'était que des affaires mondaines qui n'avaient rien à voir avec la propagation du vrai bouddhisme. Les critiques et les accusations : « Hsing Yun est le destructeur du bouddhisme », « Hsing Yun est le Mara du bouddhisme », « La chorale de Hsing Yun met en péril le bouddhisme »... ne m'ont jamais abattu : ma foi et mon enthousiasme envers le bouddhisme n'ont jamais faibli.

Taipei était le lieu de rassemblement des bonzes éminents, venus de Chine continentale. Sur appel téléphonique, je devais quitter Yilan pour les rejoindre, soit pour tenir compagnie à des hôtes, soit pour assister à des réunions. Ces déplacements incessants ne me laissaient plus de temps libre pour propager le Dharma et c'est pourquoi, au début des années 60, je suis venu à Kaohsiung. En effet, depuis dix ans, j'avais noué de nombreuses relations dharmiques avec les adeptes de Yilan et Kaohsiung. Cependant, l'affection et l'enthousiasme des fidèles de Kaohsiung me faisaient hésiter à y prendre

résidence ; je trouvais que leur sympathie ressemblait à leur climat : ardente au point d'en devenir insupportable.

Ignorer les offenses, pour soulever la force et le courage

Plus tard, ne pouvant vraiment plus refuser et constatant aussi la difficulté de traiter avec les bouddhistes du Nord, je débarquai dans le sud de Taïwan. J'y étais seul car, à l'époque, il n'y encore aucun monastique provincial (non taïwanais) là-bas. J'ai successivement bâti le Centre bouddhiste de Kaohsiung, la pagode Shoushan et le monastère Fo Guang Shan. C'est ainsi que je suis devenu le « Bonze chinois du Sud de Taïwan ». J'étais aussi très heureux d'avoir quitté le cercle bouddhiste de Taipei et de pouvoir me concentrer sur la propagation dharmique et les activités éducatives. Les monastiques aînés locaux me traitaient très amicalement et je me sentais bien à l'aise.



La grande porte du temple Fo Guang Shan Jin Guang Ming / New Taipei, Taïwan

L'Association bouddhiste de la République de Chine, basée à Taipei, se réjouit de mon départ, certains allant jusqu'à dire qu'ils ne me laisseraient plus revenir à Taipei. Quand j'entendis cela, je me dis : « Y croyez-vous vraiment ? ». Et quelques années plus tard, j'avais construit, à Taipei, le Temple Pumen, le Temple Yonghe, Sanchong Cultural Plaza, Taipei Vihara de Songshan et le Temple Jin Guang Ming de Sanxia...

C'est pourquoi, je pense que le fait de construire des centres filiaux à travers Taïwan et le monde, a sans doute quelque relation avec ce genre de provocation. Un échec peut parfois tourner en victoire, l'homme doit avoir confiance en lui : les pressions d'autrui peuvent a contrario réveiller sa force et son courage et lui permettre de se créer un meilleur avenir.

Plus tard, quand j'ai fondé l'Université Chung-Lin à Fo Guang Shan, l'Association bouddhiste a organisé aussi une réunion pour discuter de la manière de la mettre à terre. Nous devons remercier le Secrétaire général de l'époque – le laïc Feng Yong-chen (馮永楨), originaire de Shanxi – qui disait : « Nous n'avons fait opposition, ni à la Faculté de Théologie St. Robert Bellarmine (catholique), ni au Presbyterian Bible College (protestant)... pourquoi irions-nous faire du tort à un collège bouddhiste ?

Son honnêteté et son courage m'ont aidé à éviter un fléau supplémentaire.

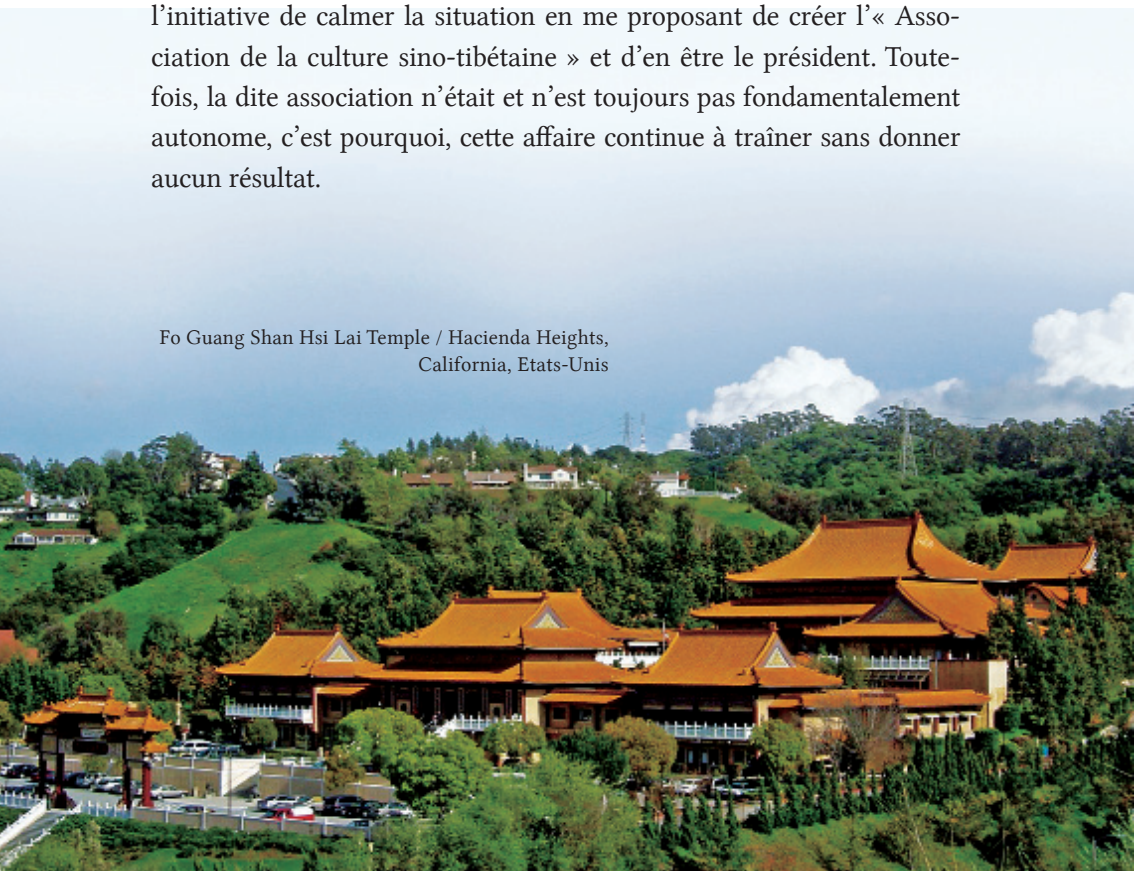
Malgré cela, je continuais à supporter et aider l'Association bouddhiste de la R.O.C. au nom du bouddhisme. Après avoir été exclu de la Conférence de l'Association amicale de bouddhistes du monde, j'ai retrouvé le droit d'y participer. A vrai dire, je méritais d'être élu Directeur-général de l'Association malgré mon jeune âge, mais le vénérable Baisheng (白聖) a accaparé ce poste durant plus de quarante ans. Aussi, avons-nous un dicton : « Les aînés du monde

bouddhiste ne veulent jamais remettre le bâton aux jeunes bouddhistes : au contraire, ils s'en servent pour leur taper sur la tête. »

Pour cela, j'étais persuadé qu'il était impossible de réformer le bouddhisme en comptant sur l'aide de l'Association bouddhiste : Nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes. Aussi, ai-je fondé le monastère Fo Guang Shan et commencé par les activités éducatives. Entre temps, le gouvernement a accepté notre proposition de créer l'Association des jeunes bouddhistes de la République de Chine. La nouvelle bouleversa l'Association qui se démena éperdument pour empêcher sa réalisation.

Ne pouvant leur faire entendre raison, le président de la Commission des affaires mongoles et tibétaines, Dong Shufan (董樹藩), prit l'initiative de calmer la situation en me proposant de créer l'« Association de la culture sino-tibétaine » et d'en être le président. Toutefois, la dite association n'était et n'est toujours pas fondamentalement autonome, c'est pourquoi, cette affaire continue à traîner sans donner aucun résultat.

Fo Guang Shan Hsi Lai Temple / Hacienda Heights,
California, Etats-Unis



En renonçant au poste de Premier-abbé, je voyage à travers le monde pour propager le Dharma

L'accaparement de l'Association bouddhiste de la R.O.C. par le vénérable Baisheng pendant quarante ans, négligeant la formation des jeunes talents et empêchant le développement du bouddhisme, m'avait aussi mis sur mes gardes. C'est pourquoi, après avoir assumé la charge de Premier-abbé de Fo Guang Shan durant dix-huit ans, j'ai résolument renoncé à mes fonctions pour laisser aux disciples le soin de les développer et de les gérer. D'une part, cela permettait à la communauté monastique de se systématiser et d'autre part, je pouvais partir à l'étranger et faire le tour du monde, pour me consacrer à la propagation du bouddhisme.

C'est ainsi que j'ai pu créer le Temple Hsilai de Los Angeles et le Centre Vihara de New-York aux Etats-Unis, le Temple He-Hua en Hollande, les temples Nantian et Zhongtian en Australie, le temple Zulai au Brésil, le Temple Nanhua en Afrique du Sud et le Temple Chan Fa-Hua en France, pour promouvoir le Dharma à travers les cinq continents. De plus, en 1992, nous avons créé, à Los Angeles, la Buddha's Light International Association (B.L.I.A.), (comptant déjà quelques millions de membres à l'heure actuelle) et quelques milliers de centres régionaux et sous-régionaux.

Comme le dit le Dharma : il existe des « affinités favorables, même à contre courant », j'espère que les vénérables actuels sauront se respecter, s'encourager et s'entraider mutuellement. Même si nous rencontrons quelque condition défavorable, il ne faut pas nous mettre en colère car, dans le bouddhisme, il suffit que nous possédions l'esprit combatif pour bâtir notre avenir et trouver l'espace pour réaliser nos vœux. Avec les expériences que j'ai vécues, je suis plein de confiance

et j'espère fermement que le bouddhisme humaniste finira par s'épanouir et fructifier.

Par conséquent, je suis persuadé que les bonnes causes et les bonnes conditions s'obtiennent en traitant correctement autrui. Ne cherchez pas à abattre les autres, car, sauf si l'autre s'effondre de lui-même, qui fera tomber qui ? Aujourd'hui, je profite de ce texte pour révéler brièvement cet épisode passé, pour en informer Bouddha et lui dire que nous sommes aussi en train de nous efforcer de suivre sa conduite : réaliser l'irréalisable et supporter l'insupportable.

**Avec les trois bontés
et les quatre dons,
pratiquer la générosité
en diffusant le Dharma**

Je me rappelle, en l'an 2000, durant la fête du Nouvel an chinois, le professeur honoraire de l'Université de Wisconsin – Pr. Gao Xijun – est venu à Fo Guang Shan, en ami du bouddhisme. Un matin, je l'accompagnais au petit déjeuner, quand soudain, il me demanda : « Qu'est-ce que le bouddhisme humaniste ? »



Le bonze Budai / Dynastie Ming (1368-1644) /
Dessin à l'encre et couleur sur soie
169,8 x 97,8 cm / Museum of Fine Arts, Boston, Massachusetts, Etats-Unis

Je n'avais jamais réfléchi à cette question. Sur le moment, je lui répondis : « Le bouddhisme humaniste, c'est ce que dit Bouddha, ce dont l'homme a besoin : des doctrines purifiées et bienfaisantes. »

A ces mots, il me répondit, d'un air ravi : « Oh ! Je comprends maintenant ! »

C'est un professeur renommé et non bouddhiste et pourtant, avec ces simples mots, il m'a dit qu'il avait compris ce qu'est le bouddhisme humaniste. Je pense que, pour comprendre le « bouddhisme humaniste », il faut sans doute posséder l'illumination, la sagesse prajñā et le degré de « comprendre le cœur et pénétrer la nature ».

En me remémorant ces dizaines d'années que j'ai passées dans le bouddhisme, à promouvoir le Dharma pour en faire bénéficier les êtres, je suis assez satisfait, car tout ce que j'ai fait ressort du bouddhisme humaniste. Je construis les pagodes pour assurer la tranquillité des monastiques, je crée des collèges bouddhistes, je préconise la pratique simultanée de Chan et Jingtu, j'attache de l'importance à la pratique dans la vie quotidienne, je veux aider et secourir les gens en détresse, je pense toujours au bonheur et à la tranquillité de mes adeptes et de leurs familles. C'est pourquoi, j'encourage la pratique des quatre dons : « apporter aux gens la confiance, la joie, l'espérance et l'aisance » et aussi la pratique des trois bontés, des cinq harmonies, des sept avertissements, des huit bonnes voies, etc. C'est ainsi que le bouddhisme humaniste peut se répandre insensiblement.

On me dit que les personnes âgées ne savent pas communiquer avec leurs enfants et petits-enfants ? C'est pourquoi j'ai fait le vœu de construire les homes. D'autres disent : personne ne veut accueillir les orphelins et les conditions de vie des enfants de parents isolés sont, elles aussi, pitoyables... Alors, je bâtis les orphelinats. D'autres encore disent : Beaucoup d'enfants n'ont pas l'occasion de s'instruire... Alors j'ouvre des jardins d'enfants et aussi des écoles primaires et

secondaires. La diffusion par les médias est bien meilleure et je crée des maisons de la radio et de la télévision, des journaux et des magazines, etc. Pourvu qu'ils soient utiles au monde des hommes, je sais que je dois déployer tous mes efforts pour leur offrir le Dharma.

Progressivement, le nombre d'adeptes augmenta, nous avions un peu plus de moyens et comme les autres religions possédaient de nombreuses universités, (au Japon, on en trouve même quelques dizaines), je me suis demandé pourquoi les bouddhistes chinois n'en construisaient pas. En fait, le terme « Chung-lin (叢林 monastère) » signifie, dans le bouddhisme, « université » car, dans le passé, il était ouvert à tous les monastiques étudiants venus de toutes les directions. Cependant, à cause de Premiers-abbés d'esprit étroit, les monastères ont rétréci graduellement et sont devenus la demeure privée des monastiques. Aujourd'hui, je pense que nous devons changer d'appellation, ne pas penser sans cesse à créer des Chung-lin, mais plutôt suivre notre époque en créant des universités !

C'est pourquoi j'ai lancé la campagne « Millions de fondateurs d'écoles » pour bâtir cinq universités à Taïwan et outre mer. Comme je ne possède aucun diplôme officiel, je ne peux même pas être enseignant... Alors, comment fonder une université ? Heureusement, la loi mondaine est flexible, je ne peux pas enseigner, mais je peux être Président-directeur ou fondateur... C'est ainsi que de nombreux établissements sont fondés sous mon nom et que les professeurs d'université s'y comptent par milliers.

Mes contributions au domaine éducatif ont reçu l'approbation de la société

N'étant pas insensibles à mes efforts, de nombreuses universités mondialement renommées, m'ont invité à y donner cours et ils

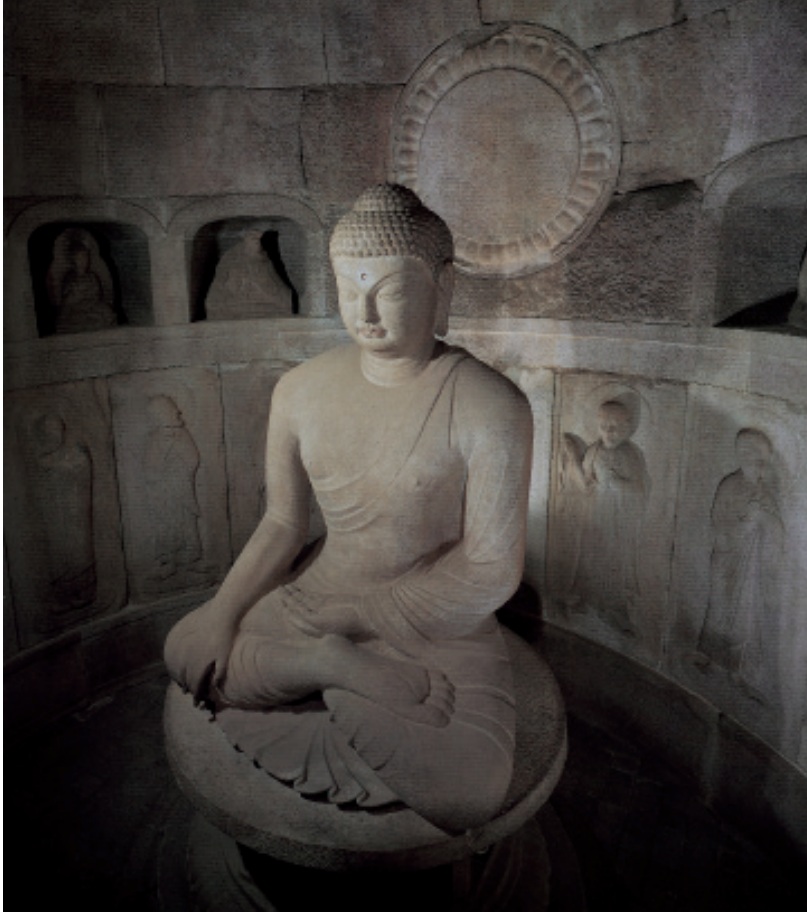
m'ont octroyé des titres de docteur honoris causa et de Professeur honoraire. A Taïwan, j'ai donné six années de cours à l'Université Tunghai, fondée par des missionnaires méthodistes et j'ai aussi été nommé directeur de l'Institut de recherches de la culture indienne de l'Université Wenhua (Private Chinese Culture University P.C.C.U.) à Taipei. Je crois que la société est tout de même juste : si tu possèdes de véritables mérites, elle saura te traiter à ta juste valeur.

A ce moment, je continue à penser que, si le bouddhisme doit continuer à se développer dans le long fleuve de l'histoire, il doit pouvoir se tenir debout dans le monde entier. Il faut que tous les peuples, toutes les races, toutes les professions, hommes, femmes, vieux et jeunes ... accordent leur foi au bouddhisme. A l'époque, après son accès à l'éveil, Bouddha a converti quatre-vingt-seize types d'hérétiques (non bouddhistes). Pourquoi le bouddhisme d'aujourd'hui ne pourrait-il pas convertir tous les êtres de ce monde ?

J'ai pensé aussi au fait que peu de gens vénèrent Bouddha, mais que beaucoup croient aux bodhisattvas et aux déités. Pourquoi ? C'est sans doute parce qu'ils pensent que Bouddha n'a rien à leur donner. Pour eux, les déités peuvent leur accorder la richesse, la santé et la longévité, et les bodhisattvas peuvent les libérer de la souffrance et des calamités. Le Grand Bouddha qui leur a enseigné cette doctrine de coproduction conditionnelle, universelle, juste et éternelle, ils ne veulent pas l'accepter. Ce genre de déni n'est-il pas lamentable ?

Au début, Mazu, Lü Dongbin, Guan Yunchang et les Wangye étaient tous des disciples bouddhistes, comment se fait-il qu'ils aient quitté le bouddhisme pour créer leur propre école, et que leurs adeptes soient même plus nombreux que les bouddhistes ?

Il est dit dans l'*Ekottarikagama-sūtra* : « Il y a encore trois choses qui sont merveilleuses quand elles sont dévoilées et laides si elles sont dissimulées. Lesquelles ? Le soleil et la lune : dévoilés, ils sont



Sakyamuni Bouddha - Grottes Seokguram / Unified Silla dynasty (668-935)
Pierre / H: 3,26 m / Gyeongju, North Gyeongsang, Corée du Sud

merveilleux ; dissimulées, ils sont vilains. De même pour les paroles du Tathāgata : dévoilées, elles sont merveilleuses, dissimulées, elles sont mauvaises. » Le Dharma ressemble au soleil et à la lune, mature, lumineux, capable de réchauffer tous les êtres. Bouddha transmet le Dharma à ses disciples qui ont la responsabilité de le répandre et de le glorifier. On ne peut pas laisser à Bouddha seul, la charge de faire irradier la lumière bouddhique. Nous, ses disciples, nous devons aider Bouddha à parfaire cette tâche, pour notre foi et aussi pour Bouddha, afin que la lumière puisse éclairer le monde et nous éclairer nous-mêmes. Le jour où la lampe bouddhique rayonnera dans notre cœur, les afflictions, l'ignorance, la tristesse et l'inquiétude s'éloigneront.

C'est pourquoi, je le dis bien haut : « La gloire revient à Bouddha, la réussite à la foule, les profits à la société et les mérites aux adeptes ». Croire au bouddhisme humaniste, ce n'est pas attendre que Bouddha fasse quelque chose pour nous, c'est nous demander ce que nous pouvons faire pour Bouddha et aussi ce que nous pouvons faire pour tous les êtres. Ainsi, le bouddhisme trouvera son avenir.

Le Dharma n'abandonne aucun phénomène, c'est ainsi que je veux tout faire, et que, grâce aux efforts des disciples monastiques et laïques, nous diffusons le bouddhisme humaniste à travers le monde... à travers les cinq continents.

Propager le Dharma de manière concrète à travers les cinq continents

Comme les milliards de corps de métamorphose de Bouddha ou les trente-deux apparences du bodhisattva Avalokiteśvara, le bouddhisme humaniste utilise toutes les méthodes subtiles pour rendre service à la société, contribuer et nouer des relations avec tout le monde, transportant ainsi la bienveillante compassion et la sagesse du bouddhisme en chaque endroit. Grâce aux efforts de tous, durant ces décades, le bouddhisme humaniste a apporté au Bouddhisme tant d'innovations et de points concrets concernant la propagation du Dharma ! :

- Dans le domaine éducatif : création des écoles primaires et secondaires, des universités, des collèges bouddhistes, des instituts, des écoles de langue chinoise, des sessions d'études pour disciples, des collèges bouddhistes urbains, des fondations pour l'éducation et l'intérêt public etc.
- Dans le domaine médiatique : Magazines, journaux, maisons de radio et de télévision, cours en ligne, etc.

- Dans le domaine artistique : Salles d'exposition, galeries d'art, publication de l'« Encyclopédie des œuvres d'art bouddhistes dans le monde » et musées, comme le Mémorial de Bouddha.
- Dans le domaine de la restauration : Restaurants végétariens, restaurants 'Une goutte d'eau', pour donner le goût des repas simples.
- Dans le domaine caritatif : Cliniques mobiles, orphelinats, homes pour personnes âgées, logements des monastiques malades, chambres pour malades gravement atteints, équipes de services de fraternité, équipes de secours, ambulances, etc.
- Dans le domaine pédagogique : Colonies de vacances, groupes de jeunes, classes d'enfants, scoutisme, rassemblements bouddhistes, processions, activités sociales, mariages bouddhistes, séminaires dharmiques, pèlerinages, bibliothèques mobiles, forums, campagne « Millions de fondateurs d'écoles », et prêches dharmiques dans les prisons, les casernes et les îles.
- Dans le domaine sportif : Equipes de basket-ball, de base-ball, de gymnastique, de football, et leurs supporters.
- Dans le domaine confrencier : Conférences internationales comme le Colloque sur le bouddhisme humaniste, la Conférence internationale du Sangha, le Forum bouddhiste mondial et toutes sortes de forums bouddhistes et culturels entre les deux Chine.
- Dans le domaine de la publication : Maisons d'édition, Collection des thèses des conférences académiques internationales, Recueil des traités académiques bouddhistes chinois, Journal bouddhiste bimensuel 'Porte Universelle', Bouddhisme humaniste – Journal, Art et Culture, et des centaines d'autres journaux et magazines.
- Dans le domaine de la pratique en commun : Retraites des jours de congé, Groupes d'études du bouddhisme humaniste, Retraites monastiques temporaires, Ordination de la triple plateforme, etc.

- Dans le domaine de la musique et de la danse : Chœurs, Chorales, Concerts d'hymnes bouddhistes.
- Dans le domaine constitutionnel : Bâtir les sociétés, préconiser l'égalité entre les monastiques et les laïques, instaurer le système des missionnaires laïques des jeunes hommes (Sudhanakumāra) et jeunes filles (Sumati), encourager l'égalité des sexes et pétitionner pour que le jour de naissance de Bouddha soit férié.

Par la suite, ces activités bouddhistes ont été prises en main par nos nombreux jeunes, leur permettant ainsi de rendre service et de développer le bouddhisme. Beaucoup de ces jeunes ont même organisé des chorales d'hymnes bouddhistes pour donner des concerts à travers le monde, chaque fois bien accueillis par les spectateurs locaux.

On peut dire que le bouddhisme humaniste a ainsi développé sa meilleure chance.

Réussir l'homme, et le monde des hommes deviendra la Terre de Bouddha

Les échanges culturels avec la Chine continentale ont obtenu, eux aussi, des aides et le soutien des dirigeants chinois. Cinq millions de personnes ont assisté à la cérémonie d'accueil, lors de l'arrivée de la relique (un doigt) de Bouddha à Taïwan. Les deux Chine se sont unies pour organiser la « Troupe de présentation de musique bouddhiste chinoise », qui a recueilli d'excellents échos lors de sa tournée mondiale. Le Département des affaires religieuses de Chine m'a encouragé à rebâtir la pagode ancestrale Dajue en Chine et depuis, nous avons successivement créé les Instituts Yunhu, Yangzhou, Renjian, etc. J'espère que nous, disciples bouddhistes, ne penserons pas uniquement à toujours prendre appui sur Bouddha et sur le bouddhisme, mais que

nous demanderons continuellement : « Que puis-je faire pour Bouddha et pour le bouddhisme ? »

Ce que nous appelons « bouddhisme humaniste », c'est le bouddhisme, ce n'est pas du tout un désir de se singulariser. C'est le Bouddha du monde des hommes : il libère les hommes de leurs afflictions, par le Dharma et, si ce n'était pas le bouddhisme des hommes, faudrait-il l'appeler le bouddhisme des animaux ? Des êtres de l'enfer ? Ou des pretas ? Bien sûr que non !

L'objectif du bouddhisme humaniste est d'établir une Terre pure bouddhiste dans le monde des hommes : Comme dit Maître Taixu : « Réussir l'homme, c'est réussir Bouddha », afin que chaque adepte bouddhiste puisse bénéficier d'une âme en paix grâce au Dharma, éliminer l'avidité, la colère et les afflictions, vivre dans la paix et assurer l'harmonie familiale en entretenant des relations amicales et en savourant des plaisirs de la vie.

Aujourd'hui, de nombreux adeptes bouddhistes commencent à réaliser qu'une simple phrase du bouddhisme humaniste ou un simple enseignement de Bouddha a effectivement changé leur vie, leur famille, leurs opinions, leur conduite et leur art de vivre. Ils perçoivent l'intérêt du bouddhisme humaniste et se conforment à sa pratique. Pour eux, le bouddhisme humaniste c'est se dire que la Terre de Bouddha, la Terre pure se trouve dans le monde des hommes. Il suffit de réaliser l'idéal de l'homme pour être en concordance avec Bouddha.

Avec la foi unique, revenir à l'intention première de Bouddha

Telle est cette petite dévotion sincère que veut nous offrir le bouddhisme humaniste : Que l'esprit de sacrifice et de dévouement de

Bouddha se perpétue infiniment dans le monde des hommes, que l'histoire du bouddhisme humaniste continue éternellement, que la lumière soit transmise sans cesse, que les bannières dharmiques soient brandies bien haut et que la roue du Dharma tourne continuellement. Qu'une organisation bouddhiste saine, solide et bien dirigée puisse guider la foule et que le bouddhisme puisse se transmettre sans interruption. C'est ainsi que le bouddhisme humaniste pourra se développer. Je voudrais que tous les condisciples bouddhistes de ce monde s'unissent pour atteindre un objectif : « Que la lumière bouddhique éclaire le trichiliocosme, et que l'eau dharmique coule à travers les cinq continents ». On dit que « la propagation du bouddhisme est à la charge du Sangha », aussi, le regain de prospérité du bouddhisme ne sera-t-il pas chose difficile.

En résumé, on peut dire que :

- Le bouddhisme humaniste est l'intention première de Bouddha
- Le bouddhisme humaniste est le véritable bouddhisme
- Le bouddhisme humaniste est le bouddhisme que tout le monde peut accepter
- Le bouddhisme humaniste est universel
- Le bouddhisme humaniste est la lumière et l'espoir de l'avenir de l'humanité
- Le bouddhisme humaniste est la boussole de la vie
- Le bouddhisme humaniste est la ressource nutritive de la vie quotidienne
- Le bouddhisme humaniste nous permet de forger notre personnalité et notre destin
- Le bouddhisme humaniste peut remédier à l'impuissance de la politique

- Le bouddhisme humaniste peut combler le vide de l'esprit
- Le bouddhisme humaniste peut relever la mentalité régnante dans la société
- Le bouddhisme humaniste peut stabiliser la société et apaiser le cœur de l'homme
- Le bouddhisme humaniste peut activer l'affabilité personnelle, le respect mutuel avec l'autre, la bonne entente familiale, l'harmonie sociale, et la paix mondiale.

Aucun de ces propos n'est mon opinion personnelle : ce sont en fait les intentions premières de Bouddha en venant dans le monde des hommes. C'est pourquoi, nous devons présenter tout ceci à Bouddha, en le ramenant à son intention première. J'espère aussi que les disciples monastiques et laïques d'aujourd'hui pourront offrir, avec sincérité, leur Cœur à Bouddha. Et j'espère aussi que les non-bouddhistes de ce monde pourront aussi connaître le bouddhisme et comprendre la capacité d'assistance du bouddhisme envers la nation, la société et les hommes... sa contribution à la culture chinoise et l'aide qu'il apporte au peuple chinois.

Que vous croyiez ou non au bouddhisme est sans importance : Bouddha ne vous demande pas de croire absolument. Mais si vous avez confiance en vous-mêmes, si vous êtes bienveillant et compatissant, si vous pouvez penser à autrui et si vous évitez les mauvaises actions et effectuez les bonnes... alors, vous vous conduisez comme un bouddha. Comment pouvez-vous alors, ne pas avoir une affinité quelconque avec lui ?

Par conséquent, m'adressant aux millions de bouddhistes d'aujourd'hui, je leur dis : « Si vous avez foi en Bouddha, peu importe le niveau de votre foi, il peut être haut, bas, profond ou faible, mais la foi est uniforme, elle est notre unique vie. Retournons à l'intention

première de Bouddha, découvrons la joie dharmique et la liberté dans la croyance, alors la vie sera libérée de tout souci !

« Le bouddhisme a besoin de moi » : La conviction de toute ma vie

En me basant sur ce concept, je rends service au bouddhisme humaniste et je me dévoue aux activités du nouveau bouddhisme, sans jamais ralentir le pas. Sont-ce des mérites ou des démérites ? Peu m'importe ! Comme il est écrit dans l'article que j'ai publié dernièrement dans le *Merit Times* : je ne suis pas un bonze qui 'profite' du bouddhisme. Je veux simplement me dire « Le bouddhisme a besoin de moi » plutôt que de dépendre du bouddhisme. Telle est la conviction de toute ma vie.

Quand j'évoque les épreuves traversées durant ma vie de prêche dharmique, je repense au sort du Grand maître Taixu. Lui aussi était en désaccord avec l'Association bouddhiste et il n'a pas pu développer sa résolution. J'ai l'impression de marcher dans la même voie. Mais je ne peux que soupirer de tristesse sur le sort dharmique du bouddhisme, ne pouvant rien faire d'autre.

Il y a peu, lors de l'élection présidentielle, le professeur Cai Songlin me dit avec émotion qu'à Taïwan, les électeurs choisissent le candidat qu'ils aiment, et non pas celui qui est compétent. S'il en va ainsi, que peut-on espérer pour le peuple taïwanais ? En réalité, c'est pareil pour l'Association bouddhiste : on ne pense qu'à son école ou sa branche et jamais aux gens talentueux et dévoués. Il est dit : « C'est l'homme qui glorifie la Voie et non la Voie qui glorifie l'homme ». Si le bouddhisme n'arrive pas à prospérer, c'en est peut-être l'une des causes principales.

A la fin de la dynastie Qing et au début de la République, de nombreuses occasions de revitalisation du bouddhisme se sont présentées.



Maître Taixu

Maître Xuyun

Maître Yuanying

Par exemple, quand Maître Taixu a lancé le mouvement du « Bouddhisme de la vie », il a eu beaucoup de réponses favorables. Cependant, les gens qui étaient jaloux de lui ; ils l'ont bloqué et saboté son action. Heureusement, de nombreux moines éminents de son époque ont continué à propager le Dharma, avec chacun ses particularités, sur la scène du bouddhisme : les maîtres Xuyun (虛雲) et Laiguo (來果) de l'école Chan, les maîtres Yinguang (印光) et Zongyang (宗仰) de l'école Jingtu, le vénérable Yuexia (月霞) de Huayan, le vénérable Dixian (諦閑) de Tiantai et l'éloquent missionnaire : le vénérable Yuanying (圓瑛).

Toutefois, la vie de Maître Taixu peut être considérée comme un échec. A cause de l'oppression des bonzes conservateurs, il n'a été Premier-abbé de la pagode Jingci de Hangzhou que durant une courte période et n'a pas eu d'autre opportunité. Aussi, s'est-il orienté vers la création des collèges bouddhistes pour rechercher les talents, comme au Collège bouddhiste Minnan et au Collège bouddhiste Wuchang. Beaucoup de ses disciples et élèves se sont révélés plus tard comme élites du monde bouddhiste : les vénérables Daxing (大醒),

Fafang (法舫), Leguan (樂觀), Weifang (葦舫), Zhifeng (芝峰), Yinshun (印順), Chenkong (塵空), Moru (默如), Fazun (法尊), Fahui (法慧), Liaocan (了參), etc.

En outre, il y avait aussi à l'époque des jeunes monastiques dispersés dans les pagodes à travers la Chine continentale : Maître Huijue (會覺) du Collège bouddhiste Wulin de Zhejiang, Maître Weixian (惟賢) de la pagode Huayan de Sichuan, Maître Mingzhe (明哲) de la pagode Zhanshan de Shandong Qingdao, Maître Xuefan (雪煩), Maître Dongchu (東初) et Maître Mingshan (茗山) de Jiaoshan à Jiangsu. Et aussi le Vénérable Zhengguo (正果), président de l'Association bouddhiste de Chine après la Révolution culturelle, le Vénérable Zhumo (竺摩), le Vénérable Juzan (巨贊), etc. Tous étaient des disciples descendants de Maître Taixu. S'y est ajouté le monde des grands laïcs de l'époque, comme Yang Renshan, Ouyang Jian, Tang Dayuan, Ting Fubao, Chen Hailiang, Liang Qichao, Zhang Taiyan, Tai Jutao, Qu Yingguang, et Zhao Hengti... qui étaient tous de grands bodhisattvas et de grands protecteurs du Dharma. Ils se dressaient, comme une armée en marche avec ses cuirasses étincelantes et ses étendards blancs, en apportant une bouffée d'air à la revitalisation du bouddhisme.

Accomplir ses devoirs et instruire les êtres, avec le Dharma sans crainte

Juste au moment où le bouddhisme semblait trouver une nouvelle opportunité de prospérer, les querelles de pouvoir des militaristes, la guerre sino-japonaise et le conflit entre le Guomindang et le Parti communiste ont empêché la revitalisation du bouddhisme de déployer son énergie, laissant ainsi échapper les bonnes occasions et affinités.

Par la suite, le bouddhisme a continué à se développer à Taïwan, car de nombreux bouddhistes éminents avaient quitté la Chine continentale pour Taïwan. Mais à cause de la période de troubles, ils n'étaient pas très enthousiastes pour développer les affaires bouddhistes : au contraire, ils sont même devenus conservateurs... Quand j'ai fondé le monastère Fo Guang Shan, certains me conseillèrent même d'abandonner mon projet. Car pour eux, la situation politique instable de cette époque pouvait entraîner la radiation de Taïwan de la liste de l'O.N.U. Pour eux, le bouddhisme taïwanais n'avait pas d'avenir et il était inutile de gaspiller mon énergie. Moi, je pensais qu'« étant un jour bonze, je devais sonner un jour la cloche » et je persistais à promouvoir le Dharma pour guider les êtres.

Concernant le mouvement de réforme du nouveau bouddhisme de Maître Taixu, les causes de son échec peuvent être résumées en trois points :

1. Il n'avait même pas soixante ans quand il est décédé
2. L'influence des bouddhistes conservateurs était trop puissante
3. Il ne possédait pas de base d'opérations.

Heureusement, ses disciples et élèves étaient tous très remarquables et ont pu prendre le relais.

C'est pourquoi, j'ai beaucoup d'estime envers lui. Cependant, je n'ai pas non plus suivi les principes de telle branche ou telle école. Les disciples du Maître Taixu ne m'ont pas non plus inclus dans leur branche, je ne fais pas partie de ses descendants.

Je suis simplement un disciple bouddhiste responsable envers Bouddha. Toutefois, je pense que Maître Taixu et moi, cultivons les mêmes résolutions et le même esprit compatissant. Malgré les oppressions et les contraintes que j'ai rencontrées, malgré les critiques incessantes de l'opinion publique qui cherche à piétiner et brimer le bouddhisme, je continue à prêcher le Dharma sans la moindre

crainte. Et je suis plus chanceux que Maître Taixu : j'ai le soutien de nombreux disciples et adeptes qui disposent de centres de culte à travers le monde.

Perpétuer le bouddhisme et diffuser le Dharma à travers les cinq continents

Aujourd'hui, Fo Guang Shan a déjà propagé le bouddhisme durant plus de soixante ans. Personnellement, j'ai renoncé à ma fonction de Premier-abbé il y a plus de trente ans. Mes disciples sont plus d'un millier, comprenant plus de deux-cents docteurs et masters, et une centaine de grands talents, âgés de trente ans environ. Ils sont tous des propagateurs du bouddhisme humaniste.

Fo Guang Shan compte aussi quelques disciples talentueux dispersés à travers les cinq continents qui, chacun à son poste, prennent en charge les tâches importantes de Fo Guang Shan. Je pense qu'ils vont continuer à déployer tous leurs efforts pour propager le Dharma et conduire le bouddhisme dans l'ère du bouddhisme humaniste. Pourvu que le bouddhisme possède des descendants, comment craindre que, dans l'avenir, le bouddhisme humaniste n'atteigne pas la prospérité ?

J'ai prêché le Dharma à Taïwan durant plus de soixante ans. Auparavant, les vénérables Miaoguo (妙果), Binzong (斌宗), Zhengguang (證光), Zhixing (智性), Zhiyu (智諭), Xiuhe (修和), Shengyin (聖印), Pumiao (菩妙), Kaizheng (開證) et Longdao (隆道), ont mis tous leurs efforts dans la propagation du bouddhisme.

Dans le monde bouddhiste actuel, bien sûr, il n'y a pas que Fo Guang Shan. A part l'Union des associations du bouddhisme humaniste, il existe d'autres Ecoles de pensée : Huayan Buddhist Lotus Society, Université Huafan, Montagne du Tambour du

Dharma, Montagne des mille bouddhas, Musée des religions mondiales de la Fondation bouddhiste Lingjiushan, Lingyen Mountain Temple, Monastère Chan Chung Tai, Guangde Temple – Ecole annexe de l'Université Chulalongkorn de Thaïlande, Xiangguang Temple, Temple Fuzhi Fengshan, Fondation Tzu Chi, Temple Chan Cifa, et Temple Ciming, etc. Leur rôle dans l'histoire du bouddhisme humaniste dépendra de leurs vœux et intentions dans les années à venir.

Nous espérons aussi que les collèges bouddhistes fondés par les monastères et pagodes historiques : Ling Quan, Guanyinshan, Shitoushan, Fayun, Yuanguang, Daxian, Dagangshan, Kaiyuan, Nanputuo, et Fuyan, continueront à former des talents, afin de faire briller le bouddhisme et il y a encore de nombreux jeunes bhiksus et bhiksunis dont je ne me rappelle plus le nom. Que tous s'efforcent et prennent la résolution de propager le bouddhisme humaniste, maintenant et dans le futur.

Les monastiques et laïques réunissent leurs forces pour faire prospérer le bouddhisme humaniste

Parmi les érudits, professeurs et notables d'aujourd'hui, certains sont des adeptes bouddhistes fervents et d'autres des amis du bouddhisme (Wu Boxiong par exemple), qui ont suivi le chemin des anciens bouddhistes : Dai Jitao, Li Binnan, Li Zhikuan, Zhou Xuande, Nan Huaijin, Yang Baiyi... pour affirmer, soutenir et glorifier le bouddhisme. Que les monastiques et les laïques puissent unir leurs forces pour que le bouddhisme humaniste se transmette éternellement !

En Chine continentale, après la Révolution culturelle, M. Zhao Puchu a lancé le slogan : « Bouddhisme humaniste ». Il avait tout

à fait raison. Si quelqu'un s'y est opposé, cela prouve qu'il ne comprenait pas ce qu'est le bouddhisme. Car, sans la moindre objection possible, le bouddhisme humaniste est le bouddhisme originel. Si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il me prouve le contraire. Le bouddhisme n'abandonne aucun phénomène, pourquoi abandonnerait-il le monde des hommes ?

Certains se demandent si, à trop vouloir s'humaniser, le bouddhisme humaniste peut devenir vulgaire. En réalité, l'esprit du bouddhisme humaniste est de se servir des pensées transcendantes pour réaliser des activités dharmiques mondaines. C'est la fusion du traditionnel et du moderne. Quand je dis : « traditionnel », il ne s'agit pas de la tradition d'il y a cent ans, cinq-cents ans ou mille ans, mais bien du retour à la tradition de l'intention première de Bouddha. C'est pourquoi, je dis que le bouddhisme humaniste est l'intention première de Bouddha.

Heureusement, dans le monde bouddhiste de la Chine continentale, les propagateurs du bouddhisme humaniste se manifestent partout, comme le vénérable Xuecheng, actuel président de l'Association bouddhiste de Chine. Parce que j'ai vécu des dizaines d'années sur la petite île de Taïwan, parce que le territoire chinois est immense et sa jeunesse innombrable, je ne peux connaître tous ces jeunes talents si prometteurs. Je demande donc leur compréhension et leur indulgence.

Cependant, nous devons nous appuyer spirituellement l'un sur l'autre. Il est dit : « Pour faire prospérer le Dharma, il faut au moins, que les monastiques puissent mériter des éloges ». J'espère que tous ces vénérables pourront émettre non seulement la bodhicitta pour développer les affaires du bouddhisme humaniste, mais que, de plus, ils se montreront patients et tolérants. Ainsi, le bouddhisme chinois s'amplifiera, car plus la patience est grande, plus la réussite est mar-

quante. Qu'ensemble, on entretienne des relations amicales, que l'on communique, que l'on patronne les générations suivantes, forme de jeunes talents et fasse resplendir le bouddhisme humaniste. Comme dans les paroles de la chanson *<Le chant des jeunes bouddhistes>* : « ... La dévotion des jeunes pour la religion, soulève les vagues gigantesques et les flots immenses de la renaissance du bouddhisme, Le jour de gloire s'en vient !... ». Employons cette dévotion pour revaloir les bienfaits de Bouddha, et l'on ne craindra pas de voir la torche du bouddhisme humaniste s'éteindre, la roue du Dharma s'arrêter et se coucher le soleil de Bouddha...

Fo Guang Shan - Mémorial de Bouddha / Kaohsiung, Taïwan



Annexe

Chronologie de la vie de Bouddha

Naissance (563 Av. JC.)	• Né sous le nom de Siddhārta Gautama, le 8eme jour du 4eme mois du calendrier lunaire, sous un grand arbre <i>ashoka</i> (<i>Saraca indica</i>) à Lumbinī, dans le royaume de Kapilavastu de l'Inde du Nord (sur le territoire du Népal actuel). Le site est classé et protégé par le gouvernement du Népal, et il est considéré comme un des quatre lieux saints du bouddhisme. • Son père, le roi Śuddhodana, et sa mère, la reine Māyādevī, souverains des Śākya et appartenant à la caste des kṣatriyas, régnaient à Kapilavastu. • La reine Māyādevī mourut sept jours après la naissance du prince, laissant son fils aux soins de sa tante, Mahāprajāpatī Gautami. • Le sage Asita, après avoir examiné l'enfant, prédit que le prince serait, soit un monarque exceptionnel dirigeant le monde, soit un ascète qui renoncerait à la vie mondaine et deviendrait un bouddha libérant tous les êtres sensibles.	en se servant de l'arc ancestral connu sous le nom d'« arc à bander par mille hommes », la flèche perça les tambours de fer et pénétra dans le sol. Un puits fut creusé à cet emplacement et appelé « Puits de la flèche ». La réputation du prince devint ainsi éclatante dans les quatre directions. • Bien que vivant à l'intérieur du palais, il s'était rendu compte de la déplorable situation de la société hiérarchisée de l'Inde de cette époque. Il se demandait comment il était possible qu'il y eût de telles inégalités entre les hommes... Pourquoi les gens qui se donnaient de la peine ne pouvaient-ils jouir d'une vie décente et vivre libres ? Quelle était l'origine de ces souffrances ? Comment libérer ces hommes de leurs souffrances ?
A 8 ans	• Le roi engagea des maîtres renommés pour assurer l'éducation du prince en lui enseignant le <i>Pañcavidyā</i> et les quatre <i>Vedas</i>. De plus, il fit venir au palais, cinq-cents enfants du clan Śākya, pour étudier avec le prince, les préparant ainsi à devenir les aides du prince lors de son futur règne.	De 19 à 24 ans • Six ans après le mariage avec la princesse Yasodhara, fille aînée du roi Suppabuddha de Koliya, leur fils Rahula naquit.
De 12 à 18 ans	• Siddhārta s'initia à la pratique des arts martiaux. Sa technique et son habileté surpassaient largement les jeunes Śākya de son âge. Non seulement, il était capable de diriger et commander les quatre armées, mais il était aussi expert dans tous les armements et la lutte. Il pouvait percer sept boucliers d'une seule flèche. Un jour,	De 25 à 30 ans • Un jour, il annonça à son père qu'il voulait faire une promenade dans un parc de la banlieue. Là, il découvrit les aspects de la vieillesse, la maladie et la mort, qui le plongèrent dans la tristesse. Finalement, il rencontra un <i>Śramaṇa</i> d'aspect digne et majestueux et prit la ferme résolution de renoncer à la vie mondaine. • Après avoir entendu Siddhārta lui demander la permission de renoncer à la vie mondaine, le roi craignit que la prédiction du sage Asita se réalisât. Il réunit alors tous les architectes et bâtisseurs du pays et fit ériger un palais des quatre saisons, afin que le prince ne ressentît pas l'écoulement du temps. Dans ce palais, ce n'était que musique, chants et danses... Cependant, rien ne parvenait à réjouir le cœur de Siddhārthā.

Une nuit, à l'heure où toute la ville était endormie, il réveilla son cocher Chandaka, et lui demanda d'aller chercher Kanthaka, son cheval blanc préféré. Puis, ensemble, ils quittèrent le palais. Siddhārta rasa alors sa barbe et ses cheveux ; ensuite, il enfila le késa et renonça à la vie mondaine, pour devenir un śramaṇa.

- Il traversa le Gange et commença sa pratique dans une forêt près de Rāja-gr̥ha, à cinq-cents kilomètres de chez lui. Le roi envoya alors cinq hommes : Ajnata-Kaundinya, Asvajit, Bhadrīka, Dasabala-Kasyapa et Mahanama-Kulika, pour tenir compagnie au prince.

- Lors d'une demande d'aumône à Rāja-gr̥ha, le roi du Magādhā – Bimbisāra – touché par l'apparence noble et le maintien élégant du prince, l'exhorta à changer d'avis en lui proposant la moitié de son royaume. Voyant que le prince restait inflexible devant cette proposition, le roi lui demanda la faveur de venir, avant toute chose, le libérer quand il aurait trouvé la Voie.

- A Rāja-gr̥ha, le prince se rendit d'abord chez Arada et Udraka, les deux ascètes les plus renommés de l'Ecole Samkhya en Inde et qui avaient atteint les niveaux de la concentration du néant et de la concentration du ni perception ni non-perception, sans pour autant parvenir à se libérer totalement de leurs afflictions. Toutefois, le prince ne trouva pas d'autres maîtres qui fussent meilleurs.

- Aussi, Siddhārta et ses cinq compagnons s'en furent dans la forêt *Uruvilvā* et pratiquèrent l'ascétisme extrême auprès des brahmanes et des hérétiques, durant six longues années.

De 31 à 35
ans

- Durant ses six années de pratique ascétique, Siddhārta ne mangeait qu'un grain de sésame ou de blé par jour, il avait tellement maigri qu'il semblait ne plus avoir que la peau sur les os. Il finit par réaliser que ce n'est pas en torturant le corps physique que l'on obtient la libération et décida d'abandonner l'ascèse. Ses compagnons l'abandonnèrent avec mépris à cause de sa défection. Siddhārta se dirigea alors vers la rivière Nairanjana, près du Mont Gaya de Magādhā, pour y prendre un bain. Après avoir accepté le bol de lait que lui offrait la bergère Sujāta, il sentit que son corps reprenait progressivement des forces. Seul, il traversa la rivière Vairanjana et arriva à une petite colline du Mont Gaya. Il ramassa des feuilles et des herbes sur les bas-côtés de la route et les disposa sur le siège, sous un pipal ombreux (*figuier des pagodes*). Il s'y assit et prononça le serment suivant : « Tant que je ne pourrai pas me détacher du cycle du samsara et atteindre le nirvana de l'éveil, je ne quitterai pas ce siège ! »

- Selon le Vinaya, après son accès à l'éveil, Bouddha se déplaça en sept places différentes dans les alentours de l'arbre Bodhi et continua à méditer attentivement et à plusieurs reprises, à la Vérité qu'il avait réalisée. C'est pendant cette période que le parfait *Sūtra de l'Ornementation fleurie* fut énoncé durant vingt-et-un jours. Néanmoins, cet enseignement sur l'acquisition des degrés des bodhisattvas et de la voie des bouddhas, était trop profond et restait incompréhensible pour les hommes du commun.

- Bouddha se dirigea alors vers le Parc des gazelles, à Sārnāth. Là, il convertit les cinq bhiksus qui devinrent ses premiers disciples et leur enseigna, en trois reprises,

la merveilleuse doctrine des quatre nobles vérités. Ce fut la « première mise en mouvement de la roue du Dharma ». Désormais, le *Bouddha* (Bouddha lui-même), le *Dharma* (les quatre nobles vérités) et le *Sangha* (les cinq bhiksus) étaient au complet et ils constituèrent « les Trois Joyaux ».

- Par la suite, Bouddha ordonna Yasa, fils d'un riche notable de Sārnāth et ses amis et proches, au nombre de cinquante-cinq. Avec Bouddha, le Sangha de cette époque comptait ainsi soixante-et-un arhats au total.

- Après avoir entendu prêcher Bouddha, les parents de Yasa prirent refuge auprès de lui et devinrent les premiers *upāsaka* et *upāsikā*, formant ainsi une organisation religieuse comportant à la fois des monastiques et des laïques.

- Durant les douze années qui suivirent, Bouddha voyagea à travers l'Inde et enseigna les *Agama-sūtra*, dont les contenus essentiels sont les quatre nobles vérités, le noble sentier octuple, les douze nidānas de la coproduction conditionnelle, les trente-sept doctrines menant à la voie et l'impersonnalité.

De 36 à 41
ans

- Au bord de la rivière Nairanjana au pied du Mont Gaya, Bouddha convertit les trois frères Kāśyapa, zoroastriens dignitaires – Uruvilvā-Kāśyapa, Nadī-Kāśyapa et Gayā-Kāśyapa – et leurs mille disciples. Dès lors la communauté Sangha devint de plus en plus solide.

- Pour remplir la promesse qu'il avait jadis faite au roi Bimbisāra, Bouddha se dirigea ensuite, vers la cité Rājagṛha, capitale de Magādhā, pour lui prêcher le Dharma. Le roi fit bâtir un monastère dans la forêt Kalaṇḍaka-*Veṇuvāna* et l'offrit à Bouddha, pour y loger et prêcher à long terme. L'ensemble, composé de seize bâtisses de soixante pièces chacune, plus de cinq-cents pavillons et soixante-douze audi-

toires, fut baptisé *Veṇuvāna* (« Monastère du Bois des bambous »). Ce fut le premier centre de culte du bouddhisme.

- Sāriputra et Maudgalyayana, devenus disciples ordonnés de Bouddha, l'aidèrent à propager le Dharma, ce qui fut un grand événement pour le Sangha. Plus tard, le plus éminent des brahmanes – Mahākāśhyapa – rejoignit lui aussi la communauté. De même, les souverains et les érudits arrivèrent de tous côtés pour prendre refuge, et le Dharma que prêchait Bouddha se répandit alors dans toutes les directions. Mille-deux-cent-cinquante disciples accompagnaient Bouddha dans ses voyages en tant que compagnons permanents.

- Le notable Sudatta et le prince Jeta de Śrāvastī, capitale du royaume de Kośāla dans la région du nord, offrirent à Bouddha un domaine riche de merveilleux paysages et de plantations prospères. Sous la conduite de Sāriputra et avec le soutien du Sudatta, le monastère Jetavana fut construit. Dès lors, Bouddha disposait d'une base pour promouvoir le Dharma dans la région nord. Le souverain de Kośāla – le roi Prasenajit – demanda aussi refuge auprès de Bouddha et devint son fidèle protecteur dharmique.

- Dès lors, Bouddha voyagea souvent du nord au sud, entre les monastères *Veṇuvāna* et Jetavana. En partant de Magādhā, Kośāla et Vatsā, il allait à travers l'Inde et convertissait de nombreux disciples.

- Suite au manque de discipline de Sudinna, Bouddha établit les préceptes et prescrit qu'ils fussent récités tous les quinze jours (*Upavasatha*).

A 42 ans	• Durant les huit années suivantes, Bouddha enseigna le <i>Vimalakīrti-sūtra</i>, le <i>Viśeṣacinta-brahma-paripṛcchā</i>, le <i>Samādhinirmocana-sūtra</i>, le <i>Suvarṇāprabhāsa-sūtra</i>, le <i>Mahā-saṃnipāta-sūtra</i>, etc. C'est ce que l'on appelle l'enseignement simultané du partiel et de l'intégral, de l'imparfait provisoire et du parfait définitif. On appelle cette période de l'enseignement, l'époque <i>Vaipulya</i>.
De 43 à 49 ans	• Comme la communauté monastique s'agrandissait progressivement, le roi Śuddhodana envoya son ministre Udayin, à Śrāvastī, pour demander à Bouddha de revenir à Kapilavastū prêcher le Dharma à ses proches. Les jeunes nobles du clan Sakya : les princes Purna, Ananda, Devadatta, Nanda, Aniruddha, et d'autres, furent inspirés par la bienveillance de Bouddha et demandèrent tous à rejoindre le Sangha. • Le barbier des princes – Upali – faisait partie des <i>śūdra</i>, la caste la plus basse de la société de l'Inde mais put devenir bhikṣu avec le consentement de Bouddha. Dès lors, la communauté monastique de Bouddha brisa la ségrégation et préconisa l'égalité des castes, s'opposant ainsi à l'ordre social brahmane et provoquant des remous considérables. • Rahula, le fils de Bouddha, fut lui aussi ordonné et Bouddha établit les dix préceptes pour <i>śrāmaṇera</i>, marquant ainsi les débuts des moines novices dans le Sangha. • Le roi Śuddhodana décéda à l'âge de quatre-vingt-treize ans et Bouddha porta personnellement le cercueil de son père. Mahānāma, le frère aîné d'Aniruddha, accéda au trône et gouverna le royaume de Kapilavastū. • La tante de Bouddha – Mahāprajāpatī – conduisit cinquante dames du palais à Vaiśali, pour y demander

l'ordination complète. Ce fut le début de la communauté des bhikṣus.

De 50 à 71 ans	• A partir de cette période et durant vingt-deux ans, Bouddha enseigna le <i>prajñā</i> et la voie du milieu aux pratiquants du mahāyāna, afin qu'ils puissent se libérer de leur attachement sentimental et trouver l'essence du Dharma. Ce fut l'origine de l'enseignement du <i>Sūtra du Lotus</i>. • La repentance de Hārītī. • Bouddha choisit Ananda comme son disciple-assistant permanent. • La repentance et la prise de refuge d'Angulimala.
De 70 à 78 ans	• Devadatta poussa le prince Ajātaśatru à se révolter contre son père, le roi Bimbisāra. Ajātaśatru emprisonna son père et prit le pouvoir. • Bouddha exposa l'<i>Amitayurdhyana-sūtra</i> (<i>Sūtra de la contemplation de la vie infinie</i>) au roi Bimbisāra et à la reine Kośaladevi et, peu de temps plus tard, le roi quitta ce monde. • Devadatta se révolta et sema la zizanie au sein de la communauté monastique. Bouddha l'en empêcha. • Le roi Ajātaśatru se repentit et prit refuge auprès de Bouddha. • Le prince Virudhaka de Kośala usurpa le trône. Le roi Prasenajit se réfugia à Kapilavastu. Virudhaka attaqua et occupa Kapilavastu malgré les trois tentatives de Bouddha pour le faire changer d'avis. Le clan Sakya fut éliminé. Par la suite, Virudhaka assassina son frère aîné : le prince Jeta. • Le roi Ajātaśatru de Magādhā rattacha Kośala et Kapilavastu à son propre royaume.

• Durant sept ans, considérant que le moment était venu, Bouddha révéla la vraie essence du Dharma en exposant le *Sūtra du Lotus* : l'intention première de la venue dans ce monde, de Bouddha.

A 79 ans

• Bouddha traversa le Gange pour aller prêcher le Dharma à Vrji et à Vaïsali.

• Le Roi Ajātaśatru envisageait de déclarer la guerre à Vrji. Il envoya son ministre, Varsakara, chez Bouddha pour lui demander des renseignements. Bouddha lui parla des sept conditions que possédait le peuple de Vrji pour n'être offensé ni vaincu (les sept principes de la non-régression). Une guerre put ainsi être évitée.

• Mahāprajāpatī, Sāriputra, et Maudgalyayana entrèrent successivement en nirvana.

A 80 ans

(483 B.C.E.)

• Avant son entrée en nirvana, Bouddha dit à ses disciples : « Ne soyez pas tristes ! Tous les phénomènes sont impermanents et personne ne peut éviter cette loi de l'impermanence. Si vous voulez que je reste éternellement dans ce monde sans vous conformer à mes instructions, à quoi servirait que je vive encore des milliers et des milliers d'années ? Par contre, si vous pratiquez en suivant mes instructions, je continuerai à vivre éternellement dans votre cœur. Mon dharmakāya et ma vie de sagesse seront partout à vos côtés et aux côtés de tous les êtres à venir. »

• Ananda posa quatre questions à Bouddha :

1. Comment convaincre les gens de la véracité des enseignements des conciles ?
2. Sur qui devons-nous, nous reposer ?
3. Auprès de qui devons-nous, nous réfugier ?
4. Que devons-nous faire pour subjuguier les méchants ?

• Bouddha dit à la congrégation :

1. Commencez tous les sūtras par « Ainsi l'ai-je entendu ».
2. Vous pourrez vous reposer sur le *Catvāri smṛty-upasthānāni* (les quatre établissements de l'attention).
3. Vous devrez vous conformer au *Pratimokṣa* (préceptes).
4. Comment faire face aux méchants ? : En les ignorant.

• Bouddha choisit d'entrer paisiblement en nirvana en méditant sur les huit états remarquables (*samāpatti*) et les huit voies de libération (*aṣṭau vimokṣāḥ*) du *dhyāna*. Entre deux arbres, dans le bosquet de sals, à proximité de la cité de Kuśināgar, Mahākāśhyapa fut le dernier à vénérer le pied de Bouddha. Après l'incinération, les reliques furent recueillies et partagées en huit parts, afin que chaque souverain pût en ramener une dans son royaume. Elles furent déposées dans les stupas bâtis aux carrefours des routes, pour donner aux passants l'aspiration à la foi et la reconnaissance de l'enseignement de Bouddha dans le monde des hommes.

Lieux saints

• Lieu de naissance : Lumbinī.

• Lieu de pratique ascétique et d'accès à l'éveil : Bodh-Gayā.

• Lieu de mise en mouvement de la roue du Dharma : Parc des gazelles, Sārnāth.

• Premier monastère bouddhiste : Veṇuvāna.

• Lieu de l'établissement de la communauté des bhiksunis : Vaïsali.

• Lieu de prêches dharmiques importants : Pic de l'Aigle.

• Lieu où bouddha a prêché durant vingt-cinq ans : Jetavana.

• Lieu du parinirvāna : Kuśināgar.